
3 1761 07958637 6

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

12 volumes grand in-18.

Le Nœud gordien	1 vol.
Gerfaut	1 —
Le Paravent	1 —
La Peau du lion et la Chasse aux amants	1 —
Les Ailes d'Icare	1 —
L'Écueil	1 —
Un Homme sérieux	1 —
Un Beau-père	2 —
Le Gentilhomme campagnard	2 —
Poésies et théâtre	1 —

Paris, imp. de L. Tinterlin, rue Neuve-des-Bons-Enfants,

LE

GENTILHOMME

CAMPAGNARD

PAR

CHARLES DE BERNARD

NOUVELLE ÉDITION

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858



LE
GENTILHOMME CAMPAGNARD.

I

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ.

Après avoir traversé la place en chantant *la Marseillaise* avec beaucoup plus d'énergie que d'ensemble, les patriotes de Château giron-le-Bourg s'étaient arrêtés sur le terre-plein qui coupait en deux le fossé du château.

Cet espace d'une étendue médiocre, que rétrécissait encore depuis la veille l'arc de triomphe voué à la destruction, se trouva trop petit pour contenir la bande tumultueuse qui venait de l'envahir. Les premiers rangs, poussés par les derniers, se virent bientôt tellement serrés contre la grille, que quelques-uns des plus froissés essayèrent de sortir de cette position pénible en pénétrant dans la cour du château ; mais la porte de fer, qu'on avait fermée par hasard, résista aux efforts qu'ils firent pour l'ouvrir. Cet obstacle inattendu irrita les esprits, fort échauffés déjà.

— A bas la grille ! s'écria un de ces individus à mine sinistre, qui, au premier signal de désordre, semblent sortir de terre, comme font certains reptiles pendant un orage.

— Oui, à bas la grille ! dit à son tour le taillandier

Picardet d'une voix mugissante; il nous faut nos coudées franches.

— A bas la grille! répétèrent en chœur la plupart des émeutiers.

Trois ou quatre d'entre eux, joignant l'action à la parole, arrachèrent quelques pierres au parapet du fossé et s'efforcèrent de briser la serrure, tandis que d'autres, s'accrochant aux barreaux, tentaient une escalade qui, vu les fers de lance dont était garnie la partie supérieure de la grille, eût pu se terminer pour plusieurs par un empalement.

— Arrêtez, citoyens, s'écria le greffier Vermot, à qui deux de ses voisins venaient de prêter complaisamment leurs épaules pour qu'il pût dominer et haranguer le rassemblement, arrêtez! au nom de votre propre intérêt. Ne compromettez pas par votre imprudence la plus juste et la plus sainte des causes. Ici nous sommes sur le terrain de la commune, c'est-à-dire chez nous; mais de l'autre côté de la grille commence la propriété de ce Châteaugiron, et nous ne devons pas y entrer.

— Pourquoi ça? répondit brusquement Gautherot, qui, après avoir montré d'abord une certaine modération, était devenu, depuis que l'action était engagée, un des plus turbulents; pourquoi nous entasserions-nous ici comme un troupeau de moutons, tandis qu'il y a de la place dans la cour?

— Pour deux raisons, répondit le greffier en se soulevant de nouveau à l'aide de ses voisins, afin de se remettre en évidence : d'abord, en foulant ce sol infesté d'aristocratie, nous salirions nos souliers...

— Eh bien! nous en serons quittes pour les décrotter, dit le boucher qui s'apprêtait à briser la serrure à l'aide d'une pierre énorme.

— D'ailleurs la moitié de nous n'a pas de souliers, ajouta un plaisant complétement déchaussé en effet.

— D'un autre côté, reprit Vermot en élevant la voix de

manière à se faire entendre de tout le monde, ceux qui escaladeront ou qui forceront la grille commettront une violation de domicile, ce qui peut les faire condamner à trois mois de prison et à deux cents francs d'amende.

— Ça c'est une raison, murmura Gautherot en laissant tomber la pierre dont il s'était armé.

— Écoutez le greffier, s'écrièrent plusieurs voix, c'est un savant et il connaît les lois.

— Oui, le citoyen Vermot a raison, dit Toussaint Gilles, qui, grâce à l'élévation de sa taille et à la puissance de ses poumons, n'avait pas besoin pour se faire voir et entendre de recourir à l'expédient imaginé par le greffier ; ici nous sommes chez nous, restons-y ; d'ailleurs il n'est pas nécessaire d'entrer dans la cour de ce ci-devant pour lui donner la leçon qu'il s'est si justement attirée. Allons, citoyen Picardet, il ne s'agit pas de grimper à la grille, mais à l'arbre ; que tardez-vous à remplir la glorieuse mission que nous avons confiée à votre patriotisme ?

— Docile à la voix de son chef, le taillandier lâcha les barreaux auxquels il s'était suspendu, et se dirigea fièrement vers l'arbre de la liberté, en bourrant sans ménagement ceux qui ne s'écartaient pas assez vite pour lui livrer passage. Arrivé au pied du peuplier, il donna en garde à l'épicier Laverdun le drapeau qui aurait pû gêner ses mouvements, et se mit à l'œuvre.

Quoique l'arbre, complétement sec, fût dépouillé de ses branches, ce qui rendait l'entreprise assez difficile, Picardet, réduit aux ressources naturelles que lui offraient ses membres alertes et vigoureux, atteignit la cime en quelques secondes, aux acclamations unanimes de ses compagnons. Détachant alors l'étendard mis en lambeaux depuis longtemps par le vent, d'accord avec la pluie, il le descendit à l'aide d'une corde dont il avait eu soin de se munir, et hissa ensuite son remplaçant par le même moyen.

Au moment où le nouveau drapeau, solidement fixé à la

tige du peuplier, fit flotter dans les airs ses glorieuses couleurs. l'attroupement républicain tout entier poussa un long cri de triomphe ; puis le chant de *la Marseillaise* retentit de nouveau avec une telle furie d'exécution, que *Jean-Fracasse* et *Réveille-Matin* eux-mêmes, s'ils eussent recommencé leur canonnade, auraient eu peine à le couvrir.

Ce fut alors que les maîtres du château et leurs hôtes, surpris de ce tumulte imprévu, se levèrent de table et s'approchèrent des fenêtres avec une curiosité à laquelle commençait à se mêler, pour quelques-uns du moins, une sorte d'inquiétude.

— Savez-vous ce que cela signifie ? demanda le marquis au juge de paix, après avoir examiné pendant un instant la troupe turbulente rassemblée sur le terre-plein.

— C'est quelque nouveau tour de cet endiablé jacobin de Toussaint Gilles, répondit le vieillard, qui, doué, malgré son âge, d'une fort bonne vue, venait de reconnaître au milieu de l'attroupement le capitaine de pompiers gesticulant et pérorant avec feu.

— Enfin que veulent-ils, reprit Châteaugiron, et pourquoi cet homme, que j'aperçois grimpé sur l'arbre de la liberté, s'y démène-t-il comme un singe sur son perchoir ?

— C'est Picardet, un autre enragé ; j'aperçois aussi au pied de l'arbre l'épicier Laverdun, bien digne acolyte des deux premiers, et mon greffier Vernot, le plus coquin de tous ; enfin la synagogue républicaine au grand complet.

— Mais quel est leur projet et dans quelle intention font-ils un pareil tapage devant le château ?

— Ah ! mon Dieu ! quelle troupe hideuse ! dit à son tour madame de Bonvalot avec une émotion visible ; des bras nus ! des cheveux hérissés ! des gestes de démoniaques ! des guenilles ! des hurlements ! des bâtons ! Au nom du ciel ! qui sont ces gens-là ?

— Ces gens-là, madame, répondit M. Bobilier avec une

ironie peu dissimulée, sont les honnêtes et excellents Châteaugironais.

— Mais ils ont l'air de vrais bandits! reprit la douairière en laissant retomber d'un air stupéfait le binocle dont elle venait de se servir; est-il possible que ce soit là cette même population qui hier à notre arrivée et tout à l'heure encore me paraissait si polie, si convenable, si respectueuse!

— Il est sûr que la toilette de ces braves gens est passablement débraillée, et leur gaîcté un peu bruyante, dit Langerac qui de son côté avait appliqué à son œil gauche un petit lorgnon d'écaille. A quel jeu jouent-ils là? au mât de Cocagne, si je ne me trompe.

— C'est cette poule mouillée d'Amoudru qui nous attire cette algarade, grommela le juge de paix entre ses dents.

Moins troublée que sa mère, ou sachant mieux dissimuler son émotion, madame de Châteaugiron tourna vers le vieillard un regard interrogateur.

— Monsieur Bobilier, lui dit-elle, que pensez-vous de ceci? Est-ce l'usage à Châteaugiron de célébrer si tumultueusement le dimanche, ou la scène dont nous sommes témoins a-t-elle quelque cause particulière?

— Rien qui doive vous alarmer, madame la marquise, répondit le vieux magistrat, dont la figure soucieuse donnait un démenti à ses paroles.

— Il me semble, reprit la jeune femme, que lorsque nous sommes sortis de la messe, le drapeau que j'aperçois à la cime de cet arbre n'y était pas encore?

— Votre remarque, madame la marquise, est parfaitement juste. Le drapeau dont vous parlez vient d'être arboré à l'instant même, et voilà l'unique cause de cet attroupement, qui, je le répète, ne doit vous causer aucune inquiétude : trois ou quatre tapageurs, autant d'ivrognes, des enfants, des curieux, il n'y a rien là qui mérite d'être pris au sérieux. Bientôt ils se lasseront de crier et dans une demi-heure il n'y aura plus personne sur la place.

— Mon cher Bobilier, dit le marquis avec un sourire forcé, c'est à vous pourtant que nous devons la sérénade assez peu harmonieuse dont on nous régale en ce moment.

— A moi, monsieur le marquis ? demanda le vieillard surpris.

— A vous-même. La réception magnifique, on pourrait dire royale, que vous nous avez faite hier, aura déplu à ceux de vos concitoyens qui m'honorent de leur inimitié politique ; et ils essaient aujourd'hui de prendre leur revanche. Après l'ovation, le charivari ; après tout, ils sont dans leur droit.

— Dix contre un que tu as deviné, dit Langerac ; c'est un coup monté par tes adversaires, il y a là-dessous du Grandperrin.

— M. Grandperrin est un honnête homme, interrompit le juge de paix, et il est incapable de chercher à vaincre par de pareils moyens. Non, le coup n'est pas parti de la forge, mais bien de l'auberge.

— En effet, dit le marquis, c'est l'honorable citoyen Toussaint Gilles qui paraît être le chef de cet aimable attroupement ; je le reconnais à ses grosses moustaches et à son bonnet rouge.

— Le rustre qui hier a affecté de ne pas se découvrir sur notre passage ? demanda madame de Bonvalot d'un air de dédain mêlé d'anxiété.

— Le fils de son père, et c'est tout dire, reprit le vieux magistrat.

— Quoi ! s'écria la douairière, est-ce donc le fils de cet homme affreux dont vous nous racontiez tout à l'heure les prouesses révolutionnaires ?

— C'est lui-même, madame, et pour égaler son père il ne lui manque qu'une chose, l'occasion.

— L'occasion ! mais il me semble que la voilà, reprit la mûre coquette de plus en plus alarmée ; qui nous dit que ces hommes effrayants n'ont pas l'intention de pénétrer dans

le château ? Au moins la grille est-elle bien fermée ?

— Elle l'était parfaitement en octante-neuf, dit à demi-voix le juge de paix.

— Et malgré cela, le château a été envahi à cette époque, observa madame de Châteaugiron en s'efforçant de cacher, sous un air calme et souriant, l'inquiétude dont elle ne pouvait se défendre ; en vérité, monsieur Bobilier, je crois que vous avez l'intention de nous effrayer.

— Ah ! madame la marquise, pouvez-vous croire... les mots que je viens de prononcer me sont échappés par une étourderie impardonnable... Du reste, il n'y a aucune ressemblance entre les deux époques...

— M. Bobilier a raison, dit Héraclius en passant le bras de sa femme sous le sien, comme si par ce rapprochement il eût cherché à la rassurer ; nous sommes en 1836 et non en 1789, le mélodrame d'autrefois est passé aujourd'hui à l'état de parodie ; au lieu du sac du château, messieurs les patriotes de Châteaugiron, pour tout régal, seront obligés de se contenter d'un petit tapage bien ridicule, bien inoffensif, fort indigne, à coup sûr, de l'attention que nous lui accordons en ce moment, et qui ne mérite même pas que le garde champêtre endosse sa bandoulière pour le faire cesser. Si vous m'en croyez, nous laisserons ces honorables citoyens s'égosiller tant qu'il leur plaira, et nous nous remettrons à table.

Personne ne parut disposé à déférer à cette invitation, et le marquis lui-même, doucement retenu par sa femme, n'insista pas pour s'éloigner de la fenêtre.

Pendant un instant le silence régna dans la salle à manger, tous les yeux restaient fixés sur la bande des émeutiers qui continuaient à célébrer l'installation du drapeau par leurs vociférations patriotiques, et s'excitaient mutuellement à de nouveaux exploits.

Le marquis de Châteaugiron était soucieux, quoiqu'il cherchât du sourire et du regard à rassurer sa femme, tou-

jours appuyée sur son bras ; Langerac, son lorgnon maintenu dans l'orbite de l'œil gauche par une contraction qui rehaussait encore l'expression assez impertinente de sa physionomie, semblait assister à une première représentation, plus disposé à siffler qu'à applaudir ; madame de Bonvalot (cette fois la minauderie n'y était pour rien) respirait un flacon de sels, et paraissait pâle malgré son rouge ; enfin le vieux juge de paix, les lèvres serrées et le nez démesurément rapproché du menton, dissimulait avec peine son dépit ou plutôt sa colère.

— Si Amoudru avait fait couper cet affreux manche à balai, ainsi que je le lui demandais encore hier, tout cela ne serait pas arrivé, finit par dire ce dernier en ayant l'air de se parler à lui-même.

— Quel manche à balai? demanda le marquis.

— Leur arbre de la liberté.

— Mais il me semble, mon cher Bobilier, reprit Châteaugiron, que vous, mon fondé de pouvoir, et vous savez si votre mandat est absolu, vous n'aviez pas besoin de la permission du maire de la commune pour faire couper un arbre planté sur mon terrain.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, dit le vieillard un peu embarrassé ; vous avez parfaitement raison. Il est certain que ce maudit peuplier est planté sur votre terrain, quoique ces faiseurs d'embarras du conseil municipal soutiennent le contraire.

— Comment ! prétendraient-ils que le terre-plein qui est devant ma grille fait partie de la place ?

— Précisément, monsieur le marquis.

— Mais c'est absurde !

— Archi-absurde ! Évidemment le terre-plein qui se trouve dans l'alignement des fossés appartient au château comme les fossés eux-mêmes ; voilà ce que je leur ai dit vingt fois ; mais le moyen de faire entendre raison à une réunion de paysans entêtés comme des Bretons, chicaneurs

comme des Normands, à des bourgeois de Châteaugiron en un mot, et c'est tout dire!

— Ainsi le conseil municipal, abusant de la condescendance, tranchons le mot, de la faiblesse qu'a montrée mon père lors de la révolution de juillet en laissant planter cet arbre devant la porte de son château, le conseil municipal soutient aujourd'hui que le sol même du terre-plein appartient à la commune? En vérité, la prétention me semble aussi impertinente que bouffonne, et je ne sais qui me retient que je ne fasse abattre ce manche à balai (car l'expression est fort juste) à l'instant même.

— Y pensez-vous, marquis? s'écria la douairière alarmée; avez-vous envie que ces hommes hideux mettent en pièces ceux de vos gens que vous chargeriez de cette mission, et nous-mêmes peut-être ensuite?

— Je trouve que madame de Bonvalot a raison, dit Langerac; non que ces braves gens me semblent aussi redoutables et aussi féroces qu'elle paraît le croire; quelques coups de cravache bien appliqués mettraient à la raison, je n'en doute pas, ceux qui crient le plus haut en ce moment; mais réfléchis que couper l'arbre, ce serait abattre le drapeau; et que deviendrait ta popularité si tu te permettais une pareille irrévérence?

— C'est juste, répondit le marquis en s'efforçant de sourire; je suis candidat, et dès lors je dois m'imposer... jusqu'à mon élection du moins, les vertus du métier : Affabilité, modestie, douceur...

— Patience, surtout, interrompit le vicomte.

— Patience, soit; mais à mon tour je dis : Patience! Une fois député, je me promets de faire chanter à ces messieurs les bourgeois de Châteaugiron une toute autre gamme que celle dont ils nous assourdissent depuis une demi-heure.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame de Bonvalot, qui dans son anxiété croissante ne quittait pas des yeux le rassem-

blement, les voilà maintenant qui démolissent l'arc de triomphe !

Par un mouvement dont il ne fut pas maître, et qui contrastait avec sa civilité habituelle, M. Bobilier s'avança brusquement entre la marquise et sa mère, derrière lesquelles il se trouvait déjà placé depuis un instant, et qui, vu l'exiguïté de sa taille, l'empêchaient de voir ce qui se passait sur le terre-plein.

Ainsi que la douairière s'en était aperçue avant tout autre, le second acte de l'émeute était commencé.

— Maintenant que nous avons régénéré l'arbre de la liberté, s'était écrié le capitaine Toussaint Gilles après avoir obtenu, non sans peine, un instant de silence, il nous reste un autre devoir civique à accomplir. Notre œuvre serait-elle complète si nous laissions debout ce monument élevé à l'orgueil par la servilité? Non, citoyens, nous ne devons pas souffrir que les armoiries d'un ci-devant insultent plus longtemps notre glorieux drapeau ! A bas l'œuvre des aristocrates !

Tamerlan ordonnant la destruction de Smyrne ou de Bagdad n'avait pas été plus promptement obéi que ne le fut en ce moment le chef du club démocratique de Châteaugiron ; en quelques secondes l'arc de triomphe se trouva escaladé par une demi-douzaine de démolisseurs ni moins lestes ni moins bouillants que le taillandier Picardet, et dont la sainte fureur patriotique s'assouvit d'abord impitoyablement sur le tableau où se trouvaient peintes les armoiries du marquis de Châteaugiron.

En voyant l'œuvre qui lui avait coûté quinze jours de travail mise en lambeaux et ses tristes débris lancés dérisoirement dans toutes les directions, comme autrefois on jetait au vent les cendres des criminels morts sur le bûcher, M. Bobilier sentit se changer en une véritable fureur la sourde colère qu'il s'était efforcé de contenir jusqu'alors. Ouvrant violemment la fenêtre, au risque de blesser la

marquise et sa mère, qui eurent à peine le temps de se mettre à l'écart, il se pencha en dehors, et d'une voix naturellement aiguë, mais tellement étranglée en ce moment par l'indignation qu'on eût dit d'une trompette à sourdine :

— Gredins ! s'écria-t-il, brigands ! scélérats ! canailles de jacobins ! attendez-moi ; je suis à vous !

A ces mots, avant que ses voisins stupéfaits eussent pu faire un mouvement pour le retenir, M. Bobilier s'élança hors de la salle à manger, et seul de sa personne, sans autres armes que son courage et sa colère, il courut sus à l'émeute.

II

L'ÉMEUTE.

Jusque-là les partisans de Toussaint Giles avaient exécuté ses ordres et servi son ressentiment sans que personne eût essayé de mettre un terme à leurs tumultueux ébats.

Sur la place, un grand nombre de curieux, parmi lesquels les femmes et les enfants se trouvaient comme de coutume en majorité, assistaient, les yeux écarquillés et la bouche béante, à la destruction de l'arc de triomphe et semblaient en général plus disposés à approuver les démolisseurs et à les aider au besoin, qu'à leur porter obstacle ; car le peuple est partout le même, prompt à se passionner, mais volage dans ses affections, et toujours prêt à jeter au feu, le soir, l'idole qu'il a adorée le matin.

L'inconstance dont faisaient preuve, en cette occasion, ceux des habitants du bourg qui avaient montré le plus d'empressement à fêter l'arrivée du marquis de Châteaugiron, n'a donc rien qui doive surprendre, quoique nous soyons forcés de convenir que chez quelques-uns elle alla jusqu'à l'ingratitude ; ainsi par exemple, au nombre des

spectateurs, se trouvaient plusieurs des pompiers qui, la veille, avaient unanimement juré un attachement éternel au noble amphitryon dont la générosité venait de leur donner un si bon repas, mais pas un seul ne fit mine de s'opposer, ne fût-ce qu'en paroles, à la scène de désordre organisée par le club démocratique, et qui menaçait de se terminer par l'envahissement du château : il faut dire, pour la justification de ces dignes citoyens, qu'en ce moment ils avaient complétement digéré le dîner du marquis.

Si l'attitude neutre, pour ne pas dire approbatrice, que gardèrent les bourgeois de Châteaugiron en face des perturbateurs, s'explique facilement par la nature bien connue du tempérament populaire, en revanche, il est nécessaire de faire connaître au lecteur pour quelles raisons les fonctionnaires spécialement chargés de veiller au maintien de l'ordre avaient laissé jusqu'alors le champ libre à l'émeute.

Le bourg de Châteaugiron n'ayant pas l'insigne honneur de posséder une brigade de gendarmerie, la force publique s'y réduisait, en temps ordinaire, au garde champêtre ; or, quel que pût être son zèle, Jérôme Chambard n'avait pas le don de l'ubiquité, et en ce moment il se trouvait sur un des points les plus éloignés de la commune.

Les pompiers, il est vrai, formaient un corps assez considérable, qui eût suffi et au delà pour dissiper le rassemblement ; mais quoique la veille, la plupart, attendris jusqu'aux larmes par des libations réitérées, eussent déclaré au marquis de Châteaugiron, qu'entre lui et eux ce serait désormais à la vie et à la mort, bien peu paraissaient avoir conservé la mémoire de cet engagement sacré, et la bonne volonté de ceux qui eussent été disposés à y faire honneur, se trouvait paralysée par un concours de circonstances aussi propres à enhardir les tapageurs qu'à décourager les amis de la paix. D'un côté, Toussaint Gilles, le chef de la compagnie, se trouvait à la tête de l'émeute ; de l'autre, le lieutenant Amoudru, le seul qui eût pu balancer l'influence de

son supérieur, était parti dès le matin pour Charolles où l'appelait une affaire d'intérêt, et en son absence, aucun des officiers subalternes n'eût osé affronter le courroux du redoutable capitaine en donnant l'ordre de battre le rappel.

Ceux des pompiers qui se trouvaient sur la place contemplaient donc, les bras croisés, la démolition de l'arc de triomphe; et si quelque spectateur paraissait s'étonner de leur inertie, ils se croyaient suffisamment justifiés lorsqu'ils lui avaient répondu :

— Nous n'avons pas reçu l'ordre de prendre les armes.

Quant aux autorités du bourg, plus particulièrement responsables des atteintes portées à la paix publique, voici quelle était leur situation au moment dont nous parlons :

Dès le premier couplet de la *Marseillaise*, Amoudru s'était enfermé à double tour dans la salle de la mairie, prêt à s'esquiver par une porte de derrière, si le danger devenait plus pressant; l'honnête maire de Châteaugiron appartenait à cette classe d'administrateurs dont la fermeté n'égale pas la prudence, et qui, lorsque l'émeute descend dans la rue, descendent eux-mêmes dans leur cave, pour nous servir de la locution consacrée en pareil cas.

L'adjoint restait également dans l'inaction, mais par un autre motif; cousin de Toussaint Gilles et presque aussi démocrate que l'aubergiste lui-même, il favorisait en secret le parti républicain.

Il n'entrait pas légalement dans les fonctions du curé Dommartin d'ordonner aux perturbateurs de se disperser; mais le caractère sacré dont il était revêtu lui donnait une influence morale qui peut-être n'eût pas été inefficace, s'il l'eût mise au service de la tranquillité publique; par malheur en ce moment le curé Dommartin dînait; et pour que sa gouvernante se permît de le déranger au milieu d'une occupation si importante, il aurait fallu que le feu eût pris aux quatre coins du bourg.

M. Bobilier se trouvait donc, ainsi que nous l'avons dit,

réduit aux seules ressources que lui offraient son intrépidité naturelle et sa colère ; l'une et l'autre étaient grandes, il est vrai, mais suffiraient-elles pour imposer aux émeutiers ? C'est ce dont parut douter le maître du château ; car dès qu'il fut revenu de la surprise où l'avait jeté la brusque sortie du juge de paix, il s'élança sur ses pas pour le retenir, de peur sans doute que, dans son indignation, il ne commît quelque imprudence plus propre à accroître le désordre qu'à le calmer.

La crainte du marquis était d'autant mieux fondée que déjà l'apparition du bouillant vieillard à la fenêtre avait produit sur la foule ameutée un effet comparable au soulèvement des vagues que vient de fouetter un coup de vent imprévu. Si l'altération de la voix du digne magistrat, jointe à la distance, n'avait pas permis à ses interpellations menaçantes d'arriver à leur adresse, sa pantomime, en revanche, s'était fait clairement comprendre ; mais, loin de paraître intimidés par les gestes exterminateurs que leur prodiguait le premier magistrat du canton, les émeutiers y avaient répondu par un épouvantable concert de sifflets, de huées et de rugissements, quelques-uns même par des cailloux, cette dernière raison de la populace.

Au moment où Châteaugiron sortait à son tour de la salle à manger, le bruit d'une vitre cassée, suivi aussitôt d'un double cri de terreur, lui fit tourner la tête. Une pierre aussi grosse qu'un biscaïen achevait de rouler sur le parquet ; madame de Châteaugiron, pâle d'effroi, regardait avec inquiétude sa mère qui, cent fois plus épouvantée encore, venait de se laisser tomber à demi morte en apparence, entre les bras du vicomte.

Héraclius se rapprocha rapidement de la fenêtre, et tout en aidant Langerac à soutenir la douairière qui semblait menacée d'une attaque de nerfs, sérieuse cette fois, il s'efforça de rassurer sa femme par les paroles les plus affectueuses.

— Surtout ne me quittez pas, dit Mathilde en lui saisissant le bras comme pour s'opposer à ce qu'il tentât de nouveau de s'éloigner.

— Cette lâche canaille te fait donc peur ? demanda le marquis dont le visage exprimait un mélange de dédain, de sollicitude et de colère.

— Une peur affreuse ! reprit la jeune femme en se serrant contre son mari par un mouvement involontaire ; moi qui accusais ma mère de faiblesse et qui me croyais du courage !

— Madame de Bonvalot a tout à fait perdu connaissance, et peut-être serait-il prudent de la porter dans sa chambre, dit Langerac, qui, depuis un instant, palpait du bout des doigts, avec une sorte d'inquiétude, sa joue gauche, sur laquelle ruisselaient quelques gouttes de sang.

— Tu es blessé ? lui dit Châteaugiron.

— Meurtri seulement, répondit le vicomte avec une affectation d'insouciance que démentait la pâleur de son visage.

— Est-ce que ce pavé t'a atteint ? reprit Héraclius en montrant la pierre que venait de ramasser un des domestiques.

— Fort heureusement, car si je ne m'étais pas jeté en avant au moment où il a brisé la fenêtre, madame de Bonvalot aurait pu être blessée.

En dépit de l'émotion dont il n'avait pu se défendre, Langerac altérait singulièrement la vérité ; d'abord, il ne s'était pas jeté en avant, mais bien en arrière ; ensuite, l'unique cause des cinq ou six gouttes de sang qui mouchetaient son visage était un éclat de la vitre brisée par le caillou, et non le caillou lui-même. Fidèle au plan de séduction qu'il avait organisé contre le cœur de la riche et sensible douairière, l'ex-clerc d'avoué trouvait de bonne politique d'exagérer le danger qu'il avait pu courir et de tirer de l'égratignure la plus involontaire le profit qu'aurait pu lui rapporter une blessure sérieuse qu'il se fût attirée par un excès de dévouement.

Le mensonge intéressé du vicomte produisit l'effet qu'il en attendait. Madame de Bonvalot interrompit ses contorsions nerveuses pour ouvrir un œil languissant qu'elle fixa sur son soi-disant sauveur avec une expression de tendre gratitude.

— Blessé... pour moi !... murmura-t-elle en même temps d'une voix éteinte.

— Ma mère, vous êtes mal ici, allons dans votre appartement, dit madame de Châteaugiron à qui la manœuvre du vicomte n'avait pas échappé, et qui ne remarqua pas sans dépit la sentimentale crédulité avec laquelle madame de Bonvalot s'y laissait prendre.

— Oui... ôtez-moi d'ici... reprit la douairière, en se renversant de nouveau sur les bras qui la soutenaient ; par pitié, ôtez-moi d'ici... j'y mourrais.

Un second caillou non moins gros que le premier entra en ce moment par la fenêtre, effleura les cheveux du vicomte, et après avoir frappé le plafond, retomba sur la table où il fit un certain dégât parmi les verres et les assiettes.

— La place, en effet, n'est plus tenable... pour des femmes, balbutia Langerac qui avait entendu siffler à son oreille ce nouveau projectile.

Sans dire un mot, le marquis laissa à son ami le soin de veiller sur madame de Bonvalot, et, prenant sa femme par le bras, il l'entraîna rapidement hors de la salle à manger.

Un instant après, la mère et la fille étaient en sûreté dans l'appartement de madame de Châteaugiron qui donnait sur les jardins, et où l'on n'avait rien à craindre des émeutiers, à moins que le château ne fût tout à fait envahi.

Lorsqu'on eut étendu sur une causeuse madame de Bonvalot qui continuait ses soupirs, ses roulements de prunelles et ses soubresauts nerveux, sans que la marquise, habituée à de pareilles scènes, parût fort alarmée, Châteaugiron, dont la figure colorée et les yeux étincelants trahissaient une co-

lère contenue avec peine, prit à part le vicomte et lui dit tout bas :

— Je reste ici un instant pour achever de rassurer ma femme ; en attendant que j'aille te rejoindre, ordonne aux domestiques de tout fermer au rez-de-chaussée, portes et fenêtres, les volets partout, au besoin, des barricades, car on ne peut prévoir comment ceci se terminera ; mais que pas un d'eux ne se montre dans la cour.

— Tu peux être tranquille, répondit Langerac ; à l'air effaré de ceux qui nous servaient à table, il est facile de voir qu'ils sont plus disposés à se cacher dans les greniers ou dans les caves qu'à se montrer dans la cour.

— Lâches comme des laquais ! reprit le marquis avec un sourire de mépris ; cependant Germain et Bourguignon font exception, et l'on peut compter sur eux ; à nous quatre nous saurons bien, si cela devient indispensable, rappeler à l'ordre messieurs les patriotes et leur donner une petite leçon.

— Y penses-tu ! s'écria le vicomte d'un ton où perçait l'inquiétude qu'il s'était efforcé de dissimuler jusqu'alors sous une affectation d'héroïque insouciance ; quatre contre deux cents

— Allons donc ! bon pour Pierre, qui est un poltron, d'avoir vu deux cents hommes là où il n'y en a en réalité qu'une soixantaine, mais je ne croyais pas que ton lorgnon grossît les objets à ce point.

— Ne fussent-ils qu'une soixantaine en effet, ce serait encore quinze contre un, puisque tu reconnais qu'à part le cocher et le chasseur, il ne faut par compter sur tes domestiques.

— Je conviens que la partie ne serait pas égale si nous n'avions que des pierres à leur lancer en retour des leurs ; mais j'ai là d'excellents fusils de chasse.

— Eh quoi ! faire feu !

— Parfaitement, si l'on m'y force.

— Songe donc que ce serait le moyen de changer ces gredins de paysans en autant de loups enragés.

— Le moyen, au contraire, ou je les connais mal, de les rendre doux comme des moutons.

— Cependant...

— Si ma femme n'était pas ici, j'aurais déjà montré à cette canaille-là le cas que je fais de ses menaces.

— Sans doute, s'empressa de répondre Langerac, si nous n'étions que des hommes au château, je serais le premier à te proposer de faire une petite sortie qui avant cinq minutes aurait balayé la place. Mais, le moyen de tenter un pareil coup de main en présence de madame de Châteaugiron et de madame de Bonvalot, si effrayées déjà ? Ce serait vouloir les faire mourir d'inquiétude et de peur.

— Je donnerais 10,000 fr. de grand cœur pour qu'en ce moment elles fussent avec ma petite Pauline bien tranquilles dans notre appartement de Paris, ou à Autun, chez mon oncle.

— Parbleu ! je te crois. Ce ramassis de manants verrait alors beau jeu, Châteaugiron en avant ! et Langerac à la rescousse ! Jamais les drôles ne se seraient trouvés à pareille fête.

— Quand je songe qu'une de ces pierres aurait pu blesser Mathilde !...

— Je comprends ta colère, et la mienne n'est pas moindre ; mais enfin puisque la présence de ces dames nous lie les mains, il faut savoir nous contenir. J'ai fait mes preuves ; ainsi j'ai le droit de te conseiller d'être prudent ; vu les circonstances, l'expédient de tes fusils de chasse me semble désastreux.

— Nous n'y aurons recours qu'à la dernière extrémité ; mais tu ne prétends pas sans doute que, si l'on attaque sérieusement le château, nous restions les bras croisés, au lieu de nous défendre ?

— En ce cas... je conviens... mais alors...

— Il faut être en mesure à temps. Tu vas donc prendre avec toi Germain et Bourguignon. Vous irez dans la chambre où est mon arsenal de chasse, à côté de la bibliothèque, et vous chargerez tous mes fusils, moitié à petit plomb, moitié à chevrotines. Dépêche-toi : avant cinq minutes j'irai vous rejoindre.

Ce rapide dialogue avait eu lieu sur le seuil de la chambre de madame de Châteaugiron; le marquis y mit fin en fermant la porte, et il revint près de sa femme, tandis que Langerac, un peu plus ému qu'il n'eût voulu l'avouer, se dirigeait vers la partie du château où se tenaient ordinairement les domestiques.

Au moment où le vicomte traversait un corridor dont les fenêtres donnaient sur la cour, et qui aboutissait au grand escalier, une lueur ardente, semblable à un commencement d'incendie, frappa subitement ses yeux, et en même temps des cris perçants partis du vestibule mirent à une nouvelle épreuve son courage, passablement ébranlé déjà.

III

L'ÉCHARPE TRICOLORE

En sortant de la salle à manger, M. Bobilier s'était dirigé vers le grand escalier et l'avait descendu avec une rapidité incroyable pour son âge, déterminé qu'il était à se jeter à corps perdu au milieu de l'émeute; mais au moment d'ouvrir la porte qui donnait du vestibule sur le perron d'honneur, une réflexion le retint.

— Il faut faire les choses en règle, se dit-il.

Au lieu de sortir, l'impétueux vieillard tourna à gauche sans ralentir le pas, prit un corridor, puis un autre, et après plusieurs détours qui semblaient lui être aussi familiers que

l'étaient ceux du sérail au vizir Acomat, il arriva dans une grande pièce garnie d'armoires ; c'était la lingerie.

Trois ou quatre femmes appartenant à la domesticité du château s'étaient réfugiées dans cette chambre dès le commencement du désordre, et s'y abandonnaient à la terreur la plus bruyante, comme piaulent d'effroi les habitantes d'une basse-cour lorsque quelque malfaisant animal cherche à s'y introduire.

Un seul être du sexe masculin s'était joint à cette troupe timide ; mais sa contenance ne promettait en aucune manière le belliqueux dévouement qui porte le sultan d'un poulailler à défendre ses compagnes au péril de sa vie. Arrivé depuis quelques instants seulement au château où il venait prendre possession de l'emploi que lui avait fait obtenir la protection du juge de paix, Toinot, car c'était lui, s'était égaré par les corridors qui dans cette partie du bâtiment formaient un dédale inextricable pour quiconque y mettait le pied pour la première fois, et en entendant les vociférations menaçantes qui commençaient à retentir sur la place, il s'était jeté tout effaré dans la première chambre ouverte sur son passage.

La brusque apparition de M. Bobilier, qui entra dans la lingerie avec la vivacité dont étaient empreints ses moindres mouvements, arracha aux soubrettes un cri non moins aigu que si une troupe de Baskirs ou de Kalmoucks eût envahi leur gynécée, après avoir pris le château d'assaut ; mais un second coup d'œil jeté sur le pétulant vieillard fit reconnaître en lui un ami et dissipa cette panique au moins prématurée.

Sans accorder la moindre attention au groupe babillard au milieu duquel il venait de pénétrer, M. Bobilier se dirigea en droite ligne vers l'une des armoires et l'ouvrit, il en approcha ensuite une chaise, sur laquelle il monta, et prit sur un des rayons supérieurs deux pièces d'étoffe, l'une rouge et l'autre bleue, qu'il jeta au milieu de la lingerie.

— Catherine, dit-il alors en s'adressant à la plus âgée des servantes, faites-moi le plaisir de couper deux aunes de chacune de ces pièces et cousez-les ensemble dans le sens de leur longueur ; surtout dépêchez-vous.

— Encore faut-il le temps, répondit la vieille soubrette d'un air rechigné ; si vous croyez qu'on a le cœur à l'ouvrage au milieu d'une pareille révolution...

— Vous bavarderez demain, interrompit le juge de paix d'un air d'impatience ; en ce moment il s'agit d'exécuter ce que je vous commande. Il n'est pas nécessaire de coudre solidement, ne faites que faufiler ; mais qu'en deux minutes cela soit fini.

— Deux minutes ! je voudrais bien vous y voir, répliqua la servante qui, toujours grondant, finit pourtant par s'armer de ses ciseaux et de son aiguille.

M. Bobilier fouilla de nouveau dans l'armoire et en tira cette fois un rouleau de toile jaune qu'il examina un instant d'un air irrésolu.

— A la rigueur, cela ferait une écharpe tricolore, dit-il en se parlant à lui-même ; et certes les trois couleurs de Châteaugiron en valent bien d'autres ; mais dans une conjoncture si grave, la stricte observation de la loi est indispensable.

Le juge de paix rejeta dans l'armoire le rouleau qui ne pouvait lui servir légalement, descendit de la chaise, où il était resté juché jusqu'alors, et, s'approchant d'une grande table placée au milieu de la lingerie, il y prit au hasard un morceau d'étoffe blanche qu'il se mit à déchirer en bandes régulières, aussi lestement qu'eût pu faire le plus adroit commis d'un magasin de nouveautés.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria une des femmes de chambre en se précipitant vers le vieillard pour lui arracher l'objet qu'il destinait à l'honneur de compléter son écharpe ; que va dire madame ? Un de ses plus beaux peignoirs de coif-

fure! un peignoir dont la garniture seule vaut plus de deux cents francs.

— Serais-je assez malheureux pour avoir déchiré un des peignoirs de madame la marquise? demanda M. Bobilier en rougissant de confusion.

— C'est cent fois pis, répondit d'un air hargneux la vieille Catherine; il appartient à madame de Bonvalot, et quand elle va voir l'état où vous l'avez mis, ça va être de belles attaques de nerfs! S'il y a du bon sens! du jaconas magnifique! de la valenciennes à vingt francs le mètre!

— Il n'y a ni valenciennes ni jaconas qui tiennent, s'écria le vieillard, qui reprit brusquement son œuvre au point où il l'avait interrompue; car si les moindres objets appartenant à madame de Châteaugiron lui semblaient par cela même sacrés, les plus splendides atours de la douairière étaient loin de lui inspirer une égale vénération; mieux vaut un peignoir déchiré, ce peignoir eût-il coûté 2,000 fr. au lieu de 200, que de voir le feu au château.

— Le feu au château! répétèrent deux ou trois voix avec un accent d'alarme.

— Oui, Mesdemoiselles, le feu au château; car ces gredins qu'on entend hurler d'ici sont capables de tout, et il est plus que temps que je me montre. Ainsi, pour aller plus vite, mettez-vous deux après l'écharpe.

— Et vous croyez que c'est votre écharpe qui les fera taire? dit la doyenne des soubrettes d'un air d'impertinente incrédulité.

— S'il s'agissait, Catherine, de vous faire taire vous-même, j'avoue que je n'aurais pas grande confiance dans le pouvoir de mon écharpe; mais ils ne sont là qu'une centaine de braillards, et j'aurai certes moins de peine à les réduire au silence qu'à vous rendre muette pendant un quart d'heure.

Catherine fut tentée de jeter au milieu de la chambre l'écharpe à demi cousue, mais elle finit par se résigner à

dévorer son dépit et à achever sa tâche, car le crédit du vieux juge de paix était trop solidement établi au château pour qu'aucun des domestiques se hasardât à lui désobéir.

Tandis que la vieille servante, à laquelle venait de s'adjoindre une des femmes de chambre, achevait d'improviser l'écharpe dont le juge de paix avait besoin pour se montrer aux perturbateurs dans toute la majesté de l'homme qui représente la loi, le jardinier Toinot sortit du coin où il était resté modestement jusqu'alors.

— Monsieur le juge de paix, dit-il en tirant le pied droit en arrière par manière de révérence, je ne vous ai pas encore remercié...

— Ah ! c'est toi, interrompit M. Bobilier ; voilà qui se trouve bien. As-tu là ton tambour ?

— Oui, monsieur le juge de paix, puisque je dois loger au château, j'ai apporté tout mon fourniment ; est-ce que j'ai mal fait ?

— Tu as fort bien fait, au contraire, répondit le vieillard après avoir regardé la caisse et le paquet que lui montrait le jardinier ; et voilà qui se trouve à merveille. Tu vas mettre ton uniforme.

— Oui, monsieur le juge de paix, dit Toinot un peu ébahi.

— Comment ! vous voulez maintenant que ce jeune homme se déshabille devant nous ! s'écria la vieille Catherine d'un air offensé.

— Il ne s'agit pas de changer de vêtements de la tête aux pieds, il suffit qu'il ôte sa veste et qu'il mette son uniforme.

— Et pourquoi ça, monsieur le juge de paix, sans vous commander, faut-il que je mette mon uniforme ?

— Pour m'accompagner sur la place.

— Sur la place ! s'écria le jardinier en roulant de gros yeux effarés ; oh ! pour ça, que nenni ! j'en viens de la place, et ce n'est pas pour y retourner.

— Pourquoi n'y veux-tu pas retourner? demanda le vieillard d'un ton sévère.

— Pardine, ce n'est pas difficile à deviner; ils sont là un rassemblement de mauvais sujets qui parlent de tout fracasser ; et moi, dame, je n'ai pas envie qu'on me fracasse.

— Il a bien raison, ce pauvre garçon, dit la vieille servante en posant sur la table l'écharpe enfin terminée.

— Catherine, taisez-vous! s'écria impérieusement le magistrat, et toi, Toinot, obéis sans répliquer.

— Mais, monsieur le juge de paix, répondit le tambour avec une émotion visible, vous ne savez donc pas que c'est le capitaine qui est à la tête du tapage?

— Je le sais; après?

— Mais savez-vous aussi ce qu'il m'a promis, le capitaine?

— Des coups de poing ?

— Ce ne serait rien, quoiqu'il frappe dur quand il s'y met; il m'a promis de me couper les deux oreilles si jamais je me représentais devant lui, et il le ferait comme il l'a dit, voyez-vous bien, monsieur le juge de paix.

Pendant la fin de ce dialogue M. Bobilier avait ceint l'écharpe qui devait lui servir d'égide, et dont une des femmes de chambre venait de réunir les deux bouts par un magnifique nœud à rosette.

— Au nom de la loi, tambour Toinot, dit-il alors en fixant sur le jardinier interdit le regard le plus impératif, je vous requiers de revêtir sur-le-champ votre uniforme ainsi que le reste de votre équipement, et de vous tenir prêt à obéir à mes ordres ultérieurs ; songez que le moindre délai vous constituerait en état de rébellion.

Ne se rendant pas bien compte de la punition que pourrait lui faire encourir sa désobéissance, Toinot se figura sans doute que ce devait être un châtiment au moins aussi terrible que l'amputation des deux oreilles, car il ôta sa veste et y substitua son habit militaire sans faire une plus longue résistance ni même articuler un seul mot.

— Ton sabre.... ton casque.... ton tambour, reprit le vieillard apaisé par la soumission du jardinier, mais impatienté de sa lenteur.

Toinot exécuta ces différents ordres par une suite de mouvements mécaniques plutôt qu'animés; il était fort pâle et de grosses gouttes de sueur lui humectaient le front.

— Pauvre garçon! dit pour la seconde fois la vieille Catherine avec un accent de commisération, il a si peur que cela vous en fait mal.

— On dirait un mouton qu'on mène à la boucherie, ajouta une autre servante non moins touchée de compassion.

— Un homme qui a un sabre et qui a peur! s'écria dédaigneusement une jeune femme de chambre plus jolie, et peut-être pour cette raison, plus exigeante que ses compagnes; je le verrais maintenant rapporter à moitié assommé et couvert de sang que je ne m'y intéresserais pas du tout.

— Je voudrais bien vous y voir! balbutia Toinot d'une voix étranglée.

— M. le juge de paix s'expose autant que vous, et il vous vaut bien, répliqua prestement l'aimable soubrette.

— Il est payé pour ça, grommela Catherine, tandis que si ce pauvre garçon attrape quelque mauvais coup, ce sera pour lui.

— Silence, vieille bavarde! s'écria M. Bobilier d'un ton courroucé; et toi, drôle, passe devant moi.

La précaution n'était pas superflue, car la contenance de l'infortuné jardinier trahissait visiblement son désir de s'esquiver à la première occasion favorable; mais l'ordre de marche que venait d'adopter le vigilant magistrat rendait toute tentative de désertion impossible, pour le moment du moins.

M. Bobilier et Toinot, le premier serrant l'autre de près et le gardant à vue, s'engagèrent dans le labyrinthe de corridors qui séparait la lingerie du vestibule. Quelques-unes

des femmes de chambre moins alarmées que leurs compagnes, ou chez qui en cet instant la curiosité faisait taire la frayeur, se hasardèrent à les suivre de loin, mais elles ne tardèrent pas à se repentir de cet acte de hardiesse. A leur entrée dans le vestibule, qu'éclairaient plusieurs fenêtres donnant sur la cour, une lueur autre que celle du jour frappa soudain leurs yeux, si vive et si ardente, qu'elles crurent le château en feu et battirent précipitamment en retraite en poussant les cris les plus perçants qui puissent sortir du gosier de femmes épouvantées.

Ainsi que nous l'avons dit, le vicomte de Langerac, en ce moment même, s'apprêtait à descendre le grand escalier ; presque aussi ému que les soubrettes elles-mêmes, il pressa le pas et se trouva bientôt en face de M. Bobilier, qui, pour maintenir son acolyte dans la ligne du devoir en face de ce danger nouveau, venait de le saisir énergiquement au collet.

— Le feu, monsieur, le feu ! s'écria le vicomte, qui semblait avoir quelque peu oublié son rôle de lion.

— Eh bien ! monsieur, si c'est le feu, on l'éteindra, répondit le juge de paix sans lâcher la buffleterie du tambour.

— Si c'est le feu, mais vous ne voyez donc pas ? reprit Langerac en montrant les fenêtres.

— Je vois que ce jacobin de Toussaint Gilles a tenu sa promesse, et que mon pauvre arc de triomphe ne sera dans dix minutes qu'un monceau de cendres ; mais il me le paiera, le gredin qu'il est !

— Ainsi vous croyez que ce n'est que l'arc de triomphe ?...

— Il me semble que c'est bien assez ; d'ailleurs, il ne tient qu'à vous de vous en assurer.

A ces mots, M. Bobilier ouvrit d'une main la porte du vestibule, et de l'autre poussa Toinot dehors ; se redressant alors majestueusement, le chapeau enfoncé sur l'oreille, le regard assuré, le jarret tendu, il sortit lui-même.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Langerac en s'abritant prudemment derrière le battant de la porte qui était resté fermé; car le souvenir des cailloux qui, à deux reprises, avaient failli l'atteindre, sifflait encore à ses oreilles.

— Mon devoir! répondit M. Bobilier avec une intrépidité que nous oserons comparer à l'héroïsme de Régulus retournant à Carthage.

La perspective du supplice qui attendait le général romain chez les ennemis de sa patrie n'avait en effet rien de plus effrayant que le spectacle dont venaient d'être frappés les yeux du digne juge de paix au moment où il avait mis le pied sur le perron.

IV

OBÉISSANCE A LA LOI!

Le programme d'émeute arrêté par le capitaine Toussaint Gilles, et approuvé par ses amis politiques, avait été suivi jusqu'alors avec une ponctualité rigoureuse que les artisans de troubles n'obtiennent pas toujours de leurs affidés. Le désordre s'était fait, on peut le dire, avec ordre. Conformément à la volonté du chef, chaque acte de ce drame avait été joué à son tour sans enjambement ni confusion, de manière que l'action ne languît jamais et que l'intérêt suivît jusqu'au bout une progression continuelle : en premier lieu, l'inauguration du nouveau drapeau, ensuite la démolition de l'arc de triomphe, enfin l'embrasement de ses débris.

Sans doute, pour la tourbe des émeutiers villageois, la division que nous venons d'établir était imperceptible; dans le tapage pour lequel on les avait mis en réquisition, ils ne voyaient qu'une seule chose, le tapage lui-même et toutes les joies brutales qu'il comporte; mais le vaillant capitaine

Toussaint Gilles, mais le savant greffier Vermot, mais l'honorable épicier Laverdun, s'élevant à des considérations d'un ordre supérieur, assuraient que chaque phase du mouvement populaire dont ils s'étaient attribué la direction avait son intention particulière et renfermait un sens de la plus haute portée.

Ainsi, par exemple, le drapeau dans lequel le vulgaire ne voyait que trois morceaux d'étoffe de différentes couleurs cousus ensemble au bout d'un bâton, et un prétexte pour chanter la *Marseillaise*, était à leurs yeux une profession de foi, une déclaration de principes, une proclamation solennelle par laquelle l'illustre club de Châteaugiron, trop longtemps assoupi sur l'oreiller de la tiédeur politique, annonçait son réveil à l'univers en général et au bourg en particulier, *urbi et orbi ;* réveil de lion qui ne pouvait manquer de causer la plus vive sensation à deux lieues à la ronde, et dont l'*Indépendant de Saône-et-Loire,* ce grand journal, ne dédaignerait peut-être pas d'entretenir ses lecteurs.

Si tel était le sens mystique du drapeau arboré à la cime de l'arbre de la liberté, quel enseignement redoutable dans l'arc de triomphe couché sur la poussière? C'était la plus foudroyante des réponses à la plus insensée des provocations, c'était la révolution victorieuse une fois encore de l'ancien régime, c'était le pied du patriote posé sur la gorge de l'aristocrate, comme aux saints jours de la république une et indivisible!

Leçon grande et terrible à coup sûr ! Mais aurait-elle été complète si l'arc de triomphe, une fois abattu, eût laissé quelques traces de son existence éphémère? Pour achever une œuvre si glorieusement commencée, n'était-il pas indispensable d'anéantir jusqu'aux moindres vestiges de ce monument servile, et de purifier le sol même qu'il avait souillé? Ici ressortait clairement la moralité de l'embrasement ordonné par le capitaine Toussaint Gilles.

Ainsi donc, déclaration de principes, vengeance exem-

plaire et purification républicaine, tels étaient les trois points de l'émeute châteaugironaise ; jamais sermon n'avait procédé d'une manière plus régulière et plus méthodique.

La cérémonie tirait à sa fin. Déjà l'arc de triomphe n'était plus qu'un amas informe d'où jaillissaient sans interruption des torrents de flamme et de fumée ; le buis pétillant et craquetant se changeait rapidement en cendres, et laissait à nu la charpente dont le bois se transformait lui-même en charbon.

Des torsades aux couleurs de Châteaugiron qui s'enroulaient autour des colonnes, les unes devenaient la proie du feu, tandis que les autres servaient de jouet aux émeutiers qui se disputaient leurs lambeaux, et s'en composaient une foule d'ajustements pittoresques, qui une ceinture, qui une écharpe, celui-ci un châle, celui-là un turban.

Autour du brasier un bal s'était formé, car il n'est pas de fête complète quand la danse n'en est pas. Au risque d'être roussis par la flamme ou asphyxiés par la fumée, une trentaine d'individus s'étaient pris par la main et exécutaient avec accompagnement de hurlements et en ornant leur danse de gambades extravagantes, la plus simple, et, selon toute apparence, la plus ancienne figure chorégraphique, celle qui consiste à tourner en rond jusqu'à ce que l'haleine manque ou que le jarret fléchisse.

Du haut de l'arbre de la liberté, Picardet, à l'aide d'une de ses larges mains fermées en manière de conque marine, exécutait une fanfare qu'il eût été difficile de noter, mais qu'on aurait pu comparer, sous le double rapport de l'intention et de l'exécution, au chant du coq victorieux. Quoique le poste qu'il avait choisi fût passablement incommode, le taillandier mettait un amour-propre particulier à s'y maintenir et à conserver ainsi une supériorité incontestable sur ses compagnons qu'il dominait de dix mètres au moins.

Au pied du peuplier sacré, Toussaint Gilles, entouré de

son état-major, contemplait, les bras croisés sur la poitrine et les lèvres entr'ouvertes par un sourire de triomphe, l'œuvre de destruction dans laquelle il pouvait réclamer la plus belle part. A la lueur de l'arc de triomphe embrasé et au milieu du branle furieux qui avait fini par envelopper dans ses circonvolutions l'arbre de la liberté lui-même, le farouche républicain avait un faux air du roi des anges déchus, présidant, au sabbat, la ronde infernale.

— Eh bien ! citoyens, dit-il tout à coup en s'adressant aux principaux clubistes qui se pressaient autour de lui, qu'en dites-vous? Trouvez-vous que j'aie mené la chose rondement, et la journée vous semble-t-elle bonne?

— Très-bonne ! c'est une justice à vous rendre, répondit le boucher Gautherot sans songer cette fois à contredire, car le prestige qui entoure toujours le succès lui faisait paraître en ce moment Toussaint Gilles haut de dix pieds.

— Oui, sans doute, la journée est bonne, et ces insolents aristocrates viennent de recevoir un fier soufflet ; mais il est temps de s'arrêter, dit le vice-président Laverdun, dont la physionomie, épanouie jusqu'alors, trahissait depuis un instant une certaine inquiétude.

— Dès que les derniers débris de ce monument de lâche adulation seront consumés, je lèverai la séance, répondit le capitaine.

—Peut-être vaudrait-il mieux la lever tout de suite.

— Pourquoi ça?

D'un regard aussi expressif que pouvaient le comporter ses gros yeux troubles, Laverdun désigna une dizaine d'individus aussi mal partagés du côté de la physionomie que de celui du costume, qui s'étaient groupés tout contre la grille et semblaient tenir conseil à voix basse.

— Eh bien! quoi? dit Toussaint Gilles à l'épicier.

— Vous ne voyez donc pas Bancroche et sa clique?

— Si fait.

— Alors vous devez me comprendre.

— Je sais bien que tous, tant qu'ils sont, ils ne jouissent pas d'une excellente réputation.

— Dites qu'il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait mérité dix fois les travaux forcés; et si j'avais été du jury la dernière fois que Bancroche et le petit Lamoureux y ont passé, j'aurais perdu mon nom ou je les aurais fait condamner. Des maraudeurs, des pillards, des voleurs, enfin de vrais bandits. Ce n'est pas un autre que le petit Lamoureux qui m'a subtilisé un pain de sucre pas plus tard que le mois passé; et quant à Bancroche, je mettrais ma main au feu que c'est lui qui nous a escamoté, dimanche dernier, une oie de toute beauté, que mon épouse s'apprêtait à faire rôtir pour notre dîner.

— Tiens ! vous mettez donc les oies à la broche sans en faire part au voisin ! s'écria Gautherot, dont la boucherie touchait au magasin de l'épicier ; ça n'est pas gentil.

— Enfin ils ont été acquittés par le jury, dit Toussaint Gilles, et dès lors ils peuvent user tout comme nous de leurs droits de citoyen.

— A la bonne heure ! mais il y a manière d'en user, reprit Laverdun. Nous, par exemple, nous arborons notre drapeau, voilà qui est bien ; nous purgeons le sol de la commune d'une construction qui était un attentat à nos droits, voilà qui est bien ; nous en faisons un feu de joie, et nos jeunes gens exécutent autour de ce feu de joie des danses gaies et innocentes, voilà qui est encore bien, et je ne vois pas ce qu'on pourrait y trouver à dire ; mais ces bandits ont bien d'autres projets.

— Quels projets ? demanda le greffier Vermot.

— Tout à l'heure, sans avoir l'air de rien, poursuivit l'épicier en baissant la voix, je me suis glissé auprès d'eux : savez-vous ce qu'ils disent ?

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

Laverdun promena les yeux autour de lui pour voir s'il

pouvait s'expliquer sans danger, et il reconnut qu'il n'était entouré que d'amis.

— Ils disent, reprit-il alors d'un ton plus assuré, qu'il fait diablement chaud, qu'ils meurent de soif, et qu'il doit y avoir de fameux vin dans les caves du château.

— Tout cela est vrai, dit Gautherot d'un air d'approbation sans réserve; il est sûr et certain que près de ce brasier on étouffe, que rien ne donne soif comme d'avoir trop chaud, et que s'il n'y a pas de bon vin au château, il n'y en a nulle part.

— Sans doute ; mais savez-vous la conséquence qu'ils en tirent?

— Comme c'est malin à deviner ! Ils en tirent la conséquence que j'en tire moi-même, et que l'ami Picardet en tire aussi là-haut, j'en suis bien sûr, la conséquence qu'il faut boire ; pas vrai, Picardet ? ajouta le boucher en levant le nez vers la cime du peuplier.

— Quoi? répondit le taillandier qui baissa la tête et arrondit sa main derrière son oreille en forme de cornet acoustique.

— N'est-ce pas que tu boirais bien un verre de vin ? reprit Gautherot en enflant la voix.

— J'en boirais dix, sacristi ! j'en boirais vingt. Avec votre diable de feu vous m'enfumez comme un jambon; de la fumée de buis encore ! Je pleure comme un veau et il me semble avoir dans le gosier un demi-cent d'aiguilles.

— Eh bien ! descends.

— Non ; la patrie avant tout. Tant que la cérémonie durera, je resterai à mon poste : mais quand ce sera fini, quelles lampées !

— Vous voyez que Picardet est de mon avis, dit le boucher à l'épicier, et alors puisqu'il est certain que nous avons soif, pourquoi ceux qui sont là près de la grille n'auraient-ils pas le droit d'avoir soif aussi? Quelle différence voyez-vous entre leurs gosiers et les nôtres?

— La différence n'est pas dans les gosiers, mais dans les intentions, répondit Laverdun d'un ton grave ; si nous buvons, et nous boirons, car il est sûr qu'il fait aussi chaud ici que dans un four, et je n'ai pas la prétention d'être plus dur à cuire qu'un autre, ajouta-t-il en essuyant la sueur qui lui humectait le front ; si nous buvons, dis-je, nous paierons, tandis que ces gueux-là sont décidés à boire sans payer : voilà la différence.

— Ce n'est toujours pas chez-moi qu'ils boiront sans payer, dit Toussaint Gilles avec l'accent bourru d'un aubergiste qui n'a pas l'habitude de désaltérer gratuitement ses pratiques.

— Si ce n'est pas chez vous, ce sera ailleurs.

— Où ça, ailleurs ?

— Au château, car ils parlent encore d'enfoncer la grille : et une fois entrés, il est à croire qu'ils ne visiteront pas les caves seulement.

— Ceci, c'est autre chose, dit Gautherot en hochant la tête : chanter, danser, boire, faire du tapage, vexer les aristocrates, démolir leur arc de triomphe, le brûler au besoin et y allumer sa pipe, j'en suis ; mais enfoncer les grilles et mettre au pillage le château, je n'en suis plus.

— Voilà justement ce que je voulais vous dire, reprit l'épicier ; si l'on pille, je n'en suis plus, et comme j'ai quelques raisons de croire que tel est le désir et même le projet de certaines gens, je réitère ma motion de lever la séance plus tôt que plus tard.

— Et moi j'appuie la motion, dit Vermot en regardant à la dérobée le groupe désigné par Laverdun ; il y a là plusieurs individus qui ne sont pas de la commune et qui ont l'air de vrais brigands. Je n'ai pas envie d'accepter la solidarité de leurs actes.

— Ni moi non plus, répondit l'épicier.

— Moi pas davantage, ajouta Gautherot.

— Nous sommes tous d'accord, dit Toussaint Gilles.

Il faut dire, à la louange du club de Châteaugiron, qu'en ce moment tous ses membres se trouvaient en effet sincèrement d'accord ; peut-être avaient-ils poussé leur démonstration patriotique un peu au delà des limites légales, mais pas un seul d'entre eux n'avait jamais eu la pensée d'en altérer le caractère tout politique, en portant la moindre atteinte à la propriété du marquis. Par malheur au nombre des tapageurs qui avaient répondu à leur appel se trouvaient des gens moins scrupuleux, à qui une émeute, pour être complète, semblait devoir être une occasion de profits au moins autant qu'une manifestation de principes. Du reste, c'est là l'histoire de tous les mouvements populaires ; à côté de l'homme qui retrousse les manches de sa blouse pour mieux se battre, il y a presque toujours l'homme qui de sa blouse fait un sac : le voleur près du héros. Le premier jour, le héros fusille le voleur, lorsqu'il le prend en flagrant délit; le second, il le laisse faire ; le troisième, il est tenté de l'imiter, et peut-être l'imiterait-il en effet le quatrième. Voilà pourquoi il est fort à désirer que les plus grandes révolutions ne durent jamais que trois jours au plus.

Le comité directeur ayant unanimement reconnu que le meilleur moyen de déconcerter les projets des amateurs de pillage était de déclarer la justice des bons citoyens satisfaite et la cérémonie expiatoire terminée, le président Toussaint Gilles réclama le silence, et prononça d'une voix retentissante une espèce d'*Ite missa est* patriotique à peu près semblable à celui que chanta le vertueux Pétion aux Tuileries le 20 juin 1792.

— Peuple, grand peuple ! en vociférant, en outrageant, en brisant et en saccageant, tu as usé de ton droit et tu as fait ton devoir, car tu es sage, juste et sublime; mais voilà qu'il se fait tard ; ainsi donc, aie la bonté de t'en aller.

La harangue de Toussaint Gilles, dont nous donnons ici le sens plutôt que le texte littéral, fut loin d'obtenir le succès qu'il en attendait ; ses partisans, il est vrai, l'accueilli-

rent par des applaudissements redoublés, et s'écrièrent à l'envi que le capitaine avait raison, et qu'il était temps de se séparer ; mais la bande peu vêtue, qui reconnaissait pour chef Bancroche et Lamoureux, protesta contre cette décision par des vociférations répétées.

— Se moque-t-on de nous? s'écria, en employant un verbe beaucoup plus énergique, Bancroche, petit homme maigre et noir, qui justifiait son nom ou plutôt son sobriquet par la paire de jambes la plus bistournée qui ait jamais supporté un torse masculin ; croit-on que nous nous serons égosillés, que nous aurons travaillé des bras et des jambes, que nous aurons sué sang et eau pour nous en retourner chacun chez nous le gosier sec ?

— Ce serait une dérision, ajouta Lamoureux, ce serait une abomination.

— Puisque Toussaint Gilles, qui a peut-être vingt tonneaux de vin dans sa cave, n'a pas la délicatesse de nous en offrir un seul verre, reprit Bancroche, suivons notre idée, et entrons au château.

— Oui, entrons au château ; c'est là qu'il doit y en avoir du bon !

— Au château ! et puisque la grille est fermée, enfonçons-la.

— Au château ! répéta Bancroche d'une voix glapissante ; c'est moi qui invite, et c'est Châteaugiron qui régale.

De sauvages éclats de rire, bientôt changés en hurlements, accueillirent cette plaisanterie, et la troupe déguenillée se précipita vers la grille comme se rue sur la proie qu'elle vient d'éventer une bande de chacals affamés.

Ce fut en cet instant critique et décisif que M. Bobilier, revêtu de l'écharpe qu'il venait d'improviser, et accompagné de Toinot, parut sur la plate-forme du perron.

Sans se laisser émouvoir par l'effrayant tableau qu'offraient en ce moment l'arc de triomphe en feu, la grille escaladée par une douzaine de bandits, et la ronde furibonde

que continuait d'exécuter autour du brasier une troupe non moins hideuse, disposée à y jeter quiconque essaierait de la troubler dans son divertissement, le juge de paix traversa la cour d'un pas ferme, foudroyant l'émeute d'un œil, et de l'autre surveillant l'infortuné tambour, qui, pâle et défait, marchait à ses côtés d'aussi bonne grâce qu'un homme qu'on mène pendre.

Jusqu'alors, à part la courte apparition du vieillard à l'une des fenêtres et les figures effarées de quelques laquais qui s'étaient laissé entrevoir çà et là pour disparaître aussitôt, les habitants du château n'avaient donné aucun signe de vie. Les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée venaient d'être fermées à la hâte ; mais rien ne semblait indiquer qu'à l'intérieur on préparât une résistance sérieuse. Ce silence, cette grande cour déserte, cette terreur devinée, cette résignation, pour ainsi dire, à des excès imminents, tout contribuait à enhardir les perturbateurs et à exalter leur audace naturelle jusqu'à la témérité la plus aveugle.

Toutefois, et quoique l'émeute à son paroxysme ressemblât en ce moment à un fleuve débordé contre lequel toutes les digues sont devenues impuissantes, l'entrée en scène de M. Bobilier produisit une sensation pour ainsi dire électrique. A l'aspect de ce petit vieillard, en lui-même aussi peu imposant que peu redoutable, et revêtu pour toute armure d'une écharpe tricolore passée sur un habit noir, il se fit subitement un silence d'autant plus frappant qu'il contrastait davantage avec l'étourdissant vacarme qui avait régné jusqu'alors.

Bancroche et sa troupe s'arrêtèrent au milieu de leur escalade, et restèrent suspendus à la grille, dont plusieurs avaient déjà atteint le sommet ; quelques-uns même se laissèrent glisser rapidement à terre. Les danseurs interrompirent à la fois leur chant et leur ronde. Par un mouvement machinal, les principaux clubistes se rapprochèrent de leur président, comme à la vue d'un milan une couvée de pou-

lets se serre contre sa mère ; enfin, à la cime de l'arbre de la liberté, Picardet, non moins effarouché, mit fin à sa fanfare et fit un mouvement pour descendre ; mais la vanité dont il était surabondamment pourvu triompha de cette faiblesse, et il resta, un peu ému il est vrai, au poste glorieux qu'il s'était choisi.

M. Bobilier traversa la cour en ligne droite, d'un air aussi résolu que si, à la place d'un chétif jouvenceau à demi mort de peur, il eût eu à ses ordres le plus solide escadron de la garde municipale parisienne. A six pas de la grille, il s'arrêta. Se redressant alors de toute la hauteur de sa petite taille, et fixant sur l'attroupement séditieux un regard comparable à celui dont Neptune foudroya les fils d'Eole déchaînés contre la flotte troyenne, il ordonna au tambour de battre un ban.

Toinot obéit ; mais la frayeur avait tellement paralysé ses moyens, qu'au lieu du roulement perlé qu'il exécutait d'ordinaire en pareil cas, il ne parvint à tirer de sa caisse qu'un chevrotement confus.

Au bout de quelques secondes, M. Bobilier lui imposa silence par un geste majestueux, et d'une voix dont la fermeté compensait la pusillanime batterie du tambour, il prononça la sommation sacramentelle déterminée par la loi de 1791 :

« *Obéissance à la loi ; on va faire usage de la force ; que les bons citoyens se retirent !* »

V

LES CLUBISTES ET LES PILLARDS.

Des fenêtres de l'auberge du *Cheval-Patriote*, deux hommes assistaient à la scène que nous racontons ; l'un était M. de Boisjoly, l'autre l'avocat Froidevaux.

Le front appuyé contre une vitre, le conseiller de préfecture semblait examiner attentivement les progrès du tumulte; mais en réalité, sa pensée était ailleurs. La foudroyante apostrophe de son ancien ami Pichot, en ce moment vicomte de Langerac, retentissait encore à son oreille : « Souvenez-vous du portefeuille bleu que le duc de Chérizac oubliait quelquefois sur son bureau. »

En voyant un secret dont la révélation pouvait le perdre à la merci d'un homme qu'il avait eu l'imprudence de provoquer, M. de Boisjoly, en dépit de son assurance, sentait une sueur froide humecter la racine de ses cheveux, et ses yeux, vaguement fixés sur les flammes qui jaillissaient de l'arc de triomphe, avaient une expression hagarde comme s'ils eussent aperçu dans leur tourbillon quelque fantôme vengeur.

Tandis que le conseiller de préfecture s'abandonnait ainsi aux sombres méditations qu'enfante une conscience troublée, son voisin de chambre, en revanche, se berçait tout éveillé dans les rêves les plus riants que puisse faire un cœur amoureux.

En attendant l'heure où il pourrait, sans manquer aux bienséances, se présenter à la forge, Froidevaux, complétement habillé, s'était mis à la fenêtre, et il regardait l'émeute en pensant à Victorine. Peu à peu cependant le caractère de plus en plus audacieux et violent de la scène qui se déroulait sous ses yeux absorba son attention tout entière.

Ainsi qu'on a pu le voir, le jeune avocat n'aimait guère plus le marquis de Châteaugiron qu'il n'aimait le baron de Vaudrey; jaloux de l'oncle, il nourrissait contre le neveu un de ces sentiments rancuniers dont ne se préservent pas toujours les caractères les plus généreux, lorsque quelque manque d'égards a éveillé leur susceptibilité. L'ancien étudiant à la Faculté de droit de Dijon n'avait pas encore oublié l'indifférence hautaine que lui avait témoignée son

noble condisciple pendant toute la durée de leurs études, et sans lui souhaiter aucune calamité sérieuse, il n'eût pas été fâché de voir humilier cette réserve un peu dédaigneuse qui lui semblait, à lui pauvre et obscur, une morgue insupportable.

A la vue du mouvement populaire organisé par le club de Châteaugiron, Froidevaux, qui crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'un simple charivari, donna en lui-même aux tapageurs l'approbation la plus complète.

— C'est bien fait, se dit-il ; la ridicule ovation d'hier méritait bien ce petit correctif.

Mais quand il vit le charivari tourner à l'émeute, la démolition de l'arc de triomphe succéder à l'inauguration du drapeau, les pierres se joindre aux cris, et la flamme couronner de ses panaches sinistres cette scène de plus en plus désordonnée, le jeune avocat ne put s'empêcher de trouver qu'à son tour le correctif méritait une correction ; toutefois il ne bougea pas.

— Ceci, pensa-t-il, est une affaire particulière entre M. le marquis de Châteaugiron et le citoyen Toussaint Gilles. Pourquoi m'en mêlerais-je ? Que l'aristocratie et la démocratie se gourment ou s'embrassent, que m'importe ?

Froidevaux resta donc tranquillement à la fenêtre, fort décidé à ne pas sortir de son rôle de spectateur, et, selon toute apparence, il eût persisté jusqu'au bout dans cette neutralité, si la démarche imprévue de M. Bobilier ne lui eût fait subitement changer de résolution. Craignant que le vieillard, dont il connaissait le tempérament irritable, pour ne pas dire la téméraire vivacité, ne courût quelque danger au milieu d'une populace déchaînée, il quitta aussitôt son poste d'observation, descendit l'escalier en quelques enjambées, et se dirigea précipitamment vers le château.

L'appréhension du jeune avocat n'était pas dénuée de fondement.

M. Bobilier, par sa contenance assurée, sa marche ra-

pide et silencieuse, surtout grâce à l'écharpe officielle dont il s'était revêtu, avait d'abord porté parmi les émeutiers l'espèce de trouble que cause à une bande turbulente d'écoliers en jaquette l'aspect de leur pédagogue armé de sa férule; mais à peine eut-il prononcé sa sommation, le prestige s'évanouit. En menaçant l'attroupement d'employer la force, le vieux magistrat s'était strictement conformé aux prescriptions de la loi, sans réfléchir que les mêmes paroles peuvent devenir, selon la circonstance, imposantes ou ridicules, et que telle injonction, à laquelle personne n'oserait désobéir, pour peu qu'elle fût soutenue par une batterie de canons ou par un escadron de cavalerie, perd nécessairement la plus grande partie de son autorité, lorsqu'elle est privée de son appui.

Or, la seule force militaire qu'eût à sa disposition le bouillant juge de paix consistait dans le tambour Toinot qui, comme ce capitaine Picart dont les caricatures du temps de la Fronde nous ont transmis le portrait, composait en ce moment à lui seul toute sa compagnie.

Entre une menace si haute et des moyens d'exécution si petits, il y avait un contraste qui ne pouvait manquer de compromettre le succès de la démarche si hardiment tentée par le vieux juge de paix.

— Vous êtes prévenus qu'on va faire usage de la force, s'écria Bancroche en achevant de passer une de ses jambes par-dessus l'un des montants de la grille pour s'asseoir à califourchon; c'est ça qui sera curieux; suivez le monde! prenez vos billets! Qui veut ma place pour cinq sous?

— Hé! Toinot, cria de son côté Lamoureux, c'est-il toi qu'est la force, par hasard? Faut donc que ça te soit venu depuis peu, car la dernière fois que j'ai battu la générale sur ton dos, à la fête de Rancenay, t'étais pas fort du tout.

A cette apostrophe qui lui rappelait de poignants souvenirs, le tambour jeta sur le juge de paix un regard effaré,

qui n'obtint pour réponse que ces trois mots prononcés d'un ton bref :

— Un second roulement !

Malgré sa frayeur, Toinot essaya de nouveau d'obéir; mais des clameurs confuses, parmi lesquelles dominait la voix menaçante de Toussaint Gilles, couvrirent aussitôt le son de sa caisse.

— A bas le tambour ! mugissait le capitaine ; à bas les suppôts de l'aristocratie ! Nous sommes tous de bons citoyens... pas un de nous ne se retirera... nos intentions sont pures... nous sommes sur le terrain de la commune... nous n'avons d'ordre à recevoir de personne... à bas le tambour !

— A bas le tambour ! répétèrent un grand nombre de voix.

— A bas le juge de paix ! s'écria le greffier Vermot qui, craignant son supérieur presque autant qu'il le haïssait, eut soin, en lui adressant cette insulte, de se cacher derrière les larges épaules de Toussaint Gilles, comme Teucer, fils de Télamon, s'abritait sous le vaste bouclier de son frère Ajax, pour décocher aux Troyens ses flèches meurtrières, sans s'exposer à être atteint lui-même.

— A bas le juge de paix ! répétèrent docilement les mêmes voix ; à bas le juge de paix et à bas le tambour !

— S'ils ne nous fichent pas la paix tous les deux promptement, je leur casse la margoulette, dit Lamoureux en montrant au greffier, près duquel il se trouvait en ce moment, un caillou qu'il venait de ramasser.

— Toi ! tu n'oserais pas, répondit Vermot du ton qu'il crut le plus propre à piquer l'amour-propre du bandit.

— Ah ! je n'oserais pas !... Eh bien ! vous allez voir. Lequel voulez-vous que je vise ?

— Si tu avais à choisir entre un lièvre et un moineau, lequel viserais-tu ? reprit sournoisement le greffier.

— Cette demande ! je tirerais sur le lièvre.

— Oui, mais le juge de paix n'est pas un lièvre.

— C'est-à-dire que si on le mettait en civet il ne serait pas aussi bon à manger ; mais, à part ça, je n'ai pas plus peur de lui que de l'autre, et vous allez le voir.

Moitié fanfaronnade, moitié instinct malfaisant, Lamoureux ajusta M. Bobilier et lui lança la pierre dont il était armé ; mais, quelque divinité propice au magistrat et hostile au tambour la détourna sans doute en chemin, car, au lieu d'atteindre le vieillard, elle frappa Toinot en pleine poitrine.

— Monsieur Bobilier... je suis mort ! s'écria le malheureux jardinier en se laissant tomber à la renverse.

— Ce n'est rien, poltron! répondit le magistrat, qui, d'une voix haute et ferme, adressa ensuite pour la seconde fois aux émeutiers la sommation légale :

Obéissance à la loi ; on va faire usage de la force ; que les bons citoyens se retirent !

Le premier coup avait été porté, et l'on sait qu'en pareil cas il est décisif ; trois ou quatre pavés lancés par les amis de Bancroche répondirent à l'injonction comminatoire du juge de paix, qui, cette fois encore, ne fut pas atteint, mais l'un d'eux retentit avec bruit sur le casque de Toinot, toujours étendu sur le carreau. La frayeur qui avait renversé le tambour le remit sur pied non moins lestement : sans prendre le temps de ramasser son casque qui était tombé, tandis que lui-même il se relevait, il tourna honteusement le dos à l'ennemi, et reprit à toutes jambes le chemin du château. Un instant après on le vit détacher sa caisse qui le gênait pour courir et l'abandonner au milieu de la cour, *relictâ non benè parmulâ*, comme Horace jeta son bouclier à Philippes.

Un concert de huées et une grêle de pierres saluèrent la déroute du tambour ; en même temps la serrure de la grille céda aux efforts redoublés de ceux qui depuis quelque temps s'efforçaient de la briser, et la porte, subitement enfoncée, livra passage aux émeutiers, qui se précipitèrent dans la

cour, comme déborde un torrent quand sa digue est rompue.

Au lieu de battre en retraite, ainsi qu'à sa place plus d'un homme courageux l'aurait fait, sans croire pour cela commettre un acte de faiblesse, M. Bobilier se jeta intrépidement au milieu des envahisseurs, et saisit au collet le premier qui lui tomba sous la main ; ce fut Bancroche ; car, en voyant sauter la serrure, le bandit, pour ne pas céder à ses compagnons la gloire de pénétrer avant lui dans la cour, s'y était élancé hardiment du haut de la grille, au risque de se rompre le cou.

— Au nom de la loi, je t'arrête ! lui dit le juge de paix, et je requiers tous les bons citoyens de me prêter main-forte.

Aucun des assistants ne parut supposer qu'une réquisition formulée en pareils termes pût le concerner personnellement ; quelques-uns même, bien loin d'y obtempérer, arrachèrent au vieillard son prisonnier.

— Il ne s'agit pas de nous amuser aux bagatelles de la porte, s'écria Bancroche, dès qu'il se vit en liberté, qui a soif me suive !

A ces mots, il ramassa le casque de Toinot, s'en coiffa victorieusement.

Le cri d'armes de Bancroche avait rallié la troupe déguenillée, qui, sur ses pas, se précipita en hurlant vers le château. Plus leste que ses compagnons, Lamoureux s'empara du tambour abandonné au milieu de la cour et redoubla l'ardeur générale en battant la charge.

Tandis que ces enfants perdus de l'émeute s'aventuraient ainsi à la quête d'une proie, une certaine hésitation commençait à se manifester parmi les citoyens qui n'avaient cherché dans les faits accomplis jusqu'alors qu'une occasion de déployer leurs sentiments patriotiques.

— Capitaine, je vous répète que ça se gâte, dit l'épicier Laverdun en hochant la tête.

— Bah! répondit Toussaint Gilles, il faut les laisser s'amuser.

— Quand ils forceraient le marquis à leur lâcher quelques bouteilles de vin, où serait le mal? ajouta le boucher.

— Le mal ne serait pas grand, sans doute, s'ils en restaient là, reprit l'épicier; mais qui vous dit qu'après avoir bu le vin du marquis, il ne leur prendra pas fantaisie de venir boire le nôtre?

— Pas le mien, toujours, répliqua Gautherot; j'achète mon vin au litre chez notre président, et aussitôt arrivé, aussitôt bu. Ainsi je les défie bien...

— Voilà comme vous êtes, interrompit Laverdun; pourvu qu'on ne pille pas chez vous, peu vous importe qu'on pille chez les autres.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur pour votre eau-de-vie et pour votre sucre, reprit le boucher en ricanant.

— Il me semble que j'en ai le droit, répondit solennellement l'épicier.

— Il est sûr qu'avec ce qu'il y a dans votre boutique on ferait un fameux punch.

— Mon magasin n'est pas un café; d'ailleurs, je ne vous empêche pas de donner gratis à ces coquins de la bande de Bancroche vos pieds de veau et vos côtelettes de mouton; mais pour ce qui me concerne, je ne me soucie nullement qu'ils mettent mes denrées au pillage. Or, je dis que si on les laisse commencer, il n'y a pas de raison pour qu'ils finissent.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, citoyen Laverdun, dit Toussaint Gilles; d'un autre côté, il serait désagréable qu'un si beau jour fût souillé par les excès de quelques mauvais garnements.

— Dites des voleurs, c'est leur vrai nom.

— Cela pourrait dénaturer le caractère de notre manifestation politique...

— Et nous faire donner sur les doigts, car enfin, c'est nous qui avons mis la cloche en branle, et qui sait si l'on ne prétendra pas nous rendre responsables...

— Vous avez raison, citoyen Laverdun, interrompit le capitaine, il faut les arrêter avant qu'ils aient fait quelque sottise. Venez avec moi.

Ce colloque avait lieu près de l'arbre de la liberté où les clubistes étaient restés réunis, tandis que la plupart des émeutiers subalternes faisaient irruption dans le château. En voyant Toussaint Gilles se diriger vers la grille, le prudent épicier le retint par le bras.

— Faites attention, lui dit-il, qu'ils ont brisé la serrure et enfoncé la porte, en sorte que tous ceux qui entreront en ce moment dans la cour seront censés complices, et pourront bien se mettre une méchante affaire sur les bras.

— Croyez-vous? demanda Gautherot d'un air perplexe; pour moi je distribuerai des taloches tant qu'on voudra, sauf à en recevoir à mon tour; mais je ne veux pas de procès.

— Je suis sûr de ce que je dis, reprit Laverdun, c'est ce que le citoyen Vermot appelle une violation de domicile.

— Le greffier va nous expliquer ça, dit le capitaine ; — Vermot!

Personne ne répondit.

— Vermot! répétèrent à la fois Gautherot et Laverdun. Mais en vain renouvelèrent-ils cet appel en regardant tout autour d'eux, le greffier était devenu invisible.

— C'est lui qui a soufflé le feu, dit Laverdun avec un rire amer, et maintenant qu'il le voit allumé, il a peur de s'y brûler les doigts, et nous plante là comme un jésuite qu'il est.

A part la qualification de jésuite, dont la justesse pouvait paraître contestable, l'honnête épicier n'avançait rien qui ne fût conforme à la vérité.

Si dans toutes les révolutions se retrouvent inévitable-

ment ces individus qui ont reçu le nom caractéristique d'hommes du lendemain, il s'en rencontre aussi, en revanche, à qui conviendrait non moins bien celui d'hommes de la veille; ils conseillent, ils suggèrent, ils provoquent, mais ils laissent à d'autres le soin d'exécuter. Vermot appartenait à cette classe prudente. Au moment où la grille avait été enfoncée, il s'était glissé à travers la foule, comme rampe sous l'herbe un serpent, et avait lestement disparu sans que personne eût pu dire par où il avait passé.

— Le greffier n'est pas capable de nous jouer un pareil tour, dit le contradicteur Gautherot; s'il n'est pas ici, c'est qu'il est entré avec les autres.

— Il faut nous en assurer, répondit Toussaint Gilles, qui de nouveau se dirigea vers l'entrée du château.

Les autres clubistes l'accompagnèrent, et le vice-président Laverdun lui-même finit par suivre leur exemple.

A quelques pas en arrière de la grille, M. Bobilier, la tête nue, la perruque de travers, les vêtements en désordre, l'écharpe déchirée, mais plus intrépide que jamais, se tenait immobile, un crayon d'une main et de l'autre un petit portefeuille sur lequel il griffonnait avec une fureur silencieuse.

— Voilà le juge de paix qui nous sert un plat de son métier, dit Laverdun au capitaine de pompiers; peut-être ferions-nous bien de lui parler.

— Que voulez-vous lui dire à ce vieux chouan-là ? répondit Toussaint Gilles d'un ton bourru qui laissait percer quelque irrésolution.

D'un commun accord, tous les clubistes s'arrêtèrent et parurent se consulter.

— Entrez, messieurs, entrez donc, leur cria M. Bobilier avec un rire sardonique, il ne faut pas reculer en si beau chemin; maintenant vous avez franchi le Rubicon, et il ne vous en coûtera pas plus de pousser votre petite plaisanterie jusqu'au bout.

— Quel diable de nom donne-t-il à la grille? dit à l'un de ses voisins le boucher Gautherot, qui, comme on a pu le voir, n'avait pas fait de l'histoire romaine le principal objet de ses études.

— Bonjour, monsieur Toussaint Gilles... Votre serviteur, monsieur Laverdun... J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Gautherot... poursuivit le juge de paix en inscrivant sur son calepin, à mesure qu'il les prononçait, les noms des chefs de l'émeute. Mais qu'est devenu mon honorable greffier, M. Vermot? Il me semblait l'avoir aperçu. Me serais-je trompé ? Je le souhaite pour lui.

— Monsieur le juge de paix, quel grimoire écrivez-vous là? dit Gautherot en s'approchant d'un air inquiet ; j'espère que tout ceci s'arrangera sans qu'on barbouille du papier timbré.

— Ah ! vous espérez cela, monsieur Gautherot, répondit le vieux magistrat sans discontinuer d'écrire les noms de ceux qu'il reconnaissait dans le groupe formé autour de lui ; ah ! vous aurez brisé, brûlé, lancé des pierres, enfoncé des portes ; vous aurez commis une violation de domicile, vous vous serez mis en rébellion ouverte contre l'autorité publique, et vous croyez que cela passera sans qu'on noircisse du papier timbré ! Vous vous trompez, messieurs. On en noircira, c'est moi qui vous le jure ; oui, on en noircira.

En achevant ces mots, le juge de paix joignit l'action à la parole avec tant de vivacité, qu'il écrasa sur la feuille du calepin la pointe de son crayon.

Depuis qu'ils se voyaient débordés par la bande de Bancroche, les chefs de l'émeute paraissaient avoir perdu une partie de leur énergie ; M. Bobilier, au contraire, semblait redoubler de fermeté à mesure qu'augmentait le désordre.

— Continuez votre chemin, messieurs, poursuivit-il d'un air de menaçante ironie, que je ne vous retienne pas ; vous savez que les trois sommations ont été faites légalement, et que vous êtes tous dès à présent passibles d'un emprison-

nement d'un an ; c'est une misère, je le sais, mais comme plusieurs d'entre vous peuvent en toute justice réclamer le titre de chefs et de provocateurs de l'attroupement, on tâchera de leur obtenir une petite distinction.

— Une distinction, monsieur le juge de paix ? dit Laverdun avec un redoublement d'inquiétude.

— Deux ans de prison au lieu d'un, ça leur est bien dû.

— Monsieur le juge de paix, reprit l'épicier de plus en plus déconcerté, vous remarquerez que ce n'est pas nous qui avons enfoncé la grille, et que ce n'est pas notre faute si un tas de mauvais sujets...

— Vous vous expliquerez devant le tribunal, répondit d'un ton sec le vieux magistrat. Eh quoi ! poursuivit-il en tournant brusquement la tête vers un nouveau personnage qui venait de fendre la foule pour s'approcher de lui, en croirai-je mes yeux ? vous, Froidevaux, au nombre des perturbateurs de l'ordre public ? *Tu quoque, Brute !*

— Monsieur le juge de paix, répondit le jeune avocat, loin de songer à troubler l'ordre public, je viens, au contraire, vous aider à le rétablir. Disposez de moi.

Avant que M. Bobilier eût pu répondre à cette offre de service, des cris confus partirent du vestibule où Bancroche et ses compagnons avaient audacieusement pénétré un moment auparavant ; presque aussitôt la bande déguenillée descendit les marches du perron plus rapidement encore qu'elle ne les avait montées, et prit la fuite dans toutes les directions.

La cause de cette déroute soudaine ne tarda pas à être expliquée.

Le marquis, Langerac, Germain et Bourguignon, armés tous quatre de fusils, de pistolets et de couteaux de chasse, débouchèrent subitement du vestibule et se rangèrent sur la plate-forme du perron, prêts à faire feu au premier signal.

VI

UNE INTERVENTION PACIFIQUE.

La belliqueuse démonstration du marquis et de ses compagnons, qui avait suffi pour mettre en fuite la bande de Bancroche, porta également le trouble parmi le reste des émeutiers; M. Bobilier au contraire poussa un cri de triomphe à la vue de ce renfort inespéré.

— A moi! monsieur le marquis, à moi! s'écria-t-il en se dressant sur la pointe des pieds et en agitant en l'air les deux mains.

A ces mots, le juge de paix parcourut des yeux le groupe dont il était entouré, comme fait, dit-on, le tigre, lorsque tombant à l'improviste sur une troupe d'Indous, il choisit le plus gras pour sa proie; reconnaissant que le personnage le plus important de la bande était le capitaine Toussaint Gilles. que tant de griefs d'ailleurs recommandaient à sa vengeance, il le saisit résolûment au collet.

— Vous êtes l'auteur du trouble et le chef de l'attroupement, lui dit-il d'une voix éclatante; au nom de la loi, je vous arrête.

Le président du club patriotique s'attendait si peu à ce trait d'énergie, que pendant un instant il demeura immobile, et pour ainsi dire pétrifié; mais bientôt il sortit de sa stupeur, et étreignant de ses larges mains les maigres poignets du juge de paix :

— Monsieur Bobilier, lui dit il, si ce n'était votre âge, je vous casserais sur mon genou comme un morceau de bois sec.

— Force à la loi! répliqua le magistrat sans lâcher prise; Froidevaux, je vous requiers de me prêter main-forte.

— Je vous dis que si vous ne me laissez pas tranquille ça finira mal, reprit l'aubergiste en secouant brutalement le juge de paix.

— Toussaint Gilles, n'êtes-vous pas honteux? s'écria Froidevaux qui, d'une main vigoureuse, dégagea le vieillard de cette rude étreinte.

Plusieurs des partisans de Toussaint Gilles virent dans le mouvement du jeune avocat une agression décidée, et ils intervinrent à leur tour pour la repousser. Il s'ensuivit une scène de confusion, pendant laquelle Froidevaux, tout en maintenant énergiquement son terrain contre les perturbateurs, s'efforça de décider à la retraite le juge de paix qu'il couvrait de son corps.

— Je vous en prie, M. Bobilier, lui dit-il à plusieurs reprises, rentrez au château, et laissez-moi leur faire entendre raison.

— Je ne romprai pas d'une semelle devant ces coquins, répondit le juge de paix, dont la figure crochue flamboyait de colère; ils n'ont qu'un moyen de me faire céder, c'est de me tuer sur la place.

En voyant la situation critique où se trouvait le vieillard, Châteaugiron descendit précipitamment les marches du perron, après avoir dit à ses compagnons de le suivre.

— Y penses-tu? s'écria Langerac d'une voix émue, quitter cette position, c'est perdre l'avantage que nous donnent nos armes.

— En avant! dit Héraclius sans s'arrêter à cette observation; il ne sera pas dit qu'en ma présence on ait outragé impunément un vieillard qui a vu naître mon père.

Au moment où le marquis, suivi de Germain et de Bourguignon, s'élançait hardiment sur la troupe des émeutiers, Froidevaux, désespérant de faire entendre raison au juge de paix, non moins entêté que vaillant, le prit par le bras et l'entraîna de vive force du côté du château.

A mi-chemin ils rencontrèrent Châteaugiron, qui avait quelques pas d'avance sur ses compagnons.

— Monsieur, lui dit Froidevaux, je ne pense pas que vous ayez l'intention de faire feu sur des hommes sans armes, et de répondre à des cris par des balles.

— Monsieur, répondit le marquis, ces hommes sans armes ont leurs poches pleines de petits couteaux qui coupent parfaitement bien ; en voici la preuve, ajouta-t-il en montrant sa main gauche qu'entourait un mouchoir taché de sang.

— Ces gredins vous ont blessé ? s'écria M. Bobilier d'une voix à peine distincte ; car la rapidité de la course que venait de lui faire faire l'avocat lui avait coupé la respiration.

— Ce n'est qu'une égratignure, tout à l'heure... dans le vestibule... un petit homme noir à jambes torses à qui je venais de faire descendre l'escalier un peu brusquement...

— C'est ce scélérat de Bancroche, reprit le juge de paix.

— Le drôle est bien nommé, d'ailleurs il sera facile de le reconnaître ; car, quoiqu'il ait un casque, il doit porter sur son visage les marques de la crosse de mon fusil.

— Ce n'est pas de la crosse, c'est du canon qu'il fallait vous servir contre un pareil misérable, s'écria le vieillard avec indignation.

— Mon cher monsieur Bobilier, dit Froidevaux, tuer un homme, fût-il un coquin comme Bancroche, n'est pas le moyen de rétablir l'ordre.

— Point de quartier pour de pareils brigands, reprit le moins pacifique de tous les juges de paix du royaume ; monsieur le marquis veuillez oublier un instant votre rang et m'obéir comme au représentant de la loi ; placez-vous derrière moi, ainsi que vos gens, l'arme haute. Je vais faire une dernière sommation, et si les gredins n'évacuent pas la cour sur-le-champ, si la moindre pierre nous est encore lancée... Comment sont chargés vos fusils?

— Un coup à chevrotines et l'autre à petit plomb, répondit le chasseur.

— Bon ! S'ils avaient été chargés à balles, j'aurais peut-être eu la faiblesse de vous dire de tirer en l'air, mais quelques grains de plomb ne tueront personne et donneront à ces bandits la leçon dont ils ont besoin; à la première pierre donc, et dès que je vous en aurai donné l'ordre, feu sérieux comme sur une bande de loups !

Tandis que M. Bobilier faisait quelques pas en avant pour mieux faire entendre sa sommation, Froidevaux dit au marquis :

— Notre digne juge de paix aurait fait à coup sûr un excellent soldat, mais je n'ai jamais vu d'homme dont le caractère jurât davantage avec le titre de sa place; grâce à ses instincts belliqueux, une scène qui n'eût été que ridicule va peut-être devenir sanglante.

— Bien malgré moi, répondit Héraclius; j'espère que vous n'en doutez pas?

— Eh bien! monsieur, il est temps encore. Puisque les vieillards sont un peu fous, c'est aux jeunes gens à se montrer sages. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Parlez, monsieur; les expédients violents ne sont nullement de mon goût, et si vous connaissez quelque moyen de rétablir la tranquillité sans y avoir recours...

— Désarmez vos fusils, interrompit le jeune avocat, rentrez au château, et surtout emmenez M. Bobilier, qui avec les meilleures intentions du monde verse de l'huile sur le feu, tandis que c'est de l'eau qu'il faudrait y jeter; il est beaucoup trop chevaleresque, poursuivit Georges en souriant, pour connaître la manière dont il faut s'y prendre avec nos bourgeois de Châteaugiron; je sais leur langue, moi, et si vous me laissez faire, je crois pouvoir vous répondre qu'avant un quart d'heure tout sera rentré dans l'ordre.

En voyant que les émeutiers, tenus en respect par les fusils dont le marquis et ses domestiques étaient armés, avaient cessé toute démonstration hostile, le vicomte de Langerac s'était décidé à descendre du perron.

— M. Froidevaux a raison, dit-il au marquis ; la fusillade serait fort bonne si ces dames n'étaient pas au château ; mais pour tout autre que cet endiablé fou de juge de paix, il est évident que leur présence nous commande la plus grande réserve. Nous exposer, ce ne serait qu'une bagatelle, mais les exposer elles-mêmes !... car qui sait à quels excès pourrait se porter une populace exaspérée ? Madame de Châteaugiron ne sera que trop douloureusement affectée en voyant ta blessure... Veux-tu la faire mourir d'émotion... et puis ta fille... ta petite Pauline... songes-y donc...

Cette exhortation pacifique fut interrompue par la voix guerrière de M. Bobilier.

— En avant ! s'écria-il, et si l'on recommence à jeter des pierres, tenez-vous prêts à faire feu ; mais attendez mon commandement.

A ces mots, dernier jet d'une flamme défaillante, le vieillard, trahi par ses forces moins indomptables que son courage, chancela en arrière, et il serait tombé si le marquis et l'avocat ne se fussent précipités en même temps pour le soutenir.

— Il faut le transporter au château, dit Langerac avec l'empressement que montrent certains soldats sur le champ de bataille, lorsqu'il s'agit de conduire à l'ambulance quelqu'un de leurs camarades atteint par le feu de l'ennemi. Monsieur Froidevaux, permettez-moi de vous remplacer ; tandis que nous donnerons à ce digne M. Bobilier les soins que réclame son état, usez de votre influence dans l'intérêt de la concorde. Si nous n'étions que des hommes au château, je ne songerais certes pas à recourir à votre médiation ; mais vous savez que madame la marquise et sa mère sont ici, et alors...

— Fort bien, monsieur, répondit Froidevaux d'un ton bref, occupez-vous de M. Bobilier ; le reste me regarde.

Tandis que le vicomte, aidé d'Héraclius qui n'avait pas voulu se rapporter de ce soin à l'un de ses domestiques, transportait au château le vieux magistrat à moitié évanoui, Froidevaux se rapprocha des émeutiers, au milieu desquels Toussaint Gilles s'était remis à pérorer avec chaleur.

— Ah çà, voyons, entendons-nous, dit le jeune avocat en coupant sans cérémonie la parole au président du club patriotique, allez-vous vous retirer bien tranquillement chacun chez-vous, ou bien tenez-vous décidément à être traduits en police correctionnelle et peut-être aux assises ?

— Monsieur Froidevaux, répondit l'aubergiste républicain avec emphase, des citoyens français, des bourgeois de Châteaugiron qui ont la conscience pure et qui se sont imposé un devoir civique...

— Toussaint Gilles, interrompit de nouveau le jeune avocat, je sais que vous êtes une mauvaise tête, aussi je ne vous adresse pas la parole en particulier ; je parle ici à tout le monde. Que ceux qui veulent m'écouter tranquillement et sans m'interrompre lèvent la main.

— A part le capitaine des pompiers et deux ou trois de ses plus chauds partisans, tout le monde leva la main, tant la popularité de l'avocat de village était grande, même parmi ceux qui l'accusaient de tiédeur politique.

— Vous savez que je ne suis ni un carliste, ni un jésuite, ni un aristocrate, reprit Froidevaux en flattant adroitement les préjugés de son auditoire ; personne non plus ne m'accusera d'être l'ami du marquis de Châteaugiron. Je suis un bourgeois comme vous, un patriote comme vous ; je n'ai aucun intérêt à vous tromper, et, loin d'avoir jamais cherché à vous faire le moindre tort, j'ai défendu en justice plusieurs d'entre vous ; est-ce vrai?

— C'est vrai, monsieur Froidevaux, c'est très-vrai, répon-

dirent à la fois la plupart des assistants, vous êtes un brave jeune homme et un fameux avocat, chacun sait ça.

—Eh bien ! puisque vous reconnaissez vous-mêmes que je je suis votre ami, et que mes conseils sont bons à suivre, il faut m'écouter.

— Nous vous écoutons, monsieur Froidevaux, nous vous écoutons.

— Voilà assez de sottises pour un jour, et il est temps d'y mettre fin, car, je vous le répète, l'affaire est beaucoup plus grave que vous ne paraissez le croire, et vous vous exposez à être punis fort sévèrement.

— Voyons, monsieur l'avocat, dit Gautherot en se grattant l'oreille, vous savez que je ne suis pas un chicanier et que j'aimerais mieux recevoir un coup de corne de mes bœufs que de voir arriver chez moi le moindre chiffon de papier timbré ; dites-nous donc franchement de quoi il retourne.

— Il retourne, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, police correctionnelle et peut-être jury.

— Cependant le greffier nous disait que nous étions dans notre droit.

— Vermot ne répéterait pas devant moi une pareille absurdité. Est-il là ?

— Non, monsieur Froidevaux, répondit l'épicier d'un air aigre-doux ; le greffier a trouvé que ça chauffait un peu trop, et il s'est évaporé.

— Il a fait sagement, et je vous conseille de l'imiter.

— Ainsi donc, reprit Laverdun qui semblait au moins aussi inquiet que le boucher, si M. de Châteaugiron portait plainte parce qu'on a enfoncé sa grille un peu brusquement, vous croyez que nous pourrions avoir de l'ennui ?

— Vous auriez mieux que ça, c'est moi qui vous le garantis.

— Mieux que ça ! quoi donc ?

— Mais, par exemple, de trois mois à deux ans de prison, selon les circonstances.

— Les chefs de l'attroupement s'entre-regardèrent un peu interdits.

— C'est ce que nous disait le juge paix, dit Laverdun à l'oreille de Toussaint Gilles ; et puisque M. Froidevaux, qui connaît les lois sur le bout de son doigt, nous répète la même chose, c'est que c'est la vérité.

— Quant à celui qui a donné un coup de couteau à M. de Châteaugiron, reprit Georges, il doit s'attendre à ne pas en être quitte à si bon marché.

— Un coup de couteau ! répétèrent plusieurs voix avec une expression d'étonnement mêlé de désapprobation.

— Oui, mes amis, un coup de couteau. Je sais que la grande majorité d'entre vous est composée d'honnêtes gens ; mais vous voyez qu'il s'est glissé dans vos rangs des individus capables de tout, de l'assassinat aussi bien que du vol.

— Si je connaissais le gredin qui a fait ce coup-là, s'écria le boucher avec chaleur, je l'assommerais comme un veau.

— Je suis le premier à regretter un pareil accident, dit Toussaint Gilles, mais le tort d'un seul ne saurait rejaillir sur tous.

— C'est vrai, répondit Froidevaux, mais le seul moyen de n'être pas regardés comme complices du coupable, c'est de mettre fin à une scène de désordre qui n'a duré que trop longtemps, et de vous retirer sur-le-champ.

— C'est entendu, répondit Gautherot, je saigne un mouton tout comme un autre, mais je n'égratignerais pas un enfant; ainsi puisque les coups de couteau en sont, moi je n'en suis plus. Vous en venez-vous, Laverdun ?

— Certes oui, répondit l'épicier ; je vous disais bien que ces coquins de la bande de Bancroche nous mettraient dans l'embarras.

— Mais les torts sont personnels, dit l'aubergiste, qui,

sans être complétement exempt d'inquiétude, la dissimulait par un sentiment d'orgueil.

— Personnels tant qu'il vous plaira, reprit Laverdun, en attendant, ce ne serait pas la première fois que les innocents paieraient pour les coupables ; aussi tout ce que je regrette, c'est de ne m'être pas évaporé plus tôt, comme a fait ce jésuite de Vermot. Allons, capitaine, M. Froidevaux a raison, retirons-nous. Vous ne voulez pas ? en ce cas, bonsoir.

— Lâches ! dit entre ses dents Toussaint Gilles.

Sourds à cette insulte, Laverdun et Gautherot donnèrent le signal de la retraite, et furent suivis par la plupart de leurs compagnons. A part quelques amis fidèles qui semblaient décidés à partager sa fortune jusqu'au bout, et une demi-douzaine d'individus de la bande de Bancroche, qui continuaient de rôder dans la cour, le capitaine de pompiers se trouva bientôt seul en face de l'avocat.

— Monsieur Froidevaux, lui dit-il alors avec un accent d'amertume, jusqu'ici je vous avais cru patriote.

— Je le suis en effet, répondit froidement l'avocat, mais il n'est pas question de ça. Cette ridicule émeute a été fomentée chez vous, et vous en êtes l'instigateur, ceci est hors de doute ; vous devez donc vous attendre à être poursuivi...

— Je m'y attends, interrompit Toussaint Gilles d'un air sombre ; mais le devoir d'un citoyen est de souffrir pour la patrie !

— Nous ne sommes pas ici à votre club ; ainsi laissez là ces phrases creuses. Voulez-vous suivre un bon conseil ? Priez ces braves gens qui ne vous ont pas quitté de sortir de la cour, et accompagnez-moi vous-même au château.

— Au château ! et pourquoi faire ?

— Pour offrir au marquis et à M. Bobilier vos excuses au sujet de ce qui vient de se passer. Peut-être en vous y prenant tout de suite...

— Des excuses ! j'aimerais mieux me couper le cou avec mon sabre.

— Alors, gare le procès-verbal du juge de paix.

— Qu'il le rédige, son procès-verbal... je m'en moque comme de sa perruque jaune... je ne suis pas un poltron comme Laverdun et Gautherot... je suis Français, citoyen et bourgeois de Châteaugiron... je paie patente et mon auberge m'appartient... Si l'on me fait un procès, j'ai mille écus à manger, et plus s'il le faut... et personne au monde ne pourra se vanter d'avoir fait mettre les pouces à Toussaint Gilles.

Une clameur soudaine interrompit le capitaine, qui tourna la tête et resta stupéfait à la vue de l'arbre de la liberté tout en flammes.

Tandis que les émeutiers pénétraient dans la cour du château, le feu qui consumait les débris de l'arc de triomphe s'était communiqué sans qu'on y prît garde au peuplier sacré ; sèche depuis longtemps et par conséquent très-combustible, la tige s'embrasa si rapidement que Picardet, toujours accroché à la cime, sentit la chaleur de la flamme avant que personne se fût aperçu que l'arbre brûlait. Ce fut lui qui, le premier, jeta le cri d'alarme, cri répété aussitôt sur tous les tons par la foule qui en ce moment revenait sur le terre-plein.

— Monsieur Froidevaux, dit Toussaint Gilles avec un accent de bravade, je ne m'en vais pas parce que j'ai peur, mais parce que le devoir m'appelle.

Aussitôt le capitaine s'élança hors de la cour en criant d'une voix tonnante :

— A la pompe ! camarades, à la pompe ! sauvons l'arbre de la liberté !

VII

LA FIN DE L'ORAGE.

Les assistants, pompiers ou non, se précipitèrent à l'envi, sur les pas du capitaine, vers un hangar qui attenait à la mairie ; plusieurs d'entre eux en ressortirent presque aussitôt après s'être attelés à la pompe qu'ils traînèrent au pas de course jusqu'au terre-plein ; les autres, pendant ce temps, s'armèrent de seaux et s'empressèrent d'aller les remplir au puits de la mairie : bientôt une chaîne fut formée

Si prompts qu'eussent été les préliminaires, les progrès du feu avaient été plus rapides encore. Bientôt la place ne fut plus tenable pour Picardet. En se sentant talonné par les flammes, le taillandier avait d'abord grimpé comme un chat effarouché jusqu'à la pointe extrême du peuplier, au risque de voir la tige de plus en plus frêle se rompre sous le poids de son corps ; mais ce n'était là qu'un refuge fort précaire, car le feu le poursuivait dans cette ascension, et pour s'élever lui-même plus haut que la place qu'il venait d'atteindre, il lui eût fallu des ailes.

Trois partis s'offraient à Picardet, mais ils renfermaient tous un danger à peu près égal. S'élancer du haut du peuplier : c'était le moyen à peu près infaillible de se rompre le cou ; se laisser glisser le long du tronc enflammé : il arriverait rôti à terre ; attendre qu'on lui portât du secours : ce secours arriverait-il à temps, et pour peu qu'il tardât, l'arbre ne serait-il pas embrasé du haut en bas?

Il y avait là de quoi faire hésiter le plus intrépide ; aussi Picardet, en dépit de son courage naturel, balança-t-il un instant ; mais à la vue du drapeau subitement enflammé au-dessous de lui, il comprit que tout délai devenait mortel,

et prit héroïquement son parti. Relâchant subitement l'étreinte par laquelle jusqu'alors il s'était tenu collé à la tige du peuplier, il coula du haut en bas plutôt qu'il ne descendit, et arriva à terre avec une rapidité si foudroyante qu'on eût dit la chute d'un aérolithe.

Au moment où le taillandier, aveuglé et étouffé par la fumée, les cheveux enflammés comme la queue d'une comète, les mains sanglantes et les habits brûlés en plusieurs endroits, se roulait sur le sol en rugissant de douleur, un jet d'eau, sorti de la pompe et dirigé par Toussaint Gilles, l'inonda de la tête aux pieds assez à temps pour lui sauver une partie de ses cheveux.

— Maintenant que Picardet est éteint, s'écria le capitaine, sauvons l'arbre de la liberté ; allons, ferme ! de l'ensemble et du poignet !

En parlant ainsi, Toussaint Gilles braqua sur le peuplier le tuyau mobile dont il s'était réservé la manœuvre, et ses aides se mirent à pomper avec ardeur ; mais avant que le moindre filet d'eau fût arrivé à sa destination, les travailleurs virent, avec une surprise mêlée d'effroi, la pompe se soulever entre leurs mains et tomber lourdement de côté en répandant sur leurs jambes le liquide qu'elle contenait.

Tous les yeux se fixèrent avec ébahissement sur M. de Vaudrey, qui venait d'arriver à l'improviste, et dont le poignet herculéen avait accompli ce tour de force.

Le gentilhomme campagnard paraissait parfaitement calme, mais son teint était animé et son front mouillé de sueur, ce qui semblait indiquer qu'il avait marché fort vite.

A quelques pas, le fidèle Rabusson se tenait immobile dans une attitude martiale ; d'une main il serrait avec force un bâton noueux plus semblable à une massue qu'à une canne, de l'autre il menait en laisse Sultan, le monstrueux chien de garde du baron.

Un silence de stupéfaction régna pendant un instant ; enfin Toussaint Gilles prit la parole.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il d'une voix tremblante de courroux.

— Il me semble que c'est facile à comprendre, répondit froidement M. de Vaudrey.

— Pourquoi renversez-vous notre pompe

— Pour vous empêcher de pomper.

— Et pourquoi voulez-vous nous empêcher de pomper?

— Parce que ce n'est pas à ceux qui ont mis le feu de l'éteindre; il vous a plu de voir brûler ces colonnes de bois, il me plaît à moi de voir brûler ce peuplier.

— Relevez la pompe! dit le capitaine à ses compagnons d'un air impérieux; nous verrons si l'on osera encore la renverser.

— Et moi je vais voir si l'on osera la relever quand je le défends! répondit le baron en croisant tranquillement ses bras nerveux sur sa vaste poitrine.

Un long murmure se fit entendre; mais aucun des assistants ne bougea.

— Lâches! s'écria Toussaint Gilles en lançant à ses amis un regard furieux; un seul homme vous fait donc peur?

— D'abord ils sont deux, dit à l'un de ses voisins le prudent Laverdun, et deux qui en valent dix, sans compter leur monstre de chien qui a la réputation d'étrangler les loups d'un seul coup de mâchoire.

— Monsieur Toussaint Gilles, dit le baron avec un sourire moqueur, lorsqu'un chef donne un ordre et qu'on ne lui obéit pas, savez-vous ce qu'il doit faire?

— Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous! s'écria le capitaine d'un ton brutal.

— Il doit exécuter son ordre lui-même, reprit M. de Vaudrey toujours impassible.

— C'est ce que je vais faire, dit Toussaint Gilles en s'avançant brusquement.

Au moment où l'aubergiste se baissait vers la pompe, le

baron le saisit par le collet de son habit et le contraignit de se redresser.

— Monsieur Toussaint Gilles, lui dit-il alors, écoutez-moi; vous êtes un méchant drôle, et vous avez besoin d'être corrigé; c'est moi qui me charge de ce soin.

— Me corriger! s'écria le capitaine en se débattant entre les mains puissantes qui venaient de le saisir, aussi vainement que se débat un lièvre sous les serres d'un aigle.

— On étrangle le capitaine! défendez le capitaine! s'écrièrent plusieurs des spectateurs; mais là se réduisit le secours qu'ils portèrent à leur chef, tant la colossale apparence du vieux militaire et sa vigueur non moins connue que son courage intimidaient les plus hardis.

Gautherot seul, brave par tempérament et d'humeur batailleuse, vint en aide à son ami; mais à l'instant où il s'élançait sur M. de Vaudrey, Rabusson lui barra le passage.

— Un contre un! dit l'ancien maréchal des logis; si tu as envie d'être battu, me voilà.

— Tu as un assommoir et un chien, répondit le boucher, moi, je n'ai que mes poings.

— C'est juste.

Avec une générosité qui touchait à l'imprudence, Rabusson fourra son bâton noueux entre les mâchoires du dogue auquel il dit impérativement : Garde-moi ça, Sultan, et ne bouge pas!

Se redressant alors et regardant le boucher d'un air de défi :

— Maintenant, lui dit-il, en veux-tu tâter?

— Tout de suite répondit Gautherot en se mettant en garde avec l'aplomb d'un boxeur expérimenté.

Le cercle qui s'était formé autour du baron et du capitaine s'agrandit pour laisser le champ libre aux deux nouveaux antagonistes.

Après quelques évolutions préliminaires Gautherot prit l'offensive.

— Pare-moi celle-là, dit-il en portant à son adversaire un coup capable d'assommer un veau.

Rabusson para du bras gauche et riposta par une gourmade si bien dirigée et si rudement appliquée que le boucher, atteint en plein visage, tomba à la renverse, le nez et la mâchoire en sang.

Quoique Gautherot comptât de nombreux amis parmi les émeutiers et qu'en ce moment il fût en quelque sorte leur champion, des rires bruyants saluèrent sa chute, et tous les regards se fixèrent sur le vainqueur avec une sorte d'admiration ; car la faveur populaire, toujours prête à abandonner le héros qui tombe, tient rarement rigueur à celui qui triomphe.

Un incident inattendu accrut en ce moment la confusion de cette scène orageuse.

Excité par les cris de la foule et par la lutte dont il venait d'être témoin, Sultan oublia sa consigne, laissa tomber de sa gueule l'espèce de massue confiée à sa garde, et sans avertissement préalable, sans pousser un seul aboiement, il s'élança d'un bond furieux sur le premier individu qui lui tomba sous la patte et sous la dent; cette victime de la fatalité, ce fut l'épicier Laverdun.

En toute circonstance, l'honorable vice-président du club de Châteaugiron eût été complétement hors d'état de lutter contre un dogue gros comme un lion et presque aussi formidable; mais en ce moment, assailli à l'improviste et pétrifié de terreur, il n'essaya même pas de se défendre; aussi le vit-on bientôt, pâle comme un mort et à moitié étranglé, rejoindre sur le carreau son ami Gautherot, qui, tout étourdi de sa chute, n'avait fait encore aucun mouvement pour se relever.

Pendant ce temps, M. de Vaudrey adressait l'admonestation suivante au capitaine Toussaint Gilles, qui faisait d'inutiles efforts pour se dégager de ses mains :

— Je connais les propos que vous tenez depuis longtemps

contre moi et contre mon neveu, monsieur l'aubergiste, et jusqu'ici je me suis contenté de les mépriser; mais maintenant, non content d'aboyer, vous vous mêlez de mordre, voilà ce que je ne permettrai pas. Rappelez-vous donc ce que je vais vous dire : pour aujourd'hui je vous fais grâce, mais ne recommencez pas si vous tenez à conserver vos moustaches et vos oreilles.

En parlant ainsi, M. de Vaudrey fit perdre l'équilibre à Toussaint Gilles par une secousse irrésistible, et l'envoya rouler sur le carreau près de Gautherot et de Laverdun.

Des cinq principaux clubistes, trois en ce moment étaient étendus côte à côte sur la poussière ; le quatrième, flambé comme un poulet qu'on prépare pour la broche, se trouvait hors de combat; enfin le greffier Vermot, qui complétait ce quintette politique, avait depuis longtemps quitté le champ de bataille.

En voyant la déconfiture de leurs chefs, les émeutiers, loin de songer à les venger, commencèrent à se regarder les uns les autres d'un air interdit.

— Messieurs les bourgeois de Châteaugiron, dit alors M. de Vaudrey en promenant sur la foule un regard plein d'une assurance ironique et dédaigneuse, je vous remercie, au nom de mon neveu, d'avoir mis le feu à cet arbre ridicule qui obstruait l'entrée de son château; vous l'aviez planté, c'était à vous de le brûler.

— On ne l'a pas fait exprès, dit naïvement un des assistants.

— Nous en planterons un autre, ajouta une voix partie des derniers rangs.

— A la même place? demanda le baron.

— Oui, à la même place, répondit la même voix.

— En ce cas, je vous prie de m'inviter à la cérémonie, reprit M. de Vaudrey avec un flegme imperturbable; plusieurs d'entre vous me paraissent avoir des notions peu exactes sur le respect dû à la proprité d'autrui, je me charge de compléter sur ce point leur éducation.

En ce moment le peuplier, dévoré jusqu'au cœur par le feu, fit entendre un long craquement, se pencha lentement sur la foule effrayée et tout à coup rompit par le milieu; la base de la tige resta debout tandis que le tronçon supérieur tombait tout enflammé sur les débris de l'arc de triomphe, comme dans un duel, après un coup fourré, un des adversaires tombe expirant sur son ennemi déjà mort.

La catastrophe imprévue dont l'arbre de la liberté était la victime au moment même où l'on venait de célébrer sa régénération, causa aux assistants, passablement superstitieux pour la plupart, en dépit de leurs principes républicains, une impression désagréable qui se traduisit par les paroles suivantes échangées à voix basse dans les différents groupes : — C'est un mauvais signe ! — Il y en aura de pincés ! — Je ne voudrais pas être dans la peau de Toussaint Gilles ! — Vous verrez que tout ceci finira mal ! — Pour moi, j'en ai assez, et vous? — Moi aussi. — Je n'ai pas envie d'être couché sur le procès-verbal du juge de paix. — Ni moi non plus. — Eh bien ! si vous m'en croyez, nous nous en irons. — Vous avez raison, allons-nous-en. — Il y a longtemps que nous devrions être partis. — Ou plutôt nous n'aurions pas dû venir. — Et autres propos semblables, qui annonçaient que l'émeute châteaugironaise était définitivement entrée dans sa période de déclin.

Toussaint Gilles, Gautherot et Laverdun s'étaient relevés tous trois, mais aucun d'eux ne paraissait tenté de réclamer sa revanche. Le boucher essuyait avec un mouchoir de cotonnade son museau saignant, et semblait compter du bout de sa langue ce qu'il lui restait de dents; l'épicier, pâle comme le suif de ses chandelles, se tâtait le cou d'une main tremblante, afin de s'assurer que les crocs du terrible Sultan n'avaient pas pénétré plus avant que la cravate; le capitaine enfin se mordait la moustache, au point de l'entamer, sans oser manifester autrement sa fureur.

Après avoir promené tout autour de lui un regard ferme

et tranquille qui ne rencontra pas une seule physionomie disposée à le braver, M. de Vaudrey se dirigea lentement vers le château, suivi de Rabusson qui avait ramassé sa massue et semblait fort décidé à s'en servir au besoin, et du terrible Sultan, dont les yeux injectés de sang parcouraient les groupes empressés de s'ouvrir pour lui faire place, comme s'il y eût cherché un second épicier à étrangler.

A la porte de la grille, le baron rencontra Froidevaux, qui avait gardé pendant cette scène la neutralité la plus scrupuleuse.

— Monsieur l'avocat, lui dit-il en réprimant un sourire qu'avaient provoqué sans doute les souvenirs de la veille, tout à l'heure je vous ai vu de loin haranguant ces tapageurs pour les décider à se retirer ; je vous remercie de cette démarche au nom de mon neveu et au mien.

En dépit de sa jalousie, Georges Froidevaux n'avait pu s'empêcher d'admirer la façon expéditive dont le gentilhomme campagnard venait de mettre à la raison les chefs de l'émeute.

— Votre intervention, monsieur le baron, répondit-il, a été tout autrement efficace que la mienne ; c'est le cas de retourner le vers de Cicéron et de dire : *Cedat armis toga.*

— Il est nécessaire que nous ayons une conversation sérieuse, reprit M. de Vaudrey en changeant de ton ; mais en ce moment il faut que je parle à mon neveu. Ce sera pour demain, si vous le trouvez bon.

— Je suis entièrement à vos ordres, répliqua Georges passablement intrigué.

Le baron prit congé du jeune avocat par un geste à la fois bienveillant et moqueur, et s'adressant à l'ex-garde-chasse :

— Tu vas rester ici avec Sultan, lui dit-il.

— Oui, mon colonel, répondit Rabusson en prenant le dogue par sa laisse.

— Tu ne quitteras pas la porte de la grille avant que je t'aie relevé de faction.

— Suffit, mon colonel.

— Ces coquins ont brisé la serrure, mais toi et Sultan vous valez toutes les serrures du monde.

— Soyez tranquille, mon colonel, personne n'entrera.

— Si quelqu'un essaie de forcer le passage...

— Il fera connaissance avec mon gourdin et avec les dents de Sultan; sans compter que j'ai dans mes poches deux petits aboyeurs que pas un de ces farauds n'oserait regarder en face.

— Pas de pistolets ! dit le baron d'un ton sérieux : si l'on veut pénétrer dans la cour malgré toi, quelques coups de bâton bien appliqués, c'est le seul traitement que méritent de pareils drôles.

— C'est entendu, mon colonel, et vous pouvez partir du pied gauche en toute confiance, comme disent les fantassins.

M. de Vaudrey jeta un regard en arrière et reconnut qu'il n'y avait aucune probabilité qu'une nouvelle attaque fût tentée contre le château; à part le tronc mutilé de l'arbre de la liberté, qui continuait à brûler comme un flambeau gigantesque, le feu commençait à s'éteindre, et les émeutiers, visiblement découragés, se retiraient dans différentes directions; quelques-uns même avaient déjà évacué la place.

Rabusson s'approcha du brasier, y ramassa un charbon qu'il plaça sur le fourneau de sa pipe, sans plus se presser que si la peau de ses doigts eût été de fer, et, s'appuyant contre la grille, il commença sa faction, le front tourné vers l'ennemi et le redoutable Sultan couché à ses pieds.

M. de Vaudrey, de son côté, traversa la cour d'un pas lent et d'un air pensif; au moment où il mettait le pied sur le perron, la porte du vestibule s'ouvrit, et le marquis de Châteaugiron descendit rapidement l'escalier.

Séparés depuis deux ans par une de ces mésintelligences qui éclatent parfois au sein des familles les mieux unies

l'oncle et le neveu se contemplèrent un instant d'un air contraint et irrésolu, puis, également entraînés par un mouvement irrésistible, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

VIII

LE PORTEFEUILLE.

Après être restés deux ans sans se voir, le baron de Vaudrey et le marquis de Châteaugiron éprouvaient, à un degré presque égal, le besoin de se parler sans témoins et d'avoir une explication décisive au sujet des griefs plus ou moins sérieux qui pendant si longtemps les avaient désunis.

Le château était entièrement évacué, et le désordre avait atteint cette période déclinante pendant laquelle la plus sage conduite à tenir est de laisser les perturbateurs se disperser d'eux-mêmes. Héraclius, d'ailleurs, venait de prendre des mesures énergiques pour repousser au besoin toute nouvelle agression ; par ses ordres la plus grande partie de ses domestiques, un peu rassurés et armés jusqu'aux dents, avaient établi un poste militaire dans le vestibule, véritable clef de la position, d'où il était facile de tenir en échec les émeutiers, dans le cas où ils auraient tenté une seconde attaque.

Tranquille de ce côté, le marquis conduisit M. de Vaudrey dans son cabinet.

— Mon cher oncle, lui dit-il alors en lui serrant de nouveau la main avec une respectueuse effusion, permettez-moi de vous remercier encore ; vous ne sauriez croire à quel point votre démarche me pénètre de reconnaissance. Il y a si longtemps que je désire de redevenir pour vous ce que j'étais autrefois ! et ma femme ! combien elle va être heureuse de vous voir !

Le baron, dont la physionomie était redevenue sérieuse, prit un fauteuil et fit signe à son neveu de s'asseoir.

— Écoute, lui dit-il : tout à l'heure, du haut de ma terrasse, j'ai aperçu ce qui se passait ici ; l'insolence de ces drôles qui semblaient vouloir mettre le siége devant ton château a ému dans mes veines le vieux sang de Châteaugiron, et je suis venu...

— Seul ? interrompit Héraclius; je vous reconnais bien là.

— Je n'avais qu'un mot à dire, et Châteaugiron-le-Vieil descendait en masse pour mettre à la raison tes bourgeois, mais je n'ai pas voulu donner un nouvel aliment à l'antipathie qui existe déjà entre les deux villages; j'ai donc défendu à mes paysans de bouger ; d'ailleurs je n'avais pas besoin d'eux.

— Il me semblait avoir vu tout à l'heure, à la porte de la grille, votre garde-chasse.

— Oh! Rabusson a ses priviléges ; je ne me serais pas avisé de lui défendre de me suivre, car il est certain qu'il ne m'aurait pas obéi.

— C'est un garçon dévoué.

— Un cœur d'or et un bras de fer. Ce pauvre Rabusson ! laisser son colonel marcher seul à l'ennemi : il se serait plutôt jeté du haut de nos rochers, la tête en bas... Je suis donc venu, et en te voyant, par un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître, je t'ai tendu la main...

— Vous en repentez-vous? demanda le marquis avec une sorte d'anxiété.

— Je ne dis pas cela. Le premier mouvement est toujours le meilleur, et je n'ai nul regret d'avoir suivi le mien; mais ne crois pas cependant que dès à présent tous mes griefs soient oubliés. Pour que notre réconciliation soit complète et sans arrière-pensée, il faut m'expliquer ta conduite et te justifier, si c'est possible.

Châteaugiron sourit faiblement, comme s'il se fût attendu à ces paroles.

— Me justifier ! dit-il; je suis donc accusé ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par tes actes.

— Je suis prêt à vous les soumettre tous, et quelque sévérité que semble m'annoncer en ce moment votre physionomie, je ne veux pas d'autre juge que vous.

M. de Vaudrey garda un instant le silence et parut hésiter à poursuivre l'explication qu'il venait de provoquer.

— Parlez, mon oncle, reprit Héraclius d'une voix ferme ; vous me dites que je suis accusé ; j'ai lieu, moi, de me croire calomnié.

— Calomnié ?

— Oui, mon oncle ; et comme la calomnie est venue jusqu'à vous, comme c'est à vous surtout qu'elle s'est adressée, comme depuis trop longtemps elle a réussi à nous désunir, il est temps enfin de la mettre en présence de la vérité. Ainsi donc veuillez me répondre. Que me reprochez-vous ?

— Trois choses, répondit gravement le vieux gentilhomme : une séduction, une mésalliance. Je ne nommerai pas la troisième, car elle n'est pas accomplie, et j'ose encore espérer qu'elle ne le sera jamais.

— Si vous le permettez, nous épuiserons d'abord le premier grief, dit Châteaugiron avec une inflexion de voix pleine d'ironie. Ainsi donc, je suis un séducteur ? Voilà qui me relève un peu à mes propres yeux, car jusqu'à présent je croyais avoir joué, dans le roman auquel vous venez de faire allusion, un rôle beaucoup moins flatteur pour mon amour-propre.

— Je parle sérieusement, et ce persiflage est déplacé.

— Si je persifle, c'est à mes dépens ; lorsque vous me traitez de séducteur, ne puis-je repousser cette accusation en déclarant humblement que je ne me reconnais de droit qu'au titre de dupe ?

— Je te répète que ce ton de sarcasme est de mauvais goût, quoiqu'il puisse être fort à la mode parmi les imitateurs de Lovelace.

Châteaugiron sourit, mais dans ce sourire il y avait au moins autant d'amertume que de moquerie.

— Cette fois, dit-il, je ne contesterai pas la justesse de l'épithète ; il est certain que, sous un rapport du moins, je ressemble tout à fait au héros de Richardson.

— Sous un rapport ?

— Sans doute ; mademoiselle de La Gennetière, ou plutôt madame Grandperrin ne se nomme-t-elle pas Clarisse ?

Le baron fronça les sourcils et arrêta sur son neveu un regard sévère.

— J'ai été jeune comme un autre, lui dit-il, plus que beaucoup d'autres même ; j'ai eu des maîtresses, j'ai fait des folies ; en un mot, je n'ai pas le droit de me poser en professeur de morale ; mais du moins je n'ai à me reprocher le malheur de personne ; voilà pourquoi je ne suis pas en ce moment à la hauteur de ton ironie ; voilà pourquoi la légèreté dérisoire avec laquelle tu viens de prononcer le nom d'une femme que tu as perdue me semble cruelle et indigne d'un homme d'honneur.

— Ainsi madame Grandperrin m'accuse de l'avoir perdue et d'être la cause de son malheur?

— Oseras-tu nier que cela soit vrai?

— Oui, mon oncle, je l'oserai, et si vous me permettez de rectifier des faits étrangement altérés...

— Les faits, les voici, interrompit brusquement M. de Vaudrey ; une jeune fille vivait innocente et heureuse, tu l'as séduite, puis tu l'as abandonnée ; histoire vulgaire, sans doute, mais les torts des autres n'excusent pas les tiens. Manquait-il dans le pays de femmes sur qui tu pusses exercer tes talents de séduction ? Ne pouvais-tu respecter celle-là qui aurait dû être sacrée pour toi, car elle était la fille de mon meilleur ami, et tu ne l'ignorais pas? Mais non,

rien ne t'a arrêté, ni le nom honorable d'une famille alliée à la nôtre, ni la certitude de m'affliger, ni le deuil de son père qu'elle portait encore, ni la pensée des larmes auxquelles tu vouais sa vie ; tu l'as donc séduite, sans l'aimer peut-être.

— Sans l'aimer ! s'écria Héraclius avec un accent si profond qu'il porta une conviction instantanée dans l'esprit de M. de Vaudrey.

— Eh bien ! reprit ce dernier, puisque tu l'aimais, pourquoi l'abandonner ?

— Pourquoi ? n'exigez pas que je vous le dise.

— Qu'ai-je besoin de tes aveux ? Pour l'avoir trahie comme pour l'avoir séduite, je sais que tu ne manques pas d'excuses. N'était-elle pas belle ? n'était-elle pas pauvre ?

— C'est donc à un vil motif d'intérêt que vous attribuez le parti que j'ai dû prendre ?

— Quelle autre raison aurait pu te le dicter ?

— Je vous le répète, mon oncle, ne m'interrogez pas sur ce point.

— Je n'ai pas besoin de t'interroger pour lire dans ton cœur. Si mademoiselle de La Gennetière avait été riche, certes, tu ne l'aurais pas trouvée indigne de devenir ta femme ; mais elle n'avait pas de fortune...

— Eût-elle eu tous les trésors du monde, interrompit énergiquement Héraclius, jamais je ne l'aurais épousée.

— Eh quoi ! reprit M. de Vaudrey avec un sourire de dédain, es-tu donc de ces hommes rigides qui écrasent une femme sous le poids de la faute qu'ils ont fait commettre ?

— Si j'avais cru devoir une réparation, soyez sûr que rien ne m'eût empêché de l'offrir ; mais si je ne suis pas de ces hommes rigides dont vous venez de parler, je ne suis pas non plus de ces hommes débonnaires qui acceptent la responsabilité des péchés d'autrui.

— Que veux-tu dire ?

— Ecoutez-moi, mon oncle, répondit le marquis d'un

ton sérieux et assuré, il est des circonstances délicates où le premier devoir d'un honnête homme est de se taire, dût-il voir interpréter contre lui son silence ; depuis deux ans, j'ai conformé ma conduite à ce principe, je me suis tu ; aujourd'hui même, quoique ma réserve ait déjà donné lieu à bien des imputations fausses et injurieuses, je me tairais encore si j'avais à répondre à tout autre qu'à vous ; mais si je m'inquiète peu de l'opinion du vulgaire, il ne saurait en être ainsi de la vôtre. Votre estime m'est trop précieuse pour que je puisse consentir à y renoncer, et ne la perdrais-je pas à jamais, si cet entretien vous laissait le moindre doute sur le droit que j'ai eu d'agir comme je l'ai fait? Ma délicatesse, mon désintéressement, ma loyauté, mon honneur, enfin, sont révoqués en doute par vous, sur la foi d'une accusation qu'il m'est pénible d'avoir à combattre, mais que je ne puis plus laisser sans réponse. Je parlerai donc, puisqu'on m'y force.

— Parle ; je ne demande qu'à te voir atténuer tes torts.

— Ce ne sera pas une atténuation, mais, je l'espère, une justification.

— C'est impossible ; mais explique-toi.

— Je vois que madame Grandperrin vous a fait des aveux.

— Superflus, car j'avais déjà deviné ; mais enfin l'amitié qui me liait à son père et que je lui porte depuis son enfance a gagné sa confiance, et dans un de ces moments où le cœur qui souffre a besoin de s'épancher, elle m'a tout dit.

— Non, elle ne vous a pas tout dit.

— Quand je dis tout, reprit le gentilhomme campagnard avec un sourire involontaire, je ne prétends pas affirmer qu'il n'y ait pas eu par-ci par-là quelque petite réticence : sans cela elle ne serait pas femme.

— Vous ne comprenez pas, mon oncle.

— Alors, explique-toi.

— Madame Grandperrin n'a pas pu tout vous dire, car elle-même ne sait pas tout.

— Comment, elle ne sait pas tout !

— Non, car si elle avait su ce que ses accusations imprudentes vont me porter à vous révéler, elle n'aurait eu garde de vous choisir pour confident.

— Pourquoi un autre plutôt que moi ?

— Ni vous, ni un autre. Elle aurait souffert en silence et pleuré en silence, à supposer toutefois qu'elle ait en effet souffert et pleuré.

— Héraclius, dit le baron avec un accent d'impatience, est-ce en recommençant ces froids sarcasmes que tu prétends te justifier ? Si tu veux que je t'écoute, plaide ta cause, il est temps.

— Je m'explique donc malgré moi, et seulement parce que vous l'exigez. Ce fut, il y a quatre ans, pendant votre voyage d'Orient, que je vis mademoiselle de La Gennetière pour la première fois. La maladie de langueur dont mon père devait mourir m'avait rappelé depuis quelque temps à Châteaugiron ; nous y vivions d'une manière aussi triste que solitaire. Mon père, à qui la révolution de Juillet avait enlevé la pairie qu'il comptait me transmettre, ne pouvait prendre son parti de ce revers ; moi-même, arrêté dans ma carrière, car, auditeur au conseil d'État, j'avais à votre exemple donné ma démission, je ne me voyais pas sans regrets réduit à la perspective de végéter indéfiniment dans un petit coin du Charolais, tandis que jusque-là, le sort semblait m'avoir appelé à prendre ma part des plaisirs de Paris, et à jouer un rôle sur la scène politique. En songeant au frac de pair de France, je prenais en haine la veste de gentilhomme campagnard.

— Et tu avais tort, interrompit M. de Vaudrey, c'est un costume fort commode au physique et fort salubre au moral ; depuis que je l'ai franchement adopté, je ne regrette plus mon uniforme, et si mon frère avait eu le bon esprit d'en faire autant, si au lieu de se consumer en regrets stériles, il s'était mis à jouer philosophiquement au pair agri-

culteur comme je joue moi-même au soldat laboureur, il aurait vu la santé revenir avec le calme de l'esprit, et peut-être en ce moment vivrait-il encore!

— Mon père n'avait ni votre résignation ni votre énergie, et, je dois l'avouer, ces deux vertus me manquaient également; je menais donc une vie fort monotone, sans autre distraction que la chasse, car la maladie de mon père et surtout l'espèce de misanthropie qui avait altéré la bonté naturelle de son caractère, nous privaient des ressources, fort médiocres d'ailleurs, qu'aurait pu nous offrir la société de quelques-unes des familles du voisinage. Ce fut dans ces circonstances que mademoiselle de La Gennetière et sa tante, après avoir habité Paris pendant quelques années, vinrent s'établir dans leur maison de campagne à un quart de lieue d'ici.

— Plût à Dieu qu'elle n'y fût jamais venue!

— Oui, certes, plût à Dieu!

— Continue.

— Dans les plus brillants salons de Paris, parmi les femmes les plus élégantes et les plus belles, j'aurais remarqué mademoiselle de La Gennetière, car vous savez s'il est possible qu'elle passe inaperçue; mais combien cette impression ne devait elle pas être plus profonde au milieu de cette solitude de la Tremblaie où je la rencontrai pour la première fois! à la vue de l'enchanteresse dont le charmant visage semblait voilé par une mystérieuse mélancolie, l'ennui qui m'accablait moi-même, se dissipa soudain, l'air me parut plus vif, l'horizon plus large, la solitude...

— Bref, tu devins amoureux, interrompit M. de Vaudrey, pour couper court à l'énumération poétiquement prolixe qu'inspirait à son neveu la puissances des souvenirs.

— Oui, amoureux, répondit avec chaleur Héraclius; ardemment, sérieusement, éperdument amoureux. Voilà pourquoi tout à l'heure, en m'entendant accuser d'avoir combiné à froid, à la manière de Lovelace, une lâche et

perverse séduction, je n'ai pu réprimer un sourire. Il y a eu séduction, oui, sans doute, mais c'est par moi qu'elle a commencé.

— Soit ; tu l'aimais, je te crois ; alors, pourquoi ne pas l'épouser ?

— C'était mon désir le plus vif, mais mon père n'eût jamais consenti à le satisfaire. Un riche mariage lui paraissait la seule chose qui pût m'indemniser de la pairie perdue ; son projet dans les derniers moments de sa vie, sa pensée de tous les instants était de me faire épouser mademoiselle de Morange.

— C'est-à-dire deux cent mille livres de rente ; je comprends que la pauvre Clarisse avait peu de chances de lutter contre une héritière de ce mérite. Mais enfin, il y a trois ans que mon frère est mort, et il n'y en a que deux que tu as quitté Châteaugiron ; pendant une année tout entière, tu es donc resté maître absolu de tes actions ; ton dessein d'épouser Clarisse était alors si bien arrêté, qu'à mon retour tu m'en fis part, et je donnai à ce projet l'approbation la plus complète ; car il m'eût été doux de saluer du titre de nièce la fille de mon vieil ami La Gennetière. Quelle cause soudaine et jusqu'à ce jour inexpliquée, a pu te décider à violer tes promesses, et à abandonner une femme de cette éducation et de cette naissance, avec une brusquerie brutale et cruelle qu'un clerc d'avoué eût rougi d'employer pour rompre une liaison éphémère avec la dernière des grisettes.

— Un clerc d'avoué ! répéta le marquis dont les lèvres se contractèrent sardoniquement ; le hasard a d'étranges à-propos !

— Quels à-propos ?

— Sans vous en douter, vous venez de répondre à votre question.

— Je ne te comprends pas.

— Vous m'avez demandé la cause d'une rupture si

brusque et, selon vous, si cruelle; eh bien! je dois l'avouer ma profonde humiliation, cette cause n'est autre chose qu'un clerc d'avoué.

A ces mots, prononcés avec une affectation de persiflage sous laquelle perçait le ressentiment, Héraclius se leva, et alla ouvrir un meuble de Boule posé en face de la cheminée; après avoir déplacé un des tiroirs, il pressa un ressort secret, et tira d'un double fond un portefeuille qu'il contempla un instant en silence.

Par un mouvement où se retrouvait la prudence de l'ancien militaire, habitué par état à prévoir les surprises et à s'en garantir, M. de Vaudrey se leva à son tour, et alla pousser les verrous aux portes du cabinet.

— Ce sont ses lettres? dit-il ensuite à demi-voix en se rapprochant de son neveu.

— Ses lettres, une boucle de ses cheveux, son portrait, tout ce que j'ai d'elle.

— Quoi! tu n'as rien brûlé?

— J'aurais dû le faire sans doute.

— Oui; conserver ces gages d'une ancienne liaison, maintenant que tu es marié, c'est offenser deux femmes à la fois.

— Et parmi ces deux femmes, il en est une que je ne puis offenser sans ingratitude, car elle m'aime, celle-là, et ne m'a pas trompé : j'ai donc eu tort; mais que voulez-vous? poursuivit Châteaugiron avec un accent de triste moquerie, en dépit de son cœur de bronze et de sa noire scélératesse, Lovelace n'a pas encore eu la force de se résigner à ce sacrifice.

— Il faudra pourtant qu'il s'y résigne aujourd'hui même, reprit le baron d'un ton ferme; tu vas me remettre ce portefeuille.

— Madame Grandperrin vous a donc chargé de le réclamer? répondit Héraclius en fixant sur son oncle un regard perçant.

— Oui.

— Et voilà sans doute l'unique cause de votre visite?

— Une des causes, mais non l'unique.

Le marquis baissa la tête d'un air rêveur.

— Je crois comprendre, dit-il au bout d'un instant avec la plus mordante ironie; madame Grandperrin a acquis depuis son mariage la prudence qui lui manquait autrefois, et l'idée que je possède son portrait et une trentaine de lettres de sa main lui cause une de ces inquiétudes auxquelles les femmes expérimentées ne s'exposent plus.

— Ta conduite passée ne lui a-t-elle pas donné le droit de tout craindre?

— Et que peut-elle craindre? s'écria impétueusement Châteaugiron; que je ne sois un lâche et un misérable? que je n'abuse, par je ne sais quelle ignoble vengeance, d'un dépôt confié jadis à mon amour et à mon honneur? Est-ce là ce qu'elle craint?

— Elle sait que tu ne l'aimes plus, et sa confiance...

— Eh bien! s'il est vrai que mon amour a été brisé, brisé par elle, entendez-vous, mon honneur reste du moins, et il me semble que ce devrait être assez pour la rassurer.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Et elle ne vous a pas cru?

— Quelle est la femme trahie qui ne devienne défiante?

— Elle ne vous a pas cru quand vous lui avez parlé de mon honneur? Au fait, pourquoi m'en étonner! vous croirais-je, moi, si vous me parliez de sa vertu?...

— Héraclius!...

— Voilà donc ton dernier mot, passion si poétique et si pure à ta naissance! poursuivit Châteaugiron avec un rire plein d'amertume; voilà le terme tristement vulgaire où devaient aboutir tant de rêves, tant d'espérances, tant de serments! la défiance, la haine, le mépris! car je juge de ses sentiments pour moi par ceux qu'elle même m'inspire, et pour lire dans son cœur je n'ai besoin que d'interroger le

mien. Autrefois nous appelions cela de la sympathie; aujourd'hui, quel nom donner à cette mutuelle aversion? Sans doute l'amour est une belle fleur, et son parfum est doux, mais si on l'arrache, quelles racines hideuses !

— J'ai eu quelques amours arrachées dans ma vie, dit M. de Vaudrey d'un ton de bonhomie, mais je n'ai jamais trouvé ces hideuses racines dont tu parles. Bien loin de prendre en haine une femme parce que je n'étais plus son amant, je m'arrangeais toujours de manière à rester son ami.

— C'est que vous ne l'aviez jamais aimée.

— Comment ! parce que je ne la détestais pas, c'est que je ne l'avais jamais aimée ! tu te moques de moi ! Mais il ne s'agit pas de réfuter tes paradoxes. Cette correspondance et ce portrait ne doivent pas rester plus longtemps entre tes mains, et tu vas me les remettre.

Châteaugiron ouvrit le portefeuille où il prit une lettre qui se trouvait séparée des autres, et après l'avoir refermé il le présenta sans mot dire à son oncle.

— Pourquoi gardes-tu cette lettre? lui demanda celui-ci; est-ce qu'elle n'est pas de Clarisse ?

— Oh ! si; c'est bien elle qui l'a écrite, répondit Héraclius d'une voix sourde.

— Alors, donne-la-moi; la restitution doit être complète je l'ai promis.

— Cette lettre ne fait pas partie de la correspondance que vous êtes chargé de réclamer.

— Cependant tu dis qu'elle est de Clarisse ?

— Oui; mais ce n'est pas à moi qu'elle était adressée.

— Raison de plus alors pour la lui rendre.

— Ce serait une vengeance trop cruelle.

— Une vengeance?

— Vous en jugerez tout à l'heure.

Le baron regarda le portefeuille que son neveu venait de lui remettre.

— Tu me jures, dit-il, que toutes les lettres qu'elle t'a écrites sont là ?

— Toutes sans exception, je vous en donne ma parole !

— Bien.

M. de Vaudrey prit sur un bureau un carré de papier dont il fit une enveloppe, et, après y avoir enfermé le portefeuille, il alluma une bougie.

— Ton cachet ! dit-il alors au marquis.

— Je reconnais là votre délicatesse chevaleresque, mais la précaution est tout à fait inutile, et je ne saurais m'y associer sans vous faire injure.

— Il ne s'agit pas ici du plus ou du moins de confiance que tu peux avoir en ma discrétion.

— Craignez-vous donc que cette confiance ne soit pas partagée par la personne à qui vous devez remettre ce portefeuille ?

— Toutes les femmes sont curieuses, et elles ont peine à se persuader que nous soyons nous-mêmes complétement exempts de ce petit défaut. Si Clarisse pouvait supposer que j'ai lu ces lettres, elle ne me verrait plus sans rougir, et voilà ce que je veux lui épargner, car je l'aime.

Au lieu de répliquer, le marquis apposa son cachet sur l'enveloppe.

— Maintenant, dit M. de Vaudrey en mettant le portefeuille dans sa poche, parlons de cette lettre que tu gardes ; si je ne me trompe, elle a eu une influence sérieuse sur ta conduite.

— En la lisant pour la première fois, j'ai été sur le point de me brûler la cervelle ; mais aujourd'hui je la bénis, car elle m'a préservé d'un malheur qui eût été irréparable.

— Quel malheur ?

— D'être le mari de cette femme.

— Héraclius, ce langage…

— Écoutez ce qu'il me reste à vous apprendre, et quand vous saurez tout, soyez juge entre elle et moi.

IX

EXPLICATIONS.

Mon père était mort depuis plusieurs mois, poursuivit le marquis de Châteaugiron ; je me trouvais, ainsi que vous l'avez dit, le maître absolu de mes actions, et j'étais d'autant plus décidé à épouser mademoiselle de La Gennetière, qu'à votre retour vous aviez complétement approuvé ce projet de mariage. Un de ces incidents vulgaires, pour ne pas dire ignobles, qui jouent parfois un si grand rôle dans le drame domestique, une femme de chambre renvoyée, changea ma résolution, mon avenir, ma vie. Un jour je reçus sous enveloppe la lettre que voici ; un grossier commentaire, destiné à m'expliquer ce que j'y pourrais trouver d'obscur, l'accompagnait. C'était un procédé infâme, une lâche et abjecte vengeance de servante congédiée ; mais vous le savez, mon oncle, une pierre pour être souillée de boue ne vous blesse pas moins ; je fus donc frappé au cœur, et pendant quelque temps le désir de la vengeance me défendit seul contre la pensée du suicide.

— Que contenait cette lettre? demanda M. de Vaudrey, en se mordant les lèvres involontairement.

— De tendres protestations, des paroles d'amour semblables à celles qui m'avaient enivré si souvent ; mais cette fois ce n'était pas à moi qu'elles étaient adressées.

— Trahi ?

— Dans le passé, sinon dans le présent ; et quel est le cœur sincèrement amoureux qui ne soit pas jaloux du passé ?

— Ainsi Clarisse...

— Avait été la maîtresse d'un autre, en dépit de ses serments de n'avoir jamais aimé que moi.

— Es-tu sûr de ce que tu dis là ?

— J'aurais donné la moitié de ma vie pour pouvoir douter ; mais comment repousser une preuve écrite de sa main ?

— Et cet autre, tu le connais?

— De nom seulement ; un nom ignoble, un clerc d'avoué ; enfin le rival le plus odieux et le plus ridicule dont puisse rougir un honnête homme.

— Oh ! les femmes ! murmura M. de Vaudrey en hochant la tête d'un air de désappointement ; ni Euripide, ni Aristote, ni Shakspeare, ni Molière n'ont épuisé ce qu'il y aurait à dire sur ce chapitre. — Ce drôle habite-t-il Châteaugiron? poursuivit-il avec un brusque changement d'intonation.

— Non. Ce roman, dont je n'ai été que le continuateur indigne, remonte à l'époque où mademoiselle de La Gennetière habitait Paris avec sa tante. Maintenant, mon oncle, veuillez vous mettre à ma place. Instruit comme je l'étais, devais-je me croire sérieusement engagé vis-à-vis d'une femme dont les moindres actions avaient eu pour but de me faire croire que j'étais son premier et son unique amour, d'une femme dont la conduite à mon égard pouvait se résumer par ce seul mot : Mensonge ?

— Tu parles d'elle en termes bien sévères, mais je dois avouer qu'à ta place je me serais cru libre.

— Ai-je eu tort alors de rompre et de partir?

— Je ne puis dire que tu aies eu tort. Lanoue, dans *la Coquette corrigée,* indique la conduite à tenir en pareil cas :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

— C'est ce que j'ai fait ; je me suis éloigné sans mot dire. Si j'avais écouté les premiers conseils de mon ressen-

timent, je lui aurais laissé pour adieu cette lettre, mais une idée d'honneur, un reste d'amour peut-être, m'a fait reculer devant cette vengeance.

— Et tu dois t'en féliciter aujourd'hui, car c'est une triste et bien indigne vengeance que celle qui consiste à appeler la rougeur de la honte sur le front de la femme qu'on a aimée

— C'est pourtant mon silence qui a donné lieu aux interprétations injurieuses dont ma conduite est devenue l'objet; pendant près de deux ans, j'ai passé à vos yeux pour un séducteur sans âme et sans pitié, et vous avez regardé mademoiselle de La Gennetière comme une innocente victime lâchement sacrifiée à de vils calculs..

— Ne parlons plus de cela, interrompit M. de Vaudrey; j'accepte la justification, peu doit t'importer le reste.

— Le reste, répéta Héraclius d'un air sardonique, regarde maintenant M. Grandperrin; s'il est content de son sort, et nul doute qu'il ne le soit, car sa femme est bien séduisante, personne, moi tout le premier, n'a le plus petit mot à dire.

— Pauvre Grandperrin! dit le baron avec un accent de compassion auquel un imperceptible sourire semblait donner un démenti, à cinquante ans passés, il a entrepris un rude labeur: une femme jeune, belle, spirituelle, passionnée; pauvre Grandperrin! mais comme tu viens de le dire, c'est son affaire.

La bougie qu'avait allumée M. de Vaudrey pour cacheter le portefeuille brûlait encore sur le bureau; le marquis en approcha la lettre qu'il n'avait conservée jusqu'alors que pour se justifier près de son oncle.

— Un instant, dit le gentilhomme campagnard en lui saisissant le bras; cette lettre doit être brûlée, en effet, mais auparavant je désire savoir le nom de l'individu à qui elle était adressée.

— Pourquoi cela? demanda Châteaugiron d'un air surpris.

— Voici pourquoi. Que Clarisse ait eu avant son mariage un amant; qu'elle en ait eu deux, c'est, comme nous le disions tout à l'heure, l'affaire de ce pauvre Grandperrin, et cela ne diminue pas d'un *iota* l'affection que j'ai toujours eue pour elle. Que diantre! on est trop sévère pour ces pauvres femmes qui ont le malheur d'avoir le cœur sensible! Pour ce qui me regarde, toutes les fois que leurs fautes viendront d'un caractère ardent et non d'une âme dépravée, je ne balancerai pas à prononcer un verdict d'acquittement ou du moins à leur accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. J'aime donc Clarisse aujourd'hui tout autant que je l'aimais hier; et j'éprouverais un véritable chagrin si, à propos du passé, la paix de son ménage se trouvait un jour détruite et sa réputation compromise.

— Que pouvez-vous craindre maintenant? Toutes les traces de notre liaison, les seules traces je vous le jure encore, ne sont-elles pas dans ce portefeuille? et une fois qu'elle l'aura jeté au feu...

— Eh! je ne parle pas de toi; tu es un homme d'honneur, je n'en ai jamais douté, mais tout le monde n'a pas ta délicatesse. Je parle de l'autre.

— De l'autre? répéta Héraclius sans pouvoir dissimuler une légère grimace.

— Oui, du premier.

— A supposer toutefois qu'il soit lui-même le premier, ajouta l'ancien amant de Clarisse avec le sourire amer du désenchantement.

— Peu importe son numéro d'ordre, répliqua l'indulgent quinquagénaire; ce que je crains, c'est que notre homme ne soit un coquin capable de troubler le repos de Clarisse si le hasard venait à les rapprocher: c'est pourquoi je voudrais le connaître afin de pouvoir intervenir au besoin entre elle et lui.

— Comme médiateur? demanda le marquis toujours sardonique.

— Comme correcteur, s'il osait se permettre la moindre impertinence. Cette lettre n'a-t-elle pas une adresse ?

— Elle en a une, en effet, répondit Héraclius en présentant à son oncle une enveloppe, au dos de laquelle celui-ci aperçut d'abord un petit cachet armorié.

— Ce sont bien les besants et le dextrochère de La Gennetière, dit le baron après avoir examiné cet écusson ; imprudente ! cacheter de ses armes une lettre de cette espèce ! mais je ne vois pas le timbre de la poste.

— J'ai toujours supposé que l'honnête femme de chambre qui m'a fait parvenir cette lettre l'avait dérobée avant qu'elle eût été mise à la poste, afin de s'en faire dans l'occasion une arme de vengeance contre sa maîtresse.

— Voyons l'adresse, reprit M. de Vaudrey en retournant l'enveloppe : *Monsieur Adrien Pichot*... Le nom en effet n'est pas des plus nobles ; 18, *rue Caumartin*... Attends donc... 18, *rue Caumartin*... ne m'as-tu pas dit que ce monsieur était clerc d'huissier ou clerc d'avoué ?

— Clerc d'avoué.

— Ce doit être ça ; au numéro 18, rue Caumartin, demeurait il y a quelques années et demeure probablement encore un avoué nommé Huguenin qui a instrumenté pour ton père et pour moi, à l'époque de notre procès avec le duc de Chérizac ; c'est sans doute dans son étude que travaillait ce Pichot, et c'est là qu'il faisait adresser ses lettres, à moins qu'il ne demeurât lui-même dans la maison, ce qui est encore possible.

— Ce qui est vrai.

— D'où sais-tu cela ?

— L'idée qui vous est venue m'était venue de même il y a deux ans, et, en arrivant à Paris, mes premières démarches avaient eu pour but de trouver ce Pichot.

— Vraiment ! quelle était ton intention en le cherchant ?

— Dans les premiers moments, j'aurais été assez fou pour

le forcer à se battre avec moi, eussé-je dû pour cela le souffleter au milieu de son étude.

— Puisque tu avoues que c'eût été de la folie, je ne te ferai pas de sermon sur ce point. L'as-tu trouvé ?

— Non. Depuis plus de deux ans il avait quitté l'étude de Me Huguenin, et personne parmi ses confrères ne put me dire ce qu'il était devenu.

— Mais enfin, les renseignements que tu as dû prendre...

—Détestables. Joueur, fanfaron, débauché, enfin un vrai drôle; et même plus qu'un drôle, s'il faut en croire les bruits que ses anciens camarades faisaient charitablement courir sur son compte.

— Quels bruits?

— On m'a assuré qu'il avait été renvoyé ignominieusement de l'étude de Me Huguenin, et que peu s'en était fallu que la justice n'intervînt dans l'affaire. On parlait d'un abus de confiance des plus graves, d'argent qu'il aurait reçu d'un certain Dufailly pour lui livrer des pièces déposées dans l'étude, et dont la soustraction devait faire gagner à ce Dufailly un procès important; en un mot, une aventure qui eût conduit notre Pichot tout droit devant la police correctionnelle, si son patron, pour employer l'expression consacrée, ne l'eût envoyé se faire pendre ailleurs. Voilà l'homme qui a possédé avant moi le cœur de mademoiselle de La Gennetière, et vous ne comprenez pas que je la haïsse maintenant autant que je l'aimais !

— Ton amour-propre a dû être froissé, je le conçois; quoique après tout tu aies tort en principe.

— Tort en principe?

— Sans doute : en pareille matière ce n'est pas le prédécesseur qui est humiliant, c'est le successeur. Que dirais-tu donc si, comme cela m'est arrivé une fois, tu t'étais vu supplanté par un agréable pharmacien? Mais laissons cela. Je prends note du Pichot, qui, d'après ce que tu viens de m'apprendre, peut être un drôle dangereux, et si jamais il

tentait de se rapprocher de Clarisse, c'est moi qui me chargerais de l'éconduire. En attendant, brûle cette lettre.

Le marquis obéit en silence.

— Maintenant, reprit M. de Vaudrey d'un ton sérieux, tout doit être fini entre elle et toi, la haine aussi bien que l'amour. Lorsque tu la reverras, car il est impossible qu'ici vous ne vous rencontriez pas, traite-la avec respect, tu le dois; son mari, selon l'usage, ne se doute de rien; respecte aussi son ignorance.

— Soyez tranquille, je connais les égards dus à un époux aveugle, et ce n'est certes pas moi qui ouvrirai les yeux à celui-ci. Et, pendant que nous sommes sur le chapitre des égards, qui dois-je encore respecter?

— Ta femme, avant tout. Il serait possible que dans l'innocente confiance de son âme et en dépit de vos petites discussions d'intérêt, ce pauvre Grandperrin te fît des avances; n'y réponds pas. Il meurt, dit-on, d'envie de venir au château; refuse-toi sans impolitesse à une liaison qui pourrait avoir des suites déplorables. On croit une passion bien éteinte; tout à coup un souffle la rallume, et l'on est tout étonné de se brûler à sa flamme. Je t'en préviens, Clarisse est plus belle, plus séduisante que jamais, et quoique tu sois marié...

— Rassurez-vous, mon oncle; le danger que vous semblez craindre n'existe pas pour moi. Je suis amoureux de ma femme.

— Tu es amoureux de ta femme, c'est fort bien; mais Clarisse, elle, n'est pas, que je sache, immodérément éprise de son mari, et c'est son repos surtout que j'ai en vue en te recommandant la plus grande réserve.

— Soyez sûr que je me conformerai scrupuleusement à vos désirs; je suis si heureux d'avoir recouvré votre amitié que, pour la conserver, je ne reculerais devant aucun sacrifice, et ceci n'est pas même un sacrifice.

— Je compte sur ta promesse, et voilà un premier point terminé ; passons au second.

— Vous voulez parler de ma mésalliance ? dit Héraclius en appuyant assez ironiquement sur ce dernier mot.

— Tu ne prétends pas sans doute avoir épousé une Montmorency ou une Rohan ?

— Non assurément ; mais enfin, sans appartenir à la haute noblesse, la famille de ma femme...

— N'appartient même pas à la petite. Ce n'est pas un crime, je le sais.

— Je vous assure, mon oncle, qu'on vous a induit en erreur.

— En quoi ?

— Les Bonvalot sont une ancienne famille d'armateurs, et vous savez qu'autrefois le commerce maritine...

— Ne dérogeait pas ? à d'autres !

— Mais enfin les ordonnances de nos rois...

— Tu plaisantes, je crois, avec tes armateurs et tes ordonnances : comme si je n'avais pas connu le père de ta femme, Laurent Bonvalot, de son vivant fort honnête marchand de vin à Bordeaux.

— M. de Bonvalot vendait son vin, c'est fort possible, dit le marquis, sans pouvoir s'empêcher de rougir ; mais je vous ferai observer que vous vendez aussi le vôtre.

— Il y a une petite différence, répondit M. de Vaudrey avec un flegme railleur, c'est que c'est bien mon vin que je vends, tandis que M. Bonvalot, en dépit de la particule dont il te plaît de l'affubler, vendait, si je ne me trompe, le vin des autres, enfin la chose est faite, n'en parlons plus.

— Mon mariage vous a donc vivement contrarié ?

— Je ne te cache pas que, sans être fort infatué de notre noblesse, j'aurais préféré, et de beaucoup, que tu épousasses une fille de qualité, sa dot dût-elle être un peu moins ronde.

— Comment ! supposez-vous donc qu'un vil motif d'intérêt ait dicté mon choix ?

— Quelle raison, si ce n'est l'appât d'une belle fortune, aurait pu te décider à te *bon-valotiser ?*

— Je vous l'ai dit, répondit Héraclius en s'efforçant de cacher son dépit, j'aimais ma femme.

— Au sortir d'une grande passion, retomber aussitôt dans une autre ! Quel Amilcar !

— Ne comparez pas deux choses qui se ressemblent si peu. La passion fiévreuse que m'inspirait mademoiselle de La Gennetière n'a rien qui approche de la tendresse, du respect, de l'adoration que j'aie voués à ma femme. Sa fortune ! ah mon oncle, quel mot avez-vous prononcé là ?

— Allons, ne te fâche pas ; mon intention n'était pas de te faire de la peine.

— Quand vous la connaîtrez, vous me rendrez justice ; vous verrez si sa fortune a pu entrer pour quelque chose dans mon désir de l'épouser.

— Je ne demande pas mieux que d'avoir tort, et en attendant que tu me prouves que je me suis trompé, je rétracte le mot qui t'a blessé. Va donc pour un mariage d'inclination : va même, puisqu'il n'y a plus à revenir là-dessus, pour un mariage roturier. Tes descendants, si tu as des fils, n'entreront plus, il est vrai, ni à Malte ni à Saint-Georges, mais après tout, par l'égalité qui court, ce n'est pas là un malheur dont il soit impossible de se consoler. Si ta femme justifie par ses qualités l'attachement que tu parais avoir pour elle, je te promets qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi.

— Elle sait sans doute que vous êtes ici, dit Châteaugiron dont le secret dépit se trouva subitement dissipé par les dernières paroles de son oncle, je suis sûr qu'elle vous attend avec impatience ; ne voulez-vous pas que je vous conduise près d'elle?

— Tout à l'heure. Achevons ta confession pendant que

nous sommes seuls, afin que nous ne soyons plus obligés d'y revenir, et que je puisse te donner une absolution complète. Je t'ai parlé d'un troisième grief?

— Ma candidature sans doute? dit le marquis en s'efforçant de sourire.

— La chose est donc vraie? reprit M. de Vaudrey, dont la figure se rembrunit.

— Oui, mon oncle.

— Tu cherches à te faire élire au conseil général?

— J'en conviens.

— Et si le député de Charolles meurt d'ici à peu de temps, comme c'est probable, tu te mettras sur les rangs pour le remplacer?

— C'est en effet mon intention.

— Ainsi dans l'un et l'autre cas, tu es décidé à prêter serment au gouvernement.

— Il le faut bien.

— Il le faut! répéta brusquement le baron : qui t'y force?

— D'abord un sentiment que je ne rougis pas d'avouer devant vous : l'ambition.

— Et le devoir? tu ne m'en parles pas.

— Je ne dois rien à la branche aînée.

— Mais ton père lui devait la pairie; l'as-tu donc oublié? En 1830, tu avais des idées plus justes; et je dois te le dire, plus dignes du nom que tu portes. Tu envoyas ta démission alors sans hésitation ni regrets. Et voilà maintenant que tu reviens sur tes pas pour donner à ton passé un éclatant démenti! Où est la dignité d'une pareille conduite? où est sa constance, où est sa raison, où est son excuse?

— Vous devez comprendre, mon oncle, que j'aurais bien des choses à vous répondre, car je n'ai pas pris un pareil parti sans y avoir réfléchi mûrement; mais, à part mes convictions personnelles, à part l'ambition que je puis avoir, un engagement d'honneur me force de marcher jusqu'au

bout dans le chemin où je suis entré depuis quelque temps.

— Un engagement d'honneur ! et envers qui mordieu ?

— Envers ma belle-mère, répondit le marquis avec une légère hésitation.

— Envers... ta belle-mère ! répéta M. de Vaudrey d'un air surpris ; tu plaisantes sans doute ?

— En aucune manière.

— Que diantre ta belle-mère a-t-elle à faire là-dedans ?

— Je vais vous expliquer cela, répondit Châteaugiron qui s'efforçait de vaincre l'embarras dont il n'avait pu se défendre ; madame de Bonvalot, quoique d'un âge assez mûr, a conservé tous les goûts de la jeunesse ; elle aime les plaisirs, les fêtes, les grandeurs...

— Les grandeurs ! la veuve d'un marchand de vin ! dit le gentilhomme campagnard en haussant les épaules.

— Enfin elle est restée tout à fait femme du monde, poursuivit Héraclius sans paraître avoir entendu cette remarque satirique ; plusieurs de ses amies, non moins jeunes de caractère, et admises aux Tuileries depuis la révolution de Juillet, lui ont monté la tête à propos des fêtes du château, en sorte qu'elle ne rêve plus que présentation et bals de cour.

— Eh bien ! laisse-là rêver.

— Par malheur, elle n'est pas femme à se contenter d'un rêve, il lui faut la réalité. Aussi n'a-t-elle consenti à mon mariage qu'après m'avoir imposé, comme condition essentielle et *sine quâ non*, l'engagement de faire tous mes efforts pour reconquérir la pairie dont m'a privé la révolution. Pour cela, il faut que je me rapproche du gouvernement et que je commence par lui prêter serment, car qui veut la fin....

— Et tu as accepté la condition ?

— J'étais amoureux.

— Avec un pareil mot les étourneaux de ton espèce croient avoir répondu à tout ! Je serais curieux de savoir si cette belle clause a été insérée dans ton contrat.

— Non sans doute, mais je n'en suis pas moins engagé, car madame de Bonvalot a exigé ma parole d'honneur.

— Et parole de gentilhomme vaut acte. Je comprends la manœuvre de ton agréable belle-mère ; elle espère qu'une fois pair de France ou en passe de le devenir, tu iras avec ta femme aux Tuileries dont ton nom seul d'ailleurs suffirait pour t'ouvrir les portes, et qu'elle-même passera par-dessus le marché.

— Tel est en effet, je crois, le calcul de madame de Bonvalot.

— Et ta femme, reprit le baron, connaît-elle ce projet ?

— Sans doute.

— L'approuve-t-elle ?

— En aucune manière. Mathilde aime la retraite autant que sa mère adore le monde, et ce matin encore elle me disait que son plus cher désir serait de passer sa vie à Châteaugiron.

— Voilà qui me dispose à l'aimer. Allons, mène-moi près d'elle.

— Mon oncle, dit Héraclius avec une sorte d'embarras, il faut que je vous présente aussi à ma belle-mère.

— Présente.

— Je voudrais vous prier... Vos plaisanteries parfois emportent la pièce... Madame de Bonvalot, je dois en convenir, n'est pas exempte de ridicules... Mais, par égard pour ma femme...

— Bien ! bien ! interrompit le baron ; madame Bonvalot t'a joué un tour que je ne lui pardonne pas, et, sur mon âme, elle me le paiera.

Forcé de se contenter de cette réponse peu rassurante, Châteaugiron ouvrit la porte du cabinet, et après avoir traversé plusieurs pièces, il introduisit son oncle dans un petit salon où il comptait trouver la marquise

X

LES PRÉSENTATIONS.

Madame de Châteaugiron n'était pas seule dans le salon où son mari venait d'introduire M. de Vaudrey.

Languissamment étendue sur une causeuse, et tenant d'une main un flacon de sels qu'elle appliquait fréquemment sous son nez comme si elle eût voulu prévenir un nouvel évanouissement, madame de Bonvalot prêtait une oreille indulgente aux propos que lui débitait son fidèle sigisbée.

Langerac, fort décidé à tirer de son égratignure le meilleur parti possible, s'était entouré le visage d'une cravate nouée en mentonnière, et dont la soie noire faisait valoir la nuance dorée de ses cheveux blonds. Grâce à cette adroite mise en scène, la sensible douairière ne pouvait jeter les yeux sur lui sans se dire, dans l'attendrissement de son cœur : « C'est pour moi qu'il a reçu cette blessure ! » Remis d'ailleurs des émotions assez peu viriles qu'il avait éprouvées quelques instants auparavant, le vicomte faisait le bon compagnon comme Panurge après la tempête, et s'égayait fort agréablement aux dépens de l'émeute et des différents acteurs qui venaient d'y jouer un rôle. La terrible moustache du capitaine Toussaint Gilles, la casquette de loutre du vice-président Laverdun, la déroute du tambour des pompiers, et par-dessus tout l'héroïque perruque du vieux juge de paix, lui fournissaient le texte d'intarissables plaisanteries auxquelles madame de Bonvalot, en dépit de sa dolente attitude, s'associait de temps en temps par un langoureux sourire.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, M. Bobilier, plus vert, plus vivace, plus pétulant que jamais, tenait étroitement bloqué le maire Amoudru. D'une main le jeune vieillard

avait saisi l'honnête administrateur par un des boutons de son habit, de manière à lui rendre la fuite impossible; de l'autre il gesticulait avec feu, en accompagnant cette pantomime véhémente d'une mercuriale dont nous nous contenterons de donner un échantillon.

— Votre conduite, Amoudru, est sans excuse, disait le juge de paix d'une voix basse et courroucée; en temps de trouble, la place d'un maire est sur la place publique et non dans sa cave.

— Mais, monsieur Bobilier, répondait Amoudru d'un air contrit, puisque je vous dis que j'étais allé faire un tour du côté du pré Gibaud pour voir où en sont les travaux de la carrière; en apercevant les flammes qui s'élevaient plus haut que les tourelles du château, je suis revenu à toutes jambes, mais quand je suis arrivé tout était fini.

— C'est un conte. Vous étiez à la mairie. En sortant de la messe, je vous ai parfaitement aperçu à l'une des fenêtres, et le désordre a commencé presque aussitôt. Vous êtes sans excuse, vous dis-je, et dans mon procès-verbal, je me croirai obligé de signaler hautement votre coupable et pusillanime inertie. Quant au fermage de la terre du marquis, n'y pensez plus, ou du moins ne comptez par sur moi pour vous donner un coup d'épaule.

Tandis que le juge de paix indigné vitupérait ainsi l'administrateur sans énergie qui l'écoutait l'oreille basse, le curé Dommartin, assis près de madame de Châteaugiron, lui débitait une homélie de condoléance.

Averti, au moment où il venait de se mettre à table, du désordre qui régnait devant le château, l'ecclésiastique au préalable avait achevé son repas; précaution d'hygiène rarement négligée par les gens de sa robe, et en cette occasion d'autant plus légitime que la grand'messe, allongée par un sermon d'apparat, avait duré jusqu'à midi, en sorte qu'à cette heure le digne prêtre était encore à jeun.

Soit qu'à l'instar du prélat du *Lutrin* il éprouvât, en

s'asseyant à une table passablement servie, ce saint respect qui rend la mastication plus lente, soit qu'il fût médiocrement tenté de commettre son sacré caractère au milieu d'une populace déchaînée, habitude ou calcul enfin, M. Dommartin fit durer son dîner tout juste autant que dura l'émeute ; mais dès que les perturbateurs se furent dispersés dans différentes directions, et que les chants patriotiques ne retentirent plus que dans le lointain, il sortit de sa cure comme l'arc-en-ciel se dessine sur les nuées après un orage et se dirigea vers le château, en ruminant dans son cerveau une allocution appropriée à la circonstance.

Après avoir exprimé à la marquise la pénible émotion, la profonde affliction, l'amère mortification que lui causaient les scènes scandaleuses qui venaient d'avoir lieu, le curé s'apostrophant lui-même par une figure oratoire familière aux prédicateurs, se demanda quelles pouvaient être les causes d'une si abominable saturnale ; et l'on doit lui rendre cette justice que la réponse suivit de près l'interrogation. Qui avait pu porter une partie des habitants de Châteaugiron à de pareils excès, sinon cette philosophie ou plutôt ce philosophisme du dix-huitième siècle qui a perverti la France, sapé par la base les croyances les plus respectables, détruit toute idée de morale et fait pénétrer l'irréligion jusque dans les chaumières ? L'occasion était belle de rejeter à la tête de Rousseau et de Voltaire les pierres lancées par les émeutiers contre les vitres du château, aussi l'éloquent curé n'eut-il garde d'y manquer ; mais nous devons ajouter qu'il eut soin de garder quelques-uns de ses pavés les plus lourds pour l'Université, ce foyer de corruption, cette école de pestilence, cette pépinière d'athées !

Par politesse madame de Châteaugiron semblait prêter une oreille attentive aux paroles du jeune prêtre, mais en réalité, elle était doublement distraite ; d'abord par la petite Pauline qu'elle tenait sur ses genoux et qu'elle embrassait à chaque instant avec une vivacité toute maternelle, ensuite

par l'émotion dont elle ne pouvait se défendre en pensant qu'elle allait voir bientôt M. de Vaudrey, cet oncle qu'elle désirait connaître depuis si longtemps, et dont on lui avait annoncé l'arrivée.

A la vue du gentilhomme campagnard qu'Héraclius avait fait passer devant, après avoir ouvert la porte, un mouvement général eut lieu dans le salon. M. Bobilier lâcha le bouton d'Amoudru et se rapprocha de la cheminée, tandis que le maire, si vertement sermonné, se réfugiait dans l'embrasure d'une autre fenêtre, comme s'il eût espéré d'y être à l'abri d'une nouvelle mercuriale. La douairière et le vicomte interrompirent leur échange de minauderies pour fixer sur le nouvel arrivant un regard curieux. Le curé se leva d'un air empressé, mais pourtant moins promptement que la marquise, qui, sans attendre que son mari lui eût présenté leur oncle, alla droit à celui-ci, la rougeur aux joues, le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux.

— Enfin ! dit-elle en lui tendant la main par un geste dont la gracieuse vivacité laissait deviner un véritable respect.

Le mouvement de la marquise avait été si spontané, si franc, si cordial ; elle-même, sa petite fille sur le bras et son beau visage coloré par une douce émotion, offrait une si charmante image de la jeune maternité, qu'en dépit de ses préventions, M. de Vaudrey ne put se défendre d'une agréable surprise qui se traduisit expressivement sur sa mâle physionomie. Pendant un instant il considéra cette nièce à laquelle jusqu'alors il n'avait pas pardonné d'entacher de son origine bourgeoise l'arbre généalogique des Châteaugiron, avec une attention de plus en plus approbatrice, et termina son examen en portant galamment à ses lèvres la main blanche et satinée qu'il avait gardée dans la sienne.

— Est-ce là un baiser d'oncle? dit vivement Mathilde, qui en même temps retira sa main et avança son frais visage.

— Ma barbe ne vous fait donc pas peur ? lui demanda le baron en souriant.

— Héraclius n'a-t-il pas aussi de la barbe?

— Oui, mais la sienne n'est ni rude ni grise; il est vrai que les oncles ont le droit d'être vieux.

— Ils ont aussi le droit d'embrasser leurs nièces, mais il paraît qu'ils ne tiennent pas tous à l'exercer.

M. de Vaudrey prit entre ses deux mains le front de la marquise et y imprima un baiser sonore.

— Pauline, maintenant, reprit madame de Châteaugiron en lui présentant sa fille.

— Elle s'appelle donc Pauline?

— Paul n'est-il pas un de vos noms ? répondit Mathilde avec un sourire plein de finesse; oh! il faut en prendre votre parti; vous êtes bien son véritable parrain.

De plus en plus subjugué par l'innocente coquetterie qu'inspirait à la marquise le désir de gagner l'affection d'un homme qu'elle vénérait avant de le connaître, le baron embrassa sa petite nièce; mais celle-ci ne reçut pas cette marque d'affection aussi convenablement que sa mère l'eût désiré; en sentant sa figure effleurée par la barbe formidable qu'elle contemplait depuis un instant avec un étonnement mêlé de frayeur, Pauline se mit à pousser des cris aussi aigus que ceux par lesquels elle avait répondu la veille au terrible glapissement des cantatrices de Châteaugiron.

— Ta femme est une petite matoise qui répète parfaitement sa leçon, dit tout bas le baron à son neveu, tandis que Mathilde s'efforçait d'apaiser sa fille.

— Sa leçon, mon oncle ?

— Oui ; tu lui as appris comment elle devait s'y prendre pour apprivoiser l'ours de Châteaugiron-le-Vieil, et je dois convenir qu'elle a une manière de museler son monde tout à fait engageante.

— La trouvez-vous jolie ?

— Je serais bien difficile ; elle est plus que jolie, elle est charmante.

— Elle est bonne surtout, et je suis sûr que vous l'aimerez.

— Parbleu! je l'aime déjà, l'enjoleuse qu'elle est. Mais tu oublies de me présenter à ta belle-mère.

Le marquis, un peu inquiet de l'accent ironique avec lequel avait été prononcé ce dernier mot, prit son oncle par la main et le conduisit vers madame de Bonvalot, qui, en les voyant se diriger vers elle, fit le simulacre de se mettre sur son séant ; mais elle retomba aussitôt en arrière comme si un pareil effort eût été au-dessus de ses forces. En réalité la douairière était loin d'être aussi abattue qu'elle voulait le paraître ; mais gardant rancune au baron, à propos de son refus d'assister au mariage d'Héraclius, elle trouva inutile de déranger pour lui l'attitude étudiée qu'elle avait prise sur la causeuse, et qui lui semblait d'une aisance et d'un laisser-aller particulièrement aristocratique.

— Madame, lui dit Châteaugiron, permettez-moi de vous présenter M. de Vaudrey, mon oncle, dont vous m'avez entendu parler bien des fois.

Le baron s'inclina profondément, mais auparavant il avait enveloppé d'un regard perçant et lumineux la coquette sur le retour ; rides plâtrées de fard, fausses nattes, dents postiches, toilette extravagante, ridicules de toutes sortes, rien n'échappa à cet examen impitoyable.

Madame de Bonvalot répondit par une inclination de tête, assez parcimonieusement mesurée, au salut, fort respectueux en apparence, du gentilhomme campagnard ; puis, les lèvres contractées par ce qu'elle appelait son sourire de duchesse, elle articula d'une voix traînante et en appuyant sur chaque mot pour en faire ressortir toute la valeur, la petite leçon que voici :

— En effet, marquis, depuis dix-huit mois que vous avez épousé ma fille et que M. le baron nous fait désirer sa visite,

vous avez eu le temps d'énumérer à bien des reprises tous les mérites qui le distinguent.

M. de Vaudrey se redressa prestement et regarda l'agressive douairière avec un étonnement comparable à celui que pourrait éprouver un renard assailli à coups de bec par une poule au moment où il se dispose à la croquer.

— Madame, dit-il ensuite en composant son visage, le reproche indirect, mais si aimable, que vous voulez bien m'adresser me comblerait de confusion si ma conduite n'avait pas une excuse.

— Une excuse ! Ah ! Monsieur ! répliqua madame de Bonvalot, qui de nouveau pinça ses lèvres et s'efforça de donner à son regard une expression imposante.

— Oui, madame, une excuse, et j'espère que vous allez en reconnaître la légitimité. Veuillez considérer que le mariage de votre fille et de mon neveu a eu lieu à Paris, à quatre-vingts lieues d'ici ; que la présence d'un pauvre campagnard de mon espèce n'en eût en aucune manière rehaussé la splendeur ; que de plus, mes petites affaires auraient pu souffrir de mon déplacement ; car je suis propriétaire de vignes, madame, c'est-à-dire marchand de vin à ma manière, comme feu M. Bonvalot, votre époux, l'était à la sienne ; et vous devez savoir par expérience que dans un commerce de cette nature l'absence du maître préjudicie toujours au débit de la marchandise.

Parmi les choses qui avaient le privilége d'irriter les nerfs de madame de Bonvalot, et le nombre en était grand, une surtout lui était particulièrement désagréable, c'était toute allusion à la profession de son mari ; peut-être le déplaisir qu'elle éprouvait en ces occasions n'était-il pas exempt d'ingratitude, car à exporter en Angleterre et en Amérique les produits des vignobles de la côte bordelaise, le défunt avait honnêtement gagné plusieurs millions, dont la moitié, lors de la dissolution de la communauté, avait composé à sa veuve déjà mûre un douaire tout à fait rajeunissant. En

entendant le baron appliquer à feu M. Bonvalot la qualification de marchand de vin dont il avait commencé par s'affubler traîtreusement lui-même, la douairière, oubliant son rôle de femme languissante, s'assit brusquement, à demi suffoquée de dépit; mais au moment où elle cherchait une réplique bien foudroyante, le regard du gentilhomme campagnard s'appesantit sur elle avec une si souveraine ironie, qu'elle en perdit la parole ainsi que la contenance, et n'imagina rien de mieux pour se tirer d'embarras que de retomber en pamoison.

— Mon Dieu, madame Bonvalot se trouve mal! s'écria avec un intérêt affecté le baron, qui n'était nullement dupe de ce manége; tous ces sels ne sont bons qu'à agacer les nerfs; quelques gouttes d'eau jetées au visage, voilà le seul remède efficace.

Tremblant pour son rouge si clairement menacé par la perfide insinuation de l'homme qu'elle regardait dès lors comme un ennemi mortel, madame de Bonvalot entr'ouvrit les yeux et déclara d'une voix éteinte qu'elle se trouvait mieux, et que par conséquent, le charitable secours qu'il était question de lui administrer devenait tout à fait inutile.

Pendant cette courte scène, la marquise avait adressé au vieux gentilhomme un regard éloquent qui contenait une muette prière, mais qu'il feignit de ne pas apercevoir; presque aussi contrarié que sa femme, Châteaugiron essaya une diversion.

— Mon oncle, dit-il en touchant le bras du baron, nos présentations ne sont pas finies.

M. de Vaudrey se retourna.

— Le vicomte de Langerac, un de mes meilleurs amis, reprit Héraclius.

— Langerac comme moi, dit M. Bobilier entre ses dents, assez distinctement toutefois pour que le baron, près duquel il se trouvait, pût l'entendre.

Un peu surpris, M. de Vaudrey porta les yeux sur le

jeune homme blond qui s'inclinait devant lui d'un air de politesse empressée, et au lieu de lui rendre son salut, il le contempla un instant si fixement, que Langerac, choqué ou embarrassé de se voir l'objet d'une observation si tenace, interrompit brusquement ses révérences.

— Monsieur, lui dit le baron sans cesser de le regarder attentivement, il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue, mais je cherche en vain à me rappeler où je vous ai vu.

— Comment pourriez-vous le reconnaître? dit Héraclius; grâce aux aimables procédés de messieurs les patriotes de Châteaugiron, le pauvre Langerac n'a plus une figure humaine.

— Vous êtes blessé, monsieur? demanda le vieux gentilhomme.

— Une bagatelle, monsieur, répondit le vicomte d'un ton d'insouciance ; une pierre ; il est vrai qu'elle était d'une grosseur raisonnable.

— Mais un coup de pierre dans la mâchoire n'est pas une bagatelle; vous avez peut-être quelques dents brisées ?

— Heureusement non, dit Langerac en déployant politiquement son sourire de manière à montrer à la douairière, qui avait les yeux fixés sur lui, une double rangée de dents blanches et intactes.

— Permettez, monsieur, reprit le baron, le coup que vous avez reçu est peut-être plus grave que vous ne paraissez le croire. Je suis un vieux soldat, et je me connais en blessures. Permettez !

Sans attendre qu'on lui eût accordé la permission qu'il demandait, M. de Vaudrey enleva lestement la cravate nouée autour du visage du vicomte.

— Allons, allons, je crois que vous n'en mourrez pas, dit-il en souriant d'un air moqueur à la vue de l'égratignure presque imperceptible qui avait entamé une des joues de Langerac.

— Qu'a donc ce grand gendarme à m'examiner ainsi ? se demanda le vicomte un peu décontenancé; on dirait qu'il prend mon signalement.

En enlevant l'espèce de mentonnière dont s'était affublé Langerac, le baron en effet avait eu pour but de lui découvrir le visage afin de le mieux examiner, bien plus que de s'assurer du plus ou moins de gravité de sa blessure.

— Il est sûr que j'ai vu cette figure-là quelque part, reprit-il en lui-même; mais quand ? mais où ? Voilà ce qu'il m'est impossible de me rappeler. Cela me reviendra.

— Il prétend que mon visage ne lui est point inconnu, se dit de son côté le vicomte, et moi-même, plus je le regarde, plus il me semble que je ne le vois pas aujourd'hui pour la première fois.

Tout à coup Langerac rougit jusqu'aux oreilles; il venait de se rappeler le lieu où il s'était en effet rencontré avec M. de Vaudrey quelques années auparavant.

XI

RANCUNE DE PRÊTRE.

La conversation était dévenue générale, et tout naturellement les scènes orageuses qui avaient eu lieu quelques instants auparavant en faisaient le sujet.

– Avez-vous eu bien peur ? demanda M. de Vaudrey à sa nièce.

— Une peur horrible dans le commencement, répondit en souriant la marquise ; mais on s'habitue à tout. Peu à peu je me suis aguerrie, et j'ai fini par pousser la bravoure jusqu'à venir regarder l'émeute qui d'abord m'avait mise en tuite.

— C'était un assez laid spectacle, reprit le baron.

— Hideux, dit M. Bobilier.

— Ridicule avant tout, ajouta Châteaugiron.

— Sauf les costumes qui m'ont paru beaucoup moins pittoresques, poursuivit la marquise, cela m'a rappelé la scène de la révolte dans *la Muette*.

— Il y avait en effet de la ressenblance, dit M. de Vaudrey : le mouvement, les cris, les flammes ; mais, par exemple, je ne crois pas que nos lazzaroni de Châteaugiron aient interrompu leur tapage pour invoquer saint Janvier.

— Ils ne prient pas même le bon Dieu, observa le curé Dommartin d'un ton aigre ; ce n'est pas pour prier saint Janvier.

—Quels sauvages! quels cannibales! dit madame de Bonvalot en joignant les mains ; si toutes ces émotions ne m'avaient pas brisée, si je croyais avoir la force de supporter le voyage, j'aurais déjà envoyé chercher des chevaux de poste.

— Eh quoi! madame, fit le baron, songez-vous à nous quitter si promptement?

— Oui, monsieur, j'y songe, répondit sèchement la douairière; l'accueil qu'on nous fait ici m'engage fort peu à y rester, et je n'ai qu'un regret, c'est d'y être venue.

— De la fenêtre où je m'étais placée, en ayant soin de rester cachée derrière les rideaux, dit madame de Châteaugiron sans paraître prendre au sérieux les paroles de sa mère, j'ai pu admirer , mon cher oncle, votre foudroyante intervention. Vous n'avez pas vu cela, Héraclius?

— J'organisais mon armée sous le vestibule, répondit le marquis en riant. Qu'a donc fait mon oncle?

Madame de Châteaugiron raconta avec enjouement de quelle manière expéditive et péremptoire le baron avait mis à la raison les chefs de l'émeute.

— Vous m'attribuez à tort tout l'honneur de la bataille, dit gaiement M. de Vaudrey : il est juste de rendre à mon garde et à mon chien la part qui leur revient.

— Quelles qu'aient pu être les prouesses de mon oncle et de ses deux compagnons d'armes, dit Héraclius du même ton de plaisanterie, ce n'est aucun d'eux que je proclamerai le héros de la journée, c'est M. Bobilier.

— Ah ! monsieur le marquis ! s'écria le vieillard en s'inclinant d'un air modeste.

— A moins d'en avoir été témoin comme moi, il est impossible de se faire une idée de l'énergie, de la résolution, de l'intrépidité déployées par notre digne juge de paix dans une circonstance qui aurait pu devenir vraiment critique ; seul il a soutenu le premier choc de l'émeute sans autres armes que son écharpe, et je voudrais que vous l'eussiez entendu faire les trois sommations ! Jamais général ordonnant à ses soldats de monter à l'assaut n'a parlé d'une voix plus ferme et plus imposante.

— Ah ! monsieur le marquis, reprit le vieux magistrat avec un accent de regret, que n'avais-je derrière moi, au lieu de ce poltron de Toinot qui m'a honteusement abandonné, la moindre brigade de gendarmerie ! la cour du château n'aurait pas été souillée longtemps par la présence de ces coquins, et tout serait bien vite rentré dans l'ordre sans que ni vous ni M. le baron eussiez été obligés de vous déranger pour mettre le holà.

— Mon cher Bobilier, di M. de Vaudrey, je regrette beaucoup de n'être pas arrivé plus tôt. Ce que le maréchal de Villars désirait le plus au monde, disait-il, c'était de voir le grand Condé l'épée à la main ; j'avoue que j'aurais éprouvé un plaisir tout particulier à vous voir revêtu de votre écharpe.

— Malheureusement, monsieur le baron, mon écharpe, quoiqu'elle ait presque autant de couleurs que l'arc-en-ciel, n'annonce pas comme lui le retour du beau temps ; c'est au contraire un symptôme d'orage, et Dieu veuille que je ne sois pas obligé de la ceindre de nouveau !

— Craignez-vous donc que cela ne recommence ? demanda Châteaugiron.

— Qu'ils recommencent si bon leur semble, cette fois je serai en mesure de les recevoir. Mon premier soin en revenant à moi, car vous saurez, monsieur le baron, que de colère je me suis trouvé mal, ni plus ni moins qu'une femmelette (c'est fort ridicule, mais on n'a pas soixante et douze ans sans que les forces physiques s'en ressentent) ; mon premier soin donc a été d'écrire au procureur du roi de Charolles, et de mettre en réquisition les gendarmes de Rancenay, qui seront probablement ici dans quelques heures. J'ai pris la liberté, monsieur le marquis, de faire monter à cheval un de vos domestiques, afin que mes lettres parvinssent plus vite à leur destination. J'aurai donc aujourd'hui même une force militaire à mes ordres, et si ces coquins s'avisent encore de remuer, cela me procurera le plaisir de les prendre en flagrant délit et de les faire arrêter sur-le-champ.

— J'espère qu'on ne sera pas obligé d'en venir à cette extrémité, dit madame de Châteaugiron.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, madame la marquise, ils ne l'échapperont pas; dès ce soir j'aurai mis au net le plus foudroyant procès-verbal que j'aie jamais eu l'occasion de rédiger dans tout le cours de ma carrière ; et si les mandats d'amener se font attendre, je suis décidé à donner ma démission.

— Votre démission, mon cher juge de paix? dit Héraclius.

— Oui, monsieur le marquis, ma démission. Ceci est désormais pour moi une affaire d'honneur ; il faut que Toussaint Gilles et sa bande soient sévèrement châtiés comme ils méritent de l'être, ou que moi-même j'abdique mes fonctions de magistrat : pas de milieu.

— Vous croyez donc, dit M. de Vaudrey, que c'est le club Toussaint Gilles qui a concerté cette échauffourée ?

— Qui pourrait en douter?

— Moi, répondit d'un ton bref le curé Dommartin.

— Vous, monsieur? reprit le juge de paix en jetant au jeune prêtre un regard de travers.

— Oui, monsieur, moi-même.

— Je serais vraiment curieux, monsieur, de savoir sur quoi vous fondez votre opinion.

— Je n'ai pas d'explication à vous donner sur ce point, monsieur; qu'il vous suffise de savoir que je ne suis pas de votre avis.

En voyant se rallumer inopinément la querelle qui avait éclaté la veille entre le vieux magistrat et le jeune curé, le marquis jugea son intervention indispensable.

— Messieurs, dit-il, que les scènes ridicules qui viennent d'avoir lieu aient pour instigateur le citoyen Toussaint Gilles ou tout autre, peu importe; le fait essentiel et incontestable, c'est que ma maison a été envahie par une bande au milieu de laquelle figuraient plusieurs repris de justice, ce qui suffit pour la caractériser; c'est que mon domicile a été violé et ma propriété menacée; c'est qu'on a enfoncé ma grille, brisé mes fenêtres, brûlé une construction élevée sur mon terrain; c'est qu'enfin mon ami Langerac et le tambour des pompiers ont été blessés par une grêle de pierres à laquelle M. Bobilier n'a échappé lui-même que par miracle : voilà le fait. Maintenant, d'où le coup est-il parti et quels ont été les meneurs, c'est ce que nous apprendra l'enquête; car je suis de votre avis, mon cher Bobilier, une enquête me semble nécessaire.

— Indispensable, monsieur le marquis; si l'on ne fait pas un exemple, ces coquins-là se moqueront de nous et recommenceront à la première occasion. Non, point d'indulgence, point de miséricorde pour ces lâches incendiaires! ajouta d'un ton véhément le vieux magistrat qui avait surtout sur le cœur l'embrasement de son arc de triomphe et la destruction de l'étonnant tableau qui lui avait coûté tant de jours de travail.

— M. le marquis est dans son droit, et il a parfaitement

raison de vouloir que la justice soit saisie de cette affaire, dit le curé avec un accent doucereux; personne assurément ne désire plus que moi que les instigateurs de cette scène de désordre soient sévèrement punis.

— Les instigateurs de cette scène de désordre, reprit M. Bobilier d'un ton cassant, sont, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Toussaint Gilles et ses amis. Un conciliabule a eu lieu hier soir à l'auberge du *Cheval-Patriote*, et quel but pouvait-il avoir, si ce n'est de concerter la scène infâme d'aujourd'hui?

— Ce conciliabule est-il bien authentique? demanda le curé avec un sourire d'incrédulité.

— Parfaitement authentique, monsieur; je n'ai pas l'habitude d'avancer des faits controuvés. — Amoudru, poursuivit le juge de paix en s'adressant au maire, qui se tenait révérencieusement assis sur le bord de sa chaise, le plus loin possible de la maîtresse de la maison, ne m'avez-vous pas dit qu'hier soir le garde champêtre, en faisant sa ronde, avait aperçu, à travers les fentes des volets de l'auberge du *Cheval-Patriote*, le club au grand complet, discutant avec la plus grande chaleur comme s'il se fût agi d'une affaire très-importante?

— C'est vrai, monsieur le juge de paix, répondit d'une voix mal assurée Amoudru, qui retomba aussitôt dans son respectueux silence.

— Qu'est-ce que cela prouve? dit le jeune prêtre assez dédaigneusement.

— Vous me demanderez peut-être aussi, riposta M. Bobilier en ricanant, ce que prouve la présence de Toussaint Gilles et des autres clubistes au milieu du rassemblement?

— D'abord êtes-vous bien sûr qu'ils y étaient?

— Comment, s'ils y étaient! s'écria le juge de paix qui parut prêt à bondir sur son fauteuil; je leur ai parlé à tous; j'ai inscrit leurs noms sur mon calepin; de ma propre main j'ai appréhendé au corps Toussaint Gilles, et vous me

demandez maintenant si je suis sûr qu'ils y étaient ! Il fallait y être vous-même, monsieur, vous les auriez vus.

Un peu déconcerté par cette apostrophe à laquelle il était loin de s'attendre, le curé Dommartin s'efforça de se disculper de l'accusation assez clairement articulée contre lui.

— Je me suis empressé d'accourir dès que j'ai été averti de ce qui se passait, dit-il en prenant un air de dignité offensée, et je regrette certainement beaucoup de n'être pas arrivé plus tôt, car ma présence eût pu n'être pas tout à fait inutile ; peut-être même mes exhortations chrétiennes eussent-elles été un peu plus efficaces que des sommations imprudentes ; peut-être, en entendant la voix de leur pasteur, ces hommes égarés auraient-ils fini par se retirer tranquillement, tandis que la menace d'employer la force pour les disperser, en d'autres termes de verser leur sang, était le meilleur moyen de les exaspérer. Par malheur j'ai été prévenu trop tard, mais j'espère que monsieur le marquis et madame la marquise sont trop persuadés de mon dévouement pour ajouter foi à des insinuations...

— Je n'insinue rien, monsieur, interrompit brusquement M. Bobilier, je constate un fait, votre absence, qui, je l'avoue, m'a un peu étonné, car la cure n'est qu'à cinq minutes du château, et le désordre a duré près d'une heure.

— Vous oubliez, mon cher Bobilier, que c'était l'heure du dîner de M. le curé, dit M. de Vaudrey, à qui les manières hypocrites du jeune prêtre avaient toujours déplu et qui ne lui pardonnait pas son ingrat procédé envers la famille Grandperrin.

— Ah ! Monsieur le baron, s'écria le curé en dévorant son dépit, une pareille plaisanterie, car ce ne peut être qu'une plaisanterie...

— Mais je ne plaisante pas du tout, reprit impitoyablement le baron, je suis sûr que vous étiez à table, et je trouve tout simple que vous ne vous soyez pas dérangé. Loin de songer à vous en faire un reproche, je crois que vous n'avez fait

que vous conformer aux maximes de l'Église; un de ses commandements ne dit-il pas ou à peu près :

Ton dîner chaud tu mangeras,
Afin de vivre longuement?

M. Dommartin blêmit de colère et se mordit les lèvres jusqu'au sang; mais il s'abstint de répondre, car il savait par expérience que le baron était un adversaire trop bien muni d'armes offensives pour qu'il fût prudent de s'y frotter. Ce n'était pas la première fois que l'ambitieux curé se voyait malmené par son noble paroissien, et malgré son secret dépit, il avait l'habitude de supporter ces petits déboires en affectant une pieuse résignation; car le moyen d'engager une lutte avec le cousin de monseigneur l'évêque d'Autun?

Madame de Bonvalot, près de qui les insinuantes *courtisaneries* du jeune prêtre avaient obtenu la veille le plus grand succès, et qui d'ailleurs, dès la première vue, s'était mise à détester cordialement le caustique gentilhomme, crut devoir intervenir dans la discussion.

— Monsieur le curé, dit-elle avec un accent protecteur, vous auriez tort de vous affecter d'une plaisanterie que personne ici ne songe à prendre au sérieux; votre caractère et vos principes sont trop connus pour qu'on puisse croire que vous ayez perdu volontairement une seule minute avant d'accourir à notre secours.

— J'ose dire que madame la douairière me rend justice, répondit le curé en s'inclinant d'un air de respectueuse reconnaissance; j'ajouterai que je ne comprends pas que M. le juge de paix me conteste le droit d'avoir une opinion.

— Je vous ferai observer, monsieur, répondit avec sa vivacité ordinaire M. Bobilier, que nier un fait quand ce fait est patent, ce n'est pas une opinion, c'est un démenti.

— Quel fait ai-je nié, je vous prie, et quel démenti vous ai-je donné ?

— Messieurs, dit la marquise, dont le gracieux visage prit un air de froide dignité, il me semble que cette discussion est au moins inutile.

— Madame la marquise, s'écria le vieillard d'un air ému, vous connaissez le profond respect que j'ai pour la maison de Châteaugiron et pour vous en particulier; j'aimerais mieux mourir que d'y manquer, et ce n'est certes pas moi, le plus dévoué de vos serviteurs, qui prolongerai une conversation dont le sujet paraît vous déplaire; mais, je vous en supplie, permettez-moi d'ajouter un seul mot, ce sera le dernier. — Nierez-vous, monsieur, poursuivit le juge de paix en s'adressant au curé avec un changement d'accent subit, nierez-vous que tout à l'heure vous ayez paru révoquer en doute ma véracité quand je vous ai dit que j'avais vu à la tête de l'attroupement Toussaint Gilles et sa bande?

— Distinguons, monsieur, répondit jésuitiquement M. Dommartin, je n'ai jamais prétendu que les personnes dont vous parlez n'aient pas figuré dans l'odieuse saturnale qui vient d'avoir lieu; je dirai plus, il me paraît très-probable, d'après leur impiété bien connue, qu'elles y ont joué un rôle fort actif; mais que des gens d'une condition si subalterne soient les véritables instigateurs du désordre auquel ls ont pris part, c'est ce qu'il m'est impossible d'admettre. Agents, oui; auteurs, non; voilà en deux mots mon opinion, et je suis à me demander en quoi elle a pu éveiller la susceptibilité de monsieur le juge de paix.

— Il est impossible de mieux préciser une question et de faire une distinction plus juste, dit madame de Bonvalot d'un air approbateur; pour ma part, je me range complétement à l'avis de monsieur le curé. Ce hideux Toussaint Gilles, avec son bonnet rouge enfoncé jusqu'aux oreilles et sa pipe ignoble, n'est évidemment qu'un brigand subalterne, soudoyé, selon toute apparence, par les ennemis du

marquis; et il n'y a qu'une imagination effrayée qui ait pu voir en lui un chef de bande et l'élever aux proportions d'un Fra-Diavolo ou d'un Rinaldo Rinaldini.

— Je suis heureux que mon opinion se trouve d'accord avec celle de madame la douairière, reprit le curé, et je crois comme elle, que pour arriver à découvrir les véritables auteurs du désordre, il faudrait remonter un peu plus haut que l'aubergiste Toussaint Gilles et autres gens de cette espèce.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur le curé ? dit Châteaugiron.

— Monsieur le marquis, un vieil adage dit : «Si tu veux découvrir l'auteur d'un crime, cherche d'abord à qui ce crime profite. »

— Mais je ne vois pas que le pillage de mon château, car je crois qu'on en voulait venir là, eût profité à d'autres qu'aux pillards eux-mêmes.

— Monsieur le marquis, reprit le jeune prêtre avec un accent de plus en plus insidieux, il y a profit et profit : pour les misérables lancés en avant par une influence occulte, le vin à boire et le mobilier à piller; pour les véritables instigateurs du désordre...

— Eh bien ! dit le marquis en voyant que le curé semblait hésiter à poursuivre.

— Que vous dirai-je, monsieur le marquis? chacun a des ennemis ou du moins des rivaux ; pour certaines consciences peu délicates, tout moyen semble bon lorsqu'il s'agit d'écarter un concurrent redoutable ; peut-être, car je n'affirme rien, a-t-on pensé qu'en menaçant votre château d'un incendie, cela vous ferait prendre le pays en haine, et par suite renoncer à certains projets qui peuvent contrarier certaines gens.

— Que d'ambages ! murmura M. Bobilier en haussant imperceptiblement les épaules.

— C'est vrai, dit à haute voix le baron près de qui le

vieillard se trouvait assis, et qui avait entendu son exclamation. Veuillez, monsieur le curé, quitter le style des oracles et nous dire clairement ce que vous pensez.

— Ce que je pense, monsieur le baron? mais en vérité, je ne sais trop que vous dire. Je cherche, je considère, je pèse le pour et le contre; mais quant à affirmer...

— Vous venez de nous dire que pour découvrir les véritables auteurs de notre petite émeute, il fallait remonter plus haut que l'aubergiste Toussaint Gilles.

— Je l'ai dit en effet, monsieur le baron, et je suis toujours de cet avis.

— Pensez-vous qu'on doive chercher hors de la commune?

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le baron.

— C'est donc dans la commune? Mais alors, pour me servir de votre expression, jusqu'où pensez-vous qu'on doive remonter?

— Le plus haut possible, dit à demi-voix le curé.

— Mais, reprit M. de Vaudrey avec un sourire sardonique, il me semble que le personnage le plus considérable de la commune c'est mon neveu; est-ce lui, par hasard, que vous accusez d'avoir voulu piller son château!

— Monsieur le baron, répondit le jeune prêtre un peu étourdi par ces interrogations serrées et pressantes, quand je dis qu'on doit remonter le plus haut possible, il est bien certain que je n'entends parler ni de M. le marquis ni de vous-même.

— C'est donc M. Grandperrin que vous accusez? s'écria le gentilhomme campagnard, en se levant par un mouvement d'indignation si véhément, qu'involontairement le curé se jeta en arrière sur son fauteuil.

Au même instant un domestique ouvrit une des portes du salon, et annonça à l'étonnement pour ne pas dire à l'embarras général :

— M. Grandperrin!

XII

UNE EXÉCUTION.

La visite du maître de forges était si imprévue, si peu probable, en un mot si étrange, que le marquis crut d'abord avoir mal entendu le nom prononcé par le domestique ; mais presque aussitôt il ne put conserver aucun doute, et d'un air de froide politesse, il fit quelques pas au-devant de son adversaire politique.

M. Grandperrin était entré dans le salon avec la dignité étudiée d'un homme qui connaît, ou plutôt s'exagère l'importance de ses moindres démarches; après avoir adressé à madame de Châteaugiron et à sa mère un salut cérémonieux, il s'inclina plus légèrement devant le marquis, et lui dit d'une voix posée, de manière à être entendu de tout le monde :

— Je m'empresse, monsieur, à mon retour de Rancenay, d'où je suis arrivé il y a quelques minutes seulement, de venir vous exprimer la profonde indignation que m'inspirent les scènes de désordre qui ont eu lieu devant votre château. Je vous prie d'être assuré que si je m'étais trouvé chez moi lorsqu'elles ont commencé, je serais accouru des premiers vous offrir mes services; et maintenant encore, quoique j'espère que ces déplorables excès ne se renouvelleront pas, je viens mettre à votre disposition, la faible influence que je puis avoir dans la commune.

Quoique empreintes d'une certaine emphase, les paroles du maître de forges étaient si évidemment inspirées par un sentiment honnête et loyal, que Châteaugiron sentit s'évanouir aussitôt les soupçons involontaires qu'avait éveillés

dans son esprit la perfide insinuation du curé Dommartin.

— Monsieur, répondit-il d'un air ouvert, je vous remercie de la preuve d'intérêt que vous voulez bien me donner, et dont je dois être d'autant plus reconnaissant que notre position respective...

— Monsieur, interrompit M. Grandperrin, on peut avoir des intérêts opposés, on peut être engagé dans une rivalité politique, on peut même se trouver en procès, sans pour cela manquer à ce qui me paraît un des premiers devoirs de la vie sociale. Selon moi, quels que soient leurs désaccords momentanés, tous les honnêtes gens se doivent réciproquement secours et assistance.

— C'est aussi mon avis, monsieur, et je vous prie de croire que si l'occasion s'en présentait, je m'empresserais de mettre en pratique à votre égard les principes que vous venez d'établir.

— Je crois pouvoir répondre de tous les ouvriers de ma forge; cependait, si l'on découvre que quelques-uns d'entre eux aient pris part à ces scènes déplorables, je vous prie de vouloir bien m'avertir, ils seront renvoyés sur-le-champ.

Le marquis s'inclina en silence.

Jusque-là M. de Vaudrey, quelque déplaisir que lui eût fait éprouver d'abord la visite du maître de forges, n'avait pu s'empêcher de trouver que cette démarche, au fond, ne manquait ni de générosité ni de convenance; mais son dépit se ralluma lorsqu'il eut entendu le mari de Clarisse reprendre la parole pour dire à Héraclius avec un sourire qui visait à la finesse :

— Je crois, monsieur le marquis, que vous connaissez madame Grandperrin ?

— Pardieu ! je défie qu'on soit plus mari que cela ! se dit le baron en se mordant la moustache.

— En effet, monsieur, répondit Châteaugiron qui eut peine à dissimuler son embarras ; j'ai eu quelque part l'hon-

neur... de me rencontrer avec madame Grandperrin, avant son mariage.

— En ce cas, poursuivit le mari sans défiance, en continuant de sourire, je prendrai la liberté de vous faire observer que vous êtes beaucoup plus avancé avec ma femme, que je ne suis moi-même à l'égard de madame la marquise.

— J'espère bien, morbleu! qu'il en sera toujours ainsi ! pensa Héraclius.

— Tu ne sais pas, triple aveugle que tu es, jusqu'à quel point tu dis vrai, grommela de son côté le baron de plus en plus impatienté, va ton chemin, tu feras de belles affaires si je n'y mets ordre.

— Ne pensez-vous pas, reprit M. Grandperrin en se penchant confidentiellement vers Châteaugiron, que puisque j'ai l'honneur de me trouver en présence de madame la marquise, honneur auquel j'étais loin de m'attendre, car si j'avais pu le prévoir, je ne serais pas entré si librement ; ne pensez-vous pas qu'un petit bout de présentation....

— Madame, dit le marquis en se retournant brusquement vers sa femme, je vous présente M. Grandperrin, un de nos voisins de campagne les plus honorables et le plus justement considérés.

Complétement ignorante des événements accomplis avant son mariage, madame de Châteaugiron accueillit par un gracieux sourire la profonde salutation du maître de forges, dont le procédé honnête et les offres de service lui parurent mériter un accueil particulièrement bienveillant, quelque soupçon qu'eût cherché à faire planer sur lui le rancunier ecclésiastique.

Dans nos meilleures démarches, il entre presque toujours, et le plus souvent à notre insu, une arrière-pensée d'intérêt personnel. Ainsi que nous l'avons dit, établir des relations de voisinage et, si cela devenait possible, d'intimité, entre la forge et le château, était le rêve du riche industriel, surtout depuis qu'il avait épousé en secondes

noces une femme dont la naissance, l'éducation et les manières distinguées ne pouvaient manquer, selon lui, de lui faire à lui-même le plus grand honneur. Pour voir, à cet égard, ses désirs réalisés, nul doute qu'il n'eût consenti à transiger avec le marquis au sujet de leur procès, et même à se désister de sa candidature. Il avait donc éprouvé une véritable satisfaction en trouvant, à propos des désordres qui venaient de troubler la tranquillité habituelle du bourg, une occasion plausible et même honorable de se présenter au château. Maintenant que le premier pas était fait, il s'agissait de gagner du terrain ; ce fut à quoi le maître de forges procéda sans délai.

— Madame la marquise, dit-il après s'être assis, j'ai en effet l'honneur d'être un de vos plus proches voisins, et j'ose espérer que vous voudrez bien permettre à madame Grandperrin et à moi de profiter quelquefois...

Une brusque interruption du gentilhomme campagnard ne permit pas à M. Grandperrin d'achever sa phrase.

Depuis quelques instants M. de Vaudrey se trouvait entre deux colères : les inculpations hypocrites du curé Dommartin avaient causé l'une, la visite du maître de forges était le sujet de l'autre. Ne pouvant sans inconvénient exprimer à ce dernier à quel point il trouvait ridicule sa cécité conjugale, il se dédommagea de cette contrainte aux dépens du jeune prêtre dont la position ne lui parut pas mériter les mêmes ménagements.

— Vous arrivez fort à propos pour nous donner votre avis, dit-il à M. Grandperrin en l'interrompant au beau milieu de sa requête ; au moment où vous êtes entré nous commencions une petite enquête en attendant celle de la justice ; nous nous demandions quels pouvaient être les instigateurs de l'émeute de tout à l'heure.

— Quels qu'ils soient, répondit le maître de forges, assez contrarié de cette interruption, ils méritent d'être sévèrement punis.

— C'est aussi notre opinion; mais pour être punis il faudrait d'abord qu'ils fussent connus.

— Ils le seront, on doit l'espérer; vos soupçons, sans doute, sont déjà tombés sur quelqu'un?

— Oui; mais les avis sont partagés.

— Voyons, mettez-moi au fait; je connais le pays presque aussi bien que M. le juge de paix et que M. le maire, et en réunissant nos lumières il est difficile que nous n'arrivions pas à un résultat.

— M. Bobilier, poursuivit le baron, prétend que le coup a été monté par Toussaint Gilles et son club.

— Je crois, répondit le maître de forges que du premier pas M. le juge de paix a atteint le but. Depuis bien des années, toutes les fois qu'il est arrivé du désordre dans la commune, c'est toujours de l'auberge du *Cheval-Patriote* que l'impulsion est partie; Toussaint Gilles est un démocrate, un radical, un communiste, fort mauvais drôle, d'ailleurs; je ne serais donc nullement étonné qu'en haine de la noblesse et de la fortune de M. le marquis, car les gens de cette espèce détestent toutes les supériorités sociales, il eût organisé cette scène, qui semble empruntée aux mauvais jours de la Révolution.

— Nous sommes tous du même avis... à l'exception pourtant de M. le curé, ajouta le gentilhomme campagnard d'une voix incisive.

— Ah! ah! dit M. Grandperrin en jetant au jeune prêtre un regard oblique; M. le curé n'est pas de cet avis?

— Non, reprit M. de Vaudrey, qui de son côté arrêta sur l'individu dont il parlait son œil ferme et perçant; les soupçons de M. le curé sont tombés sur une autre personne; mais il va vous expliquer cela lui-même.

En voyant la tournure que prenait la conversation, M. Dommartin avait paru éprouver un malaise étrange et croissant, comme si les fleurs brodées sur la tapisserie de son fauteuil eussent été autant de charbons enflammés.

— Monsieur le curé, vous trouvez-vous mal? s'écria traîtreusement M. Bobilier en affectant un air alarmé; tout à l'heure vous étiez rouge, ensuite vous avez pâli, et voilà maintenant que vous devenez vert.

— Vicomte, dit madame de Bonvalot en tendant son flacon à Langerac, veuillez passer cela à M. le curé. Il me paraît effectivement tout défait; cette scène abominable est peut-être cause qu'il est encore à jeun, et après un sermon si pathétique... Avez-vous besoin de prendre quelque chose, monsieur le curé ?

— Madame la douairière est mille fois trop bonne. balbutia le jeune prêtre, après avoir pris machinalement le flacon que lui présentait Langerac : je n'ai besoin de rien... quoiqu'en effet je me sente mal à mon aise... Je ne sais à quoi attribuer... ; la chaleur sans doute... Il me semble que le grand air me ferait du bien.

En prononçant ces derniers mots, le curé Dommartin fit un mouvement pour se lever, mais il fut prévenu par M. de Vaudrey qui quitta prestement le siége où il était assis.

— N'est-ce que de l'air qu'il vous faut? il est facile de vous en donner, dit le baron, qui en un clin d'œil eut ouvert toutes grandes les deux fenêtres du salon.

Le curé retomba sur son fauteuil, et, pour se donner un maintien, il approcha de son nez le flacon de madame de Bonvalot.

M. de Vaudrey vint se rasseoir.

— Pendant que M. le curé, dit-il avec une douceur traîtresse, se remet de l'espèce de défaillance que lui a causée, selon madame de Bonvalot, son jeûne d'aujourd'hui, je vais vous dire, mon cher Grandperrin, sur qui sont tombés ses soupçons.

— Permettez, monsieur le baron, interrompit le prêtre dont les lèvres blêmes frémissaient convulsivement, il me semble que vous avez mal compris ce que j'ai dit, et je vous demanderai la permission de m'expliquer moi-même.

— Vous vous expliquerez, monsieur le curé, j'y compte bien ; mais auparavant permettez-moi de mettre M. Grandperrin au courant.

La physionomie et le maintien du jeune ecclésiastique avaient une telle expression de dépit, d'humiliation, de crainte et de sourde rage, que la marquise, à qui ses manières humbles et doucereuses avaient déplu de prime abord, éprouva cependant cette sorte de commisération qu'inspire le spectacle d'une torture, si peu digne d'intérêt que soit par lui-même le patient.

— Héraclius, dit-elle tout bas en se penchant vers son mari, ce pauvre curé est au supplice ; n'y aurait-il pas moyen de changer la conversation ?

— Essayer d'arrêter mon oncle au moment où il est en train d'exécuter un homme dont il croit avoir à se plaindre ou qui lui est seulement antipathique ! j'aimerais autant aller chercher un daim entre les griffes d'un lion, répondit le marquis ; que le curé s'en tire comme il pourra ! C'est un petit tartufe qui me déplaît fort avec ses basses flatteries, et dont je prierai mon oncle d'Autun de nous débarrasser le plus tôt possible.

— Un moment avant votre arrivée, mon cher Grandperrin, avait dit pendant ce temps-là le baron avec un flegme parfait, M. le curé nous disait que pour découvrir les véritables auteurs du dramatique épisode qui a animé cette matinée, il fallait remonter beaucoup plus haut que Toussaint Gilles, remonter le plus haut possible, sans cependant sortir de la commune.

— Monsieur le baron, balbutia M. Dommartin, je vous supplie de me permettre...

— Permettez-moi vous-même d'achever, monsieur le curé ; deux mots encore, et je vous céderai la parole.

— Le jésuite n'en réchappera pas, se dit le vieux juge de paix à qui la déconvenue de son ennemi causait, nous devons l'avouer, une satisfaction féroce.

— En entendant M. le curé prétendre que pour découvrir l'instigateur de notre petite émeute il fallait remonter le plus haut possible, sans toutefois sortir de la commune, je lui ait fait observer que de la sorte on arriverait directement à mon neveu. A cela M. le curé a répondu qu'évidemment ses paroles ne pouvaient s'appliquer ni à mon neveu ni à moi-même. — N'est-ce pas là ce qui a été dit de part et d'autre? ajouta le baron en s'adressant au vieux magistrat, en qui, dès qu'il s'agissait de mettre à mal le prêtre ultramontain, il était bien assuré de trouver un allié plein d'ardeur.

— Mot à mot, monsieur le baron, répondit M. Bobilier qui ne dissimulait qu'avec peine sa jubilation intérieure; il est impossible de faire un exposé plus exact et plus vrai.

— Monsieur le baron, dit le curé après avoir lancé au vieux juge de paix un regard vindicatif auquel celui-ci riposta par le plus dédaigneux sourire, m'est-il enfin permis...

— Un mot encore, monsieur le curé, et j'ai fini. M. le juge de paix et M. le maire ici présents ne pouvant être sérieusement mis en cause, il ne reste dans la commune que trois personnes de quelque importance à qui puisse s'appliquer votre accusation : M. Grandperrin...

— Moi! s'écria le maître de forges stupéfait.

— Laissez-moi achever, mon cher Grandperrin. Il ne reste, dis-je, que trois personnes sur qui puissent tomber les soupçons: M. Grandperrin, mon neveu et moi. Mais M. le curé ayant bien voulu déclarer qu'il croyait à l'innocence de mon neveu ainsi qu'à la mienne, il ne reste plus en définitive qu'un seul accusé, M. Grandperrin, à qui je laisse maintenant le soin de se tirer d'affaire comme il pourra.

— C'est ce maître Escobar qui sera diablement habile si, avec toutes ses ruses jésuitiques, il parvient à s'en tirer! se dit le juge de paix en se frottant les mains d'un air de

satisfaction sournoise, tandis que M. Grandperrin s'élançait de son fauteuil, pâle de colère et d'indignation.

— Monsieur, dit le maître de forges au curé avec une véhémence qu'il s'efforçait de modérer par égard pour madame de Châteaugiron, quelque autorité qui s'attache aux moindres paroles de M. le baron de Vaudrey, j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas ici un malentendu.

— Ce n'est pas autre chose, en effet, s'empressa de répondre le curé Dommartin, en faisant un effort surnaturel pour affermir sa voix et sa contenance.

— Il me paraît impossible que vous ayez pu m'accuser d'être l'instigateur des désordres qui viennent d'avoir lieu.

— Je vous assure, monsieur Grandperrin, que je n'y ai pas songé un seul instant.

— Ce serait une calomnie si déloyale, si lâche, si infâme, poursuivit le maître de forges en élevant la voix malgré son désir de se contenir, que si je pouvais y croire, je m'adresserais à l'instant même aux tribunaux pour la confondre publiquement et obtenir une réparation éclatante.

— Réparation que je m'empresserais d'offrir de moi-même si je me sentais coupable, dit d'un air patelin le jeune prêtre ; mais je le répète, il n'est jamais entré dans ma pensée d'attribuer à un homme aussi honorable sous tous les rapports que monsieur Grandperrin, la moindre part dans un attentat qui nous révolte tous. A moins d'être en démence, comment une pareille idée aurait-elle pu me venir? Monsieur le baron, à mon grand regret, a mal compris ce que je voulais dire, et s'il m'avait permis de m'expliquer...

— Allons, monsieur le curé, interrompit M. de Vaudrey d'un air sardonique, ayez donc le courage de votre opinion ; vous croyez monsieur Grandperrin un artisan de troubles, un chef d'émeute, eh bien ! dites-le-lui hautement

en face, comme vous venez de le dire tout à l'heure en son absence.

— Au nom du Dieu que je sers, dit le jeune prêtre en allongeant le bras par un geste dont la solennité se trouvait gâtée par un tremblement visible, je proteste contre l'interprétation donnée à mes paroles; je prends à témoin madame la douairière, madame la marquise, tout le monde enfin, que je n'ai pas même prononcé le nom de monsieur Grandperrin.

— Vous n'avez pas prononcé son nom, c'est parfaitement vrai; mais vous l'avez désigné lui-même trop clairement pour qu'il fût impossible de ne pas le reconnaître, reprit le baron, qui semblait prendre un plaisir particulier à prolonger la torture du patient, ainsi donc, monsieur le curé, au lieu de soutenir, ainsi que doit le faire tout homme franc et loyal, pourquoi vous retrancher derrière une équivoque? pourquoi surtout, à propos de cette équivoque qui ne saurait rentrer dans la classe des mensonges pieux, invoquer le nom du Dieu que vous servez, dites-vous, et que nous servons nous-mêmes, car pour cela il n'est pas indispensable de porter une soutane? ce nom est grand et saint, songez-y, monsieur le curé!

— . . . . Pontife, il est des Dieux!

dit à l'oreille de sa femme le marquis, à qui les paroles de M. de Vaudrey et son regard sévèrement fixé sur le prêtre aux abois, venaient de rappeler la dernière scène du *Paria*.

— J'atteste madame la douairière... j'atteste madame la marquise... j'atteste monsieur le marquis... s'écria le curé Dommartin en tournant successivement son visage effaré vers les différentes personnes dont il invoquait le témoignage; mais cet appel, pour ainsi dire suppliant, n'eut pas le résultat qu'il en espérait. Le marquis n'y répondit qu'en affectant une froide gravité; madame de Châteaugiron, en

apparence exclusivement occupée de la petite Pauline, parut n'avoir pas entendu ; la douairière enfin, quoique fort disposée à soutenir le jeune prêtre, n'osa prendre son parti quand elle vit que l'opinion générale se prononçait contre lui ; car à part Langerac, qui semblait absorbé par ses propres réflexions, tous les autres témoins de cette scène étaient évidemment hostiles à l'ambitieux ecclésiastique : M. Bobilier, sa tabatière ouverte à la main, y puisait coup sur coup des prises copieuses qu'il aspirait à mesure d'un air épanoui ; moins expansif que le juge de paix, Amoudru, au fond, n'était guère moins content, car, quel est le maire de village qui n'ait eu quelque maille à partir avec son curé ? Quant au baron et au maître de forges, ils tenaient entre deux feux M. Dommartin, qui n'essuyait la bordée de l'un que pour recevoir aussitôt celle de l'autre.

— Monsieur le curé, dit M. Grandperrin avec un accent où l'indignation se trouvait remplacée par une sorte de pitié dédaigneuse, le fait que vous impute M. le baron de Vaudrey est constant pour moi dès à présent ; mais la manière dont vos délations me semblent avoir été accueillies ici me dispense d'y attacher la moindre importance. Il est des procédés auxquels un honnête homme ne doit répondre que par le mépris, et le vôtre est de ce nombre.

— Monsieur ! interrompit le jeune prêtre dont les yeux parurent lancer, non pas des éclairs, mais du venin, si je ne devais pas respecter la robe que je porte...

— Si je ne la respectais pas moi-même, interrompit à son tour le maître de forges, et surtout si je ne respectais pas le lieu où je me trouve, j'aurais déjà répondu à vos calomnieuses accusations autrement que par des paroles.

— Des menaces... balbutia M. Dommartin en se levant.

— Prenez-le comme il vous plaira, répondit l'industriel d'un air de hauteur.

— Monsieur Grandperrin, dit Héraclius qui jugea nécessaire d'intervenir, par égard pour ces dames, si ce n'est pour

moi, veuillez mettre fin à une scène pénible qui a déjà duré trop longtemps.

— Vous devez me pardonner, monsieur le marquis, la vivacité que j'ai pu mettre à repousser une accusation...

— Qui ne saurait vous atteindre et à laquelle je n'ai pas ajouté foi un seul instant.

— Eh quoi! monsieur le marquis, dit le curé Dommartin d'une voix altérée, est-il possible que vous ayez si mal compris des paroles qui me sont échappées par excès de zèle, et qui dans tous les cas n'avaient pas l'intention qu'on veut leur attribuer?

— Monsieur le curé, répondit Châteaugiron de l'air le plus froid, je ne vous cacherai pas que j'ai compris vos paroles absolument comme mon oncle les a comprises lui-même.

—En ce cas, reprit le jeune prêtre, à qui cette déclaration acheva de faire perdre contenance, puisque ma conduite est si mal interprétée... puisque mes bonnes intentions ont été méconnues... et que tout le monde ici refuse de prêter l'oreille à ma justification... il me semble... qu'il ne me reste plus... qu'à offrir au Dieu qui lit dans les cœurs... la mortification qu'on me fait subir en ce moment... mortification bien cruelle... mais qui n'est rien au prix des tourments que Notre-Seigneur a soufferts lui-même sur sa croix.

— Tu ferais mieux de citer le mauvais larron, grommela M. Bobilier.

— Je me retire donc... poursuivit le curé en affectant un air de résignation et d'humilité qui dissimulait mal son profond désappointement.

— Bon voyage! ajouta entre ses dents le juge de paix.

En voyant que le marquis, auquel il avait adressé particulièrement ses dernières paroles, conservait un air glacial et ne faisait pas un seul geste pour le retenir, le curé Dommartin parut perdre complétement la tête; le front couvert

de sueur, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, il se mit à adresser machinalement de droite et de gauche plusieurs saluts dont le plus profond, par un hasard dérisoire, tomba sur M. Bobilier; puis il traversa le salon d'un pas mal assuré, non sans se heurter aux tables et aux fauteuils qu'il trouva sur son passage, et finit par sortir en se trompant de porte, comme fait Mathan dans *Athalie,* après la foudroyante apostrophe de Joad.

XIII

UN MARI.

Un silence de quelques instants suivit la retraite ou plutôt la déroute de M. Dommartin.

— Ma foi, dit tout à coup le baron de Vaudrey d'un air satisfait, n'en déplaise à messieurs les patriotes, la journée me semble bonne, puisqu'elle nous débarrasse de ce prestolet. Il y a longtemps que je le guette, et j'ai été charmé de le prendre en flagrant délit.

— Je m'intéresse fort peu à M. Dommartin, dit à son tour madame de Châteaugiron; dès la première vue je lui ai trouvé l'air faux, et ses manières insinuantes et mielleuses m'ont paru indignes du caractère dont il est revêtu; mais pourtant, continua-t-elle en adressant au baron un regard de doux reproche, j'aimerais autant, je l'avoue, que vous l'eussiez exécuté, comme dit M. de Châteaugiron, partout ailleurs qu'ici.

— Voilà le désagrément des oncles barbus et bourrus, répondit M. de Vaudrey en riant, ce sont de vrais paysans du Danube ou plutôt d'abominables loups toujours prêts à mordre. Vous venez d'avoir, ma chère nièce, un échantillon

de mon amabilité, et je dois vous prévenir qu'il m'arrive assez souvent d'être aussi aimable qu'aujourd'hui.

— Cela nous promet une compagnie bien agréable! murmura entre ses dents madame de Bonvalot.

— Mon oncle se fait plus méchant qu'il n'est, dit le marquis à sa femme; d'ailleurs en cette occasion je trouve qu'il a parfaitement eu raison de châtier vertement M. Dommartin, et, s'il ne s'en était pas chargé, j'allais le faire, tant le procédé de ce doucereux personnage m'a paru odieux.

— Tu me feras le plaisir d'écrire sans retard à monseigneur d'Autun pour qu'il ait l'extrême bonté de nous en débarrasser, reprit le baron.

— J'y avais déjà songé.

— A la bonne heure. Si je jouissais du moindre crédit près de mon cher cousin, il y a longtemps que l'affaire serait faite; mais, en ma qualité d'ancien lieutenant-colonel de cuirassiers, je passe à ses yeux pour l'impie Achab, et il suffirait que je lui demandasse quelque chose pour qu'il fît précisément le contraire ; tandis que toi, tu es son Benjamin, et il n'a rien à te refuser, écris-lui donc.

— Dès demain.

— Qu'il nous envoie, au lieu de ce petit porte-soutane, un bon vieux curé ; ce sont les meilleurs.

— Certes oui, dit le juge de paix d'un air de vive approbation.

— Gallican surtout, n'est-ce pas, Bobilier? reprit le baron en riant.

— De ceux-là, il n'y en a plus guère, répondit le vieux magistrat avec un accent de regret : tous les prêtres d'aujourd'hui sortent du séminaire dix fois plus ultramontains que le pape.

— Enfin, gallican ou non, un prêtre franc et loyal, et non un ambitieux hypocrite comme ce Dommartin. Prie notre vénérable parent, poursuivit le baron, de nous choisir le dessus de son panier ; un curé surtout qui ne prêche pas

trop longuement ; et s'il savait jouer aux échecs, il ne me conviendrait que mieux.

— Mon oncle, dit madame de Châteaugiron en souriant, je ne prêche ni peu ni beaucoup, mais en revanche je joue aux échecs.

— Vraiment ! s'écria M. de Vaudrey d'un air radieux, mais aussitôt il ajouta en changeant d'accent : — Eh bien, je vous plains, ma belle nièce, car je suis un joueur détestable, et quand je perds la partie, me voilà en colère pour deux heures au moins.

— J'en sais quelque chose, dit le maître de forges avec un sourire railleur.

— Vous, Grandperrin, vous n'êtes pas de force !

— Toujours est-il que c'est moi qui vous dois une revanche.

— Si je me suis laissé battre, c'est par pure courtoisie, et je vous rendrai la tour au lieu du fou tant qu'il vous plaira. Mais, en attendant, expliquez-nous donc ce que vous avez fait à ce tartufe de Dommartin ; il me paraît impossible que sa diffamation n'ait pas une cause ; pour qu'il ait essayé traîtreusement de vous faire passer ici pour l'instigateur de cette ridicule émeute, il faut qu'il ait contre vous quelque grief.

— Son grief, le voici, répondit M. Grandperrin avec un sourire plein d'amertume ; depuis qu'il est arrivé à Châteaugiron, il n'est sorte de prévenances dont il n'ait été comblé chez moi ; son couvert a été mis tous les jours à ma table ; il a puisé dans ma bourse pour ses aumônes, à discrétion, je puis le dire ; madame Grandperrin et ma fille ont renouvelé pièce à pièce, par leurs cadeaux continuels, le mobilier de son église ; voilà les seuls griefs qu'il puisse avoir contre moi.... à moins pourtant que ce ne soit une lettre que madame Grandperrin lui a écrite hier soir...

— Madame Grandperrin lui a écrit ! interrompit vivement le gentilhomme campagnard ; alors je comprends tout.

— En ce cas, vous êtes plus avancé que moi.

— Vous n'avez pas lu cette lettre ?

— Non.

— Ni moi non plus ; mais je crois en deviner le contenu. Hier madame Grandperrin m'a paru profondément blessée des procédés ingrats dudit curé, et je parierais qu'elle ne lui a écrit que pour l'inviter à cesser ses visites à la forge.

M. de Vaudrey avait deviné en effet.

Orgueilleuse autant qu'indignée, Clarisse n'avait pas voulu laisser au curé Dommartin le bénéfice d'une rupture qu'il prétendait évidemment exploiter dans l'intérêt de son ambition, en s'en faisant un mérite auprès du marquis ; elle lui avait donc signifié, dans une lettre toute empreinte d'une vindicative ironie, le congé le plus méprisant qui puisse sortir de la plume d'une femme offensée. De là le courroux du bilieux ecclésiastique, de là sa rancune, de là sa calomnie.

— Madame Grandperrin est bien capable, en effet, d'avoir fait ce que vous dites là, reprit le maître de forges avec un sourire d'orgueilleuse satisfaction ; polie avec tout le monde, elle ne pardonne pas un manque de procédés. A cet égard elle pousse la susceptibilité fort loin ; et j'ose ajouter qu'elle en a le droit : quand on est une La Gennetière...

— La Gennetière ! répéta involontairement Langerac, qui, depuis qu'il avait reconnu le gentilhomme campagnard, n'avait pas ouvert la bouche une seule fois.

— Oui, monsieur, reprit M. Grandperrin en se tournant vers le vicomte, La Gennetière est le nom de famille de ma femme ; peut-être la connaissez-vous, car vous êtes, je crois, de Paris, et elle l'a habité longtemps.

— Je ne suis pas de Paris, répondit Langerac, qui, à son tour, examina le maître de forges avec une curiosité mêlée d'embarras ; il n'est pas probable que j'aie jamais eu l'hon-

neur d'y rencontrer madame Grandperrin... Mais le nom de La Gennetière ne m'est pas inconnu.

— Il est, en effet, assez connu, en Bourgogne surtout, pour que vous ayez pu l'entendre prononcer. — Monsieur le marquis, poursuivit le vaniteux industriel en se retournant vers Héraclius, vous ignorez peut-être que madame Grandperrin a l'honneur d'être alliée à votre famille ?

A cette interpellation imprévue, M. de Vaudrey et Châteaugiron échangèrent involontairement un regard expressif.

— Il y tient ! se dit le baron, dont le courroux se ralluma ; il ne sera pas content qu'il n'ait forcé sa femme d'embrasser mon neveu sous prétexte de parenté !

— J'ignorais en effet, monsieur, balbutia le marquis, au moins aussi embarrassé que venait de l'être Langerac, qu'il y eût eu quelque alliance entre la famille de madame Grandperrin et la mienne.

— Comment donc ! repartit le maître de forges avec un sourire plein de suffisance, il n'y en a pas une seule, il y en a eu plusieurs, et M. de Vaudrey le sait bien.

— Il y en a eu une surtout dont tu ne te doutes guère, pauvre aveugle ! dit le baron entre ses dents.

— Philibert de La Gennetière, dont j'ai le portrait dans mon cabinet, poursuivit M. Grandperrin d'un air d'emphase, le preux Philibert de La Gennetière, capitaine d'une compagnie d'ordonnance, chevalier de Saint-Michel, et tué en 1597 au siége d'Amiens, avait épousé la propre sœur du baron de Châteaugiron, qui commandait l'artillerie française audit siége, et à qui Henri IV, en récompense de sa belle conduite, fit présent des deux fauconneaux qui sont encore en ce moment sur la terrasse de M. de Vaudrey.

— Comment ! mon oncle, dit vivement la marquise, les canons que nous avons entendus ce matin ont été donnés à l'un de vos aïeux par Henri IV ?

— C'est vrai, ma nièce, et ce don fut accompagné d'un autre bien plus précieux encore.

— Quoi donc ?

— Une lettre du bon roi, qui fait le plus bel ornement, je devrais dire le seul ornement de mon modeste salon.

— Mais, en vérité ; je suis horriblement jalouse, reprit Mathilde avec enjouement ; il me semble qu'en cette circonstance la branche cadette des Châteaugiron a dépouillé la branche aînée.

— Pas tout à fait, car mon frère, voyant le prix que j'y attachais, m'a cédé sans discussion l'autographe et les fauconneaux.

— Je renonce volontiers aux canons, ils font trop de bruit ; mais je donnerais tout le mobilier du château pour posséder cette lettre d'Henri IV.

— Eh bien ! voyons, l'affaire pourra peut-être s'arranger, dit M. de Vaudrey qui se pencha vers la jeune femme et poursuivit à demi-voix : — Donnez d'ici à un an un frère à cette jolie petite fille, je serai son parrain, et je vous promets pour cadeau de baptême l'autographe d'Henri IV : est-ce convenu ?

La marquise rougit subitement et baissa les yeux au lieu de répondre ; mais le sourire qui errait sur ses lèvres semblait annoncer qu'elle n'avait aucune répugnance à conclure ce marché.

La conversation continua quelque temps sans que M. Grandperrin parût disposé à mettre un terme à sa visite. De plus en plus contrarié de voir commencer malgré lui des relations dont les suites lui paraissaient offrir plus d'un danger, M. de Vaudrey finit par s'approcher du maître de forges et lui dit à l'oreille :

— Ah çà, vous ne dînez donc pas aujourd'hui ?

— Si fait ; mais il n'est pas encore l'heure, je pense?

— Comment ! il n'est pas l'heure ! Faites-moi donc le plaisir de regarder la pendule.

— Une heure trente-cinq minutes ! fit M. Grandperrin en jetant les yeux sur le cadran ; ah ! diable ! moi qui ai du monde à dîner ! C'est inconcevable comme le temps passe vite en bonne compagnie !

Le maître de forges se leva, s'inclina révérencieusement devant madame de Châteaugiron, et recommençant la phrase qu'avait interrompue à dessein le vieux gentilhomme quelques instants auparavant :

— Madame la marquise, dit-il, j'espère que vous voudrez bien permettre à madame Grandperrin et à ma fille de profiter quelquefois de la bonne fortune qui vient de leur donner un si agréable voisinage.

— Comment donc, monsieur, répondit poliment la marquise, c'est moi qui aurai le plaisir de prévenir madame Grandperrin ; déjà je me disposais à aller la voir.

— A l'autre, maintenant, se dit le baron tandis qu'Héraclius se mordait les lèvres d'un air soucieux, il est dit que nous n'éviterons pas l'abordage.

— Nous serons comblés, madame la marquise, véritablement comblés, reprit M. Grandperrin, qui se retira fort satisfait d'avoir atteint son but, et rentra quelques instants après à sa forge, où se passait dans le même moment une autre scène qui devait avoir une grande influence sur les événements postérieurs de ce récit.

XIV

LE DÉFAUT DE LA CUIRASSE.

En voyant les émeutiers se disperser, Georges Froidevaux avait jugé inutile de rester plus longtemps devant le château, et il s'était dirigé vers la forge, car l'heure du dîner approchait.

Madame Grandperrin, qui voulait avoir un entretien confidentiel avec le jeune avocat, le reçut dans un petit salon où elle se tenait habituellement; sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais aux femmes, elle avait éloigné sa belle-fille.

— Vous arrivez à propos, dit-elle à Georges en l'accueillant par un gracieux sourire qui contrastait avec la froideur hautaine qu'elle lui témoignait d'ordinaire, M. Grandperrin n'est pas encore revenu de Rancenay où il est allé ce matin, et je vous avoue que mon isolement, car les domestiques ne comptent pas, commençait à me faire peur. Ne dit-on pas qu'il y a du bruit sur la place du château?

Froidevaux raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Ce que vous m'apprenez là me contrarie vivement, dit Clarisse lorsqu'il eut achevé son récit qu'elle avait écouté toutefois avec une satisfaction à peine dissimulée; M. Grandperrin se trouve engagé dans une lutte politique avec M. de Châteaugiron, et je crains que nos ennemis, tout le monde a les siens, ne cherchent à lui attribuer le désordre qui vient d'avoir lieu.

— Une pareille calomnie tomberait d'elle-même, répondit le jeune avocat; M. Grandperrin est trop universellement estimé pour qu'il soit possible, à moins de vouloir être démenti par le canton tout entier, de le mêler en rien à cette ridicule échauffourée.

— Vous avouez donc que M. Grandperrin jouit de la considération publique?

— Assurément, madame.

— Qu'il justifie par son caractère l'estime que tout le monde lui accorde?

— Je l'ai toujours dit hautement.

— Enfin que c'est un homme probe, loyal, intelligent et de tous points fort honorable?

— Voilà en effet, madame, l'opinion que j'ai toujours eue de M. Grandperrin.

— Eh bien, s'il en est ainsi, reprit Clarisse avec un sourire plein de finesse, comment conciliez-vous cette bonne opinion que vous avez de M. Grandperrin avec l'opposition que vous faites contre sa candidature? Ce vilain médecin Boisselat vous tient donc bien au cœur ?

— En aucune façon, madame; nous avons les mêmes principes politiques, voilà tout.

— Les principes politiques de M. Boisselat! dit madame Grandperrin d'un ton railleur ; comme si le pauvre homme était capable d'enchaîner deux idées ! Dites que vous n'aimez pas M. Grandperrin, que vous avez contre lui quelque grief, que vous êtes décidé à le contrecarrer; mais, de grâce, ne me parlez pas des principes politiques de M. Boisselat.

— Je vous jure, madame, qu'en toute autre circonstance je serais heureux de prouver à M. Grandperrin l'estime que j'ai pour lui; mais malheureusement il s'agit ici d'une question de parti, et nous sommes enrôlés sous des bannières opposées.

— Pas si opposées que vous voulez bien le dire.

— Mais, madame, M. Grandperrin est conservateur, et moi je suis de l'opposition.

— Vous êtes tous les deux, avant tout, du parti des honnêtes gens et des hommes raisonnables ; pourquoi donc quelques petits dissentiments sur des points secondaires vous empêcheraient-ils de vous entendre quand vous êtes déjà d'accord sur le fond ? Voyons, ajouta Clarisse avec un accent de coquetterie enjouée, j'ai mis dans ma tête de vous séduire, et, à moins que vous n'ayez un cœur de rocher, j'en viendrai à bout.

— Comme je n'ai nullement un cœur de rocher, répondit Froidevaux en riant, je crois qu'il est prudent que je me retire.

— Mettez-vous là et écoutez-moi, reprit madame Grandperrin en montrant au jeune avocat, qui avait pris modestement une chaise, une place sur la causeuse où elle-même était assise.

Froidevaux obéit en silence.

— Je vais vous parler comme je parlerais à mon confesseur si j'osais l'entretenir d'intérêts si mondains, dit Clarisse toujours souriante; je tiens beaucoup à ce que monsieur Grandperrin soit élu membre de ce conseil général; j'y tiens tellement que, s'il échoue, je ne m'en consolerai pas.

— Cependant, madame, un échec de cette nature n'est pas assez sérieux...

— Tout ce qu'il vous plaira; traitez cela de caprice si vous voulez, je vous répondrai qu'on n'est point femme pour ne pas avoir quelques petits caprices.

— Et vous pourrez ajouter, madame, que personne plus que vous n'a le droit d'en avoir, répondit Georges, qui, quoiqu'il regardât la belle-mère de Victorine comme l'ennemie de ses amours, s'efforçait en toute occasion de gagner ses bonnes grâces.

— Dois-je tout vous dire? reprit Clarisse en se penchant confidentiellement vers le jeune avocat; eh bien! c'est plus qu'un caprice, c'est pour moi une question d'amour-propre.

— Une question d'amour-propre?

— Oui, vous aurez peut-être de la peine à me comprendre; pour cela, il faudrait être femme comme moi.

— Si cette condition est indispensable, dit Froidevaux en se remettant à rire, vous avez eu tort de me choisir pour confident.

— C'est égal; puisque j'ai commencé, j'achèverai la confession. Écoutez donc mes puérilités avec la gravité convenable, et surtout ne riez plus, car je croirais que vous vous moquez de moi. — Vous saurez, poursuivit Clarisse

en affectant une sorte de bouderie enfantine, que je ne puis souffrir cette belle marquise qui nous est arrivée hier.

— Vous la connaissez donc, madame?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Et vous ne pouvez pas la souffrir?

— Je la déteste.

— Quoi! sans la connaître?

— Voilà de ces choses, dit Clarisse avec un geste mutin, qu'un homme, malgré tout son esprit, ne fera jamais entrer tout seul dans sa grosse tête carrée. Vous ne comprenez donc pas, cerveau bouché, que depuis mon mariage je suis la femme la plus importante du pays, la dame de la paroisse en un mot, et qu'il est par conséquent tout à fait impossible que je ne prenne pas en haine, avant même de la connaître, cette belle marquise qui, avec son titre, son château, ses livrées et tout son étalage, va me détrôner impitoyablement! Il me semble pourtant que cela est bien facile à comprendre.

En dépit de sa pénétration naturelle, Froidevaux fut complétement dupe de cette fausse confidence par laquelle madame Grandperrin, afin de donner à sa conduite un prétexte plausible et non compromettant, feignait d'éprouver pour madame de Châteaugiron la haine qu'elle avait vouée en réalité à Héraclius.

— A la bonne heure, répondit-il, vous détestez cette belle marquise...

— Quand je dis belle, l'est-elle d'abord?

— Oui, madame.

— Vous l'avez donc vue?

— Hier, à son arrivée.

— Et vous l'avez trouvée belle? demanda Clarisse avec un dépit qui cette fois n'avait rien d'affecté, car quelle femme abandonnée par son amant, n'éprouverait un certain plaisir à trouver laide et ridicule la rivale épousée par le perfide?

— Jolie plutôt que belle, répondit Froidevaux; rien de très-remarquable, mais un ensemble gracieux.

— Grande, ou petite?

— Elle m'a paru à peu près de votre taille.

— Brune? blonde? rousse?

— Très-blonde.

— Une couleur fade... Ah! pardon, ajouta madame Grandperrin en arrêtant sur l'amant de Victorine son regard plein de feu; j'oubliais que je parle devant un admirateur déclaré de la couleur blonde.

— Madame, répondit Georges sans pouvoir s'empêcher de rougir, mon goût n'a rien d'exclusif, et j'admire tout ce qui me paraît beau.

— Ainsi vous avez admiré cette marquise qui vous a paru si belle?

— Je n'ai fait que l'entrevoir, et d'ailleurs j'étais trop loin pour la bien examiner.

— Et... le marquis, reprit Clarisse d'une voix légèrement altérée, semblait-il s'occuper beaucoup de sa femme?

— Mais oui, autant du moins que j'ai pu le remarquer; et, à vrai dire, continua Froidevaux avec un demi-sourire, il aurait grand tort s'il se relâchait sur ce point, car un autre me paraît s'occuper aussi beaucoup de madame la marquise.

— Quoi!... un autre... que voulez-vous dire? s'écria Clarisse avec une extrême vivacité.

— Je plaisante, madame, répondit le jeune avocat qui parut se repentir des paroles qui lui étaient échappées; je veux parler de la passion subite et renversante que m'a paru éprouver, à la vue de madame de Châteaugiron, notre digne juge de paix.

— Vous me trompez... il n'est pas question de M. Bobilier... Vous avez découvert quelque chose...

— Je vous assure, madame...

— Ne mentez pas; je lis dans vos yeux un roman tout entier, et vous allez me le raconter.

— Mais quand je vous jure...

— Je vous jure, moi, que nous serons brouillés à mort si vous ne satisfaites pas ma curiosité ; et vous savez, ajouta Clarisse, qui arrêta sur le jeune avocat un regard singulièrement expressif, que vous avez bien quelque intérêt à me ménager...

— Au fait, se dit Froidevaux en capitulant avec sa conscience, pourquoi, par une délicatesse exagérée, risquerais-je de m'en faire une ennemie déclarée, au moment même où elle se montre mieux disposée en ma faveur? Mon mariage avec Victorine dépend d'elle seule, car M. Grandperrin ne voit que par ses yeux ; ne serais-je pas bien fou alors de l'irriter contre moi en refusant de satisfaire sa curiosité ?

— Je vous écoute, reprit madame Grandperrin d'un ton d'impatience.

— J'ai en effet, madame, découvert quelque chose d'assez singulier, dit Georges avec un reste d'hésitation, mais, comme c'est le secret d'autrui, je craindrais, en le divulgant...

— Me le confier, ce n'est pas le divulguer, car je vous promets une discrétion absolue.

— Mais ne commettrais-je pas moi-même une indiscrétion impardonnable ?

— Comment pourriez-vous être tenu de garder un secret qu'on ne vous a pas confié? Ce que vous avez découvert vous appartient sans aucun doute.

— Peut-être avez-vous raison, cependant....

— Mais parlez donc ; vous ne savez donc pas ce que c'est que la curiosité d'une femme?

— Eh bien ! puisque vous l'exigez, et qu'il m'est impossible de rien cacher, voici ce que le hasard m'a fait découvrir.

La physionomie et l'attitude de madame Grandperrin annoncèrent une attention pour ainsi dire dévorante.

— Hier matin, poursuivit Froidevaux, j'ai eu pendant quelques instants pour compagnon de chambre, à l'auberge du *Cheval-Patriote,* où je descends quand je viens ici, un petit jeune homme extrêmement fat, assez joli garçon du reste et qui se dit l'ami intime du marquis de Châteaugiron.

— Ah! ... un jeune homme ... Savez-vous comment il s'appelle?

— Le vicomte de Langerac.

— Je ne connais pas ce nom-là; continuez.

— Il attendait à l'auberge l'arrivée du marquis.

— De la marquise, peut-être? s'écria Clarisse dont les yeux étincelèrent soudain.

— En vérité, dit Froidevaux en souriant, il n'y a aucun plaisir à vous raconter une histoire; on prépare son récit de manière à en ménager l'intérêt, comme font nos romanciers, et voilà que sans pitié pour le narrateur, vous sautez de la première page au dénoûment.

— J'ai donc deviné?

— C'est ce que vous saurez, madame, si vous me permettez de poursuivre.

— Parlez, je suis muette.

— Aussitôt après l'arrivée du marquis, M. de Langerac est allé s'établir au château; mais par une étourderie que je ne puis attribuer qu'à deux ou trois bouteilles bues par lui en déjeunant, il a laissé dans la chambre, dont je suis maintenant l'unique locataire, le brouillon d'une lettre.

— Adressée à cette belle marquise? interrompit de nouveau Clarisse, dont la perspicacité naturelle, aiguisée encore par un sentiment vindicatif, devançait les paroles du narrateur.

— Je ne pourrais pas l'affirmer, car il n'y avait pas d'adresse.

— Sur un brouillon ! y songez-vous ? puisque ce M. de Langerac est reçu au château, il est certain qu'il n'aura pas mis d'adresse à la lettre elle-même.

— En effet, à quoi bon, puisque, selon toute apparence, il l'aura remise en main propre ?

— D'ailleurs, une adresse, cela prend de la place, et les amoureux n'en ont jamais trop ; car il est bien convenu que c'est une lettre d'amour ?

— Sans aucun doute.

— Vous allez me la montrer, n'est-ce pas ? Cela doit être si amusant à lire, une lettre d'amour !

Quoiqu'elle sût depuis longtemps à quoi s'en tenir sur l'amusement que peut causer la lecture d'une épître de cette espèce, madame Grandperrin prononça ces derniers mots d'un air de curiosité ingénue, comme aurait pu faire la pensionnaire la plus ignorante.

— Il m'est impossible de vous satisfaire, répondit Froidevaux.

— Pourquoi donc ?

— J'ai brûlé ce brouillon.

— Quel malheur ! s'écria Clarisse avec un dépit réel ; mais du moins vous l'avez lu attentivement avant de le brûler ?

— Je me reconnais coupable de cette indiscrétion.

— Alors, reprit la jeune femme en cherchant ses paroles comme si elle eût craint d'expliquer trop clairement sa pensée, vous avez pu deviner où en est le roman ?

— A mi-chemin à peu près, autant que je puis m'y connaître : on remercie déjà, mais on demande encore.

— Je comprends... et ce jeune homme est assez bien, dites-vous ?

— Beaucoup moins bien à coup sûr que M. de Châteaugiron ; mais on prétend que cela ne fait rien

— Allons, dit Clarisse avec un rire étrange, la monotonie de notre vie de campagne va être égayée, grâce à cette

belle marquise et à cet agréable vicomte, par un petit drame romanesque dont les détails ne sauraient manquer d'être fort intéressants ; j'espère, monsieur Froidevaux, que vous me tiendrez au courant si vous découvrez quelque chose de nouveau ?

— Pour cela, madame, il faudrait que le hasard ou plutôt le vin de Champagne se mît encore de la partie ; et cela n'est pas probable.

Que la lettre dont Froidevaux avait trouvé le brouillon pût être destinée à madame de Bonvalot et non à sa fille, c'était là une de ces suppositions invraisemblables jusqu'à l'extravagance auxquelles personne ne s'arrête ; et en effet ni Georges ni madame Grandperrin n'y songèrent un seul instant.

Clarisse fit un effort surnaturel pour refouler au fond de son âme la joie vindicative que venait d'y soulever cet incident, et elle reprit l'attaque décisive qu'elle avait résolu de livrer au jeune avocat.

—Je vous ai expliqué, dit-elle, que l'arrivée triomphante de cette marquise au cœur sensible équivaut, pour moi, à une véritable abdication, et je vous avoue que s'il m'est difficile d'éviter une défaite, je voudrais du moins la retarder le plus possible ; si dans cette élection M. le marquis de Châteaugiron l'emporte sur M. Grandperrin, nous serons donc vaincus du premier coup, sans coup férir, pour ainsi dire, et sans espoir de nous relever jamais ! Cette perspective, je ne vous le cache pas, blesse mon amour-propre à un degré inexprimable. Ayez donc quelque compassion de ma faiblesse, mon bon monsieur Froidevaux, et faites-moi l'aumône, là, entre nous, des voix dont vous disposez ; je ne veux pas avoir l'air de mettre un prix à ce service, je ne prend pas d'engagement, je ne promets rien ; mais je vous jure que vous n'aurez pas obligé une ingrate. Comme femme que vous connaissez depuis longtemps j'aurais déjà des droits à vos bons offices, mais ne ferez-vous rien pour la belle-mère de Victorine ?

Le regard de madame Grandperrin était si éloquent, sa voix avait une expression si persuasive, le nom dont elle avait adroitement couronné sa péroraison possédait une autorité si souveraine, que le jeune avocat, incorruptible jusqu'alors, se sentit soudainement subjugué; il avait repoussé victorieusement les offres par lesquelles on s'était efforcé de tenter son ambition, mais comment résister à une attaque dirigée contre son cœur? comment refuser ce qu'on lui demandait au nom de Victorine?

— Après tout, se dit-il en cherchant à excuser à ses propres yeux sa faiblesse, tout le monde dans le pays sait fort bien que ce pauvre Boisselat n'est qu'un mannequin que je mets en avant jusqu'à ce qu'il me soit possible de paraître moi-même sur la scène ; si donc il me plaît, à moi qui suis en réalité le candidat sérieux de l'opposition, de me retirer devant M. Grandperrin, qui aurait le droit d'y trouver à dire?

Après avoir ainsi concilié tant bien que mal les exigences de ses opinions politiques et les intérêts de son amour, Froidevaux finit par dire à madame Grandperrin :

— Il m'est impossible de vous résister, madame ; disposez de moi.

— Je ne vous remercie pas, répondit Clarisse avec le plus charmant sourire, car je veux laisser ce soin à une personne dont les remercîments vous seront sans doute plus agréables que les miens... je crois l'entendre qui vient.

Un bruit de pas se faisait entendre en effet dans la pièce voisine; bientôt une des portes du petit salon s'ouvrit, mais, au lieu de Victorine, ce fut M. Grandperrin qui parut.

XV

PROJETS DE VENGEANCE.

La physionomie de M. Grandperrin offrait un mélange de triomphe et d'embarras ; car si d'une part il était fort satisfait du résultat de sa visite au château, il craignait de l'autre que cette démarche n'eût pas la complète approbation de sa femme.

— Il me semble que je suis un peu en retard, dit-il en entrant, mais ce n'est pas ma faute.

— J'ai déjà présenté vos excuses à M. Froidevaux, répondit Clarisse ; il sait que vous venez de Rancenay.

— Pendant votre absence Châteaugiron a eu sa petite émeute, dit le jeune avocat.

— C'est ce que j'ai vu en passant sur la place.

— Il vous faudra, après dîner, aller faire une visite à M. de Châteaugiron, dit Clarisse à son mari, de ce ton péremptoire qu'emploient volontiers les femmes lorsqu'elles ont l'habitude de se voir obéies.

— Vous avez donc changé d'avis ? demanda le maître de forges un peu étonné.

— Ce sont les circonstances qui ont changé. Les scènes tumultueuses de tout à l'heure rendent cette visite indispensable. Entre adversaires d'une certaine classe, il est des procédés auxquels il n'est pas permis de manquer.

— Je suis charmé de ce que vous me dites là, répondit M. Grandperrin d'un air épanoui, d'autant plus charmé que j'ai prévenu vos désirs.

— Comment cela ?

— Je viens du château.

— Sans m'avoir consultée? dit Clarisse d'un ton sec; car bien que son mari n'eût fait en cette circonstance que ce qu'elle-même voulait lui faire faire, elle ne voyait pas sans dépit qu'il se fût permis de prendre l'initiative.

— Allons, allons, ne te fâche pas. Puisque tu voulais que j'allasse au château, quel mal y a-t-il à ce que j'en vienne ?

— Il y a toujours du mal à faire quoi que ce soit sans la permission de sa femme, répondit madame Grandperrin, qui reconnut la puérilité de son dépit et essaya de le tourner en plaisanterie.

— Voilà une maxime qui devrait être inscrite dans le Code civil au titre du mariage, dit le jeune avocat en riant.

— Si vous voulez que je vous pardonne, reprit la jeune femme, racontez-nous, sans en rien omettre, cette mémorable visite.

M. Grandperrin ne demandait qu'à faire ce récit; il raconta donc avec une certaine complaisance l'humiliante déconvenue du curé Dommartin, les marques d'estime qu'on lui avait prodiguées à lui-même, l'accueil parfaitement poli de M. de Châteaugiron, les grâces et la beauté de la marquise ; dans son éblouissement de parvenu, il n'était pas jusqu'au rouge de madame de Bonvalot qui ne lui eût paru du meilleur goût.

— Cette marquise est donc réellement belle ? demanda Clarisse dont le dépit se ralluma en secret.

— Ce sera, après vous toutefois, dit galamment le maître de forges, la plus jolie femme du pays.

— Et Victorine ! il paraît que pour lui elle n'est pas la plus jolie, se dit Froidevaux ; ces pères sont d'un aveuglement absurde.

— La marquise, d'ailleurs, se dispose à venir vous voir, poursuivit l'industriel d'un ton emphatique ; elle veut absolument vous prévenir : ainsi, attendez-vous à sa visite prochaine. Il me semble que, par précaution, on pourrait faire

garnir de fleurs les étagères du salon et ôter les housses des meubles ; les domestiques aussi feraient bien, je crois, de mettre leur livrée et de ne pas la quitter.

— Ces détails me regardent, répondit Clarisse à qui les vaniteuses préoccupations de son mari arrachèrent un sourire de dédain ; vous pouvez être sans inquiétude : madame la marquise de Châteaugiron sera reçue ici avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Ni M. Grandperrin ni Froidevaux ne remarquèrent l'accent amer et pour ainsi dire menaçant dont furent prononcées ces dernières paroles.

La cloche du dîner, qui sonnait depuis un instant, amena dans le petit salon Victorine, madame Estèveny, et deux ou trois autres convives qui s'étaient promenés jusqu'alors dans le jardin en attendant, quelques-uns avec impatience, le moment de se mettre à table.

A part les regards furtivement échangés entre la jeune fille et son amant, le repas n'offrit aucun incident digne d'être mentionné. Les scènes tumultueuses dont la place du château venait d'être le théâtre firent naturellement tous les frais de la conversation, et chacun, à l'exemple des maîtres du logis, en blâma sévèrement les auteurs.

Après le dîner, M. de Vaudrey vint à la forge. D'un coup d'œil expressif il avertit Clarisse du succès de la démarche dont elle l'avait chargé, et la jeune femme, profitant d'un moment où tous les convives étaient réunis dans la salle de billard, s'esquiva, bien sûre d'être bientôt suivie; un instant après, en effet, le baron l'avait rejointe dans le petit salon.

— Ma chère enfant, lui dit-il en lui présentant le portefeuille que lui avait remis le marquis, brûlez et oubliez.

Madame Grandperrin déchira l'enveloppe avec une sorte d'avidité, ouvrit le portefeuille, examina rapidement les différents objets qu'il contenait, et compta les lettres pour s'assurer qu'aucune n'était restée au pouvoir de son ancien amant. Lorsqu'elle se fut assurée que la restitution était

complète, un éclair de satisfaction illumina son visage rêveur et sombre jusqu'alors.

— Vous venez de me rendre un service que je n'oublierai jamais, dit-elle au baron après avoir enfermé le portefeuille dans un meuble dont elle retira la clef.

— Peut-être vous en demanderai-je un jour le prix, répondit M. de Vaudrey avec un sourire expressif, mais le moment n'est pas encore venu ; parlons de choses plus urgentes. Vous savez sans doute que votre mari est venu aujourd'hui au château ?

— Il me l'a dit.

— Vous a-t-il dit aussi que ma nièce voulait venir vous voir ?

— Sans doute.

— Voilà ce que nous voulions éviter ; mais votre mari a des façons d'agir qui déconcerteraient les plans les mieux combinés. Voyons, qu'imaginerez-vous pour éluder la visite de ma nièce ? Serez-vous malade ?

— Mais je me porte à merveille, répondit Clarisse en affectant un air surpris.

— Je ne vous demande pas comment vous vous portez en ce moment, mais comment vous vous porterez quand ma nièce viendra vous voir ?

— Pourquoi feindrais-je d'être malade si madame la marquise de Châteaugiron me fait l'honneur de me rendre visite ?

— Ma foi ! j'avoue que je n'y suis plus du tout, dit le baron, et l'on a raison de dire qu'avec les femmes on marche toujours de surprise en surprise.

— Qu'ont donc mes paroles de si surprenant ?

— Ne m'avez-vous pas dit hier que plutôt que de revoir Héraclius vous aimeriez mieux vous condamner à une réclusion perpétuelle, vous enterrer vivante s'il le fallait ? Ce sont là, si j'ai bonne mémoire, vos propres paroles.

— Que voulez-vous, mon cher baron ? Il me semble

maintenant qu'il m'est impossible de me soustraire sans imprudence à l'honneur que veut bien me faire madame la marquise de Châteaugiron. De quel prétexte colorerais-je ma conduite ?

— Une indisposition ; c'est reçu en pareil cas.

— Sans doute ; mais que penserait M. Grandperrin qui ne serait pas dupe de cette indisposition ?

— Ainsi donc, ma chère Clarisse, reprit M. de Vaudrey en fixant sur la jeune femme son regard pénétrant, vous avez complétement changé d'avis depuis hier ?

— Je l'avoue ; la nuit a porté conseil.

— Et vous n'avez plus aucune répugnance à voir ma nièce ?

— Pourquoi lui en voudrais-je d'un passé dont elle est innocente ?

— Mais avez-vous bien réfléchi qu'elle ne viendra pas ici sans être accompagnée de son mari ?

— Je dois m'y attendre, répondit Clarisse avec un étrange sourire, de jeunes mariés ! cela est inséparable.

— Ainsi donc, malgré vos larmes d'hier, vous êtes résignée aujourd'hui à vous retrouver en présence d'Héraclius ?

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faudrait-il pas toujours finir par là ?

— Voilà un revirement qui n'est pas naturel, se dit le baron atteint d'une défiance soudaine ; ce n'est pas un caractère comme celui de Clarisse qui passe ainsi subitement de la tempête au calme plat ; je crains bien qu'il n'y ait dans tout ceci quelque diablerie de femme ; mais j'y veillerai.

— Vous me trouvez bien légère, n'est-ce pas ? reprit madame Grandperrin avec un sourire mélancolique, et vous traitez d'inconséquente une conduite qui au fond n'est que résignée, car, forcée de vivre en ce pays, comment échapper aux nécessités de ma position ? N'étaient-ce pas les gla-

diateurs romains qui prenaient une attitude gracieuse pour mourir ? J'essaierai de faire comme eux, du moins tant que mes forces soutiendront mon courage. J'avais fait un autre plan pour me soustraire aux tortures qui m'attendent, mais j'ai dû reconnaître hier que ce plan n'était qu'une chimère.

— Quel plan ? demanda le baron.

— L'élection de mon mari à ce conseil général, à mes yeux c'était un grand pas pour arriver à la députation ; puis, une fois député, M. Grandperrin aurait sans doute consenti à confier à un commis principal l'administration de ses forges, et, momentanément du moins, nous nous serions fixés à Paris, comme je lui en ai exprimé plusieurs fois le désir. De la sorte, j'aurais évité d'une manière naturelle et plausible ce voisinage que je redoute, mais auquel je n'ai pas d'autres moyens de me soustraire. Ainsi l'absence et le temps, ces deux consolateurs, dit-on, auraient fini par me rendre le repos dont j'ai besoin ; et plus tard, devenue calme et résignée, devenue vieille femme en un mot, j'aurais pu sans danger me retrouver en présence de cet homme qu'une fatalité va me forcer à revoir dès demain peut-être. Je frémis quand j'y songe ! Voilà quel était mon plan.

— Je le trouve fort raisonnable ; mais pour qu'il pût réussir il faudrait d'abord que la députation de Charolles fût vacante.

— Elle l'est.

— M. Ricquier est donc mort ? demanda le baron avec un geste de surprise.

— Oui, répondit Clarisse laconiquement.

— Êtes-vous sûre de cela ?

— Parfaitement sûre. M. Ricquier est mort il y a deux jours à sa maison de campagne de la Cerisaie ; j'en ai reçu la nouvelle ce matin pendant l'absence de M. Grandperrin.

— Avez-vous dit cela à votre mari ?

— Pas encore ; j'étais sûre que vous viendriez aujour-

d'hui et j'ai voulu vous consulter avant tout. Que me conseillez-vous ?

— Je viens de vous dire que votre plan me paraissait fort raisonnable ; j'ajouterai maintenant qu'il faut agir vigoureusement et sans délai.

— Mais, dit madame Grandperrin avec un accent plein de finesse, comment mon mari oserait-il se mettre sur les rangs pour la députation, lui qui ne parviendra pas même à se faire élire membre de ce conseil général ?

— Pourquoi n'y parviendrait-il pas?

— En héroïne malheureuse à qui toutes les distractions sont bonnes, reprit madame Grandperrin en affectant de sourire tristement, j'ai fait le calcul de nos chances de succès, et j'ai été forcée de reconnaître qu'elles diminuaient tous les jours ; d'abord la trahison de ce curé Dommartin, qui, après nous avoir promis ses voix. va les donner à M. de Châteaugiron.

— Le curé Dommartin ne donnera pas plus ses voix à mon neveu qu'à votre mari ; j'y ai mis ordre.

— Comment cela? demanda Clarisse d'un air de vif intérêt.

— Votre mari ne vous a-t-il pas raconté la petite scène qui s'est passée au château pendant qu'il y était?

— La scène où M. Dommartin a joué un si misérable rôle ?

— Oui. Vous connaissez donc le résultat, mais non la cause.

— N'était-ce pas l'odieuse calomnie qu'il s'était permis d'articuler contre M. Grandperrin ?

— Il y avait cela en effet; mais il avait encore autre chose.

— Qu'y avait-il donc ?

— J'ai donné les étrivières audit Dommartin pour trois raisons : 1° il m'a toujours déplu avec son air faux, sa parole mielleuse et sa conduite hypocrite ; or, j'ai l'habitude de

régler tôt ou tard le compte des gens qui me déplaisent; 2° son procédé à l'égard de votre mari était réellement abominable et méritait le châtiment le plus exemplaire; 3° enfin j'étais bien aise de le brouiller avec mon neveu.

— Dans quel but?

— Comment, fine comme vous êtes, vous ne devinez pas?

— Non, je l'avoue.

— Une fois brouillé avec mon neveu, le curé ne lui donnera pas les voix dont il dispose; comprenez-vous à présent?

— Vous ne soutenez donc pas M. de Châteaugiron? s'écria Clarisse du ton le plus vif.

— Bien loin de le soutenir, répondit le baron avec un sourire tranquille, vous voyez que je n'épargne rien pour le faire échouer.

— Mais le meilleur moyen de le faire échouer, c'est d'appuyer M. Grandperrin!

— C'est ce que je me suis dit.

— Vous le soutiendrez donc?

— Pourquoi pas?

— Ainsi vous êtes à nous? ainsi vous voterez pour mon mari? reprit Clarisse dont la figure rayonnait.

— Voter, non, répondit M. de Vaudrey en souriant, je ne puis pas vous promettre cela; je suis un vieux carliste têtu et incorrigible, et tous les beaux raisonnements de quelques-uns de nos journaux, qui veulent maintenant nous persuader d'aller aux élections après avoir prêché pendant plusieurs années la thèse contraire, ne me feront point dévier d'un pas de la ligne que je me suis tracée. Pour voter, il me faudrait prêter serment au gouvernement actuel, et, si je prêtais ce serment, je me croirais en conscience obligé de le tenir; or, comme, vu mes vieilles croyances, je n'y prendrais pas le moindre plaisir, j'aime mieux m'abstenir, ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent. Ainsi donc, ma chère Clarisse, je ne voterai pas pour votre mari, mais

je vous promets de lui assurer les voix de tous les braves électeurs du canton sur qui je puis avoir quelque influence.

— Ah ! mon cher monsieur de Vaudrey, que ne vous devrai-je pas ? dit madame Grandperrin en saisissant la main du gentilhomme campagnard.

— Vous ne me devrez rien, mon enfant ; ce que je fais là, ce n'est pas du tout pour que M. Grandperrin soit élu, mais bien pour que mon neveu ne le soit pas. L'élection de votre mari est donc assurée, à moins pourtant que le curé, par un revirement diabolique dont il est bien capable, ne donne maintenant ses voix au médecin Boisselat, auquel cas la candidature de ce dernier, soutenue déjà par Froidevaux, pourrait devenir redoutable.

— Mais M. Froidevaux est à nous, s'écria Clarisse d'un air triomphant ; c'est arrangé..

— Oh ! en ce cas, reprit le baron, nous sommes sûrs de notre affaire ; après-demain M. Grandperrin passera au premier tour de scrutin ; comme vous le disiez tout à l'heure, ce sera un grand pas pour arriver à la députation ; j'ai quelque crédit en dehors du canton, et vous pouvez être sûre, ma chère Clarisse, que je soutiendrai votre mari jusqu'au bout.

— Ainsi donc je triompherai de cet homme odieux et j'humilierai son orgueil, se dit madame Grandperrin en triomphant déjà au fond de son âme : mais quelle vengeance plus complète si je parviens à saisir les fils de cette jolie intrigue dont m'a parlé ce Froidevaux !

— Ah ! madame la douairière *de* Bonvalot, pensait au même instant le baron, au lieu de continuer le commerce de l'honorable marchand de vin votre défunt mari, vous voulez être reçue aux Tuileries, et vous avez imposé à un Châteaugiron la condition de devenir pair de France sous le gouvernement actuel ! Vous avez compté sans moi, ô la plus fardée des douairières !

Madame Grandperrin et M. de Vaudrey rejoignirent le

reste de la compagnie ; puis au bout de quelques instants, le gentilhomme campagnard, qui avait refusé de dîner au château, remonta à Châteaugiron-le-Vieil, où il était impatiemment attendu.

XVI

LA COMMUNE AFFRANCHIE.

L'entrée principale de la maison du baron de Vaudrey était tournée au levant, vers les ruines de l'ancien château. Une grande porte cochère peinte en gris, dans laquelle se trouvait pratiquée une seconde porte destinée au passage habituel des piétons, donnait accès dans une cour assez vaste qu'entouraient des trois autres côtés des bâtiments destinés à différents usages. En face, le corps de logis principal ; à droite, le colombier, le pressoir, les écuries et les étables ; à gauche, les remises et les granges, ainsi que plusieurs de ces constructions accessoires que rend nécessaires une exploitation rurale de quelque importance.

Au moment où le baron remontait la pente assez escarpée qui séparait le petit vallon au milieu duquel s'élevait Châteaugiron-le-Bourg du coteau où s'éparpillaient les maisons du vieux village, la plus spacieuse des granges dont nous venons de parler se trouvait momentanément métamorphosée en une salle de banquet commode, sinon élégante. Sur l'aire, balayée avec soin, deux tables longues et étroites avaient été disposées parallèlement, de manière à laisser entre elles un espace libre pour les gens chargés du service.

Quelques ais de chêne ou de sapin, supportés par des futailles vides, telle était la base modeste sur laquelle s'é-

talait ce festin improvisé ; mais des nappes fort propres cachaient en partie ces appuis rustiques. D'un autre côté, si la porcelaine se trouvait remplacée par une faïence assez grossière ; si, au lieu de donner aux flacons et aux coupes de cristal la teinte du rubis, le vin du cru emplissait de son rouge bord les verres les plus vulgaires, en revanche des couverts d'argent bien vieux et bien massifs semblaient indiquer que l'amphitryon avait plus de confiance en ses hôtes que n'en témoignent quelquefois à leurs convives les ordonnateurs de certains banquets par souscription, où l'on voit étinceler, dans tout son éclat économique, l'argenterie de fer ou d'étain (nos descendants en rougiront pour nous) dont nous sommes redevables aux ingénieux procédés de M. de Ruolz.

Ces disparates dans l'ordonnance du repas offert par M. de Vaudrey à une partie des habitants de Châteaugiron-le-Vieil attestaient chez le gentilhomme campagnard une connaissance profonde du caractère et des habitudes des invités.

— Ils ne prendront rien, mais à la fin du dîner il y aura bien quelques assiettes et quelques bouteilles cassées, avait-il dit la veille au soir au fidèle Rabusson, qui, en attendant les honneurs administratifs auxquels le destinait son ancien colonel, s'acquittait près de lui de plus de fonctions différentes que n'en remplissait maître Jacques dans le logis d'Harpagon ; — tiens donc précieusement sous clef la porcelaine et les cristaux, mais donne de l'argenterie tant qu'il en faudra ; cela ne se casse pas.

En vertu de ces dispositions libérales et prudentes à la fois, les humbles convives du baron avaient donc à leur disposition de fort beaux couverts d'argent, ce qui ne leur arrivait qu'en ces occasions solennelles, et nous devons dire que leur amour-propre en était singulièrement flatté.

Il est sans doute inutile d'ajouter que le banquet champêtre auquel nous allons faire assister le lecteur avait pour but de fêter le même événement que venaient déjà de célébrer

par leurs salves joyeuses *Jean-Fracasse* et *Réveille-Matin.*

La réunionse composait, à part une seule exception, de tous les nouveaux électeurs communaux dont le baron avait eu soin de dresser la liste d'avance, en se conformant rigoureusement aux prescriptions de la loi. La population de Châteaugiron-le-Vieil étant d'environ quatre cents habitants, il y avait une quarantaine de convives, représentant tous les âges, depuis vingt et un ans jusqu'à l'extrême vieillesse. Fermiers du baron pour la plupart, ils devaient au droit qu'ils avaient de s'attribuer le tiers de la contribution du petit domaine exploité par chacun d'eux le privilége d'être inscrits sur la liste des plus imposés de la commune; c'est dire assez qu'ils se trouvaient sous la direction immédiate, ou plutôt dans la dépendance absolue du propriétaire dont ils cultivaient les vignes et les champs.

Pour être moins directe, l'influence du baron sur les autres électeurs communaux n'était pas moins grande, car il n'était aucun d'entre eux auquel il n'eût rendu quelque service. Depuis surtout qu'il avait fixé définitivement sa résidence dans sa terre natale, le gentilhomme campagnard était devenu, pour les paysans de Châteaugiron-le-Vieil, une sorte de providence parfois bourrue et même emportée, mais toujours bienfaisante et généreuse. La petite pharmacie qu'il avait établie dans sa maison était à la disposition des malades, tandis que des aliments plus sains et plus substantiels que ceux dont ils avaient l'habitude étaient journellement portés par ses ordres aux pauvres convalescents. Au grand regret de M. Bobilier, qui l'accusait tout bas d'empiéter sur ses attributions, il était l'arbitre des habitants du vieux village lorsqu'il s'élevait entre eux quelque différend. Mais autant dans ce cas il mettait de soin à rétablir la concorde, autant il montrait de zèle et d'énergie à soutenir leurs intérêts lorsqu'ils se trouvaient engagés dans quelque débat avec leurs outrecuidants voisins les bourgeois de Châteaugiron-le-Bourg.

Pour ces différentes raisons et pour d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, M. de Vaudrey était chéri et respecté dans le pays ; à ces deux sentiments se mêlait, il est vrai, une sorte de crainte motivée par le châtiment qu'il avait cru devoir infliger de sa propre main à deux ou trois méchants drôles habitués à tenir le haut du pavé, et qui, dans les commencements de son séjour, s'étaient permis d'affecter envers lui, en haine de sa fortune et de sa naissance, des manières grossièrement impertinentes. Corrigés sans délai ni rémission par la plus rude volée de bois vert que puisse appliquer un poignet vigoureux, ces coqs de village avaient dès lors porté la crête basse, et leur mésaventure avait inspiré à tous ceux qui auraient pu être tentés d'imiter leur insolence une frayeur salutaire qui n'avait nui en aucune manière à la considération et à l'attachement dont était entouré le baron.

— C'est la poudre, disaient en parlant de lui les habitants de Châteaugiron-le-Vieil, et quand il vous regarde de travers il faut marcher droit; mais c'est égal, nous l'aimons tous, car il n'est pas fier et il est juste.

Au moment dont nous parlons, le repas était commencé depuis quelque temps.

Grégoire Rabusson présidait à l'une des tables. En voyant l'émeute complétement dispersée, le baron avait ordonné au futur maire de remonter à Châteaugiron-le-Vieil en attendant qu'il pût y retourner lui-même, et de faire servir sans délai le dîner retardé jusqu'alors, au grand désappointement des invités.

La seconde table avait pour président un des principaux fermiers du baron : c'était un vieillard à cheveux blancs et à physionomie patriarcale, qui occupait un rang distingué parmi les anciens du village et qui avait à la bouche, presque aussi souvent que M. Bobilier lui-même, dont il était le contemporain, le nom de la grande marquise Rengarde de Châteaugiron, Montboissieux en son nom.

Vis-à-vis de Rabusson était assis le père Coquart, le seul parmi les convives qui fût étranger à la commune; sa parenté avec l'ex-garde-chasse, dont il était l'oncle maternel, lui avait attiré cette distinction aussi agréable que flatteuse.

Quoiqu'on mangeât fort et qu'on bût de même, car les plats couverts de mets non moins plantureux que les demi-moutons rôtis et les dos de porcs engraissés, menu habituel des héros d'Homère, semblaient défier les appétits les plus robustes, tandis qu'un gros tonneau où l'on allait remplir les bouteilles à mesure qu'elles se vidaient provoquait la soif et partant la gaieté, la conversation cependant était aussi bruyante qu'animée. La victoire éclatante que venait de remporter le vieux village sur son insolent voisin fournissait à la conversation un texte intarissable ; la joie du triomphe brillait dans tous les yeux. D'une table à l'autre s'échangeaient mille propos joyeux, mille plaisanteries dont les *bourgeois d'en bas* fournissaient nécessairement le sujet, mille fanfaronnades inoffensives telles qu'il en échappe souvent aux gens longtemps opprimés, dans l'enivrement où les jette leur émancipation.

Un incident surtout avait porté au comble l'allégresse moqueuse des convives ; c'était le récit fait par Rabusson de la scène qui avait eu lieu sur la place du château quelques instants auparavant, scène à laquelle le baron, Rabusson lui-même et le terrible Sultan avaient pris une part si brillante et si décisive. Pour satisfaire la curiosité de ses auditeurs, l'ex-garde-chasse avait dû recommencer plusieurs fois sa narration, et à chaque reprise les applaudissements et les rires avaient éclaté par redoublements.

— Notre colonel a-t-il bien fait de frotter les oreilles à ce faiseur d'embarras de Toussaint Gilles ! s'écria un gros paysan qui avait eu un procès avec l'aubergiste.

A part les vieillards du village qui avaient vu la fin de l'ancien régime, et qui en conséquence donnaient à M. de Vaudrey son titre de baron, tous les autres paysans de

Châteaugiron-le-Vieil, à l'exemple de Rabusson, disaient en parlant de lui : *le colonel*, ou mieux encore, *notre colonel !*

— Quel malheur que notre colonel nous ait défendu de l'accompagner ! dit à son tour un robuste vigneron en brandissant sa fourchette d'un air belliqueux ; comme je vous aurais aussi rossé avec plaisir et agrément mon bourgeois de Châteaugiron !

— Et moi, le mien donc ! ajouta un troisième.

— Moi, un de chaque main, dit un autre connu par ses fanfaronnades.

— Au moins, Rabusson, reprit le gros paysan, as-tu donné un atout un peu soigné à ce gredin de Gautherot qui prétend que ses côtelettes sont trop bonnes pour nous autres de Châteaugiron-le-Vieil ?

— Tout ce que je puis vous dire, répondit Rabusson qui ne paraissait éprouver aucune répugnance à célébrer ses propres exploits ; tout ce que je puis vous dire, c'est que quand le boucher s'est relevé, le sang lui sortait par le nez et par la bouche ni plus ni moins que le vin va sortir de cette bouteille.

En achevant ces mots, le victorieux Grégoire versa à boire à son voisin de droite.

— Il n'a pas demandé son reste ? demanda le vigneron.

— Il a trouvé sans doute qu'il avait assez de dents de moins dans la bouche comme ça, répliqua Rabusson, qui cette fois remplit à plein bord le verre de son voisin de gauche.

— Ce qui devait être joliment drôle, dit le père Coquart en s'armant de son côté d'une bouteille, c'est la figure de Laverdun quand Sultan lui a sauté au cou ; je donnerais bien vingt sous pour m'être trouvé là. Viens ici, Sultan, poursuivit le vieux paysan en s'adressant au redoutable dogue qui se promenait fièrement autour des tables et semblait prêter une oreille complaisante au récit de ses

prouesses ; viens ici, mon joli chien, viens ici, mon mignon, tiens voilà pour te récompenser.

Le père Coquard jeta à terre un gros os qu'un chien de bonne maison pouvait ronger sans déshonneur tant il était encore garni de chair ; mais au lieu d'accepter avec empressement et reconnaissance ce cadeau amical, ainsi que s'y attendait le donateur, Sultan, qui avait le nez tourné vers l'entrée de la grange, renifla subitement à plusieurs reprises, et se précipita ensuite dehors en aboyant joyeusement.

— Voici le colonel, dit Rabusson, d'une voix sonore.

— Voici le colonel ! voici notre colonel ! répétèrent en chœur les convives.

Par un mouvement électrique tout le monde se leva.

Presque au même instant M. de Vaudrey entra dans la grange.

XVII

LA COMMUNE AFFRANCHIE (SUITE).

En revenant dans sa maison après avoir pris une part active aux divers événements de cette journée orageuse, M. de Vaudrey éprouva une satisfaction véritable, car ni sa réconciliation avec Héraclius, ni son indulgente sympathie pour madame Grandperrin, ni son affection naissante pour la marquise, ne lui avaient fait complètement perdre de vue le triomphe qu'il venait de remporter sur les bourgeois de Châteaugiron, et il lui tardait de rejoindre les membres de la nouvelle commune pour célébrer avec eux cette victoire si longtemps disputée.

A sa vue, une acclamation générale fit retentir les voûtes de la salle du banquet.

— Vive monsieur le baron ! s'écrièrent les vieillards.

A quoi les hommes faits et les jeunes gens ripostèrent par cet autre cri plus éclatant encore : — Vive notre colonel !

Le gentilhomme campagnard accueillit par un sourire de bonne humeur ces démonstrations bruyantes ; mais comme elles menaçaient de se prolonger indéfiniment, il agita une de ses mains en l'air pour y mettre un terme.

Le silence s'établit aussitôt.

— Vous laissez refroidir le dîner, dit le baron à haute voix ; au dessert vous crierez tant qu'il vous plaira ; mais maintenant il s'agit de manger et de boire.

Le conseil parut excellent à suivre, et toutes les mâchoires se remirent à l'œuvre avec l'émulation la plus exemplaire.

Au rebours de certains coureurs de popularité qui, aux jours décisifs, s'attablent dans les cabarets du village avec les électeurs en blouse, quoique leur vanité en rougisse secrètement, M. de Vaudrey, d'un esprit fort libéral au fond, avait soin de maintenir en toute occasion la distance que le hasard avait mise entre lui et les autres habitants de Châteaugiron-le-Vieil. Il traitait les paysans de son village comme il avait traité naguère les soldats de son régiment, sans leur montrer aucune morgue, mais aussi sans leur permettre la moindre familiarité, car il savait que c'est sur l'un ou l'autre de ces écueils qu'échouent d'ordinaire les gens d'un certain rang, lorsqu'ils ont quelques rapports avec leurs inférieurs.

Au lieu de s'asseoir au banquet ainsi que n'y eût pas manqué à sa place plus d'un seigneur châtelain, le baron alluma un cigare et fit lentement le tour des tables en s'arrêtant de temps en temps pour adresser la parole à quelques-uns des convives dont pas un n'eût osé se permettre de prendre l'initiative. Les vieillards surtout étaient l'objet de cette distinction, et ils s'en montraient aussi fiers que reconnaissants.

Lorsque le robuste appétit de ses hôtes lui parut enfin

complètement rassasié, M. de Vaudrey se fit apporter un verre et prit une bouteille sur une des tables.

— Messieurs les électeurs communaux, dit-il alors en développant sa voix sonore, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire autrefois pour commander la manœuvre à ses cuirassiers.

En s'entendant donner pour la première fois le titre auquel ils n'avaient droit que depuis quelques heures seulement, les paysans se regardèrent d'abord d'un air ébahi, comme si on leur eût lancé quelque brocard peu intelligible ; mais la physionomie calme et ouverte du baron leur fit comprendre qu'il parlait sérieusement et n'avait en aucune manière l'intention de se moquer d'eux ; rassurés sur ce point, ils s'apprivoisèrent bientôt avec leur dignité nouvelle, et se redressèrent orgueilleusement sur leurs bancs.

— Remplissez vos verres jusqu'au bord, ajouta le baron qui joignit l'exemple au précepte.

Ce commandement fut ponctuellement exécuté.

Dans la plupart des banquets où se perpétue la coutume des toasts, il est d'usage de porter d'abord la santé du roi, *ab Jove principium!* Mais le carliste endurci crut devoir se dispenser de cette formalité.

— Nous allons boire, dit-il, à la prospérité de la commune de Châteaugiron-le-Vieil.

Un hurrah d'enthousiasme accueillit ce toast qui répondait si bien à l'attente des convives.

— Au commencement de la révolution, poursuivit le baron, quand le calme se fut rétabli, une grande injustice avait été commise à votre égard ; après bien des années, cette injustice vient enfin d'être réparée : mieux vaut tard que jamais. Dorénavant, vous ne partagerez votre affouage avec personne, et messieurs nos voisins, au lieu de se chauffer de votre bois, comme ils l'ont fait pendant quarante ans, auront la bonté de se pourvoir ailleurs.

— Doivent-ils rager! interrompit une voix qui rentra aussitôt dans le silence.

— Au lieu de faire des corvées pour entretenir leurs chemins, vous travaillerez aux vôtres, continua le gentilhomme campagnard.

— Ce n'est pas pour vous flatter, dit le père Coquard à l'un de ses voisins, mais vos chemins ont bon besoin qu'on y travaille; pas plus tard que ce matin, j'ai manqué de me casser le cou deux fois en montant ici.

— Ce n'est pas tant nos chemins qui sont mauvais que vos yeux qui ne valent plus rien, répondit le voisin avec la susceptibilité d'un citoyen qui ne souffre pas qu'à raison ou à tort on critique devant lui sa patrie.

— Ensuite, ajouta le baron, au lieu de voir l'argent provenant de la vente de votre quart de réserve appliqué à des dépenses dont vous n'avez retiré jusqu'ici ni avantage, ni agrément, ni profit, c'est vous qui désormais en disposerez; et pour en faire un emploi utile, vous n'aurez que l'embarras du choix; car ici tout est à améliorer, ou plutôt tout est à créer.

— C'est diablement vrai, dit à demi-voix le père Coquard, les chemins d'abord, de vrais casse-cou où l'on dégringole dans les ornières en plein midi.

— Enfin, reprit M. de Vaudrey, au lieu de rester à la merci de messieurs les bourgeois d'en bas, et vous savez si leur domination est douce et juste, vous administrerez vous-mêmes vos affaires, et vous serez les maîtres chez vous.

— C'est ça qui sera flatteur et agréable, fit observer Rabusson à ses voisins.

— Depuis hier un changement aussi avantageux qu'inespéré s'est donc accompli dans votre condition; ce changement à qui le devez-vous?

— A vous, monsieur le baron; à vous, mon colonel, répondirent d'une voix unanime les paysans.

— Vous dites vrai, reprit d'un ton grave le gentilhomme

campagnard ; si aujourd'hui vous êtes délivrés du joug que vous ont imposé pendant trop longtemps vos voisins, c'est à mes efforts persévérants que vous le devez. Après deux ans de lutte, j'ai enfin atteint mon but : votre émancipation. Maintenant que la victoire est certaine, ma tâche est terminée, et il ne me reste plus qu'à souhaiter à votre commune des administrateurs éclairés et intelligents, qui sachent exploiter, dans l'intérêt de tous, les éléments de prospérité qu'elle renferme.

Un murmure confus suivit ces dernières paroles. Tandis que le baron remettait à un domestique le verre qu'il venait de vider, et portait de nouveau son cigare à ses lèvres, les convives échangèrent des regards où l'on pouvait lire un désappointement mêlé d'inquiétude. A la fin, après s'être entretenu quelque temps à voix basse avec ses voisins, le vieux fermier qui présidait à l'une des tables se leva et adressa au gentilhomme campagnard un salut révérencieux.

— Pardon, excuse, monsieur le baron, dit-il, mais avec votre permission, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Parlez, père Fournier, répondit M. de Vaudrey avec une bienveillance prononcée ; vous savez que je vous écoute toujours avec plaisir.

— Vous êtes bien bon, monsieur le baron ; d'ailleurs c'est votre habitude d'être bon, et voilà pourquoi ce que vous venez de nous dire nous a mis la puce à l'oreille à tous.

— Pourquoi ça, père Fournier ?

— Dame, monsieur le baron, reprit le paysan en se grattant l'oreille comme s'il y eût senti en effet la morsure de l'insecte dont il venait de parler figurément, il nous paraît, sauf votre respect, que maintenant que vous nous avez fait rendre notre commune, vous avez envie de nous planter là.

— Vous planter là ! Non, répondit le baron avec un sou-

rire involontaire ; j'aime notre vieux village, et plus que jamais je suis décidé à ne plus le quitter.

— Et c'est bien le plus grand bonheur qui puisse arriver aux gens de Châteaugiron-le-Vieil, dit sentencieusement l'oncle de Rabusson.

— J'entends ce que je veux dire, reprit le père Fournier en hochant la tête.

— C'est possible, répliqua M. de Vaudrey toujours souriant, mais moi je ne l'entends pas du tout.

— A quoi sert de tant barguigner? dit en se levant à son tour le vigneron dont nous avons déjà parlé, je vais vous expliquer ça en deux mots, mon colonel. Ce que vous venez de dire nous fait craindre que vous ne vouliez plus vous mêler de nos affaires.

— Il y a assez longtemps que je m'en mêle, il est juste que je m'occupe maintenant des miennes.

— Pour lors, répliqua le vigneron, c'est un coup de serpe que vous venez de donner au beau milieu de notre satisfaction.

— C'est ce que je voulais dire, reprit le père Fournier. Si monsieur le baron nous met la bride sur le cou, nous irons de travers ni plus ni moins que des chevaux borgnes, et à la première ornière, la charette versera.

— C'est vrai, dit un autre paysan, l'un voudra tirer à dià, l'autre à hubau, et tout ira à la diable.

— Tandis que si notre colonel garde le fouet, ajouta un troisième en continuant la comparaison, il n'y a pas de danger que l'attelage fasse des siennes.

— La commune gouvernée par notre colonel, c'est une vigne de bon plant, dit le vigneron d'un ton doctoral, gouvernée par un autre, ce ne sera plus que du méchant gamet, et pour lors je ne donnerais pas cinq sous de la vendange.

L'impulsion était donnée, et de toutes les parties des deux tables s'élevèrent des réclamations respectueuses,

mais énergiques, contre le parti que semblait avoir pris le gentilhomme campagnard.

D'un geste calme, M. de Vaudrey apaisa ce tumulte croissant.

— Entendons-nous! dit-il quand le silence fut rétabli ; vous tenez donc beaucoup à ce que je m'occupe encore de vos affaires?

— Oui, monsieur le baron, oui, mon colonel, s'écrièrent tous les paysans d'un accord unanime; il n'y a que vous qui puissiez conduire comme il faut notre commune.

— Si nous tenons à ce que vous vous mêliez de nos affaires, mon colonel! s'écria un des plus exaltés; c'est-à-dire que si vous ne vous en mêlez plus, tout sera sens dessus dessous, et cela fera joliment rire les bourgeois d'en bas.

— D'abord si notre colonel nous abandonne, dit un autre avec une certaine emphase, moi je donne ma démisison d'électeur, et la commune ira ensuite comme elle pourra.

— Nous n'avons confiance qu'en vous, mon colonel!

— Vous ne voudriez pas, monsieur le baron, nous laisser comme ça dans l'embarras !

— Ce n'était pas la peine de nous faire rendre notre commune !

— Sans vous, mon colonel, jamais nous ne nous en tirerons !

— Allons! allons ; calmez-vous, dit le baron, intérieurement flatté de ces instances, dont la sincérité ne pouvait être suspecte ; puisque vous y tenez, je ne refuserai pas de vous donner dans l'occasion quelques conseils.

— A la bonne heure ! s'écria le vigneron d'un air joyeux, voilà notre gamet qui redevient du pineau !

— Silence, Jacquinet, s'écria le gentilhomme campagnard, qui ajouta en s'adressant à tous les convives : Je consens donc à vous donner des conseils quand vous en aurez besoin, mais à une condition.

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur le baron, répondirent plusieurs paysans à la fois.

— Ma condition, reprit M. de Vaudrey en élevant la voix, c'est que lorsque je vous aurai donné un conseil, vous le suivrez sans hésitation et sans discussion.

— C'est trop juste, monsieur le baron, répondit le père Fournier en s'inclinant respectueusement.

— Il ferait beau voir, mon colonel, dit le vigneron Jacquinet, qu'on se permît d'y regarder après vous!

— Acceptez-vous ma condition?

— Nous l'acceptons, nous l'acceptons! répondirent à la fois la plupart des paysans.

— Vous me semblez tous d'accord; cependant il pourrait se trouver parmi vous quelqu'un qui fût d'un autre avis.

— Il ferait beau voir! répéta le robuste vigneron en promenant de tous côtés un regard qui semblait défier les opposants, si toutefois il y en avait, de manifester leur opinion.

— Silence donc Jacquinet! interrompit sévèrement le baron; si quelqu'un ici n'a pas en moi la confiance la plus absolue, s'il croit que d'autres conseils peuvent être préférables aux miens, qu'il le dise hautement.

Le plus profond silence régna dans la grange.

En réalité, M. de Vaudrey n'avait pas la moindre envie de renoncer à l'ascendant qu'il avait exercé jusqu'alors sur les habitants du vieux village. Son seul but, en les menaçant d'une abdication, était de leur faire comprendre le besoin qu'ils avaient de lui, et, comme on dit en style constitutionnel, de retremper son autorité dans le suffrage populaire.

— Vous êtes donc unanimes, reprit-il en voyant que pas un des assistants ne réclamait la parole; en ce cas, je consens à vous continuer mes conseils comme par le passé, et puisque nous voici réunis, autant vaut causer tout de suite des prochaines élections.

Les paysans prêtèrent l'oreille d'un air de vif intérêt

— Vous serez convoqués dans un mois environ pour nommer vos conseillers municipaux au nombre de dix. Afin d'éviter qu'on perde un temps précieux et pour prévenir les petites cabales qui ne manqueraient pas de s'élever, car vous êtes tous plus ou moins têtus, glorieux et chicaniers...

Un rire de bonne humeur accueillit cette boutade du baron.

— Pour abréger donc, poursuivit-il, j'ai dressé une liste de dix d'entre vous qui me paraissent les plus capables d'exercer les fonctions de conseiller municipal. Si cette liste vous convient, vous n'aurez qu'à donner vos voix à ceux qui s'y trouvent inscrits ; du reste, je vous le répète, ce n'est qu'un conseil que je vous donne là, et vous êtes parfaitement libres de ne pas le suivre.

— Pas si niais que de ne pas le suivre ! dit un madré paysan qui savait d'avance que son nom se trouvait parmi ceux des élus ; vous nous planteriez là, monsieur le baron, et alors tout irait à la débandade.

— Rabusson, reprit M. de Vaudrey, donne lecture à ces messieurs de la liste des conseillers municipaux qu'ils nommeront à la prochaine élection.

Le futur maire tira de sa poche un papier sur lequel se trouvaient inscrits dix noms, le sien en tête.

Un murmure d'approbation suivit la lecture de cette liste ; car si le gentilhomme campagnard n'avait pas le moindre goût pour la théorie du pouvoir partagé, il était en revanche aussi clairvoyant que juste ; et pour composer le conseil municipal de la nouvelle commune, il avait choisi les plus honnêtes et les plus capables. L'élection la plus sérieusement pratiquée n'aurait pu donner un meilleur résultat, et selon toute apparence elle eût eu la main un peu moins heureuse.

— C'est ça ! — Voilà ce qu'il nous faut ! — Notre colonel a choisi les bons ! — Ça fera un fameux conseil munici-

pal ! s'écrièrent à l'envie les électeurs délivrés ainsi de l'embarras du choix.

— Ceux d'entre vous qui ne savent pas écrire, reprit le baron, dicteront leurs bulletins à Rabusson, au père Fournier ou à moi-même.

— C'est entendu, monsieur le baron, vous verrez que ça ira-tout seul.

— La liste dont vous venez d'entendre la lecture vous convient-elle ?

— Oui, oui !

— Y a-t-il des opposants?

— Pas un seul ! Il ferait beau voir !

— Ainsi donc, il y a unanimité ?

— Oui, oui ! il y a unanimité.

— En ce cas, voilà notre élection faite, dit M. de Vaudrey, qui ajouta mentalement : Je voudrais bien que Platon, Fénelon et autres faiseurs d'utopie assistassent à cette petite leçon de gouvernement pratique ; je crois qu'ils seraient forcés de reconnaître qu'auprès de la manière simple, nette et expéditive dont je mène les affaires de Châteaugiron-le-Vieil, leur République et leur ville de Salente ne sont que des rêveries creuses.

XVIII

LA COMMUNE AFFRANCHIE (SUITE).

Les conseillers municipaux improvisés se rengorgeaient sur leurs bancs et recevaient les félicitations de leurs voisins.

— Je m'adresse maintenant, reprit le baron, aux dix d'entre vous dont les noms viennent d'être lus par Rabusson, et que je regarde dès à présent comme composant le nou-

veau conseil municipal. Aussitôt que nos biens communaux auront été séparés de ceux du bourg, on procédera à la vente de notre quart de réserve, et dès votre première session vous pourrez vous occuper des améliorations d'intérêt public dont je vous parlais tout à l'heure. La plus urgente de toutes, selon moi, c'est la construction d'une fontaine.

— C'est bien vrai, dirent plusieurs voix à la fois ; à dix lieues à la ronde, il n'y a peut-être que nous qui n'ayons pas de fontaine.

— Dire que ces gueux de bourgeois d'en bas, qui se chauffent de notre bois depuis quarante ans n'ont jamais voulu lâcher un sou pour qu'on nous en construise une !

— Avec ça que par la sécheresse qu'il fait depuis deux mois nos citernes sont à sec, en sorte que nous n'aurons bientôt plus d'eau à boire.

— Ça, ne serait qu'un demi-mal, car la vendange sera belle, dit le vigneron Jacquinet : mais une supposition que le feu prenne au village, qu'est-ce que nous ferons avec nos citernes vides ? Nous serons brûlés avant d'avoir eu le temps de crier miséricorde.

— Il est sûr et certain qu'une fontaine nous serait bien utile, dit à son tour le vieux fermier, mais, ajouta-t-il en s'adressant au baron avec une sorte d'hésitation, j'espérais qu'avant tout on s'occuperait de restaurer notre pauvre église.

— Père Fournier, répondit M. de Vaudrey avec un accent de bienveillance, vous n'allez à la messe que le dimanche, tandis qu'il vous faut de l'eau tous les jours ; ainsi donc la fontaine avant tout, et l'église ensuite.

— Mais monsieur le baron, reprit le vieillard d'un air attendri, pourvu qu'on nous permette de la rouvrir, cette chère église !

— Comme si notre colonel, qui est le proche parent de monseigneur l'évêque, n'était pas sûr de la faire rouvrir quand ça lui plaira ! s'écria Jacquinet en haussant les épaules :

— Tranquillisez-vous, père Fournier, dit le gentilhomme

campagnard, notre église sera rouverte, c'est moi qui vous le promets, et si le budget de la commune ne permet pas d'offrir un supplément de traitement pour obtenir un curé à demeure, du moins nous aurons un prêtre qui viendra tous les dimanches, et nous ne serons plus obligés par les plus mauvais temps d'hiver, de descendre à Châteaugiron-le-Bourg pour entendre la messe.

— Il est sûr que quand il pleut, ou quand il gèle, les chemins ne sont pas commodes, dit un des paysans.

— Je crois bien, lui répondit le père Coquard ; on s'y casse le cou dans vos chemins quand il fait beau, qu'est-ce que ça doit être par le mauvais temps ?

— Cette pauvre chère église ! dit un vieillard qui semblait être le doyen de la réunion ; quel malheur que ces brigands du temps de la première révolution aient fondu notre cloche pour en faire des gros sous !

— C'était madame la marquise Rengarde de Châteaugiron qui en avait été la marraine, ajouta le père Fournier en hochant mélancoliquement la tête au souvenir de ces grandeurs éclipsées ; quelle cloche, monsieur le baron ! Quoique vous soyez bien plus jeune que nous, vous devez vous la rappeler ?

— Je me la rappelle, en effet, répondit M. de Vaudrey.

— Quand il faisait de la bise et qu'elle sonnait à toute volée, on l'entendait autant dire jusqu'à Rancenay, reprit le plus âgé des vieillards.

— Celle du bourg n'était qu'une clochette à côté, dit à son tour le père Fournier, aussi fallait voir comme les bourgeois enrageaient toutes les fois qu'on mettait la nôtre en branle ! Ah ! jamais nous n'en entendrons une pareille !

— Pourquoi pas ? interrompit le baron à qui les naïfs regrets de ces anciens du village arrachèrent un sourire plein de bonhomie ; pour célébrer la restauration de notre église mon intention est de lui faire cadeau d'une cloche.

— Bien vrai, monsieur le baron? s'écrièrent à la fois les deux vieillards d'une voix émue.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Je vous promets de plus que cette cloche sera encore plus grosse que l'ancienne, et qu'elle aura aussi pour marraine une marquise de Châteaugiron. Serez-vous contents?

— Ce seraient de fiers gueux s'ils ne l'étaient pas, s'écria le père Coquard avec un attendrissement subit, auquel le vin qu'il avait bu à plein verre depuis le commencement du banquet n'était pas complétement étranger.

— Si nous serons contents, monsieur le baron! répondit le père Fournier, qui ne put en dire davantage, car son émotion lui coupa la parole.

— Ah! monsieur le baron, dit le vénérable doyen du village en portant à ses yeux le revers de sa main calleuse et ridée, je suis déjà si content pour ma part, que ça me donne envie de pleurer comme quand j'ai perdu ma pauvre femme, et je n'aurais plus rien à désirer au monde, si tant seulement vous nous faisiez rendre notre cher bienheureux saint Gontran.

— Vous voulez dire le reliquaire qui est à l'église du bourg?

— Oui, monsieur le baron, dit un autre vieillard; c'est, sans faire tort aux autres, la relique la plus miraculeuse qu'il y avait à vingt lieues à la ronde; aussi ces gredins de bourgeois d'en bas ont-ils bien eu soin de nous la voler quand on a rouvert leur église.

— Je ne peux pas vous promettre qu'on vous la restituera, répondit M. de Vaudrey; mais écoutez : notre évêque, qui arrive de Rome, en a rapporté plusieurs reliques d'un grand prix, entre autres quelques os de sainte Philomène, et je ne doute pas qu'il ne consente à m'en donner un pour notre église. Il me semble que cela pourrait remplacer le doigt du bienheureux saint Gontran.

Les anciens du village se regardèrent un instant comme

font des gens à qui l'on propose un marché qui les intéresse tous; mais bientôt un hochement de tête général annonça que l'offre du gentilhomme campagnard n'avait obtenu près de ces âmes dévotes qu'un fort médiocre succès.

— Monsieur le baron, nous vous remercions bien, dit le père Fournier en prenant la parole au nom des autres vieillards ; voyez-vous, la confiance, ça ne se commande pas. Nous ne voulons pas dire du mal de cette Philomène, c'est peut-être une grande sainte, mais ça ne peut pas approcher de notre saint Gontran.

— Nous aimerions mieux notre petit doigt de saint Gontran que tout le corps de cette Philomène, dont personne n'a jamais entendu parler dans le pays, ajouta un autre vieux paysan d'un air assez dédaigneux ; ce doit être une nouvelle sainte.

— En effet, répondit M. de Vaudrey en réprimant un sourire, il n'y a pas fort longtemps qu'elle est canonisée.

— Qu'est-ce que je disais? Eh bien ? monsieur le baron, les nouveaux saints, c'est bon pour les nouveaux villages ; par exemple ceux de Rancenay, qui n'existaient pas hier, sont tous fiers de leur dent de sainte Colette, dont nous ne voudrions pas pour rien ; car, je le demande, qu'est-ce qui se soucie de sainte Colette ?

— Allons, allons, père Richard, interrompit le baron en riant tout à fait, soyez plus respectueux envers sainte Philomène et sainte Colette, dont les reliques, soyez-en sûr, en valent bien d'autres. Puisque vous n'avez foi qu'en votre saint Gontran, MM. les bourgeois vous restitueront son doigt, je vous le promets, dussions-nous prendre leur église d'assaut.

Cette assurance ramena la joie sur le front des vieillards et par esprit de corps, sinon par une dévotion bien vive, les moins âgés des convives partagèrent l'allégresse qu'inspirait à leurs anciens la perspective de rentrer bientôt en

possession de l'os du métacarpe du bienheureux roi de Bourgogne.

Après que M. de Vaudrey eut expliqué aux futurs conseillers municipaux, toujours sous forme de conseils, les améliorations administratives qui lui paraissaient les plus urgentes, et qui furent votées d'avance à l'unanimité, les convives quittèrent enfin la table, mais la fête ne fut pas terminée pour cela ; on dansa gaîment sur le coteau comme on l'avait fait la veille dans le vallon, et quand la nuit fut venue, un feu d'artifice tiré sur la terrasse du baron, compléta dignement cette journée de triomphe.

Parmi les personnes qui des jardins du château assistaient à ce spectacle pyrotechnique, deux semblaient préférer la solitude et l'obscurité aux plus éblouissantes arabesques des fusées et des chandelles romaines, c'étaient la douairière de Bonvalot et le vicomte de Langerac.

XIX

LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

Depuis plus de six mois, Adrien de Langerac, autrement dit Pichot, poursuivait avec une persévérance digne d'une meilleure cause un plan qui, en cas de succès, devait singulièrement améliorer sa condition aussi précaire qu'équivoque. Il ne s'agissait de rien moins que d'épouser en légitime et indissoluble mariage les deux ou trois millions qui composaient la fortune personnelle de madame de Bonvalot. Pour un homme habitué à vivre d'industrie, la proie était appétissante ; aussi le pseudo-vicomte avait-il accompli des prodiges de ruse et d'adresse pour s'en assurer la possession, et voilà qu'au moment où il se croyait certain de

réussir, deux contre-temps imprévus menaçaient de lui arracher cette victoire à demi-gagnée : l'un de ces contre-temps était M. de Boisjoly, l'autre s'appelait le baron de Vaudrey.

— Me voici entre deux écueils, se dit-il lorsque l'ordre fut rétabli au château ; à droite cet intrigant de Miron, qui me connaît trop bien ; à gauche ce colosse campagnard, qui tôt ou tard me reconnaîtra, si même ce n'est déjà fait ; car il me regardait tout à l'heure avec une attention étrange. Si je ne parviens pas à les éviter l'un et l'autre, je suis noyé inévitablement ; il faut agir sans délai, et avant tout me réconcilier avec Miron, car vindicatif et plein de fiel, il est de beaucoup le plus à craindre des deux. J'ai fait ce matin un vrai pas de clerc, poursuivit l'ancien gratte-papier sans chercher une plaisanterie ; qu'avais-je besoin de réveiller cette vieille affaire, et que m'importait qu'en passant par les mains de ce filou patelin le portefeuille du duc de Chérizac se fût allégé de quelques billets de banque ? Pourvu qu'il soit encore temps de réparer ma sottise !

La conclusion de ce soliloque fut un petit billet par lequel Langerac demandait à M. de Boisjoly un second entretien. A peine eut-il confié cette missive à l'un des domestiques du château, qu'on lui remit une lettre du conseiller de préfecture.

— Un second pas de clerc que je viens de faire là ! se dit-il après l'avoir lue ; le drôle a au moins aussi peur de moi que j'ai peur de lui, et si je n'étais moins pressé, j'aurais conservé l'avantage de la position.

Un instant après, le vicomte de Langerac et M. de Boisjoly se trouvaient de nouveau en présence dans la chambre occupée par ce dernier à l'auberge du *Cheval-Patriote*.

— Il faut avouer, mon cher, que pour des Gascons nous nous sommes montrés ce matin passablement sots et ridicules ? dit le conseiller de préfecture, qui prit un air riant et dégagé pour aller au-devant de son compatriote.

— C'est ce que je me disais tout à l'heure, répondit Langerac en s'efforçant de se mettre au niveau de cet enjouement factice.

— Notre conduite a vraiment été celle de deux enfants.

— Tranchons le mot : de deux niais.

— Je suis charmé de voir que l'esprit et le bon sens vous sont revenus aussi vite qu'à moi.

— A peine sorti d'ici, je me suis repenti de ce qui venait de se passer.

— Quelle folie de part et d'autre, n'est-il pas vrai ?

— Quelle extravagance !

— De vieux amis comme nous, se brouiller pour une misère !

— C'était absurde de tous points ; car, je vous le demande, mon cher Boisjoly, que mon ami Châteaugiron ou M. Grandperrin soit nommé membre de ce conseil-général, est-ce une raison pour que vous et moi nous nous arrachions les yeux comme deux coqs de combat ?

— C'est que vous avez raison dit le conseiller de préfecture avec un rire affecté ; j'ai vu le moment où, à la lettre, nous allions nous arracher les yeux. Mais voilà comme nous sommes, nous autres méridionaux, dont les veines contiennent plus de salpêtre que de sang ; pour un mot entendu de travers, nous prenons la mouche, et une fois lancés, nous allons, nous allons, il n'y a plus moyen de nous retenir.

— Et si dans le feu de la dispute un gros pavé bien lourd se trouve sous notre main, nous commençons par nous le jeter à la tête, sauf à reconnaître plus tard que nous avons eu tort.

— Ah ça ! en fait de pavés plus ou moins lourds, il est bien entendu que nous retirons de part et d'autre les expressions un peu trop vertes qui ont pu nous échapper ce matin ?

— Comment donc ! est-ce que vous y avez attaché la

moindre importance ? Pour ma part, je n'y pense déjà plus.

— Et vous avez raison. Dans la colère on fait des armes de tout, du faux comme du vrai : une calomnie bien absurde traîne-t-elle dans le ruisseau ? on la ramasse sans scrupule pour en éclabousser son adversaire. Par exemple, pour m'exécuter complètement, ce procès Dufailly dont je me suis servi contre vous en guise d'assommoir, pensez-vous que je croie un seul mot de ce que m'en ont dit vos anciens camarades de l'étude de maître Huguenin ?

— Ah !... que vous ont-ils dit, ces venimeux personnages ? demanda Langerac, en rougissant malgré lui.

— Vous savez bien... de l'argent reçu de Dufailly... des pièces soustraites à l'étude... enfin l'histoire la plus absurde, et dont, je vous le répète, je n'ai jamais cru le premier mot.

— C'est une justice que vous m'avez rendue, mais je dois dire qu'à mon tour je n'ai jamais ajouté foi aux bruits injurieux qui ont pu courir sur votre compte ; et si dans un moment de vivacité je vous ai parlé du portefeuille du duc de Chérizac...

— Ah ! oui, à propos, interrompit M. de Boisjoly, dont l'éternel sourire avait en ce moment quelque chose de convulsif, qu'est-ce que c'est que ce conte de portefeuille? Je n'ai pas bien compris ce que vous vouliez dire.

— Mon Dieu ! comme vous en conveniez vous-même tout à l'heure, dans la colère toutes les armes semblent bonnes, et pour avoir le plaisir de blesser son ennemi, on se fait au besoin l'écho des calomnies les plus extravagantes.

— Mais enfin... de quoi est-il question ?

— Il est impossible que vous n'en ayez jamais entendu parler ?

— Jamais, je vous le jure.

— Eh bien ! il s'agit de ces dix mille francs en billets de banque qui disparurent un beau matin du portefeuille que le duc de Chérizac, en rentrant chez lui, avait l'habitude de poser sur son bureau.

— Ah !... en effet, je crois me souvenir... Mais en quoi puis-je être mêlé à cette affaire ?

— C'est ce que j'ai demandé aux personnes qui m'en ont parlé, dit Langerac en affectant un air benin qui contrastait avec la physionomie contractée du conseiller de préfecture.

— Et ces personnes vous ont répondu ?

— Un mensonge, bien certainement.

— Un mensonge ?

— Abominable. Ne prétendaient-elles pas tenir d'une source certaine que les billets de banque en question avaient passé du portefeuille du duc de Chérizac dans le vôtre.

— Quelle odieuse calomnie ! s'écria M. de Boisjoly d'un air d'indignation.

— Que voulez-vous, mon cher ! chacun a ses ennemis : les miens ont imaginé pour me nuire cette belle histoire du procès Dufailly ; les vôtres...

— Je me rappelle maintenant le fait qui a donné lieu à cette inculpation infâme. Dix billets de banque furent soustraits en effet du portefeuille du duc ; mais le voleur, qui n'était autre que le second valet de chambre, fut mis à la porte le lendemain, le duc n'ayant pas voulu le livrer à la justice.

— Le valet de chambre fut renvoyé, il est vrai, mais les personnes dont je parle prétendent qu'il était complètement innocent de ce vol.

— Et c'est moi qu'on a osé accuser !

— C'est infâme assurément : il paraît que par une coïncidence des plus fâcheuses, vous perdîtes au jeu une dizaine de mille francs quelques jours seulement après le vol : or, à cette époque vous n'aviez d'autres ressources que vos appointements de précepteur ; aussi plusieurs personnes au courant de vos petites affaires ne purent-elles s'empêcher de se demander où vous aviez pu prendre les dix mille francs que vous veniez de perdre.

— Et ces charitables personnes décidèrent dans leur bienveillance que j'avais dû les voler au père de mes élèves ! dit M. de Boisjoly avec l'accent d'amertume qui caractérise parfois le langage de l'innocence outragée ; heureusement j'ai par devers moi de quoi mépriser ces indignes calomnies.

— Quand notre conscience ne nous reproche rien on se sent bien fort, dit Langerac d'un ton sentencieux.

— Non-seulement ma conscience est pure, mais l'estime, et j'ose même ajouter l'amitié que n'a cessé de m'accorder le duc de Chérizac, me vengent suffisamment de la méchanceté de mes ennemis ; il est un fait pourtant qui devrait leur fermer la bouche, la place que j'occupe, c'est au duc que je la dois ; me l'aurait-il fait obtenir s'il avait eu le moindre doute sur ma probité et sur mon honneur ? Comment ces lâches calomniateurs expliqueront-ils la conduite du duc à mon égard ?

— Par l'épais bandeau que de tout temps vous avez eu l'art de lui mettre sur les yeux. Oh ! ils ont réponse à tout.

— Voilà pourtant la vie, dit M. de Boisjoly d'un air de résignation philosophique ; ayez du succès ; et soudain vous entendrez siffler autour de vous les serpents de l'envie ; heureusement leurs morsures ne sont pas fort dangereuses ; nous en sommes la preuve vous et moi, mon cher Langerac. En dépit de la méchanceté de nos ennemis, nous nous portons à merveille et nous sommes en passe de faire notre chemin. Aussi je vous déclare que pour mon compte je me mets fort au-dessus de ces misérables calomnies.

— Et moi je n'y attache pas la moindre importance.

— C'est par le mépris qu'on doit répondre à de semblables attaques.

— Chercher à se venger, ce serait faire trop d'honneur aux calomniateurs.

— L'estime de quelques amis probes et sincères, voilà le seul suffrage que doive ambitionner un galant homme.

— C'est ce que je me suis toujours dit, et voilà pourquoi il m'eût été très-pénible de perdre la vôtre.

— Perdre mon estime? y pensez-vous, mon cher Langerac? J'ai pu, dans la chaleur d'une discussion qui dégénérait en dispute, me faire l'écho des bruits injurieux qui ont couru sur votre compte, mais au fond je vous ai toujours tenu pour le plus honnête homme du monde.

— Vous venez d'exprimer ce que je pense de vous, quoique j'aie pu à mon tour dans un moment d'emportement...

— Ne parlons plus de cela, et que tout soit oublié de part et d'autre.

Le conseiller de préfecture fit un mouvement pour se rapprocher de son compatriote, et les deux honnêtes Gascons échangèrent la poignée de main la plus cordiale, du moins en apparence.

— Maintenant que nous sommes réconciliés, je pars content, dit alors M. de Boisjoly; vous ne sauriez croire combien j'aurais été désolé de quitter Châteaugiron avant de vous avoir serré la main.

— Vous partez donc? demanda le vicomte.

— A l'instant même; vous avez dû voir ma voiture devant la porte.

— C'est donc à vous cette chaise de poste armoriée?

— Armes de fantaisie, comme celles de notre royauté citoyenne, répondit en riant le conseiller de préfecture, car mon cher vicomte, je n'ai pas comme vous à ma disposition le vieil écusson des Langerac... Mais tenez voici les chevaux qui arrivent, ajouta-t-il en ouvrant la fenêtre.

Deux chevaux de poste, conduits par un postillon, venaient en effet de s'arrêter près de la voiture.

— Vous retournez à Mâcon? demanda Langerac.

— Non, je continue ma tournée.

— Vous n'attendez donc pas le résultat de l'élection qui a lieu après demain?

— Impossible. Des intérêts plus graves m'appellent ailleurs.

— Vous paraissiez ce matin attacher beaucoup d'importance à cette élection.

— Trop d'importance ; car si M. de Châteaugiron est nommé, ce sera toujours un conservateur, et dès lors je me trouve en règle. Ainsi donc, mon cher, je quitte la partie, et je vous souhaite tout le succès imaginable. J'espère que c'est faire les choses en adversaire généreux ?

— C'est faire les choses en ami ; car nous sommes amis, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! s'écria M. de Boisjoly en serrant d'un air d'effusion la main que le vicomte venait de lui tendre à son tour ; amis à la vie et à la mort ?

Langerac conduisit son compatriote à la chaise de poste et ne le quitta qu'après l'avoir vu partir. Au moment où les chevaux se mettaient en mouvement, les deux Gascons échangèrent une troisième et dernière poignée de main non moins sincère que les deux autres.

— Ah ! vicomte de contrebande, se dit alors M. de Boisjoly en s'enfonçant dans la voiture, tu es bien heureux que certaines considérations m'empêchent en ce moment de te traiter selon tes mérites ; mais, patience ! je te ferai voir tôt ou tard qu'on ne m'offense pas impunément. En attendant, réjouis-toi de ce que je te laisse le champ libre pour cette élection. Pauvre niais ! partirais-je aussi tranquillement si un billet de madame Grandperrin ne venait de m'apprendre que M. de Vaudrey est à nous ainsi que l'avocat Froidevaux, et que par conséquent notre triomphe est certain !

— En voilà toujours un que je ne crains plus, pensait Langerac au même instant ; à l'autre maintenant. Comment me débarrasser de celui-ci avant qu'il m'ait reconnu définitivement ? La seule chose qui m'étonne, c'est que ce ne soit pas déjà fait, car il a un diable de regard fixe et

perçant qui semble vous fouiller jusqu'au fond de l'âme. Il est vrai que moi-même je ne l'ai pas reconnu tout de suite, mais cela n'est pas étonnant ; lorsqu'il vint chez maître Huguenin il y a cinq ou six ans, à propos de son procès avec le duc de Chérizac et qu'il s'adressa à moi-même, parlant à ma personne, il ne portait point de barbe et ses cheveux n'étaient pas encore gris. Cela change un homme, tandis que moi je dois être à peu près le même qu'à cette époque. Il est donc indubitable que tôt ou tard il me reconnaîtra, et alors adieu les millions de la veuve ; car le moyen de la décider à devenir madame Pichot, elle que son nom de Bonvalot suffoque déjà, en dépit de la particule dont elle l'a enjolivé. Vicomtesse de Langerac, à la bonne heure ; mais madame Pichot ! Il n'y a donc pas une minute à perdre, il faut à tout prix prévenir la reconnaissance ; mais comment ? — Éloigner ce géant malencontreux ? c'est impossible ; il a pris racine dans son manoir, et autant vaudrait essayer d'arracher un chêne, à la force du poignet, comme faisait Roland le Furieux. — M'éloigner moi-même ? c'est le plus prudent ; mais dit le proverbe, qui quitte la partie la perd. — Décider cette sensible vieillarde à quelque équipée folâtre et romanesque dans le goût des pèlerinages à Gretna-Green, voilà qui serait un coup de maître ; car une fois qu'elle aurait consenti à avaler *une prise de fuite purgative*, ce serait bien le diable que je ne parvinsse pas à y mêler *deux dragmes de matrimonium en pilules*. Oui, c'est là le seul parti digne d'un homme d'esprit comme moi, et aujourd'hui même je livrerai une attaque décisive au cœur de cette respectable millionnaire.

L'occasion que cherchait Langerac se présenta dans la soirée, lorsque le feu d'artifice tiré sur la terrasse du baron de Vaudrey eut attiré les habitants du château dans la partie des jardins d'où l'on pouvait le mieux voir ce spectacle inattendu. Le vicomte, qui s'était empressé d'offrir son bras à madame de Bonvalot, parvint, sans que la douairière

fît mine de s'en apercevoir, à la conduire, loin des rayons de la lune et des éclairs des fusées, sous une de ces sombres allées dont la mystérieuse solitude invite les poètes à la rêverie et les cœurs sensibles à l'amour.

Un instant avant que le séducteur intéressé et la tendre quinquagénaire eussent mis le pied sur ce sol dangereux, un autre couple bien différent y avait pénétré d'un autre côté ; c'étaient Lamoureux et Bancroche.

XX

LA CASSETTE D'ÉBÈNE.

Au moment où la belliqueuse sortie du marquis et de l'élite de ses domestiques avait mis en déroute l'avant-garde des émeutiers, Bancroche et Lamoureux avaient pris la fuite ainsi que leurs compagnons, mais au lieu de se sauver comme eux par la grille d'honneur, ils s'étaient jetés à l'aventure sous une voûte conduisant à une cour de service ; de là, par des passages connus de Lamoureux, qui avait travaillé comme maçon au château, ils s'étaient réfugiés dans les jardins et ensuite dans le parc, d'où ils espéraient pouvoir s'échapper sans être vus, en franchissant la muraille, dès que la nuit serait venue.

Pendant tout le reste de la journée, les deux bandits, qui s'étaient prudemment débarrassés, l'un du casque de Toinot, l'autre de son tambour, restèrent tapis dans le fourré, semblables à ces animaux carnassiers qui attendent le coucher du soleil pour se mettre en campagne. En dépit de la faim, de la soif et de la mauvaise humeur qui accompagne toujours les entreprises avortées, Lamoureux supportait sa position avec une certaine philosophie ; mais Bancroche, le

visage meurtri et endolori par le coup de crosse que lui avait appliqué Châteaugiron, ne rêvait que vengeance et carnage.

— Non, tu as beau dire, répéta-t-il plusieurs fois à son compagnon dans les instants où la douleur se faisait sentir plus cuisante, je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir mis le feu au château de ce brigand de marquis.

— Mais s'il t'a flanqué un coup de crosse, répondait chaque fois Lamoureux, effrayé de ce projet, tu lui as toi-même fichu un coup de couteau ; il me semble que ça fait quitte.

— Pourquoi est-ce qu'il voulait me faire descendre l'escalier plus vite qu'au pas ordinaire ?

— Et pourquoi, toi, ne voulais-tu pas descendre?

— C'était mon idée comme ça.

— Il était chez lui, cet homme !

— Ne vas-tu pas faire le capon maintenant?

— Pas plus capon qu'un autre ; mais nous ne sommes pas déjà dans de si beaux draps, pour parler encore de brûler le château.

— Je te dis que je ne sortirai pas d'ici sans y avoir mis le feu ; j'ai une dent cassée, deux qui ne valent guère mieux, et je serais un lâche si je ne me vengeais pas.

A défaut de mets plus substantiels, Bancroche se nourrit de sa colère et Lamoureux de sa frayeur jusqu'à ce que la nuit fût venue ; ils se rapprochèrent alors du château sans avoir pu parvenir à se mettre d'accord, car l'un ne songeait qu'à s'échapper, tandis que l'autre s'obstinait à rester pour mettre à exécution ses projets de vengeance. Déjà ils avaient traversé une pelouse assez découverte, lorsque les premières détonations du feu d'artifice leur causèrent une panique soudaine qui leur fit chercher un abri dans l'allée touffue où madame de Bonvalot et Langerac entrèrent un instant après.

— Halte ! dit tout à coup Bancroche à voix basse, nous ne sommes pas seuls ici.

Les deux bandits s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— On marche, reprit Bancroche en étendant la main du côté d'où venait le bruit des pas.

Lamoureux écarquilla ses yeux qui distinguaient les objets presque aussi bien la nuit que le jour, et finit par entrevoir dans l'ombre le couple qui s'avançait lentement à leur rencontre.

— Les gendarmes ! dit-il d'une voix troublée en saisissant son compagnon par le bras.

— Tu aperçois des gendarmes partout, répondit Bancroche, qui toutefois, en entendant prononcer ce nom redouté, avait fait un soubressaut.

— Je te dis que je vois du blanc, du bleu, du rouge, du jaune, trente-six couleurs.

Les trente-six couleurs que le bandit effrayé prenait pour le respectable uniforme de la gendarmerie, n'étaient en réalité que le chapeau, le châle et la robe qui composaient le costume ultra-bariolé de madame de Bonvalot.

— Ce n'est qu'une femme, poltron, dit Bancroche, lorsqu'un rayon de lune perçant à travers le feuillage lui eut permis d'entrevoir à son tour la douairière.

— Femme ou gendarme, cachons-nous, reprit Lamoureux. Tu ne vois donc pas qu'il y a un homme avec elle ?

— C'est, ma foi vrai, et tu as raison ; cachons-nous.

Ils se jetèrent dans un taillis qui bordait l'allée.

Un instant après Langerac et madame de Bonvalot s'assirent sur un banc qui ne se trouvait qu'à quelques pas de l'endroit où venaient de se tapir les deux bandits.

— Quelle folie ! dit l'aimable douairière en continuant la conversation commencée ; partir quand nous ne sommes arrivés que d'hier seulement ! aller en Suisse ou en Italie et vous permettre de m'y rejoindre ! En vérité ! je ne com-

prends pas comment de pareilles extravagances ont pu se nicher dans votre cerveau !

— Ce n'est pas dans mon cerveau, madame, répondit Langerac avec feu, c'est dans mon cœur qu'est éclose cette idée qui ne me quitte ni jour ni nuit.

— Mais c'est donc une monomanie ?

— Une monomanie, une démence, une extravagance, tout ce qu'il vous plaira ; mais avant tout c'est de la passion.

— De la passion ! répéta madame de Bonvalot, qui leva sentimentalement les yeux au ciel ; mais l'obscurité était si profonde que ce jeu de physionomie fut complètement perdu.

— Oui, madame, de la passion ! de la passion ardente, profonde, folle même si vous voulez ; car est-il réellement amoureux celui que son amour ne rend pas un peu fou ?

— Eh bien ! à la bonne heure, répondit la douairière en minaudant, soyez fou, je le veux bien ; je n'ai pas le droit de m'y opposer ni le pouvoir de vous en empêcher, mais du moins n'essayez plus de me faire partager votre folie. J'ai été trop indulgente pour vous jusqu'à ce jour, j'ai accueilli par une tolérance trop grande vos étourderies, et c'est là ce qui vous a encouragé à m'adresser tout à l'heure cette étrange et inconvenante sollicitation.

— Étrange en quoi, madame ? En quoi inconvenante ?

— Ah ! vicomte, vous n'y pensez pas.

— N'êtes-vous pas la maîtresse absolue de vos actions ?

— Assurément.

— Quelqu'un a-t-il le droit d'exercer un contrôle sur votre conduite ?

— Personne au monde.

— N'êtes-vous pas libre d'aller en Suisse ou en Italie si bon vous semble ?

— Sans doute.

— Et ne vous ai-je pas entendue parler bien des fois de votre désir de visiter ces deux contrées, l'une si pittores-

que, l'autre si poétique ; ces contrées, où l'amour, si doux en tous lieux, doit être plus enivrant encore ! Oh ! par une belle nuit, comme celle-ci, poursuivit le vicomte d'un ton exalté, monter avec vous en gondole et naviguer mollement sur la mer qui baigne Venise la belle ! ou bien, moi guidant vos pas, vous appuyée sur mon bras, parcourir, dans un recueillement plein de pensées, les ombrages de Tibur, le Campo-Santo de Pise, les ruines du Colysée !

— Et Florence, fit la douairière, pour qui le tendre enthousiasme du tentateur commençait à devenir contagieux. Et Naples ! *Veder Napoli e poi morir !* Et le Vésuve?

— Volcan moins brûlant que mon cœur ! dit Langerac en appuyant la paume de sa main droite sur la poche gauche de son gilet.

— Comprends-tu quelque chose à leur argot ? dit tout bas Lamoureux à son camarade.

— Ce n'est pas de l'argot, c'est du chinois, répondit Bancroche du même ton.

— Oui, ce sont là de doux rêves, reprit madame de Bonvalot après quelques instants d'un silence pensif ; ce sont là d'agréables chimères !

— Qui vous empêche de donner un corps à ces chimères? repartit le vicomte toujours pressant ; dites un mot, et ce rêve deviendra une enivrante réalité.

— Mais, en vérité, fit la douairière du ton d'une femme qui commence à perdre du terrain, on dirait à vous entendre qu'il ne s'agit que de commander des chevaux de poste et de monter en voiture.

— Mais c'est qu'en vérité ce n'est pas plus difficile que cela, répondit Langerac en passant de la déclamation poétique et exaltée au langage vulgaire et positif.

— Quoi ! sans même avoir un passeport ?

— Est-ce qu'on demande des passeports à une femme qui voyage dans sa chaise de poste?

— Sans argent?

— Oh ! sans argent, c'est une autre affaire, dit le vicomte avec un sourire de douce moquerie ; ne vous ai-je pas entendu dire dix fois que vous ne vous mettiez jamais en route sans votre cassette d'ébène et vingt mille francs en or dedans ?

En entendant ces derniers mots, Bancroche donna un vigoureux coup de coude dans les côtes de son camarade, et tous deux redoublèrent d'attention.

— Vous avez réponse à tout, reprit madame de Bonvalot en souriant à son tour; mais d'où savez-vous que j'ai ici ma cassette d'ébène ?

— N'ai-je pas vu Georgina la porter hier dans votre chambre?

— Allons , je vois bien qu'il est impossible de trouver en défaut vos yeux d'argus.

— C'est-à-dire mes yeux d'amant.

— Eh bien ! oui , ma fameuse cassette aux vingt mille francs est en effet, en ce moment, sur l'étagère de ma chambre à coucher...

Lamoureux riposta au coup de coude qu'il venait de recevoir, par une bourrade si expressive, que Bancroche en perdit l'équilibre et fit quelque bruit en essayant de se remettre d'aplomb.

— N'avez-vous rien entendu? dit la douairière qui se rapprocha du vicomte par un mouvement involontaire.

— Rien, répondit Langerac en profitant de l'occasion pour s'emparer tendrement d'une main qui ne fit aucun effort pour se dégager.

— Il me semblait avoir entendu du bruit derrière nous.

— Quelque branche sèche que le vent aura brisée.

— Mais si c'était quelqu'un ! si l'on nous écoutait ! reprit madame de Bonvalot en plongeant dans le taillis un regard inquiet.

Quoique l'obscurité fût trop profonde et le fourré trop épais pour qu'ils courussent le danger d'être découverts,

Bancroche et Lamoureux s'accroupirent par un mouvement simultané.

— Tout le monde est occupé du feu d'artifice, répondit Langerac, et personne ne songe à troubler ce tête-à-tête depuis si longtemps désiré ; répondez-moi donc, de grâce et accordez-moi la faveur que j'implore.

— Mais quand je serais assez faible ou plutôt assez folle pour consentir à ce que vous me demandez, reprit la douairière en recommençant à minauder, comment me serait-il possible d'imaginer un prétexte plausible pour quitter ce château où j'ai annoncé l'intention de passer toute la fin de l'automne ?

— Manque-t-on jamais de prétextes ? Ce sera l'air du pays qui ne vous convient pas et dont pourrait souffrir votre poitrine délicate, ou bien le besoin d'effacer, par les distractions d'un petit voyage l'impression pénible qu'a faite sur vos nerfs si irritables la scène d'aujourd'hui.

— Il est sûr que depuis ce matin mes nerfs sont dans un état horrible, dit madame de Bonvalot dont la main, par une crispation sans doute involontaire, serra à son tour celle du vicomte.

— Et le climat de l'Italie est si bon pour les maladies nerveuses !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Puis, songez-y, chère Éléonore, si vous repoussez ma prière, je ne réponds plus de ma raison, car je suis si malheureux !

— Vous, malheureux ?

— N'avez-vous pas remarqué vous-même ma rêverie, ou plutôt ma tristesse ?

— En effet, vous, si gai d'ordinaire, je vous trouve tout pensif, tout préoccupé, depuis ce matin surtout.

— Et vous ne lisez pas dans ma pensée !... et vous ne devinez pas la cause de ma préoccupation !... Ingrate ! en venant ici sans votre consentement ou plutôt malgré votre

défense, j'espérais trouver dans ce qu'on appelle la liberté de la campagne mille occasions de vous ouvrir mon cœur, et voilà, depuis hier matin, la première fois qu'il m'est possible de vous parler sans témoins. Oh ! si vous pouviez comprendre à quel point cette contrainte me tue ! poursuivit le vicomte en se frappant pathétiquement le front du plat de la main ; ces gens qui vous entourent, qui vous surveillent, que dis-je ? qui vous espionnent, il est des moments, voyez-vous, où il me prend envie de les tuer...

— Allons, ami, calmez-vous, dit la douairière d'un ton de tendre compassion ; une idée doit vous consoler, c'est que vous n'êtes pas toujours seul à souffrir de cette contrainte qui vous chagrine.

— Eh bien ! s'il est vrai, reprit Langerac en redoublant de véhémence, pourquoi résister encore à mes prières ? Déjà la marquise a des soupçons ; vainement pour la tromper ai-je essayé de feindre à son égard une de ces passions concentrées et silencieuses, dont la femme la plus rigide ne songe pas à s'offenser ; elle n'a pas pris le change, et depuis surtout que je me suis jeté au-devant de la pierre qui allait vous atteindre, elle ne doute plus que je ne sois ici pour vous seule !

— Quoi ! vous croyez que Mathilde...

— Elle a tout deviné, vous dis-je, et si elle avertit Châteaugiron, il faudra donc que je m'éloigne... que je vous perde à jamais ! ajouta le vicomte d'une voix suffoquée.

— M'embêtent-ils avec leurs giries ! dit tout bas Baucroche à son compagnon.

Le bandit accompagna cette réflexion d'un geste d'impatience.

— Je vous dis qu'il y a quelqu'un derrière nous, dit madame de Bonvalot en entendant un léger craquement ; et sans attendre la réponse du vicomte, elle se leva d'un air d'effroi.

Langerac se retourna et regarda attentivement dans les taillis; mais il n'aperçut rien

— C'est sans doute quelque gibier, dit-il, et vous vous alarmez à tort.

— C'est possible, mais en attendant je meurs de peur.

— Près de moi !

— Ah ! vous n'êtes qu'un danger de plus, reprit la douairière d'une voix langoureuse. Rentrons donc au château; le feu d'artifice est fini, et peut-être a-t-on déjà remarqué notre absence..

— Ainsi vous me refusez un mot! ainsi vous m'ôtez toute espérance !

— Je vous répondrai demain, dit madame de Bonvalot d'un ton qui n'avait rien de trop décourageant; mais en ce moment rentrons.

La douairière accepta le bras du vicomte avec un abandon de bon augure, et le couple intéressant reprit à pas lents le chemin du château.

Un instant plus tard les deux bandits sortirent sans bruit de leur cachette.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? demanda Lamoureux à son compagnon.

— Qu'en dis-tu toi-même ? répondit Bancroche.

— Je dis que si nous pouvions mettre la griffe sur cette cassette où il y a vingt mille francs en or, ça vaudrait un peu mieux que de brûler le château.

— Tu n'es pas dégoûté ! D'ailleurs l'un n'empêche pas l'autre. Mais comment la subtiliser, cette cassette ?

—N'as-tu pas entendu la vieille que j'ai prise pour un gendarme, dire que le magot était pour le quart d'heure dans sa chambre à coucher ?

— A quoi ça nous avance ?

— A quoi ?

— Oui ; ça nous apprend-il où elle est, cette scélérate de chambre à coucher ?

— Tu voudrais bien le savoir, où elle est, hein, gourmand?

— Cette question !

— Eh bien ! je vas te le dire.

— Toi ?

— Foi de Lamoureux !

— Tu sais où est la chambre de la vieille? dit Bancroche d'un air de vif intérêt.

— Tout juste, mon vieux, et je t'y conduirais les yeux bandés.

— Comment donc ça?

— Voici la chose. Tu sais que j'ai travaillé au château pendant plus de quinze jours ; je suis donc entré dans toutes les chambres dont on a réparé les plafonds ou les cheminées, dans celle de la vieille comme dans les autres.

— Sais-tu seulement laquelle c'était ?

— Comme si nous n'avions pas eu tous les jours sur le dos, du matin au soir, ce vieux rageur de Bobilier, qui nous faisait donner aux cinq cents diables!

— Qu'est-ce que ça peut avoir de commun....

— Écoute donc ; ce sapajou de juge de paix était toujours fourré au milieu de nous. — Qu'on mette des ouvriers à l'appartement de M. le marquis, disait-il ; — ou bien : Comment, fainéants, les plafonds de l'appartement de madame la marquise ne sont pas encore finis ! — ou bien : Qu'on fasse du feu dans l'appartement de madame la douairière pour voir si les cheminées fument encore. — C'est comme ça que j'ai appris où est la chambre à coucher de la vieille.

— C'est donc elle qu'on appelle douairière?

— Comment tu ne l'as pas reconnue? Elle était hier assise dans la voiture à côté de la marquise, et ce matin elles sont allées à la messe ensemble.

— Mais enfin, où est-elle cette gredine de chambre à coucher ?

— Viens avec moi, je vais t'en montrer les fenêtres

Les deux bandits suivirent avec précaution le chemin qu'avaient pris la douairière et le vicomte, et quoique l'allée se prolongeât jusque contre les bâtiments, ils s'arrêtèrent lorsqu'ils furent arrivés sur la lisière du parc. De grands parterres dessinés à la française les séparaient seuls du château et permettaient d'en apercevoir la façade, pleinement éclairée en ce moment par la lune.

— Tu vois bien ces deux fenêtres, près de la tourelle qui est à droite ? dit alors Lamoureux, c'est là que couche la vieille et son magot.

— Tu en es sûr !

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Les fenêtres à côté ?

— Un salon.

— La tourelle?

— Un cabinet de toilette.

— Sans doute quelque femme de chambre couche près d'elle?

— La femme de chambre doit coucher dans un cabinet d'entresol où nous mettions nos outils quand nous travaillions dans l'appartement.

— Mais ce cabinet communique avec la chambre à coucher. Ces riches, ça a besoin qu'on les garde quand ils dorment !

— Il y a un petit escalier de service, mais il donne dans un corridor assez loin de la chambre. Je te dis qu'on tordrait le cou à la vieille que la femme de chambre n'y entendrait rien du tout.

— C'est tentant tout de même, dit Bancroche en passant sa langue sur ses lèvres comme fait un chat qui flaire un friand morceau? quel dommage que les fenêtres soient si élevées !

— Il y a des échelles sous la voûte où nous avons passé pour entrer dans le jardin, répondit Lamoureux à qui la

cassette pleine d'or donnait à la fois de l'imagination et du courage.

— Seront-elles assez longues ?

— Il y a un paquet de cordes à côté, et en attachant deux échelles ensemble....

— Tu as raison... Mais comment entrer dans la chambre sans briser au moins une vitre, et comment briser une vitre sans faire du bruit ?

— Il y a un Dieu pour les bons lurons comme nous, dit Lamoureux d'un air convaincu ; quand nous nous sommes sauvés, il me restait un caillou à la main ; dès que nous avons été dans le jardin, je l'ai jeté par colère contre le château et il a justement cassé la vitre du milieu de la fenêtre de la tourelle ; en sorte que, pour ouvrir cette fenêtre, il n'y a qu'à passer le bras par le trou et soulever l'espagnolette.

— Mais si on a mis une autre vitre ?

— Je parierais ma boule qu'au milieu du tapage personne n'y aura pensé.

— C'est possible.

— C'est sûr. Songes-y donc Bancroche, vingt mille francs à partager entre nous deux !

— Vingt mille francs en or, qui plus est ! c'est ça qui est peu embarrassant !

— Allons, ça va-t-il ?

— Comme tu es brave aujourd'hui ! jamais je ne t'ai vu tant de cœur à l'ouvrage.

— Dame ! c'est que vingt mille francs...

— Tu as raison, et puisque tu es résolu à tenter la chose, ce n'est pas moi qui bouderai.

— Ainsi, ça va ?

— Oui, ça va, dit Bancroche en frappant dans la main que lui présentait Lamoureux ; la lune ne tardera pas à se coucher, et quand tout le monde sera endormi nous nous mettrons à la besogne.

Les deux dangereux compagnons rentrèrent dans le parc

par prudence, et s'étendirent tranquillement au pied d'un hêtre, en attendant l'heure du voleur.

La plupart des habitants du château étaient déjà endormis, lorsque madame de Bonvalot, coiffée pour la nuit et vêtue d'un peignoir blanc, ouvrit une des fenêtres de sa chambre, et resta quelque temps accoudée sur la balustrade du balcon.

La lune n'argentait plus la cime des arbres du parc, mais les étoiles se détachaient étincelantes du sombre azur du ciel.

— Quelle nuit romantique ! dit l'aimable douairière avec un accent de douce mélancolie ; ô Shakspeare ! que tu étais un grand poëte, et comme tu savais lire au fond de nos cœurs de femme !

En ce moment la quinquagénaire exaltée se comparait à Juliette rêvant tout haut, sur son balcon, au milieu des enchantements d'une nuit italienne ; au bout de quelques instants, elle s'était si bien identifiée avec ce rôle d'une fille de quinze ans, qu'un faible bruit s'étant fait entendre au-dessous d'elle dans le jardin, elle murmura machinalement : — Roméo ! mon Roméo !

Le bruit cessa soudain, et une forme confuse, que madame de Bonvalot avait cru entrevoir, disparut en même temps comme si elle se fut enfoncée sous la terre.

L'être mystérieux qui venait de faire battre plus vite le cœur de la douairière n'était pas Roméo, ni même Langerac ; c'était Bancroche, qui dans son impatience s'était approché tout contre la façade du château en rampant le long des parterres.

— Elle ne se couchera donc pas, cette vieille folle ! se dit irrévérencieusement le voleur.

Soit qu'elle craignît la fraîcheur de la nuit, soit qu'elle trouvât qu'elle avait consacré à la rêverie shakspearienne autant de temps que doit y en mettre raisonnablement toute héroïne de roman qui connaît son rôle, madame de Bonvalot ne tarda pas à quitter le balcon et à fermer la fenêtre ; une demi-heure plus tard, les lumières qui éclairaient sa cham-

bre s'éteignirent à la grande satisfaction des deux bandits toujours en embuscade.

XXI

L'INCENDIE.

Vers trois heures du matin, Grégoire Rabusson entra précipitamment dans la chambre de M. de Vaudrey.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le baron en se mettant sur son séant.

— Mon colonel, le feu est au château, répondit l'ex-garde-chasse, qui en même temps s'approcha d'une fenêtre dont il ouvrit les rideaux et les volets.

A travers les vitres la lueur d'un incendie considérable éclaira soudain la chambre de ses reflets sinistres.

Déjà M. de Vaudrey s'était jeté à bas de son lit.

— Qu'on réveille tout le village, dit-il ; fais atteler la pompe, et qu'avant cinq minutes tout le monde soit en route !

Tandis que le baron s'habillait à la hâte, Rabusson sortit en courant pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir.

Un instant après, ceux des paysans de Châteaugiron-le-Vieil qui s'étaient trouvés prêts les premiers, descendaient au pas de course le plus direct et par conséquent le plus escarpé des sentiers qui conduisaient au bourg, tandis que la pompe parcourait au trot de deux chevaux vigoureux un chemin un peu plus long, mais en revanche plus praticable.

Le tocsin, qui sonnait à l'église de Châteaugiron-le-Bourg, et auquel commençaient à répondre les cloches de deux autres villages situés dans le vallon, la générale battue par Toinot, qui était rentré en possession de son casque et

de son tambour, les roues de la pompe et les sabots ferrés des chevaux retentissant sur un sol pierreux, les clameurs confuses qu'on entendait sortir de l'intérieur du bourg, les langues de flamme que dardaient plusieurs des fenêtres du château, phare destructeur à la clarté duquel se dirigeaient, dans l'obscurité de la nuit, les paysans qui accouraient de toutes parts au lieu du sinistre, tout contribuait à donner à cette scène un caractère lugubre et effrayant.

— Mon colonel, voilà un incendie qui n'est pas naturel, dit Rabusson qui marchait à côté de M. de Vaudrey.

— En quoi ne le trouves-tu pas naturel ? répondit le baron.

— Je ne sais trop que vous dire, mais on ne m'ôtera pas de la tête que c'est encore un nouveau tour de ces gredins d'hier.

— Le tour serait un peu fort et pourrait coûter cher à ses auteurs.

— Les brigands ! si l'un d'eux me tombait sous la main...

Au lieu d'achever sa phrase, Rabusson s'arrêta brusquement comme un épagneul qui tombe en arrêt ; puis, sans ajouter un seul mot, il s'élança dans un sentier qui coupait à angle droit celui qu'ils descendaient en ce moment.

— Rabusson ! lui cria M. de Vaudrey, où diantre vas-tu par là ?

L'ex-garde-chasse ne répondit pas, et le baron, trop pressé pour s'occuper de cet incident, continua son chemin ainsi que les paysans qui l'accompagnaient.

Toute la population du bourg était sur pied. La pompe de la commune et celle de la forge fonctionnaient à l'envi, alimentées par une double chaîne qui s'étendait du château à la rivière. Arrivés de la veille au soir, les gendarmes de la brigade de Rancenay maintenaient l'ordre et surveillaient la partie déguenillée des assistants avec une attention défiante qui semblait annoncer que les soupçons manifestés

par Rabusson avaient aussi trouvé accès dans l'esprit de ces honnêtes défenseurs de l'ordre public.

Après avoir conduit sa femme et sa fille dans la partie du château la plus éloignée du foyer de l'incendie, le marquis s'était mis à la tête des travailleurs, et il dirigeait leurs efforts avec autant de sang-froid que d'intelligence.

M. Grandperrin présidait en personne à la manœuvre de la pompe de la forge, qu'il avait fait amener par ses ouvriers au premier signal d'alarme.

Réveillé en sursaut, le vieux juge de paix avait passé en toute hâte un pantalon à pieds, des pantoufles, une robe de chambre, et sans prendre le temps de remplacer par son imposante perruque le bonnet à fontange qui lui servait de coiffure de nuit, il s'était empressé d'accourir. L'imminence du danger avait redoublé la pétulance naturelle du vieillard, qui, se multipliant pour ainsi dire, se montrait presque au même instant, toujours au premier rang, partout où l'incendie semblait redoubler d'intensité.

Le curé Dommartin, malgré sa rage concentrée, avait cru devoir faire acte de présence ; il se donnait aussi beaucoup de mouvement et s'attachait surtout à se faire remarquer par le maître du château.

Enfin, parmi les travailleurs les plus zélés et les plus infatigables, on distinguait, chose assez étrange, le capitaine Toussaint Gilles, Laverdun, Gautherot, Picardet, en un mot, tous les membres du club patriotique, instigateurs de l'émeute de la veille. Il est vrai que, dans cette conduite inattendue, il entrait un peu plus de calcul que de dévouement. Sachant déjà que le juge de paix était occupé à rédiger contre eux le plus foudroyant procès-verbal qui pût sortir de la plume d'un magistrat indigné, ils avaient senti redoubler leur émotion, en voyant arriver à la tombée de la nuit la brigade de gendarmerie de Rancenay. Le bruit qu'on allait procéder à l'arrestation des principaux émeutiers n'avait pas tardé à se répandre dans le bourg : il n'é-

tait donc pas étonnant que, sans s'être concertés, les chefs du parti républicain cherchassent en ce moment à désarmer, par un zèle apparent, les poursuites dont ils se trouvaient menacés.

Jamais le capitaine des pompiers n'avait dirigé avec une ardeur plus énergique la manœuvre des soldats de sa compagnie. Gautherot et Picardet rivalisaient d'efforts de leur côté ; enfin il n'était pas jusqu'au vice-président Laverdun qui ne s'essoufflât à pomper ou à porter des seaux.

— J'attraperai une pleurésie, c'est sûr, se disait de temps en temps le gros épicier en essuyant de sa main trempée d'eau froide la sueur qui ruisselait de son front ; mais c'est égal, j'aime encore mieux ça que d'aller devant le jury ou seulement devant la police correctionnelle.

A mesure que le vieux juge de paix, drapé dans sa robe à ramages et le nœud de sa fontange retombant sur ses yeux en guise de visière, passait près de l'un des clubistes, celui-ci s'efforçait d'attirer son attention.

— Monsieur le juge de paix, trouvez-vous ma pompe bien placée comme ça ? demandait Toussaint Gilles en faisant violence à la fois à son orgueil et à sa rancune.

— Monsieur le juge de paix, disait à son tour Gautherot, ce n'est pas ici votre place ; votre vie est trop précieuse pour que vous la risquiez ; c'est à nous qui ne vous valons pas, tant s'en faut, de nous exposer pour sauver le château.

— Monsieur le juge de paix, criait de son côté Picardet en montrant au vieux magistrat ses mains et ses cheveux brûlés, je suis déjà à moitié rôti ; mais c'est égal, je ne quitterai pas la place que le feu ne soit éteint ou que je ne sois moi-même tout à fait cuit.

On voit que le digne taillandier cherchait adroitement à mettre sur le compte de l'incendie la détérioration qu'avait subie son individu en dégringolant du haut de l'arbre de la liberté, et à métamorphoser ainsi en acte d'héroïsme un accident tout à fait involontaire.

— Je suis en nage, monsieur le juge de paix, disait d'une voix attendrissante l'épicier Laverdun, et je serai bien heureux si je n'attrape pas une pleurésie. Mais on a du cœur ou l'on n'en a pas, et entre honnêtes gens il faut se secourir.

A toutes ces interpellations intéressées, M. Bobilier se contentait de répondre par un grognement sourd, et il passait outre impitoyablement en murmurant entre ses dents :

— Je vous vois venir, mes drôles ; c'est mon procès-verbal qui vous donne ainsi du cœur à l'ouvrage. Vous espérez désarmer ma juste vengeance en faisant maintenant les bons apôtres, mais il est trop tard : ce qui est écrit est écrit.

Après avoir fait placer sa pompe à l'endroit où elle lui parut devoir agir avec le plus d'efficacité et ordonné aux paysans de Châteaugiron-le-Vieil qui n'étaient pas nécessaires à la manœuvre, de former une troisième chaîne parallèle aux deux autres, M. de Vaudrey s'approcha de son neveu, qu'il aperçut au premier rang des travailleurs :

— Ta femme et ta fille sont en sûreté ? lui dit-il brusquement.

— Oui, mon oncle, répondit Héraclius en serrant la main du baron comme pour le remercier d'être venu à son secours ; je les ai conduites à l'autre bout du château, et ma belle-mère est allée sans doute les rejoindre.

— Personne n'a péri ?

— Personne, autant du moins qu'on peut le savoir au milieu de ce désordre. J'espère que la perte se réduira au mobilier de quelques chambres.

— Il y a un mur de refend qui partage le château d'une façade à l'autre, entre ces deux fenêtres, dit le baron en montrant à Héraclius les croisées dont il parlait ; il faut concentrer le feu entre ce mur et l'angle du bâtiment.

— C'est à quoi nous visons, mais la besogne est rude ; il

paraît que le feu a pris ou a été mis dans une chambre du rez-de-chaussée.....

— Tu crois donc que cet incendie est l'œuvre de la malveillance ?

— C'est l'avis de tout le monde, mais nous saurons plus tard à quoi nous en tenir. Le feu a donc éclaté dans une chambre du rez-de-chaussée, où l'on avait placé momentanément de vieilles boiseries lors de la restauration des appartements ; ces boiseries, peintes à l'huile pour la plupart, ont offert à la flamme l'aliment le plus combustible que pût souhaiter un incendiaire, et c'est ce qui explique la rapidité des progrès du feu.

— Allons ! plaie d'argent n'est pas mortelle ; les murs du château sont solides et, comme tu l'as dit, la perte se bornera à une partie du mobilier qui, par parenthèse, et grâce à MM. les jacobins, n'avait plus rien de précieux. Reste à ton poste, je vais voir comment se comportent mes paysans.

Au moment où M. de Vaudrey retournait près de sa pompe, qui depuis un instant fonctionnait énergiquement entre les mains vigoureuses des pompiers du vieux village, il fut accosté par le juge de paix.

— Eh bien, monsieur le baron, s'écria ce dernier d'un air indigné, que dites-vous de ces brigands qui, non contents d'avoir brûlé mon arc de triomphe, viennent de mettre le feu au château ? Y a-t-il un supplice assez cruel pour de pareils scélérats, et faut-il qu'on ait supprimé la roue !

— Mais, mon cher Bobilier, n'allez-vous pas trop loin ! répondit M. de Vaudrey d'un ton calme qui contrastait avec l'irritation du vieillard ; je viens d'apercevoir parmi les travailleurs les plus zélés, Toussaint Gilles et les autres membres de son club ; ne les avez-vous pas vus?

— Sans doute, je sais fort bien qu'ils sont tous là, mais c'est pour mieux cacher leur jeu.

— Comment, reprit le baron en baissant la voix, les

soupçonneriez-vous d'être pour quelque chose dans tout ceci !

— Je ne dis pas cela, monsieur le baron, mais il est clair pour moi que le feu a éte mis au château par quelques-uns des bandits convoqués hier par ce jacobin de Toussaint Gilles ; et si la responsabilité de l'émeute dont il a été le chef avoué doit retomber sur lui, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de cet incendie qui me paraît avoir une connexion intime avec l'émeute elle-même, ou plutôt qui en est la conséquence logique ?

Avant que M. de Vaudrey eût pu discuter la valeur de cette induction, Langerac, pâle et effaré, aborda brusquement les deux interlocuteurs.

— Madame de Bonvalot, leur dit-il d'une voix étranglée, savez-vous où est madame de Bonvalot ?

— Comment diable voulez-vous que je vous donne des nouvelles de madame de Bonvalot, moi qui ne fais que d'arriver ? répondit le baron.

— Et vous, monsieur Bobilier ? reprit le vicomte qui tourna vers le vieux magistrat un regard plein d'angoisse.

— Est-ce que madame la douairière n'est pas près de madame la marquise ? dit le juge de paix en répondant à une question par une autre.

— Mais non : madame de Châteaugiron est dans une inquiétude mortelle ; la femme de chambre de madame de Bonvalot n'a pu donner aucune nouvelle de sa maîtresse, que personne n'a vue, quoiqu'on l'ait cherchée partout ; et maintenant il n'est plus possible de pénétrer dans son appartement.

— Pourquoi donc ? demanda M. de Vaudrey.

— Le feu... dit le vicomte d'une voix entrecoupée, le feu a coupé le passage.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria M. Bobilier en faisant un soubresaut, ce que vous dites là est possible en effet.

— Où est donc la chambre de madame de Bonvalot ? demanda vivement le baron.

— L'appartement de feu M. le marquis, près de la tourelle de l'ouest, répondit le juge de paix avec émotion.

— Diable ! dit M. de Vaudrey en s'émouvant à son tour ; et vous dites, monsieur de Langerac, que du côté du salon vert le passage est intercepté par le feu ?

— Le salon vert brûle, et en voilà la preuve, répondit Langerac en montrant sa blonde chevelure légèrement endommagée par les flammes.

— Si le feu a déjà gagné le salon vert, l'escalier qui de l'appartement de mon père descend au rez-de-chaussée doit être brûlé en ce moment, ainsi il ne reste d'autre issue que les fenêtres qui donnent sur le jardin. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

Le baron, à ces mots, courut vers un passage qui séparait le château des bâtiments de son aile droite et conduisait de la cour au jardin.

M. Bobilier, ainsi que plusieurs des assistants, et avant eux tous Langerac, se précipitèrent sur ses pas.

Bientôt ils furent arrivés au pied de la tourelle de l'ouest dont le premier étage servait, comme on l'a dit, de cabinet de toilette à l'appartement occupé depuis deux jours par madame de Bonvalot.

De ce côté, à part quelques lueurs qu'on entrevoyait par intervalles à travers les fenêtres, on n'apercevait encore aucun symptôme d'incendie. La rage du feu s'était portée d'abord presque exclusivement sur les chambres qui donnaient sur la cour ; aussi était-ce de ce côté que tous les secours avaient été dirigés.

Les fenêtres de la chambre à coucher de madame de Bonvalot étaient fermées ainsi que toutes les autres, et la plus grande tranquillité semblait régner dans les différentes pièces qui composaient son appartement.

— Grâce à Dieu, nous arriverons à temps ! dit M. de Vau-

drey ; le feu n'a pas encore gagné sa chambre. Allons, vous autres, continua-t-il en s'adressant aux paysans qui l'avaient suivi, une échelle ! vite une échelle !

— Au nom du ciel, une échelle ! répéta Langerac qui semblait hors de lui ; dix louis à qui m'apportera une échelle !

— De deux choses l'une, reprit le baron, tandis que les paysans, alléchés par la récompense promise, couraient de tous côtés en cherchant l'échelle demandée, ou elle s'est évanouie de peur avant d'avoir eu le temps de sortir de sa chambre, ou elle dort en dépit de ce vacarme infernal et du feu qui brûle à quelques pieds d'elle, et dans ce dernier cas, qu'on ne me parle plus du sommeil de l'Empereur, que j'ai vu dormir en pleine bataille !

— Monsieur, voici ce que vous demandez, dit au vicomte un paysan qui portait en effet une échelle, ou plutôt deux échelles solidement attachées ensemble au moyen d'une corde.

En un instant M. de Vaudrey eut dressé contre la façade ce fardeau sous lequel fléchissait le porteur.

— Si je n'étais pas si lourd, c'est moi qui monterais, dit-il alors ; mais il est sûr que les échelons casseraient sous moi, et cela ne nous avancerait guère. — Allons ! y a-t-il parmi vous un gaillard qui ait du cœur ? Rabusson ! es-tu là, Rabusson ?

Personne ne répondit, mais le vicomte s'élança vers l'échelle, et d'un geste pathétique sembla en prendre possession.

— Nul autre que moi ne sauvera madame de Bonvalot ! s'écria-t-il en se mettant à escalader les échelons de l'air le plus résolu.

Depuis le commencement de l'incendie, Langerac n'avait cessé de ruminer dans son cerveau la pensée suivante :

— Si je pouvais sauver la vie à cette respectable créature

ou faire quelque chose qui eût l'air de cela, elle serait à moi, sans aucun doute, et ses millions avec elle !

Que de dévouements apparents renferment quelque arrière pensée de ce genre !

— Voilà qui me réconcilie avec notre jeune homme, dit M. de Vaudrey au juge de paix, en voyant que le vicomte avait atteint le haut de l'échelle sans manifester la moindre hésitation ; il est fat, mais il est brave.

— Du moins, répondit M. Bobilier, y va-t-il de plus franc jeu que pendant l'émeute; mais attendons la fin.

La fenêtre contre laquelle était dressée l'échelle n'ayant pas de persienne en dehors, et le volet de l'intérieur n'ayant pas été fermé, le vicomte, une fois qu'il se trouva à sa hauteur, n'eut qu'à briser une des vitres et à introduire la main dans le vide pour ouvrir l'espagnolette. L'accès de la chambre lui fut alors livré ; déjà il franchissait le balcon, lorsque le feu, qui jusqu'alors n'avait fait qu'entamer en dessous et en dehors le parquet et les parois de la chambre à coucher, reçut du courant d'air que la fenêtre venait d'établir en s'ouvrant une impulsion nouvelle et irrésistible.

A la vue des flammes qui s'élancèrent soudain des panneaux d'une porte donnant dans le salon vert, Langerac retira la jambe qu'il venait de passer par-dessus la balustrade du balcon. La fumée, qui commençait à remplir la chambre, les petits dards rougeâtres qu'il voyait poindre çà et là entre les feuilles du parquet, achevèrent de glacer le courage qu'avait un instant échauffé la perspective de la fortune de la douairière. Dans cet instant critique, l'aimable vicomte se dit qu'après tout les millions étaient bien loin et le feu bien près ; et la conséquence de cette réflexion prudente fut qu'il descendit l'échelle un peu plus vite qu'il ne l'avait montée.

XXII

L'INCENDIE (SUITE).

En voyant le vicomte renoncer ainsi à son rôle de sauveur, M. de Vaudrey haussa légèrement les épaules, et s'adressant aux paysans dont il était environné :

— Qui de vous, leur dit-il, veut faire sa fortune ?

Les paysans regardèrent tour à tour le baron et la fenêtre qu'il leur montrait, mais pas un seul ne fit mine de bouger. La fumée qui commençait à sortir de la chambre, le reflet des flammes éclairant le plafond, et, plus que le danger même peut-être, la frayeur visiblement empreinte sur les traits de Langerac, triomphaient de l'avarice des plus avides et éteignaient le courage des plus résolus.

— S'il s'agissait de madame la marquise, dit M. Bobilier entre ses dents, je serais déjà au haut de l'échelle.

— Rabusson n'est donc pas là ? reprit le baron.

Le silence continua.

— Le drôle m'abandonne au moment où j'aurais le plus besoin de lui, murmura le gentilhomme campagnard, qui poursuivit à haute voix : Ainsi donc, poltrons que vous êtes, pas un d'entre vous n'ira sauver cette femme !

Personne ne répondit.

— Je vous répète que celui qui la rapportera vivante aura sa fortune faite.

— Monsieur le baron, se hasarda à dire un des paysans, la fortune est une belle chose, mais la vie vaut encore mieux.

Un murmure évidemment approbatif annonça que cette sentence philosophique exprimait l'opinion générale.

— Lâches ! grommela le juge de paix, qui par une réso-

lution subite ôta sa robe de chambre et s'approcha rapidement de l'échelle.

— Bobilier, que faites-vous donc ? s'écria M. de Vaudrey.

— Il ne sera pas dit, répondit l'intrépide vieillard, que j'aurai laissé brûler une femme sans essayer de la sauver !

— Êtes-vous fou ? reprit le baron ; à votre âge !

— C'est parce que j'ai septante-deux ans que je dois m'habituer à regarder la mort en face. Si c'était madame la marquise qui fût en danger, il y a longtemps que je serais là-haut ; mais enfin, vieille ou jeune, c'est toujours une femme.

Le juge de paix, sans ajouter un mot, commença sa périlleuse ascension ; mais au moment où il mettait le pied sur le quatrième échelon, M. de Vaudrey le saisit à deux mains par la ceinture de son pantalon, l'enleva aussi aisément qu'il eût fait d'un enfant, et le déposa sur la terrasse à dix pieds de l'échelle.

— Vous me faites rougir de moi-même, lui dit-il alors ; allons, la nuit est fraîche, remettez votre robe de chambre ; c'est moi qui vais tenter l'escalade.

— Monsieur le baron, s'écria le juge de paix étourdi par la parabole qu'il venait de décrire, je ne souffrirai pas...

Avant que le vieillard eût achevé sa phrase, M. de Vaudrey était déjà arrivé au tiers de l'échelle ; il s'y arrêta un instant pour dire aux assistants :

— Courez chercher des matelas, car il est certain que l'échelle cassera ; j'espère atteindre la fenêtre auparavant, mais du diable si je sais comment je ferai pour redescendre.

Les échelons, qui craquaient sous les pieds du colossal gentilhomme, semblaient en effet prêts à justifier sa prévision : à mesure qu'il montait, le danger devenait plus imminent, car, l'échelle s'amincissant dans sa partie supérieure, le point d'appui se trouvait de plus en plus disproportionné avec le fardeau qu'il supportait. Au moment d'arriver à la hauteur de la fenêtre, le baron sentit tout à

coup les traverses de bois se rompre sous lui ; d'un effort désespéré, il s'accrocha au balcon, et, déployant une élastique vigueur que n'eussent laissé soupçonner ni son embonpoint ni son âge, il se souleva à la force des poignets et parvint à escalader la croisée.

Sans s'inquiéter de l'échelle brisée qui venait de glisser le long de la façade et de tomber sur la terrasse, sans se laisser arrêter par la fumée et par la flamme qui commençaient à envahir la chambre, M. de Vaudrey courut vers le lit, sur lequel il venait d'entrevoir une forme confuse. Cet objet qu'il reconnut d'abord avec peine, n'était autre chose que madame de Bonvalot enveloppée ou plutôt emmaillottée dans la couverture presque aussi étroitement qu'une momie égyptienne dans ses bandelettes.

Au lieu de chercher à s'expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans cet incident, le baron saisit la femme ou plutôt le paquet qu'il avait sous les yeux, et revint promptement près de la fenêtre avec ce fardeau ; il reconnut alors qu'indépendamment de la couverture dans laquelle se trouvaient comprimés ses moindres mouvements, la douairière avait la tête entourée d'un rouleau d'étoffe rouge destiné sans doute à étouffer ses cris. M. de Vaudrey détacha cette espèce de bâillon, indice évident d'un mystérieux attentat ; et tournant le visage de madame de Bonvalot du côté de l'air extérieur, il revint à la hâte près du lit. En un instant il eut noué solidement ensemble les deux draps ; attachant ensuite à l'un des bouts de ce moyen de salut improvisé la couverture qui semblait servir de suaire à la douairière évanouie, il passa par-dessus le balcon ce corps de lugubre apparence, et le fit descendre avec précaution le long de la façade.

Le premier étage du château était fort élevé, aussi les draps se trouvèrent-ils trop courts. Pendant un instant madame de Bonvalot demeura suspendue à huit ou dix pieds de terre sans que son sauveur, penché sur le balcon, osât l'abandonner aux risques d'une chute.

— Laissez tomber! dit au bout d'un instant une voix sonore.

— C'est vous, Froidevaux? répondit M. de Vaudrey qui, à travers l'obscurité, crut reconnaître le jeune avocat.

— C'est moi, monsieur le baron; laissez tomber, je réponds de tout.

Le feu, qui envahissait la chambre, rendait tout délai mortel. Le baron se décida donc à lâcher le coin du drap, et presque aussitôt une rumeur de bon augure lui apprit que la femme qu'il venait de sauver était tombée sans accident dans les bras robustes de Froidevaux.

— Maintenant il s'agit de me tirer moi-même d'ici, se dit le gentilhomme campagnard presque suffoqué par la fumée, quoiqu'il se trouvât en ce moment près de la fenêtre.

L'échelle dont il s'était servi pour monter se trouvait hors de service, et les draps qui lui avaient fourni le moyen de mettre en sûreté madame de Bonvalot étaient sur la terrasse. En une seconde le baron eut compris qu'il ne lui restait plus qu'une seule chance de salut, car aucun secours n'arrivait, et il était impossible de s'échapper par l'intérieur des appartements où le feu régnait en maître. Sans perdre un seul instant, il arracha les rideaux du lit que les flammes allaient atteindre, et les noua ensemble, résolu de s'y suspendre et de suivre le chemin qu'il venait de faire prendre à la douairière; mais au moment où, pour donner à son ouvrage la solidité qu'exigeait le poids qu'il voulait lui confier, le baron serrait avec force un double nœud, la fumée, qui depuis un instant lui ôtait à la fois la vue et la respiration, acheva de le suffoquer en l'aveuglant. Il chercha la fenêtre, mais il ne l'aperçut plus, et après avoir fait quelques pas au hasard, il tomba à demi étouffé sur le parquet en partie dévoré par les flammes, et près de s'écrouler dans la fournaise du rez-de-chaussée.

Pendant ce temps, Froidevaux, après avoir confié ma-

dame de Bonvalot aux soins de Langerac, avait couru au-devant de quelques paysans qui apportaient une seconde échelle.

— Par ici ! leur cria-t-il, M. de Vaudrey ne paraît plus, et tout est en feu dans la chambre.

L'échelle appliquée contre la fenêtre, Georges s'y élança aussi intrépidement qu'avait fait le baron quelques instants auparavant.

— *Macte animo, generose puer,* lui cria le juge de paix qui, réduit à l'impuissance par la vieillesse, n'avait jamais trouvé si affligeant le poids de ses soixante-douze années.

Froidevaux escalada lestement le balcon, et se précipita vers M. de Vaudrey qu'à travers une épaisse fumée il venait d'entrevoir étendu sur le parquet; quoiqu'il commençât à se sentir lui-même suffoqué, il le traîna jusqu'à la fenêtre, et à l'aide d'une aiguière pleine d'eau qu'il aperçut sur un meuble, il éteignit d'abord le feu qui commençait à prendre à ses vêtements. Soulevant ensuite le baron, il lui noua solidement autour du corps une forte corde dont il avait eu soin de se munir, et dont il attacha l'autre bout à la balustrade de pierre qui régnait le long de la fenêtre. Restait à faire franchir le balcon au colosse évanoui; l'entreprise était rude et scabreuse, et peu d'hommes réduits aux seules ressources de leurs mains s'en fussent tirés à leur honneur; toutefois, grâce à sa vigueur et à son adresse, Froidevaux en vint à bout.

Un instant plus tard, M. de Vaudrey, amarré à la corde que son sauveur laissait filer avec précaution sur l'appui du balcon, glissait lentement le long du plan incliné de l'échelle; au bout de quelques secondes de cette manœuvre pénible et critique, il arriva heureusement à terre et y resta étendu comme une masse inanimée.

Froidevaux alors, mais alors seulement, s'occupa de sa sûreté personnelle : il était temps. Déjà la chambre de madame de Bonvalot était embrasée de toutes parts, et le feu

venait de prendre aux rideaux de la fenêtre. Au moment où le jeune avocat remit le pied sur l'échelle, une masse de flamme jaillit au dehors et s'épandit autour de sa tête comme une dévorante auréole : on eût dit que l'incendie cherchait, en le poursuivant, à s'indemniser de la proie qui venait de lui être arrachée.

Tandis que Froidevaux, à moitié asphyxié et ses vêtements brûlés en plusieurs endroits, s'empressait de quitter une place où, à moins d'être incombustible, il n'eût pu rester un instant de plus sans exposer inutilement sa vie, M. Bobilier dénouait la cravate du baron et coupait la corde qui lui avait servi de ceinture de sauvetage.

Délivré de ces deux liens qui pouvaient rendre mortelle son asphyxie momentanée, M. de Vaudrey étendit les deux bras en respirant fortement.

En voyant le baron se rattacher d'une manière si énergique à la vie, le juge de paix sauta au cou de Georges qui venait de mettre pied à terre.

— Mon cher Froidevaux, lui dit-il d'une voix émue, que Dieu vous récompense comme vous le méritez, car lui seul peut payer la vie d'un Châteaugiron.

Le jeune avocat répondit avec une cordialité respectueuse à l'accolade du vieillard, et après avoir contemplé un instant le baron qui achevait de reprendre connaissance, il s'éloigna rapidement.

— Où diantre suis-je ? dit en ce moment M. de Vaudrey, qui était parvenu à se mettre sur son séant.

— Ah ! monsieur le baron, quel bonheur de vous entendre parler ! s'écria le vieux juge de paix les larmes aux yeux.

— C'est vous, je crois, Bobilier?

— C'est moi-même, monsieur le baron; est-ce que vous ne me voyez pas?

— A vrai dire, pas trop bien ; cent mille flambeaux passent et repassent devant mes yeux au risque de me les crever.

— Ce n'est pas étonnant que notre colonel ait la berlue, dit un des paysans, il vient de voir le feu d'assez près.

— Quel diable de rêve viens-je de faire ? reprit M. de Vaudrey ; il me semble que j'arrive du fin fond des enfers à l'instar du pieux Énée, et que pendant le voyage j'ai avalé par le nez et par les yeux toute la fumée du Tartare.

Le baron toussa à plusieurs reprises, et se leva ensuite brusquement.

— Ah ! je me rappelle, s'écria-t-il, le feu est au château, et madame de Bonvalot est en danger... Eh bien ! l'a-t-on sauvée ?

— C'est parbleu bien vous, monsieur le baron, qui l'avez sauvée, répondit le juge de paix ; sans vous en ce moment elle serait morte.

— C'est vrai, je me souviens maintenant de l'avoir descendue par la fenêtre, ni plus ni moins que si elle eût été un sac de farine ; elle est un peu formaliste la chère dame, pourvu qu'elle veuille bien me pardonner ce procédé peu respectueux.

— Je lui conseille de se plaindre, dit M. Bobilier en se mettant à rire.

— Ah çà, et moi ? Je ne suis pas descendu tout seul ; je me rappelle fort bien que tout à l'heure je jouais là-haut à colin-maillard au milieu de la fumée la plus épaisse que j'aie jamais avalée malgré moi. Parlez-moi de la fumée du canon ! celle-là ranime et ne suffoque pas ; mais celle de là-haut, j'étouffe encore rien que d'y penser, je crois même qu'elle commençait réellement à m'étouffer bel et bien, et que j'étais déjà par terre quand on est venu à mon secours. Qui donc m'a tiré de ce mauvais pas ?

— Un brave et digne jeune homme, monsieur le baron, qui a imité à votre égard le dévouement que vous veniez de montrer vous-même en sauvant la vie à madame de Bonvalot.

— Est-ce mon neveu ?

— Si M. le marquis avait pu se douter du danger que vous couriez, nul doute qu'il n'eût cédé à personne le bonheur de voler à votre secours ; mais il ignore encore.

— Rabusson ?

— Non, monsieur le baron, ce n'est pas Rabusson.

— Mais qui donc, alors ?

— Un brave et digne jeune homme, je le répète, votre adversaire d'avant-hier.

— Froidevaux ?

— Lui-même, monsieur le baron.

— Ah ! c'est Froidevaux, dit M. de Vaudrey avec un accent singulier ; puis, après un instant de silence, il ajouta :

— Allons, je vois que le proverbe est vrai : Bon chien chasse de race. Son père m'a sauvé la vie à Leipzick, et voilà qu'à son tour il me tire de cette fournaise, où sans lui je rôtirais fort désagréablement en ce moment. C'est d'autant mieux de sa part qu'il ne m'aime guère.

— A cause de sa condamnation d'avant-hier ! C'est là un sujet de dépit, mais non un prétexte d'inimitié ; et d'ailleurs Froidevaux vient de vous prouver...

— Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire, mon cher Bobilier ; il ne s'agit pas ici de ce qui s'est passé samedi à votre justice de paix, mais de certain autre petit procès pendant devant le tribunal du dieu Cupidon.

— Ah ! oui, mademoiselle Victorine Grandperrin ! dit le vieillard avec un malin sourire.

— Bien, bien ; tout ce que je puis dire, c'est que voici une petite aventure qui pourrait donner gain de cause à votre favori.

— Comment, monsieur le baron ? voulez-vous dire par là...

— Assez sur ce chapitre pour aujourd'hui, et allons rejoindre mon neveu. Le feu, continua le baron en montrant les fenêtres du bâtiment, gagne maintenant du terrain au delà du salon vert, et il est urgent de l'attaquer de l'intérieur des appartements.

M. de Vaudrey, le juge de paix et les paysans qui les avaient accompagnés retournèrent dans la cour du château.

XXIII

DOUBLE ENQUÊTE

Quelques heures après les événements que nous venons de raconter, le feu était complétement éteint. Personne n'avait péri, personne n'avait été blessé, et le dommage matériel se réduisait, ainsi que l'avait prévu le marquis, aux planchers et aux charpentes de la partie occidentale du château, ainsi qu'au mobilier d'une douzaine de chambres ; dégât considérable sans doute, mais en songeant au désastre beaucoup plus grand qu'aurait pu causer l'incendie, on devait s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix.

Onze heures du matin venaient de sonner. Dans la salle à manger où l'on prenait ordinairement les repas lorsqu'il n'y avait qu'un petit nombre de convives étrangers, trois personnages se trouvaient réunis et attendaient, diversement occupés, le moment du déjeuner.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, Langerac parcourait une revue pittoresque dont il semblait examiner attentivement les illustrations ; mais la physionomie soucieuse du vicomte indiquait que ses yeux seuls, et non son esprit, prenaient part au passe-temps qu'il avait choisi.

Assis devant une petite table couverte de papiers, M. Bobilier, qui avait remplacé sa robe de chambre à ramages et le reste de ses vêtements nocturnes par son costume noir le plus solennel, rédigeait le préambule d'une enquête sur l'incendie, qu'il se proposait de joindre à son fameux procès-verbal.

M. de Vaudrey se promenait de long en large avec une impatience qui semblait causée par la faim, car chaque fois qu'il passait devant la table où le déjeuner se trouvait déjà servi en partie, il y grapillait au hasard quelques menus hors-d'œuvre, palliatif insuffisant pour son robuste appétit surexcité encore ce jour-là par le lever le plus matinal. Usant des droits que lui donnait son titre d'oncle, le gentilhomme campagnard avait jugé inutile de retourner chez lui pour changer d'habits, et il était vêtu fort peu somptueusement d'une redingote à peu près hors de service à laquelle le feu, dont elle portait de larges stigmates, venait de donner le coup de grâce.

— Si vous m'en croyez, Bobilier, nous nous mettrons à table, dit tout à coup le baron en s'arrêtant devant le juge de paix.

— Nous mettre à table, monsieur le baron ! répondit le vieillard, qui, sans quitter sa plume, leva sur l'ancien militaire un regard surpris ; nous mettre à table quand madame la marquise nous a fait espérer qu'elle paraîtrait au déjeuner ! Ah ! monsieur le baron, vous voulez me mettre à l'épreuve.

— C'est moi, morbleu ! qui suis mis à l'épreuve en ce moment et d'une rude façon, reprit M. de Vaudrey, qui, en dépit de sa mauvaise humeur, ne put s'empêcher de sourire ; moi qui déjeune régulièrement à neuf heures, encore à jeun à midi ! après la nuit que nous venons de passer, qui pis est.

— Si vous preniez la peine de jeter les yeux sur la pendule, vous verriez, monsieur le baron, qu'il n'est guère plus d'onze heures.

— Au diable la pendule ! Je vous dis qu'à mon estomac il est midi passé, et si vous vouliez m'en croire...

— Ah ! monsieur le baron, dit de nouveau le juge de paix en protestant par un geste expressif contre l'énormité qu'on lui proposait, j'aimerais mieux jeûner jusqu'à ce soir.

— Cela vous est facile de faire de l'héroïsme, vous qui ne mangez pas plus qu'une mauviette ; tandis que moi, je me sens de force à anéantir ce plat de résistance en dix minutes.

En parlant ainsi, M. de Vaudrey lança un regard de convoitise à un énorme pâté de gibier qu'il avait déjà lorgné plusieurs fois.

— Je vous assure, monsieur le baron, qu'en ce moment j'ai très faim, excessivement faim ; mais le respect que je dois à madame la marquise...

— Sans doute, vous avez raison ; vous êtes un véritable chevalier français avec vos scrupules et vos délicatesses, tandis que si votre exemple ne me maintenait pas dans le chemin du savoir-vivre, je sens que mon appétit brutal ferait de moi un vrai rustre. Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de vous avoir pour complice, jeûnons.

A ces mots, le baron prit sur une assiette une couple de sandwichs dont il fit deux bouchées ; puis il continua sa promenade. Au bout d'un instant, pour changer sans doute le cours de ses idées, il dirigea les yeux vers Langerac qui continuait de paraître profondément absorbé par les illustrations de la revue qu'il tenait à la main ; après l'avoir examiné pendant quelque temps avec une attention singulière, M. de Vaudrey s'approcha de nouveau du juge de paix et lui dit, à voix basse cette fois :

— Expliquez-moi donc une chose. Hier, quand Héraclius m'a présenté ce jeune et beau gentilhomme d'ici à côté, il vous est échappé un aparté assez bizarre.

— Quel aparté, monsieur le baron ? demanda le vieillard en imitant l'accent confidentiel de son interlocuteur.

— Vous avez dit tout bas, en propres termes : *Langerac comme moi*.

— Et je le répéterai tout haut quand il vous plaira, dit M. Bobilier d'un ton fort vif, mais sans élever la voix.

— Vous croyez donc que notre vicomte n'est pas un véritable Langerac?

— Est-ce qu'il y a encore des Langerac? Éteints depuis Louis XIV. Notre vicomte, si toutefois il a réellement droit à ce titre, n'est donc pas plus un Langerac qu'il n'est un héros. Nous l'avons vu au feu cette nuit; eh bien! je parierais que ses parchemins ne feraient pas meilleure contenance devant l'examen d'un juge d'armes, s'il y avait encore des juges d'armes, que n'a fait son courage devant les flammes.

— Ce que vous me dites là, mon cher Bobilier, et certains souvenirs qui viennent enfin de se fixer dans ma cervelle après y avoir trotté confusément depuis hier, me donnent grande envie de faire subir à ce monsieur un petit interrogatoire sur faits et articles, et, ma foi, je ne vois pas pour quelle raison je ne m'en passerais pas la fantaisie.

Habitué à joindre immédiatement l'action à la détermination, M. de Vaudrey s'approcha du vicomte, tandis que le vieux juge de paix interrompait ses écritures pour prête l'oreille au dialogue qui allait avoir lieu.

— Monsieur de Langerac, dit le gentilhomme campagnard d'un ton poli, permettez-moi d'interrompre un instant une lecture qui doit être fort intéressante, si j'en juge par l'attention que vous y mettez.

Le vicomte posa la revue sur une console et regarda silencieusement le baron en attendant qu'il s'expliquât.

— Vous avez peut-être remarqué, reprit ce dernier, que depuis hier je vous ai examiné attentivement à plusieurs reprises, en cherchant à me rappeler où je vous avais déjà vu?

— Je ne me suis pas aperçu, monsieur le baron, que vous m'ayez honoré d'une attention particulière, répondit Langerac un peu ému de ce préambule.

— Ma mémoire, longtemps en défaut, vient de se remettre sur la voie, et maintenant je pourrais, je crois, sans

risquer de me tromper, nommer le lieu où je vous ai rencontré, il y a six ou sept ans.

Quoiqu'il s'attendît à cette reconnaissance, Langerac ne put s'empêcher de rougir.

— Pour moi, monsieur le baron, répondit-il, je cherche en vain à me le rappeler.

— C'était chez maître Huguenin, avoué, demeurant à Paris, rue Caumartin, interrompit M. de Vaudrey ; à moins que je ne sois en ce moment le jouet d'une de ces ressemblances qu'on ne rencontre guère que dans les pièces de théâtre imitées des *Ménechmes*, vous êtes bien le jeune homme blond que j'ai aperçu assis au premier bureau, à droite, en entrant dans l'étude de ce respectable praticien, et à qui je me suis adressé d'abord.

En face de souvenirs si précis, Langerac comprit qu'une dénégation absolue serait imprudente, et il prit le parti de conjurer par un demi-aveu habilement ménagé le danger qui semblait le menacer.

— Monsieur le baron, répondit-il en affermissant sa voix, je ne me souviens pas de la circonstance que vous venez de me rappeler ; mais il est fort possible, ou plutôt, d'après ce que vous venez de dire, il est certain que vous m'avez vu en effet chez maître Huguenin.

— C'était donc bien vous ?

— Selon toute apparence, car à l'époque dont vous parlez j'ai travaillé en effet pendant quelque temps chez ce digne avoué.

— Ah ! ah ! fit M. de Vaudrey en lançant au juge de paix un coup d'œil expressif.

— Comment ! monsieur le vicomte de Langerac, dit M. Bobilier en aspirant lentement une prise de tabac, tandis qu'il arrêtait sur le soi-disant gentilhomme un regard perçant et railleur, est-il possible qu'un homme de votre naissance ait fait le métier de clerc d'avoué ?

— J'avoue que je ne vois pas ce qu'il y a là de si surpre-

nant, répondit Langerac qui reprenait peu à peu son aplomb ; mais ce que je ne comprends pas surtout, c'est qu'un savant magistrat tel que monsieur le juge de paix puisse s'étonner qu'un homme du monde, appelé à administrer une assez belle fortune, ait consacré à l'étude des lois et même à celle de la procédure quelques-uns des loisirs de sa jeunesse.

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur le vicomte, répliqua le vieillard d'un ton caustique ; mais vous avez beau dire, Langerac et clerc d'avoué jurent ensemble.

— D'abord je vous prie de croire que je n'étais pas tout a fait clerc d'avoué, reprit l'ex-Pichot avec un rire affecté. Voici le fait : au lieu de me permettre d'embrasser l'état militaire, comme c'eût été mon désir, mon père m'a obligé de faire mon droit...

— A cet égard, je ne saurais blâmer monsieur votre père, interrompit le baron d'un air de froide ironie, le métier de soldat exige une vocation bien déterminée, car il est fort rude ; il vous eût exposé à voir le feu de près, or, il m'a paru cette nuit que vous n'aviez pas un goût bien prononcé pour cet élément.

— Tout le monde, monsieur le baron, n'est pas comme vous un héros, répondit Langerac, qui s'inclina en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Monsieur votre père vous a donc fait faire votre droit ? reprit M. de Vaudrey, fort insensible à ce compliment.

— Non-seulement mon père a voulu que je suivisse les cours de la Faculté de Paris, mais, mon droit achevé, il a exigé que je fisse une espèce de stage chez un des meilleurs avoués de la capitale. Ayant eu beaucoup de procès dans sa vie, et prévoyant qu'il m'en léguerait quelques-uns, il désirait me voir armé de pied en cap contre les chercheurs de noises, c'était son expression. Voilà, messieurs, ce qui vous explique ma présence accidentelle dans l'étude de maître Huguenin.

— Monsieur votre père habitait la campagne ? demanda

le baron, qui trouvait cette explication assez plausible.

— Oui, monsieur le baron ; mon père vivait dans sa terre et n'en sortait pas pour ainsi dire, car il avait, ainsi que vous, beaucoup de goût pour le rôle de gentilhomme campagnard.

— S'il en est ainsi, reprit M. de Vaudrey tout à fait convaincu de la véracité de son interlocuteur, je comprends qu'il ait eu quelques procès dans sa vie et qu'il ait voulu vous mettre en état de défendre votre bien contre les chicaniers de village, — race abominable ! j'en sais quelque chose, ajouta l'ancien militaire en hochant la tête.

— Autres temps, autres mœurs, dit M. Bobilier sur les lèvres duquel semblait s'être fixé le sourire du persiflage ; autrefois les gens de bonne maison complétaient l'éducation de leurs enfants en les attachant au service de quelque grand seigneur ; aujourd'hui la mode a changé, et ce sont les études d'avoué qui servent d'écoles de savoir-vivre à notre jeune noblesse. Au lieu de pages, nous avons des saute-ruisseaux gentilshommes ; c'est flatteur pour les gens qui ont des procès.

— Monsieur le juge de paix dit plus vrai qu'il ne le croit peut-être, répliqua Langerac en prenant à son tour l'accent du sarcasme ; tandis que je cueillais les fleurs de la procédure dans le jardin assez mal odorant de maître Huguenin, j'ai fait souvent le Palais avec de jeunes confrères qui n'auraient pas été embarrassés pour prouver leur seize quartiers.

— Peste ! dit le baron, je n'aurais jamais deviné que les études des avoués de Paris fussent autant de succursales des chapitres d'Allemagne ; mais chez maître Huguenin, vous n'étiez pas sans doute tous gentilshommes ?

— Non, assurément, dit le vicomte en ricanant ; il y avait, comme dans les chapitres dont vous parlez, le haut chœur et le bas chœur.

— Eh bien ! parmi les clercs non gentilshommes de l'étude de maître Huguenin, il en est un qui a dû s'y trouver

précisément en même temps que vous, et sur le compte duquel je vous serais fort obligé de vouloir bien me donner quelques renseignements.

— Volontiers, monsieur le baron. Son nom ?

— Pichot ; Adrien Pichot.

Le coup était si imprévu que le vicomte fit un mouvement en arrière comme s'il eût été matériellement atteint en pleine poitrine.

— Pichot, balbutia-t-il en essayant de se remettre, je ne me rappelle pas... je n'ai aucune idée d'avoir connu... une personne de ce nom.

— L'individu dont je parle, poursuivit M. de Vaudrey, sans se douter que c'était à cet individu lui-même qu'il adressait en ce moment la parole, était un mauvais drôle dont j'aurai quelque intérêt à connaître l'adresse et le visage.

— Il ne me connaît pas, se dit Langerac un peu rassuré.

— Et à qui, continua le baron, je me propose d'appliquer, certain cas échéant, la plus rude correction qui puisse sortir d'une canne solide emmanchée d'un bras vigoureux..... Mais qu'avez-vous donc, monsieur de Langerac ? vous étiez fort rouge tout à l'heure, et vous voilà tout pâle, vous sentez-vous indisposé ?

— La faim... je crois, répondit le vicomte d'une voix à peine distincte ; il y a si longtemps que nous sommes levés...

— Ah ! vous êtes comme moi ? interrompit le gentilhomme campagnard ; vous avez envie de déjeuner ? eh bien, tant mieux ! puisque nous voilà deux contre un, nous allons nous mettre à table, quoi qu'en puisse dire notre surhumain juge de paix. Je prends tout sur moi.

Au moment où M. de Vaudrey se dirigeait résolûment vers la table, une des portes de la salle à manger s'ouvrit, et le marquis entra.

— Pardieu ! lui dit son oncle d'un ton bourru, nous ne sommes pas des Turcs pour que tu nous fasses faire un pa-

reil ramazan. N'est-ce pas assez que ton château brûle sans qu'il devienne encore la *tour de la faim?* Depuis une heure au moins je me mets à la place d'Ugolin, et pour peu que cela continue, je finirai par comprendre qu'il ait mangé ses enfants.

— Je vous demande pardon, mon oncle, mais il m'a été impossible de venir plus tôt.

— A la bonne heure ! je te pardonne ; mais déjeunons-nous ?

— Certes oui ; déjeunons.

— Mais, monsieur le marquis, objecta M. Bobilier, est-il convenable en l'absence de madame la marquise...

— Ma femme, interrompit Héraclius en s'asseyant, m'a chargé de vous faire agréer ses excuses. Elle ne déjeunera pas avec nous, car il lui est impossible de quitter sa mère.

— Comment se trouve maintenant madame de Bonvalot? demanda Langerac avec une anxiété qu'il s'efforçait de dissimuler.

— Mais, pas trop bien ; elle ne sort d'un évanouissement que pour tomber dans un autre, et dans l'intervalle des crises son état est peut-être pire encore.

— Après la terrible épreuve qu'a subie cette nuit madame la douairière, il n'est pas étonnant, dit M. Bobilier, qu'elle soit en ce moment sérieusement indisposée.

— Malheureusement, c'est plus grave qu'une indisposition, et il y a des moments où cela a tout l'air...

Le marquis s'interrompit brusquement, et s'adressant aux domestiques :

— Laissez-nous, leur dit-il, j'ai à causer avec ces messieurs ; quand nous aurons besoin de vous, je sonnerai.

— Qu'y a-t-il donc? demanda M. de Vaudrey à son neveu, quand les domestiques se furent retirés.

— Il y a... je puis vous dire cela puisque nous sommes entre nous, répondit Héraclius en baissant la voix par surcroît de précaution ; le danger qu'elle a couru, a fait une

telle impression sur madame de Bonvalot, qu'il y a dès à présent transport au cerveau, et que j'ai tout lieu de craindre que le désordre d'idées auquel elle est en proie depuis quelques heures ne dégénère en une véritable folie.

— Folle ! s'écria Langerac qui jusqu'alors avait trouvé que la douairière ne l'était pas assez.

— Diable ! dit M. de Vaudrey ; mais ta belle-mère peut avoir en ce moment les idées un peu troublées, et cela se conçoit, sans pour cela devenir folle.

— Si vous l'aviez entendue tout à l'heure, vous partageriez mes craintes.

— Que disait-elle donc ?

— D'abord elle a tenu les propos les plus incohérents, elle parlait du clair de lune, de promenades au Lido, des ruines du Colysée ; elle appelait Roméo comme si elle-même eût été Juliette, enfin mille folies ; puis la raison a paru lui revenir ; mais ce n'a été qu'un éclair, et tout en répétant qu'elle avait maintenant toute sa tête et qu'elle se rappelait parfaitement ce qui s'était passé dans sa chambre cette nuit, elle nous a raconté, à Mathilde et à moi, l'histoire la plus extravagante...

— Quelle histoire ? demanda M. de Vaudrey.

— Je vais vous la répéter, et vous jugerez ensuite si je m'alarme à tort.

Les convives prêtèrent une oreille attentive, et le marquis de Châteaugiron poursuivit son récit.

XXIV

LA DOUBLE ENQUÊTE (SUITE).

— Voici, reprit Héraclius, ce qui me fait craindre que l'intelligence de madame de Bonvalot n'ait éprouvé au mi-

lieu des émotions de cet incendie une secousse dangereuse. Ma belle-mère vient de nous raconter le plus sérieusement du monde que cette nuit, au moment où elle commençait à s'endormir, d'affreux brigands dont elle ne peut déterminer le nombre sont entrés dans sa chambre, sans qu'elle sache par quel moyen ils sont parvenus à s'y introduire. S'il faut en croire cet étrange récit, ces bandits, en la voyant se réveiller, se sont précipités sur elle et l'ont étroitement bâillonnée après l'avoir roulée dans sa couverture de manière à l'empêcher de faire un seul mouvement ; puis, autant qu'elle a pu le remarquer à travers la fente du capuchon dont ils lui avaient couvert le visage, ils se sont emparés d'une cassette renfermant une somme assez considérable qui se trouvait placée sur une étagère en face de la cheminée, et ont disparu par la porte du cabinet de toilette. A demi morte de peur et suffoquée par le bâillon destiné à étouffer ses cris, madame de Bonvalot alors a perdu connaissance, et son évanouissement a duré si longtemps, qu'elle n'a conservé aucun souvenir de l'incendie. Voilà le rêve que ma belle-mère veut nous faire prendre pour le récit véridique des événements de cette nuit. Qu'en pensez-vous ?

— Es-tu bien sûr que ce soit un rêve ? demanda M. de Vaudrey, en arrêtant sur son neveu un regard singulièrement expressif.

— J'aurais dû dire un cauchemar.

— Ni l'un ni l'autre peut-être.

— Quoi ! mon oncle, vous seriez disposé à croire à ces brigands?

— Pourquoi pas?

— A cette cassette enlevée?

— D'abord la cassette existait-elle en effet?

— Pour cela, c'est indubitable, je la connais depuis longtemps. C'est un petit coffret d'ébène dans lequel madame de Bonvalot a l'habitude de laisser une vingtaine de mille

francs en or; c'est ce qu'elle appelle son en cas de voyage.

— Eh bien ! l'a-t-on retrouvée, cette cassette ?

— Comment aurait-on pu la retrouver ? A part vous et M. Froidevaux, personne ne s'est hasardé à pénétrer dans la chambre de ma belle-mère. Le coffret d'ébène est donc en ce moment réduit en cendres, ainsi que le reste du mobilier; mais il est probable que lorsqu'on aura déblayé les décombres on retrouvera les mille lois changés en lingot.

— J'en doute, dit d'un ton bref M. de Vaudrey.

— En vérité, mon cher oncle, reprit Héraclius en riant, je ne savais pas que vous eussiez un goût si prononcé pour le merveilleux; et ce terrible bâillon, y croyez-vous aussi ?

— J'y crois d'autant plus que le voilà.

En disant ces mots qui excitèrent la curiosité générale, le baron tira de sa poche le morceau d'étoffe rouge dont le visage de la douairière était couvert lorsqu'il l'avait arrachée à la mort.

— C'est un lambeau des torsades de mon pauvre arc de triomphe, s'écria M. Bobilier en étendant vivement la main pour saisir cette importante pièce de conviction, qu'il se proposait de joindre à son procès-verbal.

— Je ne crois pas que ce chiffon vous sera d'une grande utilité pour découvrir les malfaiteurs, dit M. de Vaudrey en remettant le morceau d'étoffe au juge de paix ; quarante individus peut-être se sont disputé hier les torsades dont vous parlez; comment parmi eux reconnaître les coupables ?

— Qu'on me donne un seul brin de fil, répondit le magistrat d'un air assuré, je me charge de démêler l'écheveau.

— Venez-vous de parler sérieusement, mon oncle ? demanda Châteaugiron que la surprise avait d'abord rendu muet.

M. de Vaudrey décrivit la position dans laquelle il avait trouvé madame de Bonvalot, ses membres enchaînés par les replis de la couverture du lit, et le lambeau de toile rouge

fortement noué autour de son visage, de manière à servir à la fois de bâillon et de bandeau. A la fin de ce récit, chacun des auditeurs resta convaincu que l'attentat nocturne et mystérieux dont avait parlé la douairière était un fait réel et non la vision chimérique d'une imagination troublée par la peur.

— Voici comment les choses ont dû se passer, dit le vieux juge de paix avec l'aplomb d'un homme qui se trouve sur son terrain : quoique le feu n'ait pu gagner la tourelle de l'ouest, qui est restée intacte, vous avez pu remarquer que la fenêtre de cette tourelle est ouverte, et qu'une des vitres se trouve brisée.

— Je ne me suis pas aperçu de cela, répondit Héraclius.

— Mais j'y ai fait attention, moi, reprit M. Bobilier, car mon métier est de tout voir, et même quand j'ai l'air de ne penser à rien, je ne perds pas de vue mon enquête. La fenêtre de la tourelle est donc ouverte ; or, qui a pu l'ouvrir si ce n'est le bandit ou plutôt les bandits qui ont accompli cet audacieux attentat ? Et comment ont-ils ouvert la fenêtre sinon en brisant une des vitres ? Une fois dans l'intérieur de la tourelle, une simple porte qui, selon toute apparence, n'était pas même fermée, les séparait de la chambre à coucher de madame la douairière ; ainsi rien de plus facile pour eux que de pénétrer dans ladite chambre.

— Fort bien, dit Châteaugiron, mais la tourelle est fort élevée, et à moins d'une échelle immense dont on aurait retrouvé quelques traces...

— Monsieur le marquis, vous me mettez sur la voie, interrompit le juge de paix ; de deux petites échelles il est facile, au moyen d'une corde, d'en faire une grande, et c'est à quoi n'ont pas manqué ces coquins. Les deux échelles liées ensemble qui se sont brisées sous M. le baron, et qu'on a trouvées au bout de la terrasse, appuyées contre le mur de clôture, ont évidemment servi à ces brigands

pour s'introduire dans la tourelle d'abord, et ensuite pour se sauver. Monsieur le marquis, ajouta le vieillard avec un accent animé, il faut sans délai se mettre à leur poursuite ; veuillez, je vous prie, ordonner à un de vos gens d'aller chercher le maréchal des logis de gendarmerie qui sans doute n'est pas encore retourné à Rancenay.

Châteaugiron sonna.

— Monsieur le marquis, dit le domestique après avoir reçu l'ordre de son maître, il y a là quelqu'un qui insiste pour parler sur-le-champ à monsieur le baron.

— Après déjeuner, dit M. de Vaudrey, qui, comme toutes les personnes de bon appétit, n'aimait pas à être dérangé lorsqu'il était à table.

— Monsieur le baron, reprit le laquais, c'est un grand jeune homme de bonne mine qui appartient, à ce qu'il dit, à votre maison.

— Rabusson, sans doute, reprit le baron; faites-le monter.

— *Fidus Achates*, dit M. Bobilier en souriant.

— Le fidèle Achate va être tancé d'importance, fit le gentilhomme campagnard d'un ton grondeur.

Un instant après, Rabusson parut à la porte de la salle à manger; il tenait sa casquette d'une main, et de l'autre un petit paquet dont il était impossible de deviner la nature, car il l'avait enveloppé dans sa blouse..

— Te voilà, déserteur, lui dit M. de Vaudrey en cherchant à donner à son regard une expression sévère; d'où viens-tu?

— Mon colonel...

— Ta conduite est sans excuse, aussi a-t-elle déjà reçu sa punition.

— Sa punition, mon colonel?

— N'était-ce pas à toi de me retirer du feu, et n'est-ce pas M. Froidevaux qui l'a fait à ta place?

— Ne m'en parlez pas, mon colonel, répondit l'ex-garde-

chasse d'un air contrit, quand j'ai appris la farce que vous aviez faite de vous jeter au beau milieu de la fournaise, et comme quoi c'était ce méchant avocat qui était allé vous y chercher, il m'a pris envie de me casser la tête contre un mur. Il peut se flatter d'avoir du bonheur, ce chien de braconnier; aussi je lui garde une dent...

— Comment, drôle! tu gardes une dent à Froidevaux parce qu'il m'a sauvé la vie?

— Vous avez raison, mon colonel ; après tout, quoiqu'il m'ait volé mon emploi, je lui dois de la reconnaissance.

— À la bonne heure.

— Aussi, dorénavant, il peut bien tuer nos perdreaux tant qu'il voudra; ce n'est pas moi qui lui déclarerai procès-verbal.

— Tu feras très-bien, pour deux raisons : la première, c'est que tu n'es plus garde...

— Ah ! c'est juste, mon colonel ; je n'y pensais plus.

— La seconde, c'est que j'ai donné à Froidevaux droit de vie et de mort sur mon gibier.

— Quand je disais qu'il était trop heureux, ce braconnier-là.

— Ah çà ! je ne pense pas que tu sois venu ici pour me parler de Froidevaux ; qu'as-tu à me dire de si pressé?

— Mon colonel, répondit Rabusson dont la physionomie s'éclaira soudain d'un sourire de satisfaction, je venais vous rendre compte de ce que j'ai fait depuis que je vous ai quitté.

— Tu permets, Héraclius? dit M. de Vaudrey.

— Comment donc, mon oncle, n'êtes-vous pas ici chez vous?

— Parle, reprit le baron en s'adressant à l'ex-garde.

— Pour lors, mon colonel, dit Rabusson, qui pour faire son rapport prit l'attitude du port d'armes, vous vous rappelez qu'en arrivant près du gros genévrier, au coin du sentier de la Tremblaie, je vous brûlai la politesse sans de-

mander la permission de dix heures. J'avais mes raisons. Ne voilà-t-il pas qu'au moment d'arriver audit sentier, j'avais entrevu, quoiqu'on ne vît guère plus clair que dans un four, deux individus qui semblaient venir de Châteaugiron-le-Bourg et qui marchaient contre nous. Ça m'avait paru louche.

— C'était fort louche en effet, interrompit vivement M. Bobilier; deux hommes sortant du bourg au milieu de la nuit et au moment où tous les habitants des villages voisins s'empressaient au contraire d'y accourir à cause de l'incendie; c'était excessivement louche.

— Je me dis donc: Voilà deux gaillards qui me font l'effet de ne pas avoir grande envie d'éteindre le feu, puisqu'ils lui tournent le dos; pour lors qui est-ce qui me dit que ce ne sont pas eux qui l'ont mis?

— Supposition fort logique, s'écria le juge de paix qui semblait s'intéresser de plus en plus au récit de Rabusson. Continuez, mon garçon, continuez.

— Pour lors, au moment où je réfléchissais ainsi à part moi, voilà mes deux lurons qui, au lieu de continuer de marcher contre nous, se jettent dans le sentier de la Tremblaie, et se mettent à courir comme s'il avaient eu les cinq cents diables à leurs trousses. Pour lors, je ne me dis plus : C'est louche, je me dis au contraire : C'est clair.

— Et c'était clair en effet, interrompit de nouveau M. Bobilier en s'agitant violemment sur sa chaise; je parierais cent contre un que c'étaient les incendiaires.

— Je ne fais ni une ni deux, poursuivit Rabusson, je saute par-dessus une petite haie pour arriver plus vite, et une fois dans le sentier de la Tremblaie, me voilà à courir comme un perdu après mes deux coquins.

— Bravo! mon garçon! s'écria le vieux magistrat d'un air de chaude approbation, un gendarme n'aurait pas mieux fait.

— Monsieur le juge de paix, répliqua Rabusson en se

redressant d'un air de dignité offensée, il me semble qu'un ancien maréchal des logis au deuxième régiment des cuirassiers de la garde vaut bien tous les grippe-coquins du monde.

— Laisse là les cuirassiers de la garde, dit M. de Vaudrey, et continue ton rapport.

— Vous savez, mon colonel, que le sentier de la Tremblaie est bordé des deux côtés, pendant près d'un quart de lieue, par une haie assez élevée; mes deux fuyards, que je serrais de près, ne pouvaient donc se sauver ni à droite ni à gauche, aussi filaient-ils droit devant eux, sans s'amuser à compter les cailloux, ni moi non plus. Quoiqu'on ne vît presque goutte, nous courions donc tous les trois comme des chevaux qui ont pris le mors aux dents. Enfin je gagne du terrain et je finis par accrocher un de mes drôles par le collet de sa blouse.

— A moi! dit-il alors en appelant son compagnon, nous sommes deux, et il n'est qu'un.

Pour lors je vois mon brigand qui tire de sa poche un couteau tout ouvert; mais excusez, au lieu de lui laisser le temps de s'en servir, je lui applique sur la tête un coup de poing qui vous l'étend roide au milieu du sentier. En voyant ça, l'autre coquin, qui avait commencé de revenir sur ses pas, se remet à courir un peu plus vite qu'auparavant.

— Lâche! lui criait celui que j'avais jeté par terre, tu m'abandonnes!

En même temps il essayait de se relever, mais d'un coup de pied dans les reins je lui ai bientôt fait reprendre la position d'un chien qu'on fouette. Savez-vous ce que m'a dit alors le gredin?

— Au lieu de m'assommer, cours donc après ce gueux de Lamoureux, c'est lui qui porte le magot.

— Lamoureux!... le magot! répéta le juge de paix, il s'agissait donc d'un vol!

— C'est ce que je pensai tout de suite; pour lors, comme

je venais de reconnaître mon drôle, qui n'était autre que ce filou de Bancroche...

— Bancroche, Lamoureux ! interrompit de nouveau M. Bobilier, deux repris de justice, les plus dangereux coquins du canton ! Nous sommes sur la voie, je le parierais. Mais continuez, mon brave Rabusson.

— Pour lors donc, ayant reconnu Bancroche, je lui prends son couteau et je le laisse sur la place pour courir après le porteur du magot. Il avait de bonnes jambes, celui-ci. Sacristie ! j'ai chassé bien des fois aux chiens courants ; mais ni Mireau ni Ravageau n'ont un jarret de cette force-là. Croiriez-vous, mon colonel, que ce brigand de Lamoureux a eu l'infamie de me faire courir jusqu'aux Trois-Chênes, une demi-lieue plus loin que la Tremblaie ? Heureusement encore qu'il avait perdu la tête, et qu'au lieu de se jeter à droite dans vos bois il avait pris par les prairies ; car une fois dans le taillis il m'aurait bien sûr échappé.

— Enfin l'as-tu attrapé ? demanda le baron.

— Il ne manquerait plus que ça que je ne l'aie pas attrapé ! J'ai donc fini par lui mettre la main au collet, et pour lors je lui ai d'abord administré une demi-douzaine de taloches un peu soignées, pour lui apprendre à ne pas courir si vite une autre fois ; puis ensuite je me suis dit : — Il y a plus d'une lieue d'ici à Châteaugiron ; je n'ai pas de cordes pour ficeler ce gueux de Lamoureux ; si je le laisse en liberté, il me fera encore courir, et ça ne me sourit pas ; le tenir par le collet pendant près d'une heure de chemin, ça ne me sourit pas davantage, d'autant plus qu'il n'est pas encore jour ; pour lors, comment vais-je faire ?

— Qu'as-tu fait ?

— Je me suis rappelé la cabane du vieux Pagery, où il ne reste que les quatre murs, et qui est tout à côté des Trois-Chênes ; j'y ai fait entrer mon brigand, qui avait aussi besoin de se reposer que moi, et j'ai monté la faction à la porte, c'est-à-dire à la place où était autrefois la porte,

jusqu'au jour. Pour lors, quand on a vu clair, j'ai fait marcher mon prisonnier devant moi jusqu'à la Tremblaie, où nous avons cassé une croûte...

— Comment donc, interrompit M. de Vaudrey, tu as déjeuné avec ce drôle ?

— Que voulez-vous, mon colonel, il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, à ce qu'il m'a dit, et il me regardait déjeuner d'un air si affamé, que je n'ai pas eu le cœur de lui refuser un morceau de pain et une tranche de jambon.

— Tu as bien fait ; l'homme qui a faim, fût-il un bandit, a droit à des égards.

— D'ailleurs il a payé son déjeuner.

— Comment cela ?

— En approchant de Châteaugiron, ne voilà-t-il pas que mon ingrat coquin a voulu de nouveau jouer des jambes ; mais, minute, je vous lui ai appliqué une seconde volée encore mieux conditionnée que la première, et ça l'a rendu aussi obéissant qu'un chien bien dressé.

— Vous avez donc amené cet homme ici ? demanda Héraclius.

— Oui, monsieur le marquis ; je l'ai remis aux gendarmes qui sont dans la cour et je suis venu faire mon rapport à mon colonel.

— Ah çà, dit M. Bobilier, et le magot dont parlait Bancroche, vous n'en faites pas mention ; c'est pourtant le point principal ?

— Le magot, monsieur le juge de paix, répondit Rabusson qui sourit d'un air de triomphe et développa la blouse qu'il tenait en paquet sur son bras, le magot, le voici.

A ces mots, le fidèle Achate du baron de Vaudrey posa sur la table un coffret d'ébène richement ciselé.

— La cassette de madame de Bonvalot ! s'écrièrent en même temps Châteaugiron et Langerac.

XXV

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Le récit de Rabusson, et surtout la cassette retrouvée par lui avant qu'on eût pu y rien soustraire, ne laissaient aucun doute sur la double culpabilité de Bancroche et de Lamoureux. C'étaient bien évidemment ces deux bandits qui, après avoir commis un vol dans la chambre de madame de Bonvalot, avaient mis le feu au château dans le but sans doute de faire disparaître, au moyen de ce second crime, les traces du premier.

Tandis que M. Bobilier, aiguillonné par cet incident inattendu, reprenait d'une ardeur nouvelle son enquête préparatoire, et que les gendarmes montaient à cheval en toute hâte afin de poursuivre Bancroche, qui n'avait pas jugé à propos d'attendre dans le sentier de la Tremblaie le retour de Rabusson, M. de Vaudrey prit son neveu à part et lui dit :

— Si ta femme peut quitter sa mère pendant quelques minutes, prie-la de m'accorder une petite audience.

— Un tête-à-tête, mon oncle ? dit le marquis en souriant.

— Non, puisque tu seras présent ; j'ai à vous parler à tous deux.

Un instant après Héraclius et Mathilde rejoignaient le baron dans un petit salon dépendant de l'appartement de la marquise, où il était allé les attendre.

— Mes chers enfants, dit M. de Vaudrey après leur avoir fait signe de s'asseoir et s'être assis lui-même, nous allons, s'il vous plaît, tenir un petit conseil de famille. Figurez-vous d'abord qu'en ce moment nos rôles sont intervertis ; vous êtes, vous, deux grands parents bien vénérables et bien raisonnables ; je suis, moi, comme qui dirait votre

coquin de neveu, qui, ne sachant trop si ce qui lui trotte dans la cervelle obtiendra votre approbation, vient vous demander conseil et vous soumettre sa conduite, ce que, par parenthèse, les coquins de neveux ne font pas toujours.

D'un regard malicieux le gentilhomme campagnard appliqua au marquis ces dernières paroles.

— Parlez, mon cher oncle, ou plutôt, mon cher neveu, dit madame de Châteaugiron d'un ton d'enjouement ; en ce moment j'ai soixante ans, et c'est la raison même qui vous conseillera par ma bouche.

— Vous saurez donc, reprit M. de Vaudrey, qu'il y a par le monde, tout près d'ici, un jeune homme plein de cœur et de talent, à qui, pour marcher de pair avec les gens les plus distingués, il ne manque qu'une seule chose, un peu de fortune.

— M. Froidevaux, sans doute ? dit le marquis.

— Tu as deviné. Son père m'a sauvé la vie, il y a vingt-trois ans, sur le champ de bataille de Leipsick, et vous savez ce qu'il a fait lui-même pour moi cette nuit.

— En sauvant la vie au sauveur de ma mère, il s'est acquis des droits éternels à notre reconnaissance, dit Mathilde d'une voix émue.

— A la mienne avant tout, répliqua le baron en riant ; car, je dois l'avouer, je suis de l'avis du bonhomme Chrysale, *ma guenille m'est chère*, et sans Froidevaux elle serait en ce moment réduite à l'état d'amadou.

— Ah ! mon oncle ! pouvez-vous parler en plaisantant d'un trait de dévouement qui a failli vous coûter la vie ! Ma mère n'a pu encore vous témoigner sa gratitude, mais croyez bien...

— Permettez, mon enfant ; il ne s'agit pas ici de mon dévouement, mais de celui de Froidevaux ; ne trouvez-vous pas que j'ai contracté envers lui une de ces dettes...

— Dont il est impossible de s'acquitter.

— Sans doute, car il n'est pas probable que je trouve

jamais l'occasion de faire pour lui ce qu'il a fait pour moi; mais enfin, quoique je doive renoncer à la satisfaction de m'acquitter complétement envers lui, n'y aurait-il pas quelque moyen de lui témoigner que je ne suis pas tout à fait un ingrat? Voilà sur quoi je désire avoir votre avis.

En achevant ces mots, M. de Vaudrey arrêta sur la marquise et sur Héraclius un regard qui semblait fouiller au fond de leurs cœurs.

Madame de Châteaugiron, de son côté, regarda son mari en souriant d'un air d'intelligence, hésita un instant, et dit enfin :

—Je suis toute prête à vous donner mon avis; mais pour cela, il faut que vous me permettiez d'abord de vous adresser une question.

— Parlez !

— Je vais vous paraître bien hardie, peut-être même bien indiscrète...

— C'est égal.

— D'ailleurs, si vous trouvez l'indiscrétion par trop forte, vous me gronderez bien sévèrement, je vous demanderai pardon, vous me pardonnerez, et tout sera dit : est-ce convenu?

— Bien certainement. Gronder, cela me convient beaucoup; vous pardonner, c'est-à-dire vous embrasser, cela me convient encore mieux.

— Veuillez donc me dire, mon cher oncle, si certains bruits venus jusqu'à moi, car vous saurez que je suis déjà très au courant de la chronique de Châteaugiron; si certains bruits, dis-je, fort intéressants en eux-mêmes, doivent être pris au sérieux.

— Quels bruits?

— Votre mariage avec mademoiselle Grandperrin! dit la marquise, après avoir hésité un instant.

— Ah! ah! fit le gentilhomme campagnard en riant; je

parie qu'il y a du Bobilier là-dessous, et que c'est lui qui vous a fait cette belle histoire !

— C'est lui, en effet... Mais vous ne répondez pas ?

— Avant de vous répondre, ma cher Mathilde, je désirerais savoir quel rapport il peut y avoir entre le bruit vrai ou faux de mon mariage et le conseil que je viens vous demander.

— Le rapport le plus évident et le plus direct ; si vous vous mariez, ce n'est pas à nous que vous devez demander conseil, mais à la personne que vous voulez épouser.

— En vérité ?

— Mais certainement ; en toutes choses, un mari ne doit consulter que sa femme ; n'est-ce pas, Héraclius ?

— C'est indubitable, répondit le marquis en riant.

— Allons, reprit M. de Vaudrey qui se mit à rire à son tour, puisque c'est là un des articles de votre charte conjugale, ce n'est pas moi qui essaierai d'en contester le mérite. Mais une question encore, continua-t-il en arrêtant de nouveau sur sa nièce son regard pénétrant : Si je donnais raison à ce bavard de Bobilier en épousant la jeune fille dont il vous a parlé, cela vous déplairait-il beaucoup ?

— Mais cela me ferait au contraire le plus grand plaisir ! s'écria la marquise avec un accent dont il était impossible de suspecter la sincérité ; comment donc, une tante plus jeune que moi ! une tante qu'on dit bonne et charmante et à qui je pourrais parler comme à une amie, comme à une sœur ! Rien que d'y penser je suis ravie. Oh ! je vous en prie, mon oncle, si vous vous mariez, que ce soit avec mademoiselle Grandperrin !

— Et toi, Héraclius, que penses-tu de ce mariage ?

— Ma foi, mon oncle, répondit le marquis, pour vous parler franchement, je suis en ce moment d'un sentiment tout opposé à celui de ma femme. Épousez qui vous voudrez...

— A part mademoiselle Grandperrin, n'est-ce pas ? in-

terrompit le baron ; eh bien ! rassure-toi ; je n'épouserai ni elle ni une autre.

— M. Bobilier s'est donc trompé ? demanda Mathilde.

— Bobilier est un vieux fou qui, à soixante-douze ans sonnés, serait très-capable de convoler en quatrièmes noces, et qui croit tout le monde aussi endiablé que lui-même ; par bonheur pour moi, je ne partage pas son outrecuidance. Me marier, à mon âge ! et avec qui ? avec une enfant de vingt ans ! Je mériterais d'être mis aux Petites-Maisons.

— Mais, mon oncle, dit madame de Châteaugiron, on n'a que l'âge qu'on paraît avoir, et avec une magnifique santé comme la vôtre.....

— Madame la marquise, interrompit le gentilhomme campagnard avec une gravité affectée, savez-vous bien que la seule supposition que je puisse commettre, la folie dont vous a parlé Bobilier, est un manque de respect pour ma barbe blanche !

— D'abord votre barbe n'est que grise, répondit la jeune femme avec un malin sourire.

— Ah ! mon enfant, quand la neige commence à tomber c'est que l'hiver arrive. Non, mon parti est bien pris, je ne me marierai pas ; il est trop tard. Ainsi, ne parlons plus de cette folie, et revenons à l'avis que je vous ai demandé.

— Puisque votre résolution à l'égard du mariage est bien arrêtée, dit la marquise d'un ton bref et décidé, voici ce qu'il faut faire : priez M. Froidevaux d'accepter dès à présent la pension que vous donenriez à votre fils si vous en aviez un ; dites-lui de trouver au plus vite une aimable femme digne de lui et de vous, et assurez-leur votre fortune. De la sorte vous aurez fait deux heureux au lieu d'un, et votre dette sera payée autant qu'elle peut l'être.

M. de Vaudrey comtempla un instant sa nièce d'un air de douce surprise ; mais au lieu de lui répondre, il s'adressa au marquis :

— Que penses-tu de l'idée de ta femme? lui demanda-t-il.

— Mathilde a lu dans ma pensée, répondit Châteaugiron avec un accent plein de franchise, et j'approuve complétement le conseil qu'elle vient de vous donner. Vous devez la vie à Froidevaux; qu'il vous doive le bonheur..... si toutefois le bonheur existe!

— Comment, monsieur, si le bonheur existe! s'écria la marquise en jetant à son mari un regard de reproche; est-ce que vous en doutez?

— Mais, mes enfants, dit le vieux gentilhomme sans parvenir à dissimuler entièrement son émotion, vous n'avez pas réfléchi que je ne puis enrichir Froidevaux sans vous déshériter?

— Est-ce que nous voulons hériter de vous? interrompit la jeune femme du ton le plus vif. Ne sommes-nous pas déjà assez riches, trop riches? devrais-je dire! Quand mon plan n'aurait d'autres résultats que de détruire entre nous cette désolante question d'argent, je vous supplierais de l'exécuter. On dit que les personnes qui n'ont pas d'enfants se défient de leurs parents et attribuent volontiers à de vils calculs d'intérêt les témoignages d'affection qu'elles en reçoivent; eh bien! quand vous aurez assuré votre fortune à M. Froidevaux, ces vilaines pensées ne pourront pas vous venir à notre égard; nous ne serons plus pour vous des collatéraux, nous serons des amis; et moi qui suis très-démonstrative avec ceux que j'aime, je pourrai vous dire à quel point je vous suis attachée par le respect, par l'affection, par la reconnaissance, puisque je vous dois la vie de ma mère; je pourrai vous exprimer tout cela sans être soupçonnée de songer à votre héritage. — Succession, héritage, des mots hideux!

M. de Vaudrey se leva brusquement, prit sa nièce dans ses bras, et sécha d'un baiser paternel deux larmes qu'elle s'efforçait en vain de retenir.

— Héraclius, dit-il ensuite, ta femme est un noble cœur, songe à la rendre heureuse.

— Mais il n'a qu'à continuer, reprit Mathilde qui sourit à travers ses larmes et tendit sa main à son mari par un geste plein d'une chaste tendresse.

— C'est donc bien convenu, mon oncle, dit Châteaugiron, après avoir pressé sur ses lèvres la main de la jeune femme, vous suivrez l'avis de Mathilde?

— A un petit changement près. Je compte, puisque vous me le permettez, assurer à Froidevaux la moitié de ma fortune...

— Pourquoi la moitié seulement? interrompit madame de Châteaugiron.

— Parce que l'autre moitié est destinée à mon filleul, le futur comte de Châteaugiron; vous savez, ma chère nièce, ajouta le gentilhomme campagnard en souriant, que vous m'avez promis de me le faire embrasser avant un an.

— Mais je n'ai rien promis de pareil, répondit la jeune femme, qui baissa les yeux et les releva aussitôt; d'ailleurs ce n'est pas d'un baptême qu'il s'agit ici, c'est d'un mariage; car puisque votre intention est de rendre M. Froidevaux le plus heureux possible, il est bien entendu qu'il s'occupera sans délai de trouver une petite femme bien aimable, bien bonne, bien jolie même, ce qui ne gâte jamais rien...

— Soyez tranquille, interrompit le baron avec un sourire où perçait une sorte de mélancolie, la petite femme dont vous parlez là est toute trouvée.

— En vérité! s'écria la marquise d'un air de curiosité.

— Comment! cet infernal bavard de Bobilier, qui a fait de si belles histoires sur mon compte, ne vous a donc pas parlé des amours romanesques de Froidevaux?

— Mais non: vous allez nous raconter cela, n'est-ce pas?

— Un autre jour.

Une des femmes de la marquise entra dans le salon et

prévient sa maîtresse que madame Bonvalot la demandait.

— Vous allez tout de suite chez M. Froidevaux? dit Mathilde au baron avant de sortir.

— Fiez-vous à moi, répondit-il, à dîner je vous apprendrai du nouveau.

XXVI

LA DEMANDE EN MARIAGE (SUITE).

Une heure plus tard, M. de Vaudrey, qui d'abord était allé chez lui faire une toilette complète, entrait dans le salon de la forge.

— Quel prince attendez-vous? dit-il à madame Grandperrin qui s'y trouvait ainsi que son mari. Vos esclaves en livrée! des fleurs partout! les fauteuils débarrassés de leurs vénérables housses! je le répète, pour quelle tête couronnée avez-vous fait ces frais?

— C'est de M. Grandperrin et non pas de moi qu'il faut vous moquer, répondit Clarisse avec un sourire aigre-doux; il s'est figuré à tort ou à raison que madame la marquise de Châteaugiron avait l'intention de m'honorer d'une visite, et il a voulu, un peu prématurément, je crois, que toute la maison fût sous les armes.

— Je sais, reprit le baron, que ma nièce se dispose en effet à venir vous voir, mais il n'est pas probable que ce soit aujourd'hui. L'alerte de cette nuit...

— C'est ce que je disais tout à l'heure à ma femme, interrompit le maître de forges; il n'est pas probable que madame la marquise, à peine remise de la frayeur qu'elle a dû éprouver, songe à faire des visites, et il me semble que, vu la circonstance, il serait convenable de la prévenir.

— Mais je ne m'y oppose pas, répondit madame Grandperrin de l'air le plus calme et le plus naturel.

— N'est-ce pas mademoiselle Victorine que j'aperçois dans le jardin ? demanda M. de Vaudrey en changeant brusquement le sujet de la conversation.

— Elle-même, répondit M. Grandperrin après avoir regardé à travers une des fenêtres.

— C'est, je crois, notre ami Froidevaux qui se promène avec elle ?

— Un digne et loyal garçon. Vous savez qu'il est à nous? Ma femme l'a si bien prêché hier qu'il a pris l'engagement formel de me donner toutes les voix dont il dispose, et pendant toute la matinée, il n'a fait que courir pour me recruter des partisans. Ah ! c'est que quand ma femme se mêle d'entreprendre une conversion...

— Froidevaux vous a-t-il parlé du petit service qu'il m'a rendu cette nuit ?

— Lui ! pas le moins du monde. J'ai seulement entendu dire à quelques-uns de mes ouvriers qu'il s'était, ainsi que vous, beaucoup exposé pendant l'incendie.

— Aussi modeste que courageux, se dit le baron ; honnête, intelligent, généreux ! où trouverais-je ailleurs autant de garanties pour l'avenir de cette chère enfant ? Oui, j'en suis sûr, il la rendra heureuse.

— Vous êtes bien rêveur, dit tout à coup madame Grandperrin, quelque chose vous préoccupe ?

— C'est vrai, répondit M. de Vaudrey en relevant la tête.

— Serai-je indiscrète si je vous demande le sujet de votre préoccupation ?

— En aucune manière, puisque je viens ici tout exprès pour vous le dire.

— Ah ! ah ! voyons, dit le maître de forges, c'est donc une affaire sérieuse ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Un mariage peut-être ? dit Clarisse, qui sourit à demi en arrêtant sur le baron un regard perçant.

— Toutes ces femmes sont plus ou moins sorcières, pensa le gentilhomme campagnard qui, après avoir fait cette réflexion philosophique, dit à haute voix :

— Précisément, madame, un mariage.

— Nous vous écoutons, dit de l'air le plus gracieux madame Grandperrin, après avoir lancé à son mari un coup d'œil d'intelligence.

— Puisque le mot mariage a été déjà prononcé, grâce à la perspicacité surnaturelle de madame, reprit M. de Vaudrey avec un sourire sérieux, tout préambule est inutile ; je vais donc droit au fait, et je vous demande la main de mademoiselle Victorine.

Un éclair de triomphe brilla dans les yeux de madame Grandperrin tandis qu'un sourire d'orgueilleuse satisfaction s'épanouissait sur le visage de son mari.

— Ainsi, dit Clarisse d'un air fin et l'on pourrait dire caressant, ce que j'avais cru remarquer était bien réel ; vous aimez Victorine et vous désirez l'épouser ? J'ignore ce que M. Grandperrin...

— Permettez, interrompit vivement le baron, j'aime beaucoup mademoiselle Victorine, c'est la vérité ; mais quant à avoir l'idée de l'épouser, je ne suis pas assez fou pour cela.

L'éclair de triomphe s'éteignit dans le regard de madame Grandperrin, et l'orgueilleux sourire disparut des lèvres de son mari.

— J'ai donc mal entendu ? dit ce dernier avec un accent de désappointement qu'il s'efforçait de dissimuler ; ne venez-vous pas de me demander, en termes positifs, la main de ma fille ?

— Sans doute, et je vous la demande encore, mais ce n'est pas pour moi.

— Et pour qui donc

— Pour ce digne et loyal garçon dont vous parliez tout à l'heure, pour Georges Froidevaux.

— Froidevaux ! s'écria le maître de forges en faisant un haut-le-corps, un homme qui n'a rien !

— Pardonnez-moi, répliqua doucement M. de Vaudrey ; sans parler de son talent, qui, sur un théâtre convenable, lui vaudrait une fortune, Froidevaux possède dès à présent dix mille livres de rentes, et il lui en reviendra autant un peu plus tard.

— Il vient donc d'hériter ?

— Pas encore, heureusement pour quelqu'un à qui je porte quelque intérêt, répondit le baron avec un sourire de bonne humeur.

— Cette fortune lui est donc venue en dormant ?

— Pas tout à fait, quoiqu'il fût en effet l'heure de dormir quand il l'a acquise.

— Expliquez-vous, mon cher baron, car il m'est impossible de rien comprendre à vos énigmes.

— Voici toute l'histoire. Le petit service que Froidevaux m'a rendu cette nuit, et dont il ne vous a pas même parlé, consiste à m'avoir retiré des flammes où je commençais à rôtir bel et bien, en d'autres termes, à m'avoir sauvé la vie.

— Ah ! diable ! je ne savais pas cela... Mais ces dix mille livres de rentes ?

— Comment, vous ne comprenez pas ! dit le gentilhomme campagnard en haussant légèrement les épaules ; ces dix mille livres de rentes sont le quart de mon revenu dont Froidevaux jouira dès à présent, en attendant que ma mort le mette en possession d'un second quart. La moitié de ma fortune à lui, l'autre moitié au premier enfant mâle de Châteaugiron : c'est une affaire arrangée.

Le riche industriel regarda l'ancien militaire comme s'il eût hésité à croire que celui-ci parlât sérieusement.

— Quoi ! dit-il enfin, vingt mille livres de rentes à Froidevaux parce que le hasard a voulu...

— Il n'y a pas de hasard, interrompit le baron d'un ton bref, il y a un homme qui a risqué sa vie pour sauver celle d'un autre.

— C'est fort bien sans doute, mais vingt mille livres de rentes !

— Libre à vous de penser que ma peau ne vaut pas cela ; mais à votre tour permettez-moi d'être d'un autre avis.

— Et le marquis de Châteaugiron... poursuivit M. Grandperrin après un instant d'hésitation, connaît-il votre projet?

— Parbleu ! à qui en aurais-je fait part, sinon à lui ?

— Et.... il ne vous a fait.... aucune observation ?

— Si fait.

— Ah ! ah ! fit le maître de forges en adressant à sa femme un clin d'œil expressif ; ah ! M. de Châteaugiron vous a fait des observations ?

— Oui, répondit tranquillement M. de Vaudrey, mon neveu et sa femme auraient voulu que j'assurasse à Froidevaux la totalité de ma fortune ; mais j'ai fini par leur faire entendre raison. Maintenant nous sommes tous trois d'accord, et l'affaire est définitivement convenue comme je vous l'ai dit.

M. Grandperrin regarda de nouveau le baron avec l'ébahissement d'un homme à qui l'on parle un langage inintelligible.

— Ah çà ! qu'y a-t-il donc de si étrange dans ce que je vous dis là ? demanda brusquement M. de Vaudrey ; on dirait, à voir votre air étonné, que je vous raconte une histoire des *Mille et une Nuits*.

— M. Grandperrin fait comme moi, il admire, dit Clarisse en rompant le silence qu'elle gardait depuis quelque temps.

Sans paraître remarquer le sourire plein d'amertume dont furent accompagnées ces paroles, le baron reprit sa négociation matrimoniale.

— Vous voyez donc, dit-il, que Froidevaux est dès ce

moment un parti sortable, et que ses actions gagneront encore cent pour cent par la suite. Fort galant homme d'ailleurs ; franc, probre et loyal ; plein d'honneur et de talent ; d'un âge convenable, d'un physique mieux que mal, d'une santé de fer, d'un caractère éprouvé. Que diantre ! il me semble que tout cela compose l'étoffe d'un excellent mari et que vous pourriez aller loin avant de trouver quelqu'un qui réunît à ce point les qualités que vous avez le droit d'exiger de votre gendre !

A mesure que le baron faisait l'éloge du jeune avocat, M. Grandperrin remuait la tête de haut en bas en manière d'acquiescement ; mais, sur un signe improbatif de sa femme, il interrompit cette pantomime de bon augure, et répondit avec un embarras visible :

— Mon cher baron, je tombe d'accord de tout ce que vous me dites là, et je ne conteste certainement aucun des mérites de M. Froidevaux ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais en dehors des qualités que vous venez d'énumérer, il en est d'autres encore que je désire rencontrer dans l'homme à qui j'accorderai la main de ma fille.

— Des qualités que Froidevaux n'a pas ! lesquelles, s'il vous plaît ?

— Mais, par exemple... la naissance.

— Comment ! la naissance ! qu'avez-vous à dire de celle de Froidevaux ? Son père, un des plus braves officiers de l'armée, est mort chef d'escadron de cuirassiers ; son grand-père était un médecin fort estimé ; sa famille est établie dans ce pays de temps immémorial, et elle a toujours joui de la considération universelle ; que pouvez-vous demander de plus ?

— Tout cela est vrai ; mais le sens que j'attache au mot naissance...

— Et quel sens y attachez-vous, je vous prie ?

— Vous comprenez bien ce que je veux dire. En un

mot, M. Froidevaux n'est pas un homme de condition...

— Un homme de condition ! Ah çà ! Grandperrin, je puis dire cela devant votre femme, vous êtes fou.

— Je vous remercie du compliment, répondit le maître de forges avec un sourire forcé.

— Oui, fou, je le répète. Quoi ! vous bourgeois, et tout ce qu'il y a de plus bourgeois, vous exigerez de votre gendre futur qu'il soit gentilhomme ?

— Que voulez-vous, mon cher baron, c'est une faiblesse, c'est un ridicule, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais c'est ainsi. Je ne suis nullement partisan des principes de l'égalité, moi ; quoique j'appartienne à la bourgeoisie, ainsi que vous venez de le dire, je prise fort la noblesse ; en un mot, à défaut du sang j'ai la fibre aristocratique, et je suis fort décidé à ne marier ma fille qu'à un homme qui ait un nom, et, au besoin, un titre.

— Au baron de Vaudrey, par exemple ? dit le gentilhomme campagnard en regardant fixement l'orgueilleux bourgeois.

— Certes, répondit ce dernier, si, comme je l'ai cru un instant, vous m'aviez demandé pour vous-même la main de ma fille, ma réponse eût été fort différente de celle que je suis obligé de vous faire.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Fort sérieusement, et je suis sûr que ma femme m'approuve.

— Écoutez, Grandperrin ; je viens de dire que vous étiez fou, le terme est trop faible : c'est archi-fou, c'est ensorcelé, c'est endiablé que j'aurais dû dire. Quoi ! poursuivit le baron en s'animant de plus en plus, si de mon côté j'avais perdu la tête au point de vouloir épouser Victorine, vous me la donneriez donc, à moi votre aîné de trois ans ! à moi barbe grise ! à moi criblé de blessures et de rhumatismes ! Vous forceriez cette pauvre enfant d'épouser un vieux grognard, car que suis-je autre chose ? parce que ce vieux

grognard s'appelle Vaudrey et possède une particule devant son nom ! Vous consentiriez au malheur certain de votre fille unique, et quelle fille bonne et charmante ! pour avoir le petit plaisir de dire, en parlant d'elle, *madame la baronne!* Et cependant, Grandperrin, vous n'êtes pas un mauvais père !

— J'ai même la prétention d'être un père excellent, répondit le maître de forges en souriant d'un air contraint, car cette véhémente apostrophe l'avait ému en dépit de sa vanité.

— Eh bien ! s'il est vrai que vous aimiez votre fille autant qu'elle le mérite, occupez-vous de son bonheur au lieu de chercher à donner une puérile satisfaction à votre amour-propre. Vous pouvez en croire un homme dont la baronnie remonte aux croisades et la noblesse un peu plus haut, un bourgeois comme Froidevaux, jeune, honnête et plein de talent, vaut pour votre fille tous les gentilshommes du monde. Et puis, au bout du compte, ajouta M. de Vaudrey en changeant subitement d'accent, avez-vous à reprocher à mon prétendant autre chose que son manque de naissance ?

— Rien autre chose ; s'il remplissait la condition que je suis résolu d'exiger de mon gendre, je n'aurais aucune objection à faire contre ce mariage.

— Si donc Froidevaux avait un nom qui sonnât à votre oreille d'une manière suffisamment aristocratique, vous lui accorderiez la main de votre fille ?

Un regard expressif de madame Grandperrin autorisa le maître de forges à faire une réponse affirmative, que l'incorrigible roture du jeune avocat devait rendre illusoire.

— En ce cas, dit le père de Victorine, je l'accepterais pour gendre d'autant plus volontiers, que je rends justice à ses qualités, et que, d'un autre côté, vous semblez désirer vivement ce mariage.

— Fort bien ; je prends acte de votre promesse, répondit

vivement le baron; maintenant faites-moi le plaisir d'aller me chercher le Code civil.

— Le Code civil! répéta le maître de forges étonné.

— Oui; vous devez l'avoir dans votre bibliothèque.

— Est-ce que vous comptez trouver dans ce livre une recette pour changer un bourgeois en gentilhomme? demanda Clarisse avec un accent de persiflage.

— Peut-être bien, madame. Grandperrin, ayez donc la bonté d'aller me chercher ce que je vous demande.

Le maître de forges se leva, et sortit du salon.

XXVII

UN ARTICLE DU CODE CIVIL.

— Deux mots, ma chère Clarisse, tandis que nous sommes seuls, dit alors M. de Vaudrey en se rapprochant de la maîtresse du logis; la conclusion de ce mariage dépend de vous, car vous avez tout pouvoir sur M. Grandperrin; au lieu de lui faire signe de refuser, comme cela vous est arrivé tout à l'heure, autorisez-le d'un geste à accorder son consentement, et dans cinq minutes tout sera terminé.

— Vous vous exagérez singulièrement l'ascendant que je puis avoir sur M. Grandperrin, répondit la jeune femme d'un air réservé.

— Allons donc! comme si je ne savais pas qu'il ne voit que par vos yeux.

— Eh bien! en ce cas, il me semble que vous auriez pu vous adresser d'abord à moi.

— C'était mon intention; mais je vous ai trouvés ensemble, et vous savez qu'en toutes choses j'ai l'habitude d'aller au but par le chemin le plus court. Voyons, Clarisse, poursuivit le vieux gentilhomme avec un mélange d'affection et

de fermeté, montrez-vous raisonnable et renoncez à un projet qui ne peut pas se réaliser. A une époque où vous nourrissiez contre mon neveu des sentiments de haine et de vengeance, vous avez pensé à me faire épouser votre belle-fille, sans vous apercevoir que c'eût été punir cette pauvre Victorine et moi-même, bien plus encore qu'Héraclius; aujourd'hui que la haine et la vengeance doivent être enfin remplacées par la paix et par l'oubli, vous ne devez plus songer à cette union extravagante à laquelle ni Victorine ni moi ne consentirons jamais. J'aime beaucoup cette aimable enfant, ainsi que vous vous en êtes aperçue; et c'est parce que je l'aime sans illusion et sans égoïsme, que je désire qu'elle épouse Froidevaux, car je le crois digne d'elle.

— Vous tenez donc beaucoup à ce mariage? dit madame Grandperrin d'un air irrésolu.

— Je tiens à payer ma dette à Froidevaux et à assurer le bonheur de Victorine; car ils s'aiment, vous le savez aussi bien que moi. Voyons, mon enfant, accordez-moi ce que je vous demande; c'est votre vieil ami qui vous en prie

Madame Grandperrin tendit la main au baron par un geste empreint de mélancolie.

— Après tout ce que vous avez fait pour moi, répondit-elle d'une voix légèrement altérée, je serais une ingrate si e résistais plus longtemps. Mon ascendant sur M. Grandperrin n'est pas tel que vous le supposez; mais enfin, petit jou grand, disposez-en.

— Voici le recueil des Codes, dit le maître de forges en rentrant dans le salon.

— M. de Vaudrey prit le volume à tranche multicolore, le feuilleta pendant un instant et laissa tout à coup échapper un geste de satisfaction.

— Je l'aurais parié, dit-il en même temps d'un air joyeux, l'article y est, pardieu, bien !

— Quel article ? demanda le maître de forges.

Le gentilhomme campagnard se leva, et d'un ton à la fois solennel et enjoué :

— Mon cher Grandperrin, et vous, madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander votre fille en mariage non plus pour maître Froidevaux, avocat, mais pour Georges de Vaudrey-Froidevaux, mon fils adoptif.

— Votre fils adoptif ! répéta M. Grandperrin en ouvrant de grands yeux.

— Si vous voulez bien le permettre. Vous saurez que, quoique je n'aie pas fait mon droit, grâce à un assez bon nombre de procès dont le destin m'a gratifié, je connais passablement mon Code. Tout à l'heure je me suis donc rappelé, assez vaguement il est vrai, certain article qui, maintenant que je viens de le relire, me paraît de nature à trancher net le nœud gordien que je cherche à dénouer. Jugez-en vous-même :

— Article 345, poursuivit le baron en approchant de ses yeux le Code, qu'il avait gardé tout ouvert dans sa main. « La faculté d'adopter ne pourra être exercée qu'envers l'individu à qui l'on aura, dans sa minorité et pendant six ans au moins, fourni des secours et donné des soins non interrompus, ou envers celui qui aurait sauvé la vie à l'adoptant, soit dans un combat, soit en le retirant des flammes ou des flots. »

— *En le retirant des flammes*, entendez-vous, Grandperrin ? Or c'est précisément ce qu'a fait Froidevaux cette nuit. Nous nous trouvons donc dans un des cas prévus par la loi ; j'ai le droit de l'adopter, et je l'adopte.

— Sérieusement ? demanda le maître de forges, dont la physionomie annonçait qu'il commençait à prendre un vif intérêt à la conversation.

— Comment, si je parle sérieusemement ! Me prenez-vous pour un Gascon ? J'adopte Froidevaux, vous dis-je, ce qui lui donnera le droit de joindre mon nom au sien.

— Et même de porter le vôtre de préférence, dit d'un air animé le vaniteux bourgeois.

— Vous arrangerez cela avec lui, reprit le gentilhomme campagnard en riant.

— Il pourra donc aussi prendre vos armes?

— Bien certainement, et même mon titre, si cela peut vousplaire.

— Comment! votre titre? dit M. Grandperrin dont la physionomie s'épanouissait à vue d'œil.

— Mon Dieu ! oui ; pour peu qu'il puisse vous être agréable que Victorine soit baronne tout de suite, je suis prêt à céder mon titre à son mari, et à m'appeler Vaudrey tout court.

— Quoi ! vous renonceriez à votre titre de baron ! s'écria le père de Victorine d'un air stupéfait, d'où l'on pouvait conclure hardiment que le riche industriel eût été complétement incapable d'accomplir un pareil sacrifice.

— Je vous ferai observer que si je renonce à mon titre, je garde mon nom, répondit le vieux gentilhomme avec un accent d'insouciance où perçait une certaine moquerie.

— Et le nom de Vaudrey vaut tous les titres du monde, dit Clarisse, qui s'était aperçue que l'étonnement de son mari frisait la sottise.

— C'est juste, reprit M. Grandperrin avec un rire de bonne humeur; le poisson est assez bon pour se passer de sauce. Baronne de Vaudrey-Froidevaux, cette petite Victorine! Ne trouvez-vous pas qu'accolé au vôtre, le nom de notre jeune homme change tout à fait de physionomie?

— C'est-à-dire qu'il a fort bon air, dit le baron en riant à son tour; voyons, que dites-vous de ma proposition?

— Ce que j'en dis... Mais d'abord, madame, qu'en dites-vous, vous-même? répondit le maître de forges en tournant vers sa femme une figure dont une sorte d'inquiétude comprimait le complet épanouissement.

— En face du noble et généreux procédé de M. de Vau-

drey, toute hésitation me semblerait injurieuse, dit Clarisse qui parut ne pas prononcer sans effort ces paroles décisives.

— Vous me conseillez donc de dire oui? reprit M. Grandperrin avec une vivacité que rendaient plus remarquable ses manières habituellement compassées.

— Je vous le conseille d'autant plus qu'il est temps de marier Victorine, et que M. Froidevaux me paraît mériter, sous tous les rapports, le double bonheur que lui ménage son bienfaiteur.

— En ce cas, puisque ma femme y consent, c'est une affaire faite, dit le maître de forges radieux; touchez là, mon cher baron!

— Conclu, répondit M. de Vaudrey en serrant dans sa large main les doigts du futur beau-père de Froidevaux; l'adoption le plus tôt possible, et le mariage quinze jours plus tard.

— C'est entendu, vous avez ma parole; mais à propos, ajouta M. Grandperrin de l'air d'un homme qui s'avise subitement d'une chose à laquelle il n'a pas encore songé, il faudrait pourtant savoir si Victorine n'a point de répugnance pour ce mariage; je ne suis pas un tyran domestique, moi, et il m'en coûterait de faire violence à ses sentiments.

— Soyez tranquille, répondit le gentilhomme campagnard avec un sourire empreint de mélancolie, je crois pouvoir vous garantir que la violence ne sera nullement nécessaire.

— Si vous lui parliez?

— J'allais vous le proposer. Vous savez que mademoiselle Victorine et moi nous sommes amis depuis longtemps, et qu'elle écoute volontiers mes conseils.

— Allez, mon cher baron, allez; au train dont vous menez les affaires, je ne doute pas du succès. Vous trouverez sans doute ma fille dans le jardin avec le beau

Léandre. Nous vous donnons carte blanche, n'est-ce pas, Clarisse ?

— Il est trop juste de laisser à M. de Vaudrey le plaisir de conclure une négociation qu'il a si bien commencée.

Le gentilhomme campagnard échangea de nouveau une cordiale poignée de main avec le maître de forges, remercia madame Grandperrin par un regard expressif, et sortant du salon, il se dirigea rapidement vers la partie du jardin où il avait aperçu quelques instants auparavant les deux amants.

A la vue du baron, qui se montra inopinément devant eux au détour d'une allée, Georges et Victorine s'arrêtèrent tout interdits, comme pourrait faire un couple de daims timides à l'aspect d'un animal carnassier.

— C'est vous que je cherche, leur dit M. de Vaudrey avec une brusquerie peu propre à rassurer ces deux cœurs effarouchés.

Froidevaux s'inclina d'un air contraint, tandis que la jeune fille, les joues couvertes d'une éclatante rougeur, faisait un effort pour sourire.

— Mon Dieu, dit-elle, vous m'avez fait peur ! M. Froidevaux me racontait les détails de l'incendie de cette nuit; et j'en ai l'imagination tellement frappée, qu'en vous voyant paraître à l'improviste...

— Vous m'avez pris pour le feu? lui répondit le baron en riant sans pitié de son embarras...

— Vous vous moquez toujours de moi ! reprit Victorine d'un air boudeur.

— Aussi pourquoi me parler de cet incendie qui est déjà de l'histoire ancienne, tandis que j'ai une nouvelle toute fraîche et si intéressante à vous apprendre ?

— Une nouvelle ?

— Une grande nouvelle.

— Intéressante?

— Extrêmement intéressante, pour vous surtout.

— De quoi s'agit-il donc? demanda la jeune fille, qui, sans pouvoir se douter de ce qu'elle allait apprendre, sentit son cœur battre plus vite.

— Il ne s'agit de rien moins, ma jeune amie, que du mariage de mademoiselle Victorine Grandperrin.

— Mon mariage! s'écria Victorine dont les brillantes couleurs s'effacèrent soudain.

— Son mariage! dit en même temps Froidevaux d'une voix sourde et tremblante.

— Eh bien! qu'y a-t-il là de si surprenant, et à qui en avez-vous tous deux avec votre air effaré? reprit M. de Vaudrey en riant d'une façon qui parut tout à fait barbare au couple amoureux; mademoiselle Victorine a vingt ans, si je ne me trompe, c'est le bon âge pour se marier; aussi la résolution que viennent de prendre ses parents me paraît-elle aussi juste que raisonnable.

— Une résolution prise... en mon absence, murmura la jeune fille dont les yeux lançaient des éclairs, symptômes de révolte; ainsi, on a disposé de moi sans même me consulter... et l'on croit que j'obéirai!

— Peut-on, dit à son tour Froidevaux le front couvert d'une morne pâleur et les lèvres frémissantes d'émotion; peut-on, sans être indiscret... demander quel est l'heureux mortel... à qui est destinée la main de mademoiselle?

— Mais parfaitement, répondit le baron du ton le plus calme; cet heureux mortel, c'est M. de Vaudrey ici présent.

— Vous, s'écria Victorine en fondant subitement en larmes, vous que je croyais mon ami! Est-ce là ce que vous m'aviez promis?

— O mon Dieu! dit Georges avec un accent de sombre désespoir, je ne croyais pas que je regretterais jamais d'avoir sauvé la vie à un homme.

— Ah çà, entendons-nous, reprit le gentilhomme campagnard touché de ces deux douleurs si profondes et si sincères; il paraît que je me suis mal expliqué. Quand je pro-

nonce le nom de Vaudrey, il est bien convenu que je ne parle pas du vieux Vaudrey, de l'ancien soldat, de la barbe grise, de moi, en un mot...

— Mais de qui donc parlez-vous alors? demanda mademoiselle Grandperrin dont les pleurs s'arrêtèrent subitement.

— Du jeune Vaudrey, morbleu! de l'héritier de mon nom, de mon fils adoptif, en un mot!

— Quoi! vous avez un fils? s'écria Victorine en recommençant de pleurer.

— Ah! par exemple, ceci me convient, dit entre ses dents le jeune avocat; les cheveux blancs de ce vieux soudard me liaient les mains; mais entre hommes du même âge, rien de plus naturel qu'un duel; avant d'épouser Victorine, il faudra que ce jeune et beau gentilhomme commence par me tuer.

— Oui, ma chère enfant, dit M. de Vaudrey en adressant à la jeune fille un sourire plein de bonté, j'ai maintenant un fils que j'aime beaucoup et qui, je crois, ne vous déplaira pas trop non plus, quand je vous l'aurai présenté.

En disant ces mots, le baron prit Froidevaux par la main et, lui montrant la jeune fille que ce geste avait rendue immobile de surprise :

— Georges, lui dit-il d'une voix émue, quoiqu'il s'efforçât de conserver le ton de l'enjouement, voilà votre femme; surtout rendez-la heureuse, ou vous aurez un terrible compte à régler avec moi.

— Quoi!... que voulez-vous dire?... Est-il possible que vous parliez sérieusement? s'écrièrent à la fois les deux amants, qui n'osaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles.

— Écoutez-moi, mes enfants, dit M. de Vaudrey sans quitter la main de Georges et en saisissant par un geste plein d'affection celle de Victorine; je n'aime pas les dettes, aussi n'ai-je pas voulu laisser passer la journée sans vous payer, mon cher Froidevaux, celle que j'ai contractée cette nuit envers vous.

— Ah! monsieur le baron, s'écria le jeune avocat d'une

voix tremblante, le bonheur que vous me laissez entrevoir est trop grand, et je n'ose y croire.

— Croyez-y, mon ami, car rien n'est plus réel. Vous adopter, si toutefois vous y consentez, vous donner mon nom et une partie de ma fortune ce n'eût été m'acquitter envers vous qu'à moitié; mais Victorine, qui vous aime depuis longtemps, je le sais, ne refusera pas sans doute de vous payer le reste de ma dette.

— Mon ami! mon père! dit la jeune fille en se jetant dans les bras du baron.

— Ah! je vous y prends, mademoiselle la pleureuse, dit M. de Vaudrey avec une tendre moquerie, maintenant que vous êtes bien sûre que je ne veux pas être votre mari, vous êtes la première à m'embrasser.

— Mais mon père, mais ma belle-mère, reprit Victorine dont la figure rayonnante exprima une inquiétude soudaine, consentiront-ils...

— C'est déjà fait; tout est arrangé avec eux, et vous pouvez aller les trouver. — Maintenant que vous voilà un peu remis de la frayeur que je vous ai causée tout à l'heure, poursuivit le baron en souriant d'un air de douce plaisanterie, je vais faire ce qu'a fait Froidevaux cette nuit après m'avoir sauvé la vie.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Victorine, qui promenait du vieux gentilhomme à son futur mari ses jolis yeux bleus, encore embellis par l'expression du bonheur.

— Il s'est sauvé pour m'éviter la peine de lui dire grand merci! répondit M. de Vaudrey, qui s'éloigna rapidement et disparut presque aussitôt derrière un massif, en laissant le couple amoureux plongé dans une extase que nous n'essaierons pas de décrire.

XXVIII

LA MÉPRISE.

Le lendemain était le jour de l'élection.

Par un concours de circonstances particulières que nous avons expliquées, M. de Vaudrey, le fidèle partisan de la dynastie déchue, et Georges Froidevaux, l'homme du progrès, ayant réuni leurs efforts pour soutenir le candidat du gouvernement, celui-ci fut nommé dès le premier tour de scrutin à une assez forte majorité.

L'élection terminée, le baron, qui, loin d'y prendre part comme votant, n'avait pas même voulu y assister comme témoin, se rendit à la forge, où M. Grandperrin, enorgueilli de son triomphe, venait d'être reconduit par ses partisans, presque aussi glorieux que lui-même.

Au milieu de cette ovation, qui, selon l'usage introduit en France par le régime constitutionnel, devait se terminer par un banquet, M. de Vaudrey prit à part le nouveau membre du conseil général, et lui dit :

— Voilà une affaire en bon chemin, mais je ne pense pas que vous vouliez vous endormir sur ce premier succès ; si vous m'en croyez, vous direz à ces dames de faire leurs préparatifs de voyage, et ce soir même, ou demain matin au plus tard, nous partirons tous quatre pour Charolles. Je vous parle de cela parce que mon vieux berlingot a une roue hors de combat, ce qui me met dans la nécessité de vous demander une place dans votre voiture.

— Vous avez donc des affaires à Charolles ? demanda le maître de forges.

— Toujours notre grande affaire. Pour que cela marche

plus vite, je vais présenter en personne, à l'homologation du tribunal de première instance, l'acte d'adoption que nous avons passé ce matin, Froidevaux et moi, devant Bobilier.

— Comment ! c'est déjà fait ?

— Parbleu ! me prenez-vous pour un traînard ? Quand tout sera réglé à Charolles, j'irai à Dijon recommencer la cérémonie à la cour royale, et ensuite nous n'aurons plus qu'à chanter : O hymen ! ô hyménée !

— C'est mener les choses militairement... Mais moi je n'ai rien à faire à Charolles.

— Comment ! la députation de l'arrondissement n'est-elle pas vacante et ne voulez-vous pas vous mettre sur les rangs ?

— Sans doute, car ma femme le désire beaucoup.

— Eh bien ! alors battez donc le fer tandis qu'il est chaud ; vous avez à Charolles une maison dont le plus bel appartement, m'avez-vous dit, est en ce moment vacant ; allez vous y établir ; tenez un état, donnez des dîners, des fêtes ; en un mot, jouez votre rôle de candidat ; pendant ce temps-là Froidevaux, qui a du crédit dans tout l'arrondissement, visitera ses amis ; de mon côté, je ferai mes circulaires, et vous verrez qu'en fin de compte nous enlèverons la députation comme nous venons d'enlever l'élection au conseil général.

— C'est fort tentant, mon cher baron ; mais, à supposer que je réussisse en effet à me faire nommer député, il faudra donc m'absenter une partie de l'année ; et alors qui dirigera mes forges ?

— Froidevaux, parbleu ! puisqu'il épouse votre fille ; où trouveriez-vous un régisseur plus intelligent et plus fidèle ?

— Vous avez raison, Froidevaux pourrait me remplacer ; et d'un autre côté il est certain que madame Grandperrin serait enchantée de passer une partie de l'année à Paris. Si vous lui parliez de ce petit voyage à Charolles ? Vous savez qu'elle vous écoute volontiers.

— Je vais lui en parler à l'instant même.

M. de Vaudrey quitta le maître de forges, et se fit annoncer chez madame Grandperrin, qu'il trouva seule, car elle était enfin parvenue à se soustraire aux félicitations des électeurs triomphants.

— Ma chère Clarisse, lui dit-il d'un ton affectueux, je comprends si bien la pénible émotion que doit vous causer la seule pensée d'aller voir ma nièce ou de la recevoir chez vous, que je me suis creusé la tête afin de trouver un moyen de vous épargner cette épreuve. Voici ce que j'ai imaginé.

Le baron expliqua son plan de voyage et ajouta :

— Vous voyez donc qu'en partant ce soir ou demain, et en habitant Charolles jusqu'au moment de l'élection, vous éviterez ce rapprochement qui vous effraie à juste titre. Je connais l'arrondissement, et il me paraît certain que votre mari sera nommé ; une fois à Paris, vous l'y retiendrez, ou du moins vous obtiendrez de lui l'autorisation d'y rester jusqu'à ce que le temps, la raison... enfin jusqu'à ce que vous vous sentiez complétement guérie.

— Guérie ! mais je le suis, dit madame Grandperrin avec un fier sourire.

— Vous croyez l'être, mais au fond...

— Au fond du cœur, vous dis-je, je suis guérie ; je le sens, j'en suis sûre, et je ne fuirai pas devant un danger qui n'existe plus. Quoi ! parce qu'il a plu à M. le marquis de Châteaugiron de venir habiter son château, faut-il que je m'exile ? mais son orgueil triompherait de cette lâcheté ! Peut-être croirait-il que je l'aime encore, et plutôt mourir que de lui laisser un seul instant cette idée ! Non, je ne partirai pas ! Madame la marquise de Châteaugiron peut venir me voir quand elle voudra ; je suis prête à la recevoir et à lui rendre sa visite. Peut-être même la préviendrai-je, cela ferait tant de plaisir à M. Grandperrin !

Clarisse accompagna ces derniers mots d'un rire si mo-

queur et si méprisant, que le gentilhomme campagnard ne put s'empêcher de se dire mentalement :

— Pauvre Grandperrin ! ta femme est bien jolie ; mais c'est égal, je ne voudrais pas être à ta place !

— D'ailleurs, reprit madame Grandperrin d'un ton plus calme, le mariage de ma belle-fille et de M. Froidevaux n'aura-t-il pas lieu ici ? Comment me dispenser d'y assister, ou comment empêcher que M. et madame de Châteaugiron n'y assistent eux-mêmes ? Vous voyez donc bien qu'il m'est impossible d'éviter cette rencontre, et puisque c'est un mal nécessaire, autant le subir aujourd'hui que plus tard.

— Écoutez, Clarisse, dit M. de Vaudrey, qui examinait la jeune femme avec une attention mêlée d'inquiétude, je vous connais depuis longtemps, et j'ai l'habitude de lire dans votre physionomie. Pour que vous ayez si subitement changé d'avis, il faut quelque raison grave, quelque raison que vous n'osez m'avouer !

— Et pourquoi ne vous l'avouerais-je pas ? s'écria madame Grandperrin d'un ton véhément ; pourquoi, après vous avoir rendu témoin de mes lâches douleurs, après avoir gémi et pleuré devant vous, pourquoi vous cacherais-je mes pensées, maintenant qu'elles ne sont plus de celles dont une femme doit rougir ?

— Calmez-vous, mon enfant, et expliquez-vous, dit le baron avec un accent plein de bonté.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai changé d'avis ; eh bien ! écoutez-moi : non-seulement je suis prête à recevoir la visite de madame de Châteaugiron, mais je la désire, cette visite, mais je l'attends avec impatience. Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue.

— Vous ne comprenez donc pas que, selon toute apparence, à l'une ou à l'autre de ces visites, on me présentera M. le vicomte de Langerac, et que je meurs d'envie de connaître M. le vicomte de Langerac ?

— A quel propos, s'il vous plaît, avez-vous envie de le connaître ?

— A propos du rôle qu'il joue au château.

— Il y joue donc un rôle ?

— On le dit.

— Et lequel, je vous prie ?

— Mais... par exemple, le rôle d'ami de la maison.

— Qu'entendez-vous par là ? dit M. de Vaudrey en arrêtant sur Clarisse un regard sérieux.

— Il paraît, mon cher baron, répondit la jeune femme avec un froid sourire, qu'en dépit de vos yeux perçants vous êtes aussi aveugle que les autres.

— Aveugle ! que voulez-vous dire, mordieu ?

— Ah ! si vous vous emportez, je me tais.

— Je ne m'emporte pas, répliqua le baron en s'efforçant de se contenir, je suis au contraire fort calme ; mais pourquoi dites-vous que je suis aveugle ?

— Parce que si vous jouissiez de votre clairvoyance habituelle, vous auriez deviné depuis trois jours...

— Quoi donc ? ventrebleu !

— Encore !

— Je vous demande pardon... c'est une vieille habitude... au fond je suis parfaitement calme... Qu'aurais-je deviné ?

— Mon Dieu ! une chose fort peu surprenante, car on dit madame de Châteaugiron si jolie !

— Mais enfin, cette chose...

— Cette chose, dit Clarisse d'un air de négligence affectée, c'est que M. le vicomte de Langerac fait la cour à madame la marquise de Châteaugiron ; rien de plus.

— Quel est l'auteur de cet infâme mensonge ? s'écria M. de Vaudrey en pâlissant de colère ; nommez-le-moi ?

— Je m'en garderai bien ; ému comme vous l'êtes, vous feriez quelque folie dont vous vous repentiriez plus tard.

— Nommez-le-moi, je le veux !

— Non. Tout ce que je puis vous dire, et cela dans l'intérêt de madame de Châteaugiron...

— Écoutez, Clarisse, interrompit le baron, dont les yeux lançaient des éclairs, haïssez mon neveu tant qu'il vous plaira, cela m'est égal ; mais je ne souffrirai pas que, par un regard, par un sourire, par le moindre geste, vous paraissiez mettre en doute l'honneur d'une jeune femme à qui j'ai voué, du premièr moment que je l'ai vue, autant d'estime que d'affection.

— Où voyez-vous que je songe à manquer de respect à la vertu de cette jeune femme ? répondit madame Grandperrin avec une hautaine ironie ; je ne voulais pas parler d'elle, mais de ce M. de Langerac, qui me paraît un adorateur un peu indiscret, pour ne pas dire un peu compromettant.

— De grâce, ne me tenez pas ainsi sur des charbons ardents, et dites-moi tout de suite ce que vous savez !

— Eh bien ! par exemple, pour vous donner une idée des petites indiscrétions de ce M. de Langerac, il paraît que quand il a bien déjeuné, il perd ses billets doux dans les cabarets de village.

M. de Vaudrey se leva par un mouvement si violent, que le fauteuil où il était assis roula au loin sur le parquet.

— Je vais chercher ce Langerac, dit-il d'une voix sourde, et s'il ne donne pas à cette odieuse calomnie le démenti le plus formel, je lui coupe devant vous les deux oreilles.

— Et que voulez-vous que je fasse de ses deux oreilles ? dit madame Grandperrin en haussant les épaules. D'ailleurs, soyez tranquille, il démentira tout ce que vous voudrez lui faire démentir, cela est de règle en pareil cas.

— Il y a bien longtemps que je suis votre ami, reprit le baron avec une émotion concentrée ; mais pour peu que vous teniez à mon affection, ne souriez plus de cette manière sardonique et haineuse. Il s'agit de ma nièce, enten-

dez-vous, ou plutôt de ma fille, car j'ai déjà pour elle une affection de père.

— Et que m'importe madame de Châteaugiron ! répliqua Clarisse d'un air de pitié méprisante ; je ne la connais pas, je n'en parle pas, je ne m'en occupe pas ; je ne vois ici qu'une chose, le juste et légitime châtiment d'un homme qui m'a outragée et que je hais ; d'un homme dont les infortunes conjugales réjouiront mon cœur, je vous le dis franchement, car il m'a trop fait souffrir ; mais, grâce à lui, je connais maintenant qu'il y a aussi du bonheur dans la vengeance !

M. de Vaudrey contempla avec un mélange de courroux et de compassion la femme passionnée dont la physionomie respirait en ce moment le triomphe de la haine satisfaite ; puis, sans répondre un seul mot, sortit précipitamment du salon.

Quelques instants plus tard, le baron entrait au château. Dans un coin de la cour plusieurs domestiques préparaient une voiture de voyage et y rangeaient différents objets. Sans faire attention à cet incident, M. de Vaudrey monta les degrés du perron ; sous le vestibule il rencontra son neveu.

Quoiqu'il se fût attendu à l'échec qu'il venait de subir, le marquis n'en avait pas encore complétement pris son parti, car quel est le candidat malheureux qui se résigne sur-le-champ à sa défaite ? Ce fut donc en souriant d'un air contraint qu'il alla au-devant du vieux gentilhomme.

— Je ne pense pas, lui dit-il, que vous vous attendiez à des remercîments. Saturne mangeait ses enfants, mais vous, mon cher oncle, vous tuez politiquement votre neveu ; et, en vérité, je ne sais lequel de ces deux traits est le plus barbare.

— T'ai-je pris en traître ? demanda M. de Vaudrey.

— Non, puisque vous m'aviez prévenu ; mais, je l'avoue, je ne m'attendais pas à une exécution si rigoureuse ; car enfin, laissons de côté ma personne et abordons la question

générale, la question de principe, vous êtes donc d'avis que, parce qu'une famille est tombée du trône, l'aristocratie française tout entière doit renoncer à prendre part aux affaires du pays?

— Avant tout, je suis d'avis qu'un seul serment suffit à la vie d'un homme; tu en as déjà prêté un, tiens-t'y.

— Mais, mon oncle, avec votre système la noblesse, si déchue déjà, va se trouver complétement annihilée !

— Que veux-tu que j'y fasse? La noblesse s'en va, c'est un fait, et il n'y a rien à dire contre un fait ; ainsi, au lieu de défendre un intérêt de corps qui tombe en lambeaux, que chacun songe à sauver son honneur personnel, en un mot, *fais ce que dois, advienne que pourra !*

— Cependant une foule de bons esprits pensent qu'au lieu de désespérer de l'avenir, on doit s'efforcer de reconstituer en France une aristocratie forte et puissante, dans le genre du torysme d'Angleterre.

— Rêveries creuses! dit M. de Vaudrey en haussant les épaules; qui dit torysme dit non-seulement noblesse, mais fortune et intelligence. Quand je verrai à la tête de notre prétendue aristocratie des gens comme les Northumberland, les Devonshire, les Rutland, les Bedfort et tant d'autres, qui possèdent en moyenne trois ou quatre millions de rentes, et connaissent la manière de s'en servir, je pourrai croire à l'avenir du torysme français; jusque-là il ne m'est pas plus possible de le prendre au sérieux que de comparer les courses de Chantilly à celles d'Epsom ou de New-Market. Mais que parlons-nous là de torysme et de turfs? j'ai bien autre chose en tête !

— Et moi aussi; savez-vous quelle est au château la grande nouvelle du jour? Ce n'est pas ma déconfiture, c'est le départ de ma belle-mère.

— Ah ! madame de Bonvalot nous quitte?

— Grâce à vous.

— Comment ! grâce à moi ?

— Sans doute. Jusqu'ici ma belle-mère avait supporté avec héroïsme les différentes épreuves qu'elle a subies depuis son arrivée : émeute, incendie, attaque de brigands; mais en apprenant mon échec électoral, qui entraîne momentanément la ruine de ses projets, elle a conçu un dépit si violent que, sans écouter les prières de sa fille et les miennes, elle a ordonné qu'on préparât tout sur-le-champ pour son départ. Vous avez dû voir sa voiture dans la cour?

— Eh bien ! bon voyage ! dit M. de Vaudrey d'un air de parfaite résignation.

— Mon Dieu ! mon oncle, reprit Héraclius en baissant la voix, je dirais volontiers comme vous ; mais ma femme, qui, malgré les petits ridicules de sa mère, a beaucoup d'affection pour elle, est excessivement contrariée de ce brusque départ ; je vais donc tenter un dernier effort pour empêcher madame de Bonvalot de nous quitter ; ainsi vous devriez vous joindre à moi.

— Parbleu, non ; d'ailleurs, en ce moment je cherche M. de Langerac.

— Le voilà justement qui descend, dit le marquis en levant la tête.

— Laisse-nous, j'ai à lui parler.

Le marquis, sans faire d'observation, prit un corridor à droite du vestibule, et se dirigea vers l'appartement où s'était établie la douairière depuis que l'incendie avait réduit en cendres celui qu'elle avait habité primitivement. De son côté, le gentilhomme campagnard attendit Langerac, qui descendait le grand escalier en chantonnant d'un air vainqueur une cavatine italienne.

Le parfait contentement qui éclatait sur les traits du vicomte et dans ses moindres gestes était causé par un microscopique billet que madame de Bonvalot lui avait glissé dans la main, à l'issue du déjeuner, et qui contenait ces seuls mots : *Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent ?* traduction du premier vers de la romance de Mignon

que le coureur de dots avait traduit à son tour de la manière suivante :

— Je vous accorde le rendez-vous en Italie que vous m'avez demandé avant-hier soir.

En pensant aux conséquences solides qu'il comptait tirer de cette extravagante équipée, Langerac avait peine à contenir sa joie.

— Cette fois je tiens les millions, se disait-il, car je suis un homme trop moral pour enlever une jeune première si intéressante sans l'épouser. Alors que pourront dire sa fille et son gendre ? N'aurai-je pas réparé mes torts ?

La vue du baron qui l'attendait au milieu du vestibule, le maintien imposant et le front sévère, troubla légèrement le vicomte au milieu de sa joie dorée, toutefois il continua de descendre l'escalier sans interrompre sa cavatine.

— Monsieur de Langerac, lui dit le gentilhomme campagnard en l'invitant à se taire par un geste assez impérieux, vous allez me faire le plaisir de venir avec moi à la forge.

— A la forge, monsieur le baron ! répondit le vicomte surpris, et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Je vous le dirai en route.

— Mais je vous ferai observer que je ne connais pas M. Grandperrin.

— Ce n'est pas près de lui que je vous mène.

— Si c'est près de sa femme, je la connais encore bien moins, puisque je ne l'ai jamais vue.

— Je vous présenterai. Veuillez m'accompagner.

Le baron parlait d'un ton d'autorité qui semblait n'admettre ni excuse ni réplique ; aussi, tout en pestant tout bas contre cette importunité, Langerac se décida-t-il à faire ce qu'on lui demandait.

Lorsqu'ils furent sortis du château, M. de Vaudrey reprit la parole :

— Un bruit infâme, qui est venu aux oreilles de madame Grandperrin, court, à ce qu'il paraît, dans le pays, dit-il

avec l'accent d'une gravité menaçante; on dit, monsieur, que votre apparente amitié pour mon neveu n'est qu'un masque dont vous vous couvrez pour cacher des manœuvres aussi perverses que déloyales.

— Tout est découvert, se dit le vicomte troublé jusqu'au fond de l'âme par cette rude apostrophe; la vieillarde avait raison ; avant-hier soir, quelqu'un nous écoutait.

— On dit, reprit M. de Vaudrey en redoublant de sévérité, qu'abusant de l'hospitalité que mon neveu vous accorde, vous vous efforcez... malheur à vous si le fait est vrai !... vous vous efforcez de séduire sa femme ou plutôt de la compromettre, car je crois madame de Châteaugiron pleine d'honneur et de vertu.

— Je l'échappe belle ! pensa Langerac en se remettant de son alarme.

— Que dois-je croire de ce bruit, monsieur le vicomte de Langerac? poursuivit l'oncle d'Héraclius, qui s'arrêta brusquement et fixa sur son compagnon un regard foudroyant.

— Monsieur le baron, répondit Langerac en étendant la main par un de ces gestes solennels qui conviennent à l'innocence accusée, je vous donne ma parole d'honneur, ma foi de gentilhomme, que c'est là un infâme mensonge, une épouvantable calomnie; qu'on me mette en face de la personne qui a tenu ces indignes propos, et si elle n'avoue pas qu'elle en a menti par la gorge, il faudra qu'elle vienne se la couper avec moi, sûr comme je m'appelle Langerac.

— Fort bien, dit le baron d'un ton radouci; venez répéter cela devant madame Grandperrin; je ne vous en demande pas davantage.

Un instant après il étaient arrivés à la forge.

Après s'être assuré que madame Grandperrin se trouvait encore dans le salon où il l'avait laissée, M. de Vaudrey dit au laquais à qui il s'était adressé :

— Annoncez à votre maîtresse M. le vicomte de Langerac et moi.

XXIX

LES DEUX DÉPARTS

En entendant prononcer le nom de l'homme qu'elle regardait comme l'instrument de sa vengeance, madame Grandperrin se leva par un mouvement d'irrésistible curiosité; mais presque aussitôt elle retomba sur son siége, frappée de stupeur.

De son côté, Langerac, qui était entré dans le salon d'une allure assez conquérante, s'arrêta dès le second pas comme si, à la place d'une charmante femme, il eût eu sous les yeux quelque épouvantable monstre.

— Madame, dit M. de Vaudrey, j'ai l'honneur de vous présenter...

Le baron s'interrompit, car il venait de remarquer l'émotion extraordinaire de Clarisse.

— Qu'avez-vous? lui dit-il en s'approchant rapidement; vous pâlissez. Qu'avez-vous donc?

— Cet homme ici! murmura madame Grandperrin d'une voix à peine distincte; et c'est vous qui l'amenez!

M. de Vaudrey jeta les yeux sur le vicomte, qui, non moins troublé que la maîtresse du logis, semblait avoir pris racine à la place où il s'était arrêté.

— Vous connaissiez donc déjà M. de Langerac? reprit-il à demi-voix, avec un accent d'étonnement que Clarisse prit pour une impitoyable ironie.

— Ah! c'est joindre l'outrage à la cruauté! dit-elle en lançant au vieux gentilhomme un regard de lionne blessée;

mais, de grâce, par égard pour M. Grandperrin, si ce n'est pour moi, éloignez cet homme ; je crois tout, je consens à tout, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais, par pitié, qu'il s'éloigne !

Un éclair traversa l'esprit du baron, qui se dit en mordant sa moustache à belles dents :

— Mordieu ! quelle école ! Moi qui m'efforce d'empêcher les rencontres dramatiques !

— C'est donc M. Pichot ? ajouta-t-il tout bas, après s'être penché vers madame Grandperrin.

— Ah ! vous savez tout ! répondit-elle en cachant son visage dans ses mains ; suis-je assez humiliée !

— Remettez-vous, mon enfant ; je viens de commettre une lourde bévue ; mais je vous promets de la réparer sans délai.

M. de Vaudrey se rapprocha du vicomte, qui pendant ce court dialogue n'avait pu parvenir à se donner une contenance, et l'interpellant froidement :

— Venez, lui dit-il, notre visite est finie.

Sans faire une seule observation, Langerac s'inclina machinalement devant madame Grandperrin qui ne vit pas ce salut ou se dispensa d'y répondre, et il se dirigea vers la porte que lui montrait son introducteur.

Les deux hommes traversèrent les pièces qui précédaient le petit salon, et sortirent de la forge sans échanger une parole.

— Au diable la reconnaissance ! se disait le vicomte pendant ce trajet. Mais qui eût pu prévoir que j'allais retrouver ici mon ancienne passion, Clarisse de La Gennetière ? A son air bouleversé, il est facile de voir qu'elle a une peur horrible que je ne la compromette... comme si je pouvais le faire sans me compromettre moi-même ! Car enfin, si, en évoquant certains souvenirs, il dépend de moi d'amoindrir quelque peu la réputation de vertu dont elle jouit sans doute en ce pays, ne peut-elle à son tour me porter un

coup plus rude encore, et cela au moyen d'un seul mot ? Qu'elle prononce mon nom, et voilà ma fortune à tous les diables ; jamais la vénérable millionnaire, avec qui je dois aller voir fleurir les citronniers en Italie, ne consentirait à accepter pour compagnon de voyage Adrien Pichot. Le vicomte de Langerac, passe, mais Pichot ! nom odieux que je voudrais pouvoir enfouir dans les entrailles de la terre. Par bonheur, le féroce gendarme qui m'accompagne ne sait pas où le bât me blesse ; car s'il s'en doutait...

— Monsieur Adrien Pichot, dit en ce moment le gentilhomme campagnard d'un ton bref et cassant, maintenant que nous sommes au milieu de la rue, un mot, s'il vous plaît.

— Ah ! sacrebleu ! pensa le faux Langerac, il fait mieux que de se douter, il sait tout.

Le baron tira sa montre.

— Il est midi et demi, poursuivit-il, je vous donne une demi-heure pour faire vos paquets, et une heure pour sortir du territoire de Châteaugiron.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia l'ancien clerc d'avoué en devenant fort blême.

— Je veux dire que si, à deux heures sonnantes, votre visage apparaît encore sur un point quelconque de l'horizon, je me verrai dans la nécessité de vous le couper en deux au moyen du petit instrument que voici.

En disant ces mots, le baron brandit une grosse canne qu'il tenait à la main.

— Me couper le visage en deux...

— N'avez-vous pas deux noms ? Cela fera un visage pour chacun.

— Monsieur, dit Langerac d'une voix altérée, votre âge et votre parenté avec un de mes meilleurs amis me font excuser la violence de vos paroles, que vous regretterez d'ailleurs, j'en suis sûr, pour peu que vous réfléchissiez avec sang-froid à ce qui vient de se passer. Je ne m'atten-

dais nullement à retrouver dans madame Grandperrin une personne que j'ai connue autrefois ; non-seulement je n'ai pas provoqué cette rencontre, mais si j'avais pu la prévoir, j'aurais tout fait pour l'éviter ; car je suis un homme d'honneur, monsieur, un gentleman, j'ose le dire, et jamais je ne manquerai aux égards dûs à une femme. Si donc vous jugez ma présence à Châteaugiron incompatible avec le repos de madame Grandperrin, je suis tout prêt à m'éloigner ; mais à condition que ce soit d'une manière honorable, car vous devez comprendre qu'il m'est impossible d'accepter la manière dont vous avez posé la question.

Malgré son trouble, Langerac venait de réfléchir qu'à tout prendre, l'espèce d'exil qui lui était imposé d'une façon si comminatoire servait ses projets, loin de leur nuire. En effet, depuis que madame de Bonvalot avait annoncé son projet de voyage en Italie, aucun intérêt ne le retenait plus au château ; et déjà il avait cherché un prétexte plausible pour motiver son propre départ.

— Ce n'est pas avec un congé honorable, répondit rudement le gentilhomme campagnard, c'est avec une cartouche jaune qu'on renvoie un flibustier de votre espèce, car vous n'êtes pas autre chose, entendez-vous, monsieur le vicomte de Langerac ! J'en ai appris de belles sur votre compte chez maître Huguenin.

– Monsieur ! s'écria Pichot de plus en plus blême, si je ne respectais vos cheveux blancs..

M. de Vaudrey s'arrêta brusquement, croisa ses bras sur sa large poitrine, et laissa tomber sur le chevalier d'industrie un regard si écrasant, que celui-ci, au lieu d'achever sa phrase distinctement, balbutia quelques mots inintelligibles, et s'éloigna en pressant le pas.

— Je serai au château à deux heures, lui dit alors le baron ; ayez soin de déguerpir auparavant, ou sinon...

Il n'acheva pas non plus sa phrase, mais un geste significatif compléta sa pensée.

Tandis que le faux vicomte, à demi suffoqué par une rage impuissante, continuait son chemin vers le château, M. de Vaudrey prit une ruelle qui conduisait à la maison de Mr. Bobilier, où il devait se retrouver avec Froidevaux afin de signer l'acte d'adoption rédigé pendant la matinée par le vieux juge de paix.

A deux heures précises, le baron, qui en toutes choses montrait une ponctualité militaire, était de retour au château.

— Eh bien ! lui dit Héraclius, qu'il trouva ainsi que la marquise dans le salon du rez-de-chaussée, où l'on se tenait d'ordinaire, madame de Bonvalot a été inexorable.

— Elle est partie ? demanda M. de Vaudrey.

— Depuis plus d'une heure.

— Je regrette de ne m'être pas trouvé ici pour lui faire mes adieux.

— Je le regrette bien plus que vous, dit madame de Châteaugiron qui semblait sincèrement affligée du brusque départ de sa mère.

— Ma femme, reprit le marquis, est persuadée que si vous aviez joint vos instances aux nôtres, madame de Bonvalot aurait consenti à rester ; et elle vous en veut beaucoup de ne vous être pas trouvé là.

— Je crois, ma chère enfant, dit le baron, que puisque votre mère a résisté à vos prières et à celles d'Héraclius, à plus forte raison les miennes eussent-elles été inutiles ; d'ailleurs, il ne s'agit pas sans doute d'une longue absence ?

— Je ne sais trop qu'en penser, répliqua Châteaugiron, madame de Bonvalot a laissé échapper quelques paroles qui sembleraient annoncer l'intention de rester assez longtemps hors de France.

— Ce n'est donc pas à Paris qu'elle est allée ?

— Mais pas du tout ; elle va, nous a-t-elle dit, en Italie.

— En Italie ?

— Et peut-être plus loin ; car lorsque la manie des voyages vous prend à cinquante ans sonnés, il n'y a pas de

raison pour qu'elle ne vous mène pas au bout du monde.

— Héraclius, il s'agit de ma mère, dit la marquise avec un accent de reproche ; l'idée d'être séparée d'elle pendant longtemps peut-être me cause un véritable chagrin ; j'avais tant espéré qu'elle se fixerait près de nous !

— Allons, mon enfant, ne vous chagrinez pas, l'Italie n'est pas aux antipodes. Si votre mère y reste trop longtemps, savez-vous ce que nous ferons ? nous irons l'y chercher.

— C'est ce que j'ai déjà dit à Mathilde.

— Mais, reprit le baron en s'adressant à son neveu, n'as-tu pas aussi un autre départ à m'annoncer ?

— Vous savez donc déjà que Langerac nous a quittés ? répondit le marquis.

— Ah ! ah ! il est parti ?

— Il y a une demi-heure à peine.

— Et quel motif a pu l'engager à vous fausser compagnie si brusquement ?

— Une lettre qu'il a reçue de Paris

— Ah ! vraiment ; une lettre qu'il a reçue de Paris ?

— On lui annonçait qu'un de ses parents, dont il est l'héritier, était à toute extrémité, et vous comprenez...

— A merveille. Un parent dont on est l'héritier et qui est à toute extrémité mérite bien qu'on quitte tout pour lui. C'est donc à Paris qu'est allé M. de Langerac ?

— Oui, mon oncle.

— En êtes-vous sûr ? demanda madame de Châteaugiron en arrêtant sur son mari un regard où perçait une incrédulité mêlée d'inquiétude.

— Comment, si j'en suis sûr ! Ne viens-je pas de le voir de mes propres yeux monter dans la voiture de Châlon-sur-Saône à Moulins, qui passe tous les jours au bout de la place ?

— Il compte sans doute prendre à Moulins la diligence de Lyon à Paris ? dit le baron.

— C'est en effet son intention.

— Puisque nous voilà sur le chapitre de M. de Langerac, reprit le gentilhomme campagnard avec une ironie contenue, fais-moi donc le plaisir de me dire où, quand et comment vous êtes devenus si bons amis.

— Où ? à Paris. Quand ? quelque temps avant mon mariage. Comment ? comme on devient amis à Paris.

— C'est-à-dire, je suppose, un peu à la légère.

— Mon Dieu ! la vie est si courte ! s'il fallait tout approfondir...

— Tout, ce serait difficile ; mais il me semble que l'amitié, par exemple, mériterait bien de faire exception et d'être prise au sérieux.

— Je vous prie de croire, mon oncle, que mon amitié pour Langerac est tout à fait sérieuse, et je suis sûr que de son côté...

— Avant tout, es-tu sûr qu'il soit véritablement un Langerac ?

— A vrai dire, je n'ai pas encore songé à lui demander son acte de naissance ; mais personne, que je sache, ne lui a jamais contesté son nom ni son titre.

— Tu es bien convaincu, par conséquent, qu'il a le droit de prendre l'un et l'autre ?

— Tout ce qu'il y a de plus convaincu. Mais pourquoi me faites-vous toutes ces questions ?

— Parce que je suis bien aise de voir jusqu'à quel point ce drôle est parvenu à te rendre aveugle.

— Que voulez-vous dire ?

— Veux-tu savoir le véritable nom de ton ami Langerac ?

— Comment ! le nom qu'il prend n'est donc pas le sien ? dit la marquise avec une vivacité singulière.

— Ton ami Langerac, poursuivit le gentilhomme campagnard en regardant fixement son neveu, s'appelle Adrien Pichot.

— Adrien Pichot ! répéta Héraclius qui fit un soubresaut sur son fauteuil.

— Comme j'ai l'honneur de te le dire.

— Mais c'est impossible, mon oncle ; vous vous trompez bien certainement.

— Ainsi donc il n'est réellement ni gentilhomme ni vicomte? dit Mathilde qui semblait aussi charmée de ce qu'elle venait d'apprendre que son mari en paraissait stupéfait.

— Adrien Pichot, vous dis-je, ancien clerc chez maître Huguenin, avoué à Paris et maintenant faiseur de dupes ; qu'en dis-tu, Héraclius ?

— Je dis, mon oncle, que je vais faire seller un cheval et courir après la voiture de Moulins.

— Allons donc ! fit le baron en haussant les épaules, est-ce qu'on court après de pareils drôles?

— Vous devez comprendre cependant qu'il m'est impossible de ne pas avoir une explication avec lui ?

— L'explication a déjà eu lieu.

— Entre vous alors ?

— Précisément.

— Et il a avoué?

— Je n'avais pas besoin de son aveu, car j'étais sûr de mon fait. Une personne qui l'a vu autrefois à Paris l'a reconnu devant moi.

Un regard significatif accompagna ces paroles, qui firent éclore une rougeur soudaine sur les joues du marquis.

— Alors cette lettre de Paris et ce parent mourant étaient autant de fables? dit la marquise, dont la physionomie exprimait une satisfaction sans mélange ; et c'est en se voyant reconnu, c'est-à-dire démasqué, qu'il s'est décidé à partir ?

— Ce n'est pas sans peine qu'il s'y est décidé, et il a fallu pour cela que j'employasse certains arguments aussi irrésistibles que ceux dont parle Basile, quoique d'une tout autre nature.

— Ainsi c'est à vous, mon cher oncle, que nous devons d'être débarrassés de cet odieux personnage ?

— Vous êtes donc contente d'en être débarrassée ?

— Ravie, enchantée, j'en conviens franchement. Il y a longtemps que je le soupçonnais d'être tout autre chose que ce qu'il voulait paraître, et de s'être introduit dans notre maison avec les intentions les plus perfides.

— Il faut vous dire, mon oncle, dit le marquis, que Mathilde a toujours éprouvé pour ce... Comment dirai-je?

— Pour ce chevalier d'industrie, mordieu! Est-ce que tu conserves à cet égard le moindre doute?

— Pour ce chevalier d'industrie, soit; ma femme a donc toujours ressenti pour lui une véritable antipathie.

— L'instinct féminin! fit le baron, il est un peu plus sûr que tout notre prétendu talent d'observation.

— Si vous m'aviez écouté, dit Mathilde à son mari, depuis longtemps vous auriez cessé vos relations avec ce dangereux personnage, et sous tous les rapports cela eût beaucoup mieux valu.

— Tout à l'heure, reprit M. de Vaudrey en regardant attentivement la jeune femme, vous venez de dire que ce drôle s'était introduit chez vous dans les intentions les plus perfides. Permettez-moi de vous demander ce qu'il faut entendre par là.

La marquise parut embarrassée et ne répondit rien.

— Pourquoi ne pas répéter devant mon oncle ce que tu viens de me dire? demanda Héraclius à sa femme.

— A moins que ce ne soit un secret d'Etat, ou, ce qui revient au même, un secret de ménage, dit le baron en souriant, vous pouvez m'admettre en tiers dans la confidence, je suis fort discret.

Châteaugiron prit sans doute pour un consentement tacite le silence que continuait de garder la marquise, car il reprit :

— Voici l'idée, selon moi, passablement déraisonnable

que Mathilde s'est mise dans la tête depuis quelque temps, et qu'elle vient de m'avouer tout à l'heure seulement. S'il faut l'en croire, les assiduités de Langerac n'auraient eu d'autre but que la fortune de madame de Bonvalot.

— Peste ! fit M. de Vaudrey, une pareille capture a en effet de quoi tenter un corsaire de cette espèce. Deux ou trois millions, si je ne me trompe ?

— Trois millions, au moins ! Langerac, si toutefois ma femme a lu dans son jeu, comme elle le prétend, se serait donc proposé tout uniment de déterminer madame de Bonvalot à commettre en sa faveur une de ces petites folies dont ne se préservent pas toujours les femmes d'un âge mûr ; à l'épouser, en un mot.

— Voilà qui me paraît beaucoup plus probable que la ridicule histoire dont m'a parlé Clarisse, se dit le gentilhomme campagnard, qui jugea inutile de communiquer cette réflexion à ses interlocuteurs ; en fait de beaux yeux, un drôle comme ce Pichot doit s'amouracher avant tout des beaux yeux de la cassette.

— Cette folle idée s'est si bien implantée dans l'esprit de Mathilde, que tous mes raisonnements n'ont pu parvenir à la déraciner. Cela est arrivé au point que les choses les plus fortuites et les plus indifférentes en elles-mêmes portent maintenant ombrage à ma femme. Ne s'est-elle pas figuré, par exemple, à propos de la coïncidence du départ de sa mère et de celui de Langerac, qu'il y avait là quelque chose d'arrangé entre eux, de convenu, de prémédité, une espèce de pèlerinage à Gretna-Green, en un mot ?

— Vous exagérez, ou plutôt vous dénaturez mes craintes, dit Mathilde d'un air contraint ; elles n'ont rien dont ma mère puisse s'offenser ; il est vrai que je crois M. de Langerac, ou plutôt M. Pichot, capable des procédés les plus odieux, et c'est sur lui seul que sont tombés mes soupçons.

— Mais, demanda le baron à son neveu, ne viens-tu pas

de nous dire que tu l'as vu monter dans la voiture qui va à Moulins?

— Oui, mon oncle, lui et ses bagages.

— Si madame de Bonvalot va en Italie, elle a dû aller prendre le bateau à vapeur à Châlon-sur-Saône?

— C'est en effet pour Châlon qu'elle est partie.

— En ce cas, mon enfant, vous pouvez être tranquille, reprit le vieux gentilhomme en s'adressant à la jeune femme, aux chemins, diamétralement opposés qu'ils viennent de prendre, ils n'ont aucune chance de se rencontrer, à moins qu'ils ne poussent mutuellement leur pèlerinage jusqu'à l'océan Pacifique, ce qui n'est pas probable.

Une rumeur soudaine qui se fit entendre au dehors interrompit la conversation.

Les trois interlocuteurs s'approchèrent d'une des fenêtres avec une égale curiosité.

XXX

LA BREBIS ÉGARÉE.

Deux gendarmes à cheval venaient d'entrer dans la cour du château dont on avait refermé aussitôt la grille, car un attroupement nombreux, qui du reste n'avait rien d'agressif, se pressait sur leurs pas. La curiosité populaire avait pour objet, en cette circonstance, bien moins les cavaliers eux-mêmes qu'un individu qui cheminait pédestrement et piteusement entre leurs montures, les mains liées par une forte corde dont un des gendarmes avait attaché l'autre bout à l'arçon de sa selle. Ce prisonnier si bien gardé n'était autre que Bancroche.

M. de Vaudrey, comme tous les hommes d'un esprit et

d'un tempérament actifs, était assez curieux de sa nature ; il s'empressa donc de descendre dans la cour, et d'un signe appela près de lui Rabusson qui venait d'y entrer en même temps que les gendarmes.

— Où l'a-t-on arrêté? demanda-t-il.

— A *l'Auberge-Rouge*, mon colonel, répondit l'ex-garde-chasse.

— Tu étais là ?

— Bien entendu , mon colonel ; je m'étais douté que le brigand se réfugierait dans cette auberge, qui est un vrai repaire, où il y a cinq cents cachettes ; mais il a eu beau y mettre toute la malice possible, nous avons été aussi fins que lui, et nous le tenons.

— Bien, mon garçon, en contribuant à l'arrestation de ce bandit, tu as rendu à tout le pays un véritable service.

— En nous en revenant, j'ai vu une chose qui m'a paru louche.

— Quelle chose ?

— Je vous dirai d'abord, mon colonel, que depuis que les deux gredins ont mis le feu au château, car ce sont eux qui l'y ont mis, sans aucun doute, je me défie de tout le monde, et je vois des incendiaires partout. Voilà donc que sur la route, à une demi-lieue d'ici, j'aperçois la voiture de Moulins et celle de Châlon arrêtées nez à nez.

— Comment, nez à nez ?

— Côte à côte plutôt.

— Et c'est cela qui t'a paru louche ? dit le baron en souriant.

— Attendez donc, mon colonel. Dans le premier moment j'ai cru que les conducteurs voulaient échanger leurs chevaux comme ils font souvent, mais pas du tout : qui est-ce que je vois descendre tout à coup de la voiture qui va à Moulins? le petit jeune homme blond logé au château

— M. de Langerac ? demanda le gentilhomme cam-

pagnard d'un ton qui annonçait l'éveil de sa curiosité.

— Oui, mon colonel ; pour lors donc, voilà M. de Langerac qui descend de la voiture de Moulins et qui monte dans celle de Châlon.

— En vérité ! tu es sûr de cela ?

— Je l'ai vu comme je vous vois, mon colonel, puisque je n'étais pas à plus de trente pas.

— Et lui, t'a-t-il vu ?

— Non, mon colonel.

— Continue.

— Pour lors, voilà qu'on transporte d'une impériale sur l'autre tout son bataclan de voyage ; et puis : en route ! N'est-ce pas, mon colonel, que c'est fièrement louche ?

— En quoi donc ? dit M. de Vaudrey avec une feinte insouciance ; parce qu'il a plu à M. de Langerac de changer de voiture, ne vas-tu pas l'accuser d'être un de ces incendiaires que tu vois, dis-tu, partout ?

— Je ne prétends pas ça, mon colonel, ce serait trop fort. Mais je dis que M. de Langerac a voulu faire croire à M. le marquis qu'il allait à Moulins, tandis qu'au contraire il va à Châlon, et je soutiens que c'est louche ; car enfin, un homme qui ne manigance rien de mal va droit son chemin, et ne s'escamote pas comme ça lui-même au milieu de la grande route.

— Mathilde avait raison, se dit M. de Vaudrey en fronçant les sourcils, maître Pichot en veut sérieusement aux millions de la douairière, et il leur donne chasse en ce moment. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que c'est moi qui lui ai fourni le prétexte de départ qu'il cherchait sans doute. Allons, décidément je n'ai pas aujourd'hui la main heureuse ; pourvu qu'il soit encore temps de réparer ma sottise !

— N'est-ce pas, mon colonel, que cela vous paraît, comme à moi, diablement louche ? reprit Rabusson, qui d'ordinaire n'était bien assuré de son opinion que lorsqu'il la voyait approuvée par son chef.

— Ne parle à personne de ce que tu viens de me dire, répondit le baron.

— Suffit, mon colonel.

— Tu vas remonter chez moi.

— A l'instant même, mon colonel.

— Tu diras à Claudine de me préparer à dîner sur-le-champ, et tu auras soin qu'on fasse manger l'avoine à *Valentin.*

— Vous allez donc faire une longue promenade, mon colonel, puisque vous voulez monter ce colosse de *Valentin?*

— Précisément. Pas un autre de mes chevaux ne serait capable de fournir, en m'ayant sur son dos, la course que je veux faire.

— Vous accompagnerai-je, mon colonel ?

— Non. Je serai chez moi avant une heure ; ainsi, dîner et cheval, que tout soit prêt quand j'arriverai.

— Tout sera prêt; mon colonel, dit Rabusson, qui, sur un signe du baron, s'éloigna aussitôt, et se dirigea d'un pas rapide vers Châteaugiron-le-Vieil.

M. de Vaudrey venait de prendre un parti avec la promptitude qui caractérisait toujours toutes ses résolutions.

— Madame de Bonvalot sera ce soir à Châlon, s'était-il dit; Pichot, à son tour, y arrivera quelques heures plus tard ; pourvu que j'y sois moi-même avant le départ du bateau à vapeur, qui a lieu, je crois, à six ou sept heures du matin, je serai aussi avancé qu'eux. Ma voiture est hors de service, et il n'est pas question d'en emprunter une à Héraclius, puisque je veux mener l'aventure à fin sans qu'il s'en mêle. Courir la poste avec mon embonpoint, c'est tuant ; et d'ailleurs, au milieu de la nuit, je trouverais tous mes drôles endormis. Le mieux donc c'est d'enfourcher *Valentin,* qui a les reins solides et qui m'a déjà porté plus d'une fois jusqu'à Châlon. Je ferai le voyage patriarcalement, au petit trot, car je n'ai pas envie d'éreinter mon cheval pour les

beaux yeux de cette vieille folle; et en arrivant j'aurai encore quelques heures pour me reposer avant le départ du bateau.

Ce programme, où les nécessités de l'action à accomplir et le bien-être de la personne agissante se trouvaient conciliés autant que cela était possible, fut ponctuellement exécuté.

Le lendemain matin, à Châlon, M. de Vaudrey fut un des premiers passagers qui se présentèrent à bord du bateau à vapeur près de partir pour Lyon. Après en avoir visité le pont, les salons et jusqu'aux moindres recoins, et s'être assuré que ni madame de Bonvalot ni Adrien Pichot ne s'y trouvaient, il remonta sur le quai, alluma un cigare, se drapa à l'espagnole dans un grand manteau dont il avait eu soin de se munir, et attendit patiemment, en se promenant de long en large, les acteurs du drame dans lequel il avait résolu d'intervenir à la façon des dieux à machine de certaines tragédies antiques.

Au bout de quelques instants, le baron vit déboucher de la plus grande des rues qui aboutissaient au quai le chasseur de millions qu'accompagnait un commissionnaire chargé de ses bagages; il se tint à l'écart et le laissa passer paisiblement; mais dès qu'il le vit installé dans le bateau, il recommença sa promenade sans prendre aucune précaution pour éviter d'être aperçu.

— Maintenant, se dit-il, qu'il me voie ou qu'il ne me voie pas, peu m'importe. Voilà les communications coupées entre mes deux tourtereaux, et ils seront diablement habiles s'ils parviennent à se réunir malgré moi.

Adrien Pichot, qui, la veille au soir, était arrivé à Châlon quelques heures après la douairière, c'est-à-dire fort tard, n'avait pas jugé à propos de se présenter en ce moment devant elle.

— Point d'étourderie, s'était-il dit; il ne s'agit pas d'effaroucher par un empressement d'écolier cette pudibonde

quinquagénaire; la prudence exige que je ne fasse mon entrée en scène que sur le bateau; une fois embarqués tous deux, il n'y aura plus à s'en dédire, et il faudra bien qu'elle consente à ce que nous voguions de conserve jusqu'au port de l'hyménée.

Le vicomte de contrebande était tellement préoccupé de ses idées de mariage ou plutôt de fortune qu'il n'accorda aucune attention au gigantesque personnage enveloppé d'un manteau bleu, qui semblait monter une faction mystérieuse sur le quai, vis-à-vis de la place où le bateau à vapeur était encore à l'ancre.

Après une attente assez longue, car depuis qu'il avait pris la position militaire que nous venons de décrire, la cloche du bateau avait déjà répété deux fois son appel, le baron vit enfin sortir d'un des principaux hôtels de la ville, l'héroïne du roman auquel il s'était promis d'ajouter un chapitre imprévu. Madame de Bonvalot n'était accompagnée que de sa femme de chambre, espèce de soubrette-confidente, et d'un seul domestique en qui elle avait également une entière confiance. Le reste de ses gens était resté à Châteaugiron, où devait retourner la voiture qui l'avait amenée; plusieurs portefaix pliaient sous le poids du nombreux bagage sans lequel, à l'instar de presque toutes les coquettes d'un âge mûr, elle ne se mettait jamais en campagne.

A la vue de l'intéressante douairière, M. de Vaudrey marcha droit à sa rencontre, après avoir eu soin au préalable de jeter son cigare et de lisser sa moustache. Une sorte de transformation semblait s'être opérée dans sa tournure et sur sa physionomie; on eût dit que l'écorce parfois un peu rude du gentilhomme campagnard venait de s'écailler subitement, afin de laisser reparaître dans tout son lustre, la courtoisie élégante et cavalière de l'ancien officier de la garde royale.

— Madame, dit-il en s'inclinant de fort bonne grâce, per-

mettez à l'un de vos plus dévoués serviteurs de vous offrir son bras jusqu'au bateau.

— Comment ! c'est vous, monsieur de Vaudrey ! répondit madame de Bonvalot, fort surprise de la rencontre ; quel hasard vous amène à Châlon ?

— Je vous prie de croire, madame, que ce n'est pas du tout un hasard, reprit le baron en s'emparant poliment du bras de la douairière.

— Vous avez donc des affaires ici ?

— Pas la moindre affaire.

— Mais vous piquez ma curiosité, dit la douairière qui, en remarquant le changement fort avantageux, selon elle, qui s'était opéré dans les manières du gentilhomme campagnard, crut devoir, de son côté, faire quelques frais d'amabilité ou plutôt de minauderie : ce n'est pas le hasard qui vous amène à Châlon, ce n'est pas non plus une affaire; mais alors, qu'est-ce donc?

— Le désir de vous faire mes adieux, madame.

— En vérité ! dit la douairière dont les yeux, subitement arrêtés sur le baron, exprimèrent une surprise qui n'avait rien de désagréable.

— Hier, quand vous êtes partie, je n'étais pas au château. Je n'ai pas voulu que ce contre-temps me privât du plaisir de vous souhaiter un heureux voyage. J'ai donc monté à cheval sans prévenir personne, et me voilà.

— A cheval ! vous êtes venu à cheval?

— Oui, madame.

— Mais, si je ne me trompe, il y a une douzaine de lieues d'ici à Châteaugiron ?

— Tout autant, madame, et je vous avoue qu'à mon âge, douze lieues à franc étrier...

— A franc étrier ! répéta la douairière d'un air d'admiration ; c'est un vrai tour de force que vous avez accompli là !

—Pas tout à fait, madame, c'est une étape un peu longue, voilà tout; et pour avoir le plaisir de causer quelques mi-

nutes avec vous avant votre départ, j'aurais bravé une fatigue encore plus grande.

— Mais, baron, savez-vous que voilà un procédé fort aimable, fort galant, en un mot tout à fait chevaleresque !

Entre la coquette douairière et le gentilhomme campagnard il n'était plus, comme on le voit, question d'antipathie, et, d'un côté du moins, ce changement était sincère. Par un sentiment de vanité tout féminin, madame de Bonvalot savait plus de gré au baron d'avoir fait douze lieues pour venir lui dire adieu, que de s'être jeté à travers les flammes pour lui sauver la vie.

— Brave par caractère et habitué au danger, se disait-elle, il est probable qu'il se serait exposé de même pour toute autre femme, tandis que c'est bien pour moi, expressément pour moi, qu'il a fait ces douze lieues à franc étrier. C'est vraiment un homme fort aimable quand il veut l'être, et j'avais contre lui des préventions injustes.

M. de Vaudrey et madame de Bonvalot marchaient tout en causant, et ils venaient d'arriver près du quai sans que le premier eût manifesté jusque-là la moindre intention de s'opposer à l'embarquement de la femme à laquelle il donnait le bras.

— Quoique j'aie quitté Châteaugiron quelques heures seulement après vous, dit-il alors, je puis vous donner des nouvelles de ce qui s'y est passé depuis votre départ.

— Comment ! encore du nouveau ? répondit la douairière d'un air d'enjouement ; en vérité, Châteaugiron est le pays aux aventures ; on y fait des émeutes, on y brûle les châteaux, on y commet des vols enjolivés de toutes sortes de circonstances romanesques ; qu'est-il donc arrivé encore ?

— Vous savez bien, ce jeune homme qui est arrivé au château presque en même temps que vous, et qu'Héraclius traitait en ami intime ? dit le baron d'un ton parfaitement dégagé.

— Le vicomte de Langerac ? répondit madame de Bon-

valot avec une vivacité qu'elle s'efforça aussitôt de cacher sous une affectation d'indifférence.

— Lui-même, madame.

— Eh bien!.... il lui est arrivé quelque chose ?

— Une chose assez fâcheuse; pour lui, du moins.

— Une chose fâcheuse ! Et quoi donc?

— Il a eu le malheur de perdre de la manière la plus inopinée son nom, son titre, enfin toutes les plumes de paon dont il avait jugé à propos de s'aflubler.

— Que voulez-vous dire? s'écria la douairière en fixant sur le baron des yeux effarés.

— En deux mots, madame, reprit M. de Vaudrey avec un imperturbable sang-froid, il a été découvert et prouvé que ce prétendu vicomte n'est en réalité qu'un véritable chevalier d'industrie...

— Un chevalier d'industrie !

— Bien connu de la police de Paris, et d'une espèce encore plus dangereuse que les misérables qui ont tenté de vous voler votre cassette et de mettre le feu au château.

— Ah ! mon Dieu ! Vous me faites peur ! dit madame de Bonvalot dont le bras frémissait sur celui du baron ; le vicomte de Langerac un chevalier d'industrie ! Et vous dites que le nom qu'il porte n'est pas le sien ?

— Pas le moins du monde ; il s'appelle Pichot.

— Pichot ! fit la douairière avec un mouvement d'horreur ; ah ! mon Dieu ! quel nom ! Pichot !

— La parenté est digne du nom, reprit le gentilhomme campagnard, qui ne se fit aucun scrupule de recourir à son imagination pour achever d'écraser Adrien Pichot sous les circonstances aggravantes les plus capables de désenchanter une femme vaniteuse ; son père, à ce qu'il paraît, est un artiste en chaussures de troisième ordre ; sa mère est cuisinière, un de ses frères.....

— Ah ! grand Dieu ! quelle famille ! interrompit madame de Bonvalot en faisant un geste de dégoût ; mais qu'a-t-

il dit, le malheureux, quand il s'est vu démasqué? N'a-t-il pas essayé de se justifier?

— Vous pensez bien, madame, qu'une fois l'identité constatée, toute discussion avec un pareil drôle était superflue; la seule chose à faire était de le mettre à la porte; et c'est moi qui me suis chargé de ce soin.

— Et il est parti?

— Sur-le-champ.

— Sait-on où il est allé?

— A Paris, sans doute, c'est là le rendez-vous général des flibustiers de son espèce. — Mais non, ajouta M. de Vaudrey en feignant une surprise soudaine, il n'est pas à Paris, puisque le voilà!

— Le voilà! répéta la douairière d'une voix altérée; ah! mon Dieu! où le voyez-vous donc?

— Là, répondit le baron en montrant le bateau à vapeur; n'est-ce pas lui que j'aperçois sur le pont, appuyé contre la galerie? Oui, c'est bien lui... je ne me trompe pas.... Tenez, il nous regarde.

En ce moment, en effet, Adrien Pichot, debout sur l'arrière du bateau, contemplait avec une indicible stupeur le groupe qui venait de s'arrêter à l'entrée de l'embarcadère.

— Cet homme est un démon acharné à me poursuivre, s'était-il dit en reconnaissant M. de Vaudrey dans le colossal personnage à qui madame de Bonvalot donnait le bras; quel tour infernal va-t-il encore me jouer?

— Quelle audace! dit de son côté la douairière, lorsque d'un regard où la crainte et l'indignation semblaient se confondre, elle eut reconnu que c'était bien le faux Langerac qui l'avait précédée dans le bateau et semblait l'y attendre; il croit sans doute que j'ignore encore tout, et il espère... Ah! quelle horreur!

— Ma foi! madame, reprit le baron avec un accent d'intérêt, je vous avoue que je ne suis pas très-content que vous ayez ce Pichot pour compagnon de voyage. Qui sait si, fu-

rieux comme il doit l'être de se voir démasqué, il ne cherchera pas à se venger en vous jouant quelque tour de son métier! Si vous le permettez, je vais descendre avec vous sur le bateau, et je recommanderai au capitaine, que je connais, de le faire surveiller attentivement; car on ne peut prévoir ce qu'un pareil drôle.....

— Non, c'est inutile, interrompit madame de Bonvalot en s'attachant fortement au bras du vieux gentilhomme, je ne pars pas.

— Comment! madame, vous ne partez pas?

— Voyager avec cet homme, j'aimerais mieux mourir! — Georgina, continua la douairière en s'adressant à sa femme de chambre, fais reporter tous mes bagages à l'hôtel où nous avons passé la nuit; nous ne partons plus.

— Quoi! sérieusement, madame? demanda M. de Vaudrey.

— L'idée seule de me retrouver avec ce Pichot me donne la fièvre. Baron, je me mets sous votre protection, entendez-vous? Si cet odieux personnage avait l'audace de quitter le bateau et de s'approcher de moi...

— Soyez tranquille, interrompit le vieux gentilhomme en souriant d'un air moqueur, il n'aura pas cette audace, et d'ailleurs, en fût-il capable, ce serait trop tard maintenant, puisque voilà le bateau qui se met en route.

En voyant les portefaix chargés du bagage de la douairière rebrousser chemin au lieu de descendre l'escalier de l'embarcadère, le capitaine, qui avait déjà pesté en lui-même contre la voyageuse en retard, venait en effet de donner le signal du départ.

— Ah! je respire enfin! murmura madame de Bonvalot en voyant le bateau s'éloigner.

— Bon voyage, monsieur Pichot, cria M. de Vaudrey de sa voix tonnante, et en même temps il envoya du bout des doigts un adieu ironique à l'ancien clerc d'avoué qui, debout et immobile sur le pont, se tordait les mains de fureur

en pensant aux millions qu'il laissait sur le rivage sans espoir probable de les rejoindre jamais.

XXXI

LE RETOUR AU BERCAIL.

Le soir du même jour, M. Bobilier et Froidevaux dînaient au château. Le marquis et sa femme avaient accueilli le jeune avocat avec un empressement aussi cordial que s'il eût été en réalité le fils du baron de Vaudrey. En se voyant comblé de prévenances et d'égards par un homme qu'il avait autrefois accusé d'orgueil, Georges, en dépit de ses opinions radicales, se sentait involontairement réconcilié avec l'aristocratie. Le moyen d'ailleurs de conserver du passé le moindre souvenir rancunier en présence de la charmante marquise de Châteaugiron qui, par anticipation, le traitait avec enjouement de cousin, et lui témoignait de la manière la plus gracieuse le désir de devenir l'amie de Victorine ?

L'arrestation des auteurs présumés de l'incendie, l'étrange mésaventure du vicomte de Langerac, le départ de M. Grandperrin et de sa famille pour Charolles, et, plus que tout le reste, la mystérieuse conduite du baron de Vaudrey fournissaient à la conversation un texte intarissable.

— Je commence à être véritablement inquiète de notre bon oncle, répétait madame de Châteaugiron ; sorti à cheval sans dire où il allait, et point de nouvelles depuis vingt-quatre heures !

— Madame la marquise, dit le juge de paix, il n'y a pas l'ombre d'une inquiétude à concevoir ; ce n'est pas la première fois que M. le baron s'absente ainsi à l'improviste.

D'ailleurs il a prévenu hier son fidèle Rabusson qu'il ne reviendrait pas avant un jour ou deux.

— Se mettre en route seul, à l'entrée de la nuit, quelle imprudence ! reprit la jeune femme. C'est en vain que vous cherchez à me rassurer, monsieur Bobilier, je ne suis pas tranquille.

— Vous saurez, messieurs, dit Héraclius en souriant, que la petite escapade de M. Bancroche et de M. Lamoureux a donné à ma femme la plus mauvaise opinion de notre pays; à ses yeux, le paisible département de Saône-et-Loire est une Calabre où chaque buisson cache son bandit, et elle voit déjà mon oncle au pouvoir de quelque Fra-Diavolo bourguignon.

— Madame, dit Froidevaux, qui sourit à son tour, votre inquiétude prouve que vous ne connaissez pas encore tout à fait M. de Vaudrey ; si, par impossible, il pouvait tomber dans une embuscade de brigands, ce sont ces pauvres brigands que je plaindrais, et non pas lui.

Des claquements de fouet réitérés et le roulement d'une voiture se firent entendre dans la cour.

— Qui donc nous arrive là ? demanda le marquis.

— C'est la voiture de madame de Bonvalot, dit un des domestiques après avoir regardé par la fenêtre.

— Voilà un postillon qui ne sait pas son métier, reprit Héraclius ; il fait claquer son fouet comme s'il ne ramenait pas une voiture vide.

— Monsieur le marquis, la voiture n'est pas vide, dit le laquais ; je vois mademoiselle Georgina sur le siége, et voilà Jean qui ouvre la portière.

— Ma mère revient donc ? s'écria Mathilde en se levant avec empressement.

Aussi prompt que sa femme, le marquis s'était déjà approché de la fenêtre.

— Mais c'est mon oncle ! dit-il en reconnaissant le gen-

tilhomme campagnard qui descendait en ce moment de la chaise de poste.

— Et voilà ma mère ! quel bonheur ! dit à son tour madame de Châteaugiron à la vue de la douairière, qui sortait de la voiture en s'appuyant sur le bras que lui présentait galamment son compagnon de voyage.

— Voici deux convives sur qui nous ne comptions pas, mais ils n'en seront pas moins les bienvenus, reprit le marquis presque aussi satisfait que sa femme.

Le dîner fut interrompu, et tout le monde alla au-devant des deux voyageurs. Madame de Bonvalot expliqua en deux mots son retour imprévu par un de ces revirements de caprice féminin dont personne n'a le droit de s'étonner ; puis, avant de paraître à table, elle entra dans son appartement pour y opérer un de ces changements de toilette qui sont l'occupation principale et essentielle des coquettes sur le retour.

— Ma chère, dit-elle à sa fille qui l'avait accompagnée, et avec qui elle se trouvait seule, il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses torts ; je t'avouerai donc que mes préventions contre le baron étaient souverainement injustes ; c'est un homme charmant, mais charmant ; et je m'y connais.

— Vous trouvez, ma mère? répondit la marquise un peu étonnée.

— Quand je te dirai, reprit la douairière d'un air épanoui, que, dans le seul but de venir me souhaiter un heureux voyage, il a fait la nuit dernière, la nuit, entends-tu bien ? douze lieues à franc étrier ; — douze lieues à franc étrier ! répéta-t-elle avec emphase.

— En vérité ! dit Mathilde, qui avait peine à s'expliquer la conduite du vieux gentilhomme.

— Voilà de ces procédés qui paraissent empruntés aux mœurs d'un autre âge, et dont, à quelques rares exceptions près, les hommes d'aujourd'hui ont tout à fait perdu la tradition. Douze lieues à franc étrier pour venir dire adieu à

une femme et tout au plus lui baiser la main ! Je ne me lasse pas de le répéter, c'est courtois, c'est galant, c'est chevaleresque ; il y a là de l'Amadis ou plutôt du Galaor.

— Mon oncle m'a toujours paru un vrai représentant des anciens paladins, répondit la marquise, à qui le nouvel engouement de sa mère arracha un sourire, mais j'avoue que ce que vous venez de m'apprendre accroît encore la haute opinion que j'avais déjà conçue de lui.

— Et puis, quel homme distingué sous tous les rapports ! poursuivit la douairière avec un enthousiasme croissant ; les meilleures manières, de fort belles dents, plein d'usage et de tact, sachant son monde comme s'il ne l'avait jamais quitté, enfin la fleur des pois du faubourg Saint-Germain. Chose dont tu ne t'es peut-être pas encore aperçue, il a le pied et la main fort bien, ce qui est très-remarquable chez un homme de cette taille ; la conversation excessivement aimable d'ailleurs, spirituelle, enjouée, quelquefois même un peu vive, mais sans jamais offenser le bon goût ; en un mot, le baron me paraît un cavalier accompli ; grand seigneur jusqu'au bout des ongles qu'il a, par parenthèse, fort bien taillés ; enfin, si ce n'était sa vilaine barbe... mais peut-être se décidera-t-il à la couper.

— Comment ! interrompit la jeune femme en riant, est-ce que vous lui avez demandé le sacrifice de sa barbe ?

— Je t'avouerai, répondit madame de Bonvalot avec une moue enfantine, que je suis décidée à lui faire la guerre jusqu'à ce qu'il l'ait rasée. Cette odieuse barbe à moitié grise donne à sa figure, fort régulière du reste, une expression rude et farouche, et je suis sûre que s'il la coupait, il paraîtrait rajeuni de dix ans.

— Plus vous me parlez, dit Mathilde gaiement, et plus je vois que M. de Vaudrey a fait des frais tout particuliers pour vous plaire.

— Mais je suis forcée d'avouer qu'il n'a pas tout à fait perdu ses peines, répliqua la douairière en continuant ses

minauderies. Je l'ai trouvé fort aimable, et j'ose croire que, de mon côté, je ne lui ai pas paru trop ennuyeuse. Bref, nous avons été en coquetterie réglée pendant tout le voyage, et les heures ont passé comme des minutes.

— Mon Dieu ! se dit la jeune femme en souriant de sa pensée, pour peu que cet engouement continue, voilà ma mère éprise de M. de Vaudrey !

— Le baron est non-seulement un causeur fort agréable, reprit madame de Bonvalot d'un ton moins folâtre, il est aussi un homme très-judicieux et très-éclairé. Dans les intervalles de notre assaut d'amabilité, nous avons parlé choses sérieuses, politique, affaires, arrangement de vie ; et je dois reconnaître que sur plus d'un point il a modifié mes opinions, rectifié mes idées, changé ma manière de voir ; enfin je ne puis te dire à quel point je suis satisfaite de notre entretien, et je pense que toi-même, quand tu en connaîtras les résultats...

— En vérité, vous piquez étrangement ma curiosité...

— Ne m'interroge pas ; c'est une surprise que je veux te faire, à toi et à ton mari. Tout ce que je puis dire, c'est que je resterai à Châteaugiron tant que vous y séjournerez vous-mêmes.

— Ah ! ma mère, voilà la plus agréable de toutes les surprises. Vous savez combien je désire que vous viviez avec nous !

— Il paraît, d'après ce que m'a dit ce cher baron, que le pays est moins triste et moins sauvage que je ne le supposais ; il y a un fort bon voisinage, des châteaux, de la noblesse ; nous avons déjà fait des projets délicieux : peut-être serait-il possible d'organiser pour cet hiver une petite troupe théâtrale et de monter quelques opéras ; en attendant, nous avons la promenade à cheval, la chasse à courre. Quelle heureuse idée j'ai eue de faire emballer mon amazone ! pourvu qu'on trouve ici des selles de femme convenables ! Au bout du compte, s'il n'y en a pas, on en fera venir

de Paris, mais ce sera toujours un retard dans nos plaisirs.

Tout en parlant de cette façon évaporée qui eût été à peine supportable dans la bouche d'une femme de vingt ans, madame de Bonvalot avait essayé successivement devant la glace d'une toilette plusieurs bonnets plus ou moins surchargés de rubans et de dentelles, sans en trouver un seul qui parvînt à satisfaire la recrudescence de coquetterie dont elle se trouvait atteinte.

— Ma mère, je vous assure que ce bonnet que vous ôtez vous sied à ravir, lui dit la marquise en s'efforçant de cacher l'impatience dont elle ne pouvait se défendre.

— Tu trouves ? en ce cas je le garde, répondit la douairière, qui, après s'être regardée encore assez longtemps dans la glace d'un œil de complaisance, se retourna tout à coup vers sa fille : — A propos, lui dit-elle, comme si elle se fût subitement avisée de la chose du monde la plus indifférente, je ne t'ai pas dit que nous avons vu à Châlon ce Pichot ?

— Vous savez donc la belle histoire de M. de Langerac ? répondit Mathilde, en examinant avec un intérêt fort vif la physionomie de sa mère.

— Sans doute. Le baron m'a tout raconté. Figure-toi donc qu'au moment où j'allais entrer dans le bateau à vapeur, nous avons aperçu sur le pont cet odieux personnage. Un serpent ne m'eût pas inspiré une horreur plus profonde, et mon désir de voir l'Italie s'est éteint comme par enchantement. Je frémis encore, quand je songe au désagrément auquel m'exposait le hasard de cette rencontre. Me vois-tu confiante et sans soupçons, voyageant sur le même bateau que ce chevalier d'industrie ? Un homme qui se nomme Pichot, et dont les parents… Ah ! chassons ces pensées qui me salissent l'imagination ! Me voilà prête, allons dîner. Le baron, qui a une santé de fer, doit avoir faim, et je serais désolée de le faire attendre.

Pendant cet entretien, M. de Vaudrey en avait eu un autre non moins confidentiel avec son neveu.

— Mon cher Héraclius, lui avait-il dit en s'étendant dans un vaste fauteuil avec l'abandon d'un homme qui vient de supporter une rude fatigue, tu as en moi l'oncle le plus précieux que le ciel puisse accorder à un simple mortel ; et si, après ma mort, tu ne me fais pas élever quelque chose comme une statue dans un coin quelconque de ton château, je te proclame d'avance un ingrat.

— Je ne nie pas que vous méritiez en effet une statue, répondit le marquis avec un sourire de bonne humeur, mais j'espère bien que ce n'est pas moi qui vous l'érigerai et que vous nous enterrerez tous.

— Bah ! il ne s'agit pas de cela. Sais-tu ce que je viens de faire?

— Non ; mais je vois à votre air que c'est quelque chose dont vous êtes content.

— Pardieu ! je serais bien difficile si je ne l'étais pas. Écoute-moi donc et dis si je n'ai pas lieu de m'applaudir des résultats que j'ai obtenus dans ton intérêt, depuis hier soir.

— Dans mon intérêt, mon oncle?

— Sans doute ; qui aurait réparé tes sottises si je ne m'en étais pas mêlé ? Écoute-moi donc, voici où nous en sommes : Primo, si Pichot a continué son chemin sur le Rhône aussi rapidement qu'il l'a commencé ce matin sur la Saône, il doit être en ce moment bien près d'Avignon.

— Près d'Avignon? interrompit Héraclius d'un air étonné, mais c'est à Paris qu'il va.

Le baron haussa les épaules et expliqua en peu de mots le changement d'itinéraire du chevalier d'industrie.

— Ah ! le traître ! s'écria le marquis confus et outré d'avoir été si longtemps pris pour dupe par son perfide ami.

— Il n'est plus à craindre, ainsi ne nous en occupons plus : parlons de ton aimable belle-mère. C'est une femme, mon cher ami, au cou de laquelle il faut passer une chaîne

garnie de fleurs, mais solide, sinon elle nous glissera entre les doigts un beau matin, elle et ses millions, ainsi qu'elle a déjà été sur le point de le faire hier.

— Je vous avouerai, mon cher oncle, que je n'ai jamais songé à la fortune de ma belle-mère ; ne sommes-nous pas déjà assez riches, Mathilde et moi ?

— Propos de jeune homme ! Vous êtes assez riches, c'est fort bien ; mais vous aurez des enfants, beaucoup d'enfants, je l'espère, et alors tu ne trouveras plus que la fortune de madame de Bonvalot soit du superflu. D'ailleurs, que tu sois désintéressé ou non, ce n'est pas là la question ; j'examine la chose à mon point de vue et non au tien ; or, voici mon point de vue : en adoptant Froidevaux, je prive tes enfants de vingt mille livres de rente ; je leur dois donc une indemnité. Cette indemnité, je la leur aurai payée grande et large si je parviens à leur assurer les millions de ta belle-mère, et c'est ce que je ferai, mordieu ! La chaîne de fleurs dont je te parlais tout à l'heure, c'est moi qui me charge de l'attacher.

— Vous, mon oncle ?

— Moi-même, mon neveu. Si je te disais que ta belle-mère la porte déjà autour du cou sans s'en douter, cette susdite chaîne, et que les deux bouts en sont réunis dans la main que voilà ?

En disant ces mots, le baron étendit une des mains dont la douairière avait admiré pendant le voyage la forme aristocratique.

— Je sais, mon cher oncle, que rien ne vous est impossible, dit le marquis en riant, mais pourtant, enchaîner les variations capricieuses, les fantaisies romanesques et les velléités errantes de ma belle-mère me semble une entreprise…

— Écoute et juge, interrompit M. de Vaudrey : voici article par article ce que j'ai obtenu de ta belle-mère depuis Châlon jusqu'ici : je crois que pour peu que nous eussions

continué jusqu'à Paris, j'aurais eu la chance d'obtenir encore bien d'autres choses ; mais, à vrai dire, ajouta-t-il avec un sourire railleur, j'aime autant que le voyage se soit terminé ainsi.

Primo donc, ta belle-mère te dispense de devenir un homme politique, et par conséquent de prêter serment au gouvernement actuel : c'était un point auquel je tenais beaucoup, et que j'ai voulu fixer avant tout.

— Comment, mon oncle, vous avez obtenu de madame de Bonvalot....

— Elle te dégagera elle-même de la parole que tu lui avais donnée en véritable étourdi.

— C'est-à-dire en véritable amoureux. Mais par quel moyen avez-vous réussi ?

— En m'adressant aux sentiments vaniteux dont notre aimable douairière est surabondamment pourvue. J'ai fini par lui faire comprendre que, pour être quelque chose, un Châteaugiron n'avait pas précisément besoin de siéger au Palais-Bourbon ou au Luxembourg, et qu'il était assez inutile de se mettre en route lorsque, de fait, on était déjà arrivé. Mais j'ai remporté un autre triomphe plus décisif encore, et ici j'arrive à mon second article : secundo, madame de Bonvalot renonce à être admise aux Tuileries !

— En vérité ! elle qui n'avait que le château en tête ! Comment avez-vous pu ?...

— Je lui ai mis autre chose en tête, voilà tout. C'est toujours ainsi qu'il faut agir avec les femmes, car elles ont horreur du vide, et l'on ne parvient à leur arracher une idée folle qu'en la remplaçant aussitôt par une autre.

— Et, s'il vous plaît, mon cher oncle, à la place de sa passion effrénée pour les splendeurs des Tuileries, qu'avez-vous logé dans la tête de madame de Bonvalot ?

— Le culte du malheur, mordieu ! et l'amour de la légitimité, répondit gravement M. de Vaudrey.

— Bah ! fit Héraclius stupéfait.

— Cela t'étonne? reprit le gentilhomme campagnard en haussant les épaules, tu es encore bien jeune, mon pauvre garçon !

— Comment! madame de Bonvalot est maintenant légitimiste? dit Châteaugiron en comprimant à demi un fol éclat de rire.

— Un peu plus que moi, je crois, et ce n'est pas peu dire.

— Mais c'est incroyable !

— C'est fort simple, au contraire. Les opinions politiques des femmes ressemblent à leurs principes religieux; c'est une affaire de sensibilité nerveuse bien plus que de raisonnement ou de conviction. Or les nerfs sont un clavier dont on tire les mélodies les plus diverses pour peu qu'on en connaisse le doigté; ce doigté, je l'ai connu dans ma jeunesse, poursuivit le baron en souriant, et ma petite épreuve d'aujourd'hui m'a appris que je n'étais pas encore aussi rouillé que je le croyais. J'ai donc prouvé à madame de Bonvalot, par A plus B, qu'une femme de sa fortune, de sa position, de sa qualité (j'ai lâché le mot de qualité !), qu'une jeune et charmante douairière comme elle, en un mot, ne pouvait pas se dispenser d'être des nôtres : je l'ai fait convenir que l'opinion légitimiste était fort élégante, fort distinguée, *fort bien portée,* comme disent les marchandes de modes; puis, quand j'ai vu ses convictions ébranlées, j'ai fait jouer les touches sentimentales et mélancoliques, les souvenirs du passé, la fidélité chevaleresque, la religion du malheur. Bref, je l'ai convaincue, et la preuve, c'est qu'elle a fini par me demander si je trouvais que le blanc et le vert s'harmoniaient heureusement avec un teint légèrement coloré; je me suis prononcé hardiment pour l'affirmative, et voilà comment ta belle-mère est devenue légitimiste.

— Mais vous êtes sorcier ! dit le marquis en se remettant à rire de plus belle.

— Tertio, reprit le baron, comme je sais que la plus

grande partie de sa fortune consiste en rentes sur l'État, ce qui me paraît sujet à plus d'un inconvénient en raison de la mobilité souvent fantasque de ses sentiments, je l'ai déterminée à acheter la terre de Mariencourt.

— La terre de Mariencourt ! s'écria le marquis d'un air ébahi.

— Oui, mon cher ami, la terre de Mariencourt, un petit placement de quatre-vingt mille livres de rentes en biens-fonds, des propriétés superbes qui touchent les tiennes de toutes parts, ce qui fait qu'en réunissant les deux domaines après la mort de ta belle-mère, tu te trouveras le plus riche propriétaire du département ; alors je te permettrai peut-être de songer à faire du torysme.

— La terre de Mariencourt ! répéta Héraclius, qui avait peine à revenir de son étonnement.

— Comme le château de Mariencourt tombe en ruïnes, il est décidé que ta belle-mère habitera Châteaugiron. De sorte que vous l'aurez, ta femme et toi, sous votre tutelle, et ce sera à vous d'écarter les adorateurs à la Pichot ; car il s'en présentera encore, *gardez-vous d'en douter;* il y a tant d'oiseaux de proie par le monde, et les millions se sentent de si loin !

— Tout ce que vous avez fait là, mon cher oncle, est parfait et comblera les vœux de ma femme ; mais, encore une fois, comment vous y êtes-vous pris pour ployer ainsi à votre gré la volonté d'une femme... entre nous passablement rétive, déraisonnable et capricieuse ?

— J'ai tâché de me souvenir de ma jeunesse, et, ma foi, ajouta le baron en frisant cavalièrement sa moustache, je crois que je n'y ai pas trop mal réussi ; j'ai eu de fort beaux moments, j'ai été très-aimable, j'ai passablement plu. Enfin, je te dis ceci entre nous, j'ai quelque raison de croire que si, après avoir continué pendant quelque temps mon rôle d'homme séduisant, je finissais par mettre aux pieds de ton aimable belle-mère mon nom, ma main et ma

couronne de baron, elle n'aurait pas trop de répugnance à les relever.

— Faites cela, mon cher oncle, et vous aurez mis le comble à toutes vos belles actions.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria brusquement M. de Vaudrey, que j'épouse ta belle-mère ?

— De la sorte nous n'aurions plus à craindre qu'elle fît un jour ou un autre quelque ridicule mariage.

— Pardieu, sans doute, elle ne ferait pas un ridicule mariage, mais moi !..... Halte-là, mon garçon ! Je veillerai de conserve avec ta femme et toi, dans l'intérêt de vos enfants futurs, à la garde des millions de la douairière, mais me marier avec cette vieille figure fardée, moi qui n'aurais eu qu'un mot à dire pour épouser cette charmante petite Victorine ! mon dévouement ne va pas jusque-là.

Un domestique vint avertir son maître que la marquise et sa mère venaient d'entrer dans la salle à manger.

— Bonne nouvelle ! dit M. de Vaudrey, mes efforts d'amabilité m'ont donné un appétit d'enfer ; allons nous mettre à table !

XXXII

CONCLUSION

Un an environ s'était écoulé depuis les événements que nous venons de raconter.

M. Grandperrin, membre du conseil général du département de Saône-et-Loire, député de l'arrondissement de Charolles et chevalier de la Légion d'honneur, habitait Paris avec sa femme, quoique en ce moment les chambres ne fussent pas assemblées. Depuis son élection le maître de forges n'était revenu qu'une seule fois à Châteaugiron pour

présider au mariage de sa fille avec Froidevaux ; il prenait tellement au sérieux son nouveau rôle d'homme politique, le large ruban rouge qui décorait enfin sa boutonnière l'avait mis en si bel appétit de distinctions et d'honneurs, que Clarisse était facilement parvenue à obtenir qu'il fixât leur résidence à la source des faveurs et des grâces ministérielles. Pour tout dire, le député conservateur, héritant des visées de son ancien voisin de campagne, nourrissait le secret espoir d'arriver tôt ou tard à la pairie, rêve enchanteur, mais trop souvent chimérique dont se bercent au Palais-Bourbon tant d'honorables cervelles !

Tandis que son mari devenait l'effigie d'un homme politique, madame Grandperrin entrait fièrement et librement dans le rôle pour lequel la nature l'avait formée, et qu'un long séjour en province ne lui avait pas permis de jouer jusqu'alors, le rôle de femme à la mode. Une maladie de sa tante, qui habitait Paris, était venue lui fournir à propos un prétexte plausible pour se dispenser d'assister au mariage de sa belle-fille. Ainsi, grâce à la prudente intervention de M. de Vaudrey, aux vues ambitieuses de son mari et aux salutaires conseils de sa propre expérience, Clarisse n'avait pas revu Héraclius depuis leur séparation ; et nous ne l'avouons pas sans regret, au milieu du tourbillon de la vie parisienne, les sentiments vindicatifs qui avaient succédé à son ancien amour commençaient à leur tour à s'effacer ; à regret, disons-nous, car il y a encore de la passion dans certaines haines, tandis que le cœur lui-même semble s'anéantir lorsqu'a sonné l'heure de l'indifférence et de l'oubli.

Il y avait longtemps déjà qu'elle avait sonné à l'égard d'Adrien Pichot, cette heure implacable et fatale. Quoi qu'on ait pu dire de la durée des premières impressions, il en est des tendres souvenirs comme des étoiles, dont le rayonnement s'affaiblit à mesure que s'accroît leur éloignement. Dans la mémoire de certaines femmes à l'âme ardente, mais mobile, les sentiments les plus dominateurs

autrefois finissent par occuper un peu moins de place que n'en possèdent dans l'immensité du ciel ces astres de la treize cent quarante-deuxième grandeur aperçus par Herschell : soleils de près, nébuleuses de loin.

Le premier amant de Clarisse, forcé de renoncer aux illusions dorées dont il s'était bercé si longtemps, poursuivait à Paris une de ces carrières avantageuses dont le terme ordinaire est la dégradation, la misère et quelquefois le châtiment.

Son compatriote et ennemi intime, Armand de Boisjoly, dont le savoir-faire administratif était de plus en plus apprécié par le gouvernement, venait d'être nommé sous-préfet dans un des départements de l'Ouest.

Bancroche et Lamoureux, condamnés aux travaux forcés à perpétuité comme incendiaires et voleurs, subissaient leur peine à Toulon.

Tous les autres personnages de cette histoire se trouvaient à Châteaugiron au moment où nous reprenons notre récit.

Au premier étage d'une maison située à l'angle de la place du château et de la principale rue du bourg, presque en face du *Cheval-Patriote*, dans une chambre assez mesquinement meublée, en dépit de ses prétentions au titre de salon, une demi-douzaine de femmes, que le lecteur connaît déjà, se trouvaient rassemblées par un beau jour d'automne, vers quatre heures de l'après-midi. Le but de cette réunion était de fêter le retour de la maîtresse de la maison, madame Estèveny, arrivée la veille de Paris. De menues pâtisseries, du fruit, une jatte de crème frite composaient une espèce de *luncheon* à la mode de Bourgogne, où le thé se trouvait remplacé, à la satisfaction générale, par une petite blanquette du cru qui, grâce au sucre candi, jouait le vin de Champagne, du moins sous le rapport de la mousse.

Parmi les invitées brillaient, au premier rang, mademoiselle Bergeret, dont la dévotion redoublait chaque jour

sans devenir moins hargneuse, madame Perron, toujours prude et revêche, et mademoiselle Ursule Chavelet, de plus en plus aigrie par son célibat involontaire. C'est dire que la conversation contrastait par sa malignité âcre avec les friandises douceâtres du goûter, et que chacune de ces aimables créatures mordait tour à tour dans le prochain d'aussi bon appétit au moins que dans les gâteaux.

— Ainsi donc, madame Estèveny, dit madame Perron en continuant l'entretien, vous avez vu à Paris madame Grandperrin, et vous n'avez pas eu lieu d'être satisfaite de son accueil ?

La docte buraliste de la poste aux lettres venait de faire le voyage de Paris pour solliciter une faveur administrative que le crédit de son vénérable ami, le membre de l'Institut, n'était pas parvenu cette fois à lui faire obtenir ; et comme elle n'avait pas trouvé près de la femme du nouveau député de l'arrondissement autant d'appui qu'elle s'y était attendue, elle en avait conçu une rancune, qui perça dans ses paroles.

— Vous m'avez mal comprise, répondit-elle ; je n'ai pas dit que madame Grandperrin m'avait mal reçue, sous ce rapport je n'ai pas à me plaindre d'elle ; j'ai dit seulement que certaines choses m'avaient engagée à mettre beaucoup de réserve dans mes visites, et enfin à les cesser tout à fait.

— Certaines choses ! répéta mademoiselle Chavelet d'un air d'avide curiosité, quoi donc ?

— Madame Grandperrin, reprit madame Estèveny en se pinçant les lèvres, m'a paru beaucoup trop entourée, beaucoup trop courtisée pour qu'une femme qui se respecte pût en faire sa société habituelle.

— Ainsi, dit vivement madame Perron, je ne me trompais pas quand je vous disais qu'en dépit de ses mines mélancoliques elle n'était au fond qu'une franche coquette et que c'était l'occasion seule qui lui manquait ?

— L'occasion ! fit Ursule Chavelet en ricanant, mais il

paraît qu'ici même, avant son mariage, elle ne lui a pas toujours manqué, et que M. de Châteaugiron en sait quelque chose.

— Oui, je conviens que dans le temps on a tenu des propos, dit l'indulgente cousine de M. Bobilier, mais il y a tant de mauvaises langues !

— Madame Giraud, reprit la buraliste, nous ne parlons pas du passé mais du présent. Si comme moi vous aviez vu madame Grandperrin à l'Opéra, couverte de pierreries, un bouquet gros comme sa tête à la main, et décolletée de manière à me rendre honteuse pour elle, si vous aviez vu sa manière d'accueillir les hommes qui se relayaient dans sa loge, vous feriez comme moi, vous plaindriez ce pauvre M. Grandperrin.

— Plaignez-le tant qu'il vous plaira, dit mademoiselle Bergeret d'un ton aigre ; pour moi, il ne m'inspire aucune compassion : un homme qui ne met pas le pied à l'église trois fois par an !

— Je vous ferai observer, mademoiselle Bergeret, dit avec un accent doucereux madame Perron, que l'impiété notoire de M. Grandperrin ne justifie pas pourtant la conduite de cette coquette.

— Qui vous dit le contraire ? répondit brusquement la vieille dévote ; le mari et la femme sont dignes l'un de l'autre, et je ne connais dans la famille que deux personnes qui vaillent encore moins qu'eux...

— Je crois les connaître aussi, dit Ursule avec un haineux sourire.

— La fille et le gendre, reprit mademoiselle Bergeret en achevant sa phrase.

— Ah ! par exemple, voilà qui est trop fort ! s'écria la parente du juge de paix, dont la bonté naturelle parut près de se révolter : que vous ont fait M. de Vaudrey et sa charmante femme pour que vous en parliez ainsi ?

— Ah ! Ah ! fit mademoiselle Chavelet, qui partit d'un

éclat de rire affecté, vous êtes donc du nombre des personnes qui prennent au sérieux le nouveau nom de M. Froidevaux ?

– Je suis du nombre des personnes qui donnent à M. Froidevaux le nom qu'il a le droit de porter, répondit d'un ton bref madame Giraud, et pour peu que cela puisse vous être agréable, je suis toute prête à lui donner aussi son titre.

— Son titre ! quelle dérision !

— Oui, mademoiselle, son titre ; il n'y a point de dérision là-dedans. M. Froidevaux est baron de Vaudrey, puisque cela convient à son père adoptif, et sa femme, une charmante et excellente personne, quoi qu'on puisse en dire, est tout aussi bien baronne que sa cousine, madame de Châteaugiron, est marquise.

— M. Froidevaux cousin du marquis de Châteaugiron ! si ça ne fait pas pitié ! reprit Ursule Chavelet en affectant de hausser les épaules.

— Il est sûr que les deux ou trois brûlures qu'il a pu recevoir lors de l'incendie du château lui ont été largement payées, dit madame Estèveny, et je connais bien des gens qui se jetteraient volontiers dans le feu à ce prix.

— Cela est beaucoup plus aisé à dire qu'à faire, répliqua madame Giraud ; pour moi, je suis d'avis que M. Froidevaux a mérité sa récompense, et que d'un autre côté tout le monde s'est parfaitement conduit, M. le marquis de Châteaugiron aussi bien que son oncle ! Quant à madame la marquise, il ne peut y avoir qu'une voix sur son compte, et sans doute…

— Qu'on ne me parle pas de tous ces gens-là ! interrompit la vénérable dévote d'un ton acariâtre ; tous, sans exception, ils sont le scandale et le fléau du pays !

— Le scandale et le fléau du pays ! répéta la cousine du juge de paix avec une sorte d'ébahissement ; mais vous n'y songez pas, mademoiselle Bergeret ; comment ! madame la

marquise de Châteaugiron et sa cousine, deux véritables anges de bonté et de vertu, la providence des pauvres et des malades, sont le scandale du pays ! comment ! M. le marquis, M. le baron et M. Froidevaux sont le fléau du pays, eux qui emploient dans leurs domaines et à la forge des centaines d'ouvriers dont la plupart sans cela se trouveraient sans travail ! C'est vraiment pousser l'esprit de dénigrement trop loin.

— Ah ! je dénigre ! répliqua mademoiselle Bergeret dont les petits yeux gris pétillèrent de courroux ; ah ! je dénigre ! Eh bien ! je vais les passer en revue un à un, tous ces enfants de Bélial qui vous tiennent tant au cœur, et quand j'aurai réglé le compte de chacun, ces dames jugeront si, comme on vient de m'en accuser, j'y mets du dénigrement, ou si au contraire je ne suis pas cent fois trop indulgente.

Un profond silence s'établit, chose assez rare dans une assemblée de femmes pour qu'il soit permis de la faire remarquer, mais qui cependant se répétait toutes les fois que la venimeuse dévote annonçait qu'elle allait, selon son expression, régler le compte de quelqu'un. On savait alors que la curée de médisance serait copieuse et savoureuse, et toutes les oreilles s'ouvraient pour y prendre part.

— Commençons par l'impie Héliodore, poursuivit mademoiselle Bergeret, qui avait l'habitude de désigner par cette injure biblique le baron de Vaudrey ; n'est-il pas certain pour toutes les personnes de bonne foi que la coupe de ses iniquités déborde ? Ce n'est point par un ressentiment personnel et parce qu'il a voulu me noyer l'an dernier, ainsi que mademoiselle Chavelet, que je dis cela ; c'est pour rendre hommage à la vérité. Un homme qui par ses intrigues est parvenu à diviser notre commune en deux, afin de tyranniser tout à son aise les paysans de Châteaugiron-le-Vieil, au moyen de son digne acolyte Rabusson, qu'il a fait nommer maire tout exprès pour cela !

— Quoi ! vous en voulez aussi à Rabusson ? interrompit madame Giraud.

— J'en veux à tous les débauchés ; et qui mettrai-je dans le nombre, sinon ce Rabusson qui, après avoir été l'amoureux de cette petite coquette de Virginie, qui a suivi à Paris sa digne maîtresse, en conte maintenant à cette autre effrontée de Georgina, la femme de chambre de madame de Bonvalot ? Je vous le demande, mesdames, n'est-ce pas un véritable scandale qu'un pareil libertin ait été nommé maire de la nouvelle commune ? Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu !

— Mais, mademoiselle, dit madame Estèveny avec un sorinre iudulgent, il me semble qu'à la rigueur un homme peut avoir le goût de la galanterie et se montrer bon administrateur. On dit que les habitants de Châteaugiron-le-Vieil sont très-contents de leur maire.

— Je le crois bien ! ils ne valent pas mieux que lui, reprit la vieille dévote d'un air grondeur ; d'ailleurs le seul chef, le véritable monarque de le commune, n'est-ce pas l'impie Héliodore ? Ils ne jurent que par lui et regardent comme parole d'Evangile le moindre mot qui sort de sa bouche ; un païen sans foi ni loi, qui ne manaue pas une occasion de nous humilier !

— Mais enfin que reprochez-vous à M. le baron de Vaudrey ? demanda la cousine du juge de paix.

— Comment ! ce que je lui reproche ? Et la magnifique fontaine qu'il a fait construire, tandis qu'ici nous n'avons que de l'eau de puits ou de l'eau de rivière ! et la cloche qu'il a donnée à l'église d'en haut, cloche si scandaleusement grosse, que quand elle sonne en même temps que la nôtre, on n'entend plus celle-ci ! et notre relique de saint Gontran qu'il nous a volée, sous le prétexte qu'elle avait été anciennement à Châteaugiron-le-Vieil ! Ce que je lui reproche ? mais ses infamies sautent aux yeux, et pour ne pas les voir, il faut être aveugle !

— Eh bien! nous vous abandonnons M. de Vaudrey, dit la maîtresse de la maison; mais il me semble qu'il n'y a rien à dire contre M. le marquis.

— C'est-à-dire, au contraire, qu'auprès du neveu l'oncle est un petit saint. N'est-ce pas votre marquis de Châteaugiron qui est cause qu'on nous a ôté notre digne curé Dommartin? Pauvre cher homme! ajouta la dévote en frottant le coin de ses yeux du bout de ses doigts décharnés, je n'y songe jamais sans qu'il me prenne envie de pleurer. On ne le remplacera pas de sitôt.

— Mais il me semble qu'il est déjà tout remplacé, dit madame Giraud, qui n'avait jamais partagé l'engouement de la vieille fille pour M. Dommartin; notre nouveau curé est bien certainement un des plus vénérables prêtres du diocèse, et on ne peut en dire que du bien.

— Un vieux gallican! répliqua aigrement la dévote; un monsieur *presto*, qui, lorsqu'on va se confesser, ne vous laisse pas le temps de parler et vous donne tout de suite l'absolution.

— Aimeriez-vous mieux qu'il vous la refusât?

— J'aimerais mieux qu'il m'écoutât, comme faisait ce pauvre cher curé Dommartin; avec lui c'était un plaisir, je pouvais me dégonfler et lui dire tout ce que j'avais sur le cœur; et je suis sûre que je serais restée à son confessionnal des heures entières sans qu'il eût l'impolitesse de me dire comme fait ce vieux Maléchard : Abrégeons!... Comme si l'on se confessait pour abréger!

— Mon Dieu! mademoiselle, chacun a sa manière, reprit madame Giraud qui, partageant les opinions religieuses de son cousin Bobilier, tenait chaudement le parti du curé accusé de gallicanisme; ce que vous venez de dire prouve seulement que M. Maléchard ne voit dans la confession que la confession elle-même et tient beaucoup moins que M. Dommartin à être au courant de la chronique du bourg.

— Comment madame, que voulez-vous dire par là? s'é-

cria mademoiselle Chavelet d'une voix tremblante de courroux; que parlez-vous de chronique? Est-ce à moi, par hasard, que vous prétendez appliquer une pareille expression ? Si je croyais...

— Mesdames, mesdames, interrompit vivement madame Perron qui depuis quelques instantss'était approchée d'une fenêtre d'où l'on apercevait la place, le château, l'auberge du *Cheval-Patriote* et une partie de la grande-rue, venez donc, il paraît qu'il y a du nouveau.

— Quoi donc? demanda madame Estèveny en se levant aussitôt, dans l'intention de prévenir, par un changement de conversation, la querelle près de s'engager entre la vieille dévote et la cousine du juge de paix.

— Tout à l'heure, répondit madame Perron, plusieurs domestiques sont sortis du château et ont couru dans différentes directions comme s'il s'agissait de quelque chose de très-pressé; maintenant en voici un qui revient, et derrière lui j'aperçois M. Froidevaux et sa femme qui marchent aussi vite que le permet la grossesse de celle-ci.

— Madame la marquise va sans doute accoucher, dit madame Giraud avec un accent d'intérêt; mon cousin Bobilier me disait encore ce matin qu'on s'y attendait de jour en jour.

— Et puis après? dit d'un air hargneux la vieille dévote; parce que cette marquise est grosse, est-ce une raison pour mettre le pays sens dessus dessous? L'autre jour encore le premier accoucheur de Paris qui arrive en poste comme un ouragan, si bien que je n'ai eu que le temps de me jeter dans la boutique de Laverdun, et que *Pyrame* a failli avoir une patte écrasée par une des roues ; il en a été malade de peur pendant deux jours, le pauvre chérubin ! Si vous croyez qu'on peut voir de sang-froid de pareilles choses !

Au lieu d'écouter les doléances de la maîtresse de *Pyrame*, toutes les autres femmes s'étaient groupées aux

fenêtres pour voir passer le couple dont madame Perron venait de signaler l'approche.

Froidevaux et sa femme venaient d'arriver à l'angle de la place, vis-à-vis de l'auberge du *Cheval-Patriote*, devant laquelle Toussaint Gilles et Vermot se trouvaient en ce moment. L'ex-capitaine de pompiers et l'ex-greffier de la justice de paix (nous expliquerons tout à l'heure cette double mésaventure) leur adressèrent d'un air sombre un salut que le gendre de M. Grandperrin accueillit froidement par un léger signe de tête. Quoiqu'elle se trouvât elle-même assez près du terme qu'allait sans doute atteindre madame de Châteaugiron, Victorine, tendrement appuyée sur le bras de son mari, marchait avec une légèreté gracieuse que madame Giraud, de la fenêtre où elle s'était mise à l'affût ainsi que ses compagnes, ne put s'empêcher de faire remarquer.

— Il est impossible, dit-elle, de voir une plus belle grossesse.

— Comme si une grossesse pouvait jamais être belle ! répondit Ursule Chavelet avec l'âcre jalousie qu'inspire aux filles vieillissantes l'aspect d'une jeune et charmante maternité ; pour moi, je ne trouve rien de si disgracieux à voir qu'une femme en cet état.

— Ce n'est toujours pas notre chère baronne qui est disgracieuse à voir ; jamais elle ne m'a paru si jolie.

— Baronne ! dit la majeure en souriant comme une autre eût grincé des dents.

— Oui, baronne ! répéta madame Giraud qui appuya emphatiquement sur ce mot ; tout ce qu'il y a de plus baronne, et il faut que vous en preniez votre parti.

— Mon parti ! Est-ce que vous croyez par hasard que je suis envieuse de madame Froidevaux ? reprit Ursule d'un air de dédain qui cachait mal son amer dépit.

— Si vous êtes envieuse de la baronne de Vaudrey-Froidevaux ! répondit la parente du juge de paix avec une ironie que n'eût pas laissé soupçonner la bonté naturelle de son

caractère, et dont elle ne faisait usage que lorsqu'il s'agissait de défendre les gens qu'elle aimait contre des attaques injustes et haineuses ; mais cela est peint dans vos yeux, sur votre physionomie et dans vos moindres gestes ; vous lui enviez tout ce qu'elle possède, entendez-vous bien, ma chère demoiselle, tout, sans exception ; son titre, son nom, sa fortune, sa jeunesse, sa beauté, l'enfant qu'elle aura bientôt, et par-dessus tout le reste, son mari.

Foudroyée par cette véhémente sortie, mademoiselle Ursule Chavelet ne trouva pas un mot à répondre ; mais au fond de son cœur dévoré déjà de jalousie et de rancune, elle jura une haine éternelle à la femme qui venait d'y lire si bien.

Pendant ce temps, Toussaint Gilles et Vermot, toujours arrêtés devant la porte de l'auberge, échangeaient quelques paroles dont on comprendra mieux la portée lorsqu'on connaîtra le changement survenu depuis près d'un an dans la position des deux membres du club patriotique de Châteaugiron.

XXXIII

CONCLUSION (SUITE).

Le jour même où, grâce à l'habile coup de main de M. de Vaudrey, la douairière de Bonvalot était revenue au château, madame de Châteaugiron, heureuse du retour inespéré de sa mère, avait résolu de le célébrer par un acte d'amnistie. Sur ses instances, M. Bobilier avait dû jeter au feu le procès-verbal dressé par lui contre les instigateurs de l'émeute. Ce n'était pas sans regret que l'irascible juge de paix s'était résigné à un sacrifice qui devait le priver du

plaisir de la vengeance ; mais comme après tout il lui restait pour fiche de consolation l'instruction judiciaire qu'il venait de commencer contre les auteurs présumés de l'incendie du château, il avait fini par consentir à se montrer clément ; encore y avait-il mis la même restriction mentale que la femme de Sganarelle.

— Soit, je leur pardonne, s'était-il dit, mais ils me le paieront, Toussaint Gilles et Vermot du moins, car tous les autres sont un tas d'imbéciles, indignes de ma colère.

Quelques jours après, sur la demande formelle et dûment motivée de son supérieur, le greffier Vermot fut révoqué de ses fonctions, et un peu plus tard, lors de la nouvelle élection des officiers des pompiers, Toussaint Gilles, à son tour, grâce à la puissante opposition organisée par le vieux magistrat au sein de la compagnie, perdit à la fois ses deux épaulettes, dont hérita Philippe Amoudru.

Animé par ce double triomphe, M. Bobilier alors prit l'héroïque résolution d'en remporter un troisième plus éclatant et plus décisif encore ; cette fois, il ne s'agissait de rien moins que de mettre à mal le club patriotique lui-même ; au lieu de le briser en faisceau, le vieillard, conformément au précepte d'Esope, le saisit dard à dard, et réussit ainsi à le rompre. Un achat assez considérable de sucre et de bougie, et la promesse qu'une pareille occasion de bénéfices se renouvellerait souvent, déterminèrent sans peine l'épicier Laverdun à renoncer aux honneurs improductifs de sa vice-présidence. Le boucher Gautherot ne résista pas davantage à l'assurance d'être le fournisseur en titre du château ; et Picardet enfin, plus vaniteux qu'intéressé, devint un des plus chauds partisans du marquis dès que l'influence du juge de paix l'eut fait nommer lieutenant des pompiers en remplacement de Philippe Amoudru, élevé lui-même au grade supérieur.

Au moment dont nous parlons, le club patriotique se trouvait donc dissous de fait, et les seuls membres qui fus-

sont restés fidèles à ses principes, peut-être parce qu'on n'avait rien fait pour les en détacher, Toussaint Gilles et Vermot, deux grands débris debout au milieu de cette ruine, en étaient réduits à se consoler entre eux.

— Nous sommes les derniers des Romains de Châteaugiron, disait d'un ton d'amertume l'ex-greffier, qui, comme on a pu le voir, se piquait d'érudition littéraire.

— Ils triomphent, les brigands ! répondait l'ex-capitaine avec une rage concentrée ; mais, patience, nous aurons peut-être un jour la république !

En cette occasion, la froide inclination de tête par laquelle Georges Froidevaux venait de répondre à leur salut, donna un aliment nouveau à l'humeur morose et atrabilaire des deux compagnons d'infortune.

— Il n'était pas si fier quand il venait plaider devant moi, dit Vermot en essayant de ricaner.

— C'est sa baronnie et sa fortune qui lui ont tourné la tête, répondit l'aubergiste du même ton.

— J'ai toujours dit que ce n'était pas là un vrai patriote ; il a suffi de quelques écus et d'un peu de fumée nobiliaire pour lui faire oublier ses anciens amis politiques.

— Les vrais patriotes ! dit Toussaint Gilles en souriant amèrement, à part nous deux, où sont-ils ?

— Il n'y en a plus, c'est vrai ; et j'ai raison de le dire, nous sommes les derniers des Romains.

— Quand je vois la servilité de tous ces brigands-là, qui dans le temps criaient plus haut que nous, il me prend des envies de décrocher mon sabre (car on m'a enlevé mes épaulettes, mais on ne m'a pas pris mon sabre) et de tout mettre à feu et à sang. Un Laverdun, qui, après avoir eu l'honneur d'être vice-président de notre club, a maintenant la bassesse de porter lui-même au château les pains de sucre qu'on lui achète ! Un Gautherot, plus vil encore, qui, lorsqu'on va chez lui chercher quelque morceau, met à votre nez les plus belles pièces de côté en disant effrontément :

C'est retenu pour le château ! Un Picardet, que je croyais pur et incorruptible comme moi-même, qui, depuis que les intrigues de ce vieux gueux de Bobilier l'ont fait nommer lieutenant, ne jure plus que par le château. Le château ! ils n'ont que ce mot-là à la bouche, les lâches esclaves qu'ils sont ! Vois-tu, Vermot, si je ne me retenais, je ferais une Saint-Barthélemy à moi tout seul.

— Il est sûr que d'assister à de pareilles infamies, cela vous fait prendre la vie en dégoût ; il n'y a plus de patrie, mon vieux Toussaint Gilles, il n'y en a plus !

— Qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? dit tout à coup l'aubergiste, des uniformes !

— Ce sont les officiers des pompiers, répondit Vermot.

Le capitaine Amoudru, le lieutenant Picardet et les deux sous-lieutenants qui n'étaient autres que Laverdun et Gautherot, venaient de paraître à l'un des bouts de la rue ; ils étaient en grande tenue et marchaient deux à deux d'un air important et martial. En passant devant l'auberge du *Cheval-Patriote*, Amoudru laissa tomber un regard assez dédaigneux sur les deux démocrates ; mais leurs anciens amis politiques, soit remords de conscience, soit éblouissement de prospérité, évitèrent de les regarder.

— Hé ! Laverdun ! dit Toussaint Gilles en s'adressant à celui des quatre officiers qu'il supposait le moins en état de soutenir énergiquement une querelle, vous êtes bien fier aujourd'hui, que vous ne dites pas même bonjour à vos anciens amis.

— Je ne vous avais pas vus, répondit l'épicier en se retournant malgré lui.

— Où allez-vous donc comme ça si crânement ?

— Au château, dit Laverdun avec une certaine emphase.

— Il y a donc une mascarade au château ? dit l'ex-greffier d'un air railleur.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que vous voilà tous en costume de carnaval.

— Il ne s'agit ni de carnaval ni de mascarade, reprit l'épicier d'un air de dignité offensée; M. Bobilier vient de nous faire prévenir, ainsi qu'il l'avait promis, que madame la marquise est sur le point d'accoucher, et nous allons en corps chez M. le marquis, car nous voulons être les premiers à lui offrir nos félicitations.

— La lâcheté humaine peut-elle aller jusque-là ? s'écria Toussaint Gilles en enfonçant son menton dans sa cravate, tandis qu'il se croisait les bras par un geste farouche.

— Il me semble que je viens d'entendre le mot de lâcheté, dit Philippe Amoudru qui revint sur ses pas ainsi que ses deux autres compagnons, et regarda son ancien capitaine d'un air provocant.

— Et puis après ? demanda brusquement l'aubergiste.

— Si je croyais que le mot s'appliquât à moi, je vous prierais d'aller chercher votre sabre, puisque j'ai le mien, et nous irions nous expliquer dans les carrières du pré Gibaud, entendez-vous ça, monsieur Toussaint Gilles ?

— Ce n'est pas de vous que je parlais; ainsi, fichez-moi la paix.

— Est-ce de moi, par hasard ? demanda Gautherot qui prit une pose de capitan.

— Pas davantage.

— En ce cas, qui sait ! c'est peut-être de moi ? dit à son tour le lieutenant Picardet en appuyant fièrement la main sur le pommeau de son sabre.

— Je parlais à Laverdun, dit Toussaint Gilles, qui connaissait l'épicier pour le plus débonnaire des quatre de beaucoup, et s'il n'est pas content, il n'a qu'à le dire.

— Vous entendez, sous-lieutenant ? dit Philippe Amoudru en voyant que son inférieur gardait le silence.

— J'entends fort bien.

— Et vous ne répondez pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je réponde ? Toussaint

Gilles est de mauvaise humeur, voilà tout, et quand on est de mauvaise humeur...

— En ce cas, dit le capitaine avec un sourire méprisant, c'est moi qui vais répondre pour vous. Monsieur Toussaint Gilles poursuivit-il en regardant en face l'aubergiste, vous avez commandé la compagnie et vous ne la commandez plus, vous êtes vexé de vous voir *dégommé ;* c'est tout naturel, mais ça ne vous autorise pas à tenir des propos sur mon compte et sur celui des autres officiers ; je vous préviens donc que la première fois qu'il vous arrivera...

— Messieurs, messieurs, interrompit vivement Laverdun, voilà M. Bobilier qui sort du château, et à la manière dont il gesticule en marchant, il paraît qu'il y a de grandes nouvelles ; il n'est pas question de se disputer, allons au-devant de lui.

Le juge de paix venait en effet de traverser le terre-plein qui séparait la cour de la place, et il s'avançait rapidement en agitant son chapeau avec l'action désordonnée d'un homme qu'une émotion excessive met hors de lui-même.

— Un garçon ! cria-t-il d'une voix suffoquée lorsqu'il fut arrivé à portée d'être entendu.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Picardet à son capitaine.

— Un garçon ! mesdames, un garcon ! reprit le vieillard en s'adressant aux femmes qui, de la fenêtre du salon de madame Estèveny, le regardaient avec une curiosité avide ; je n'ai pas le temps de monter pour vous embrasser toutes, mais il faudra qu'avant ce soir vous en passiez par là.

— D'après ce que vient de dire M. le juge de paix, dit Laverdun avec l'emphase sérieuse qui caractérisait son langage, je parierais que madame la marquise vient d'accoucher d'un garçon.

Le magistrat, ivre de joie, n'avait pas ralenti sa marche, et il venait d'arriver près du groupe arrêté devant l'auberge.

— Messieurs, dit-il avec un accent de triomphe, *nuntio vobis gaudium magnum;* il vient de nous naître un comte de Châteaugiron! Comprenez-vous, messieurs, la grandeur de cet événement? Ainsi voilà un rejeton mâle qui sort de la vieille souche, et maintenant, je l'espère, l'illustre nom de Châteaugiron aura autant d'avenir qu'il a déjà de passé : c'est lui promettre une assez longue carrière. Un garçon! j'en perdrai la tête.

— Monsieur le juge de paix, dit Philippe Amoudru en prenant la parole au nom de ses collègues, nous partageons votre satisfaction, et, si vous voulez nous permettre de vous donner une poignée de main...

— Une poignée de main quand il vient de nous naître un comte de Châteaugiron! on s'embrasse, ventrebiche! on s'embrasse!

M. Bobilier se précipita dans les bras du capitaine, puis dans ceux du lieutenant, puis dans ceux des deux sous-lieutenants; enfin arrivé devant Toussaint Gilles, il fit un mouvement machinal comme pour continuer la tournée jusqu'au bout, mais l'aubergiste républicain se rejeta brusquement en arrière de l'air le plus renfrogné.

— Dieu me pardonne, dit le vieillard avec un rire de bonne humeur, car il était trop heureux pour ne pas prendre tout gaiement, s'il m'avait laissé faire, je crois que j'allais aussi l'embrasser. Il faut que la joie m'ait rendu fou!

— Monsieur le juge de paix, reprit le capitaine des pompiers, vous voyez que nous y mettons de l'empressement. Aussitôt avertis, aussitôt sous les armes. Pensez-vous que nous pouvons maintenant aller offrir nos félicitations à M. le marquis?

— Bien certainement; il sera charmé de vous voir, et je vous présenterai moi-même. Mais c'est M. de Vaudrey qui se fait attendre. On est allé le prévenir cependant, et il devrait déjà être ici. Dans mon impatience de lui annoncer

la grande nouvelle, j'étais sorti pour aller au-devant de lui, et si vous vouliez m'attendre un instant...

— M. de Vaudrey? interrompit Gautherot, justement le voici.

En ce moment, en effet, le gentilhomme campagnard, marchant d'un pas à faire deux lieues à l'heure, venait de sortir d'un sentier qui était le chemin le plus direct pour aller à Châteaugiron-le-Vieil et aboutissait à la grande-rue. Le fidèle *Sultan* l'accompagnait; quant au domestique qui était allé le prévenir, ne pouvant soutenir le train dont le baron s'était mis en route, il avait pris philosophiquement le parti de rester en arrière.

— M. de Vaudrey a son chien avec lui, dit Picardet en regardant d'un air railleur son collègue Laverdun.

A la vue du dogue colossal qui lui avait donné naguère une si rude accolade, l'honnête épicier, peu confiant dans le sabre qu'il portait au côté, sentit courir un frisson dans ses veines, mais il finit par se rassurer après avoir fait cette réflexion judicieuse :

— Je suis en uniforme, il ne me reconnaîtra pas.

Tandis que M. Bobilier, dont l'allégresse avait paru redoubler en apercevant le baron de Vaudrey, s'empressait d'aller à sa rencontre, Toussaint Gilles poussa Vermot du bras et lui dit à demi-voix :

— Rentrons; la joie insolente de ces aristocrates me donne envie de les pulvériser tous, et je finirais par n'être plus maître de moi; ainsi rentrons, c'est plus prudent.

— Oui, rentrons, car moi-même j'ai peine à me contenir, répondit l'ex-greffier, non moins courroucé que son ami politique ; allons boire une bouteille à leur confusion.

— Ils triomphent avec leur bambin qui vient de naître, comme si un pareil embryon valait la peine qu'on s'occupât de lui !

— Qu'ils triomphent ! un jour peut-être notre tour reviendra !

— Vermot, j'en accepte l'augure; oui, peut-être un jour nous aurons la république, et alors...

Toussaint Gilles n'acheva pas sa phrase, mais son poing levé vers le château sembla le vouer, lui et ses habitants, le cas prévu échéant, à l'extermination la plus impitoyable.

Les deux clubistes, on pourrait dire le club tout entier, puisqu'ils le composaient à eux seuls désormais, entrèrent dans l'auberge d'un pas tragique et en refermèrent la porte avec fracas.

— Ça aboie, mais ça ne mord pas, dit Philippe Amoudru, qui salua leur retraite par un éclat de rire ironique.

En remarquant la pantomime désordonnée du juge de paix, dont le chapeau continuait de remplir l'office de télégraphe, M. de Vaudrey avait pressé le pas.

— *Pends-toi ! Crillon,* lui cria M. Bobilier lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre pour pouvoir s'entendre.

— Et pourquoi diable faut-il que je me pende? demanda le baron, dont la physionomie annonçait une curiosité mêlée de quelque inquiétude.

— Parce qu'il nous est né un garçon, et que vous n'étiez pas là, reprit le vieillard d'une voix éclatante; un gros garçon ! un superbe garçon ! ! un magnifique garçon !!!

— Un garçon!... Alors, vive le roi!... Ah ! qu'est-ce que je dis donc là? poursuivit l'incorrigible carliste en se reprenant; on aurait pu m'entendre et croire que je me ralliais au gouvernement. C'est vive le comte de Châteaugiron ! que je voulais dire.

— Oui, vive le comte de Châteaugiron ! s'écria M. Bobilier en agitant son chapeau avec un redoublement d'enthousiasme.

— Vive le comte de Châteaugiron ! répétèrent en chœur les officiers des pompiers.

— Vive le comte de Châteaugiron! cria à son tour madame Giraud, de la fenêtre qu'elle n'avait pas quittée.

Dans le salon de madame Estèveny, mademoiselle Ber-

geret et mademoiselle Ursule Chavelet protestèrent par un hargneux murmure contre ces acclamations répétées, et en même temps, du fond de l'auberge où ils s'étaient retirés, Toussaint Gilles et Vermot entonnèrent, protestation plus discordante encore, le refrain de la *Marseillaise*.

— Monsieur le baron, dit le vieux juge de paix, ému jusqu'aux larmes en voyant que le vœu qu'il venait de former pour la longue vie du nouveau-né avait trouvé plus d'un écho, j'ai une faveur à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Bobilier; aujourd'hui, ce n'est plus comme le jour de l'arrivée d'Héraclius; je n'ai rien à vous refuser.

— Permettez-moi de vous embrasser.

— De tout mon cœur, mordieu! dit le baron en se baissant avec empressement pour recevoir l'accolade du vieillard. Allons, mon ami, il ne s'agit pas de pleurer, mais d'être joyeux.

— Mais c'est à force d'être joyeux qu'il me vient des larmes dans les yeux, répondit M. Bobilier qui s'efforçait en vain de maîtriser son attendrissement; dernièrement je croyais m'apercevoir que je vieillissais, mais en ce moment il me semble que je viens de signer un nouveau bail.

— Et ce sera, je l'espère, un bail emphytéotique... Ainsi tout s'est bien passé?

— A merveille! monsieur le baron.

— Ma nièce va bien?

— Aussi bien qu'on peut le désirer; et heureuse d'avoir un fils! heureuse! Mais si c'est possible, M. le marquis est encore plus content.

— Il me tarde de les embrasser tous deux; allons au château.

Après avoir reçu les félicitations des officiers des pompiers et les avoir invités à venir avec lui, M. de Vaudrey, toujours accompagné du juge de paix, se dirigea vers le château; mais lorsqu'il fut arrivé à l'endroit de la place

d'où l'on pouvait voir Châteaugiron-le-Vieil, il s'arrêta. Ses compagnons l'imitèrent, et, dirigeant les yeux à son exemple vers la terrasse de sa maison, ils y aperçurent un groupe au milieu duquel ils reconnurent facilement à sa taille presque gigantesque le maire Rabusson, qui, armé d'une longue-vue, semblait suivre tous les mouvements du baron.

M. de Vaudrey mit son chapeau au bout de sa canne, qu'il leva verticalement par un geste semblable à celui qu'exécute un officier supérieur pour ordonner aux tambours de son bataillon de battre un ban.

Le groupe auquel était destiné ce signe télégraphique se rompit à l'instant en deux fractions qui se précipitèrent avec une égale promptitude vers les coins de la terrasse, d'où s'élevèrent presque aussitôt deux nuages de fumée. Une seconde après, une double détonation retentit bruyamment, répétée au loin par les échos des collines ; c'étaient *Jean-Fracasse* et *Réveille-Matin* qui commençaient de célébrer à leur manière la naissance du comte de Châteaugiron.

— Pourvu que ces coups de canon ne fassent pas peur à madame la marquise? dit M. Bobilier avec une légère inquiétude.

— Allons donc! les marquises de Châteaugiron sont toujours braves; c'est connu depuis longtemps.

— C'est vrai, reprit le juge de paix ; je me rappelle même qu'en octante-trois, lorsque feu M. le prince de Condé vint dîner et coucher à Châteaugiron, lors de son voyage en Bourgogne, madame la marquise Rengarde donna le signal des salves en mettant de sa propre main le feu à *Jean-Fracasse*.

— Vous voyez donc bien qu'il n'y a pas le moindre danger. D'ailleurs, ma nièce est prévenue : douze coups pour une fille, cent et un pour un garçon.

— Cent et un?

— Tout autant; n'est-ce pas notre dauphin, à nous?

— C'est trop juste, monsieur le baron; mais comment

sauront-ils là-haut s'ils doivent tirer cent et un coups ou seulement douze?

— Et le chapeau que j'ai mis au bout de ma canne?

— Cela voulait donc dire : Un garçon?

— Précisément. La canne seule, une fille; la canne et le chapeau, un garçon.

M. de Vaudrey et ses compagnons avaient continué leur marche vers le château; au moment d'entrer dans la cour, le juge de paix dit au baron en souriant avec malice :

— Nous allons avoir un beau baptême; mais je connais une personne qui y joindrait volontiers un mariage.

— Qui ça, mauvaise langue? demanda le gentilhomme campagnard, qui à son tour ne put s'empêcher de sourire.

— Votre future commère, monsieur le baron.

— Madame de Bonvalot?

— Tout le monde s'aperçoit qu'elle meurt d'envie de devenir baronne de Vaudrey, et il est certain que vous n'auriez qu'un mot à prononcer...

— Peut-être, mais du diable si je le prononce jamais. Je puis dire cela à vous, mon cher Bobilier, car vous êtes le plus fidèle ami de notre famille; si je fais un petit doigt de cour à l'aimable douairière, ce n'est pas, je vous prie de le croire, que j'y prenne le moindre plaisir, mais c'est parce que je ne verrais pas sans regret sa fortune échapper aux enfants d'Héraclius. C'est une vraie colombe, cette chère grand'mère, le cœur tendre et l'aile inquiète; or, comme je n'ai pas envie qu'elle s'envole un beau matin et s'aille faire croquer, elle et ses millions, par quelque épervier du genre de maître Pichot, je lui ai attaché à la patte un fil qu'elle ne rompra pas, dût le diable s'en mêler. Lui plaire, fort bien; mais l'épouser, allons donc!

M. de Vaudrey et le juge de paix, toujours suivis des quatre officiers des pompiers, entrèrent en riant au château; mais nous ne les y suivrons pas, car que nous reste-t-il à raconter? une scène de bonheur sans mélange. Or si le bon-

heur est doux à éprouver, chacun convient qu'il est assez fade à décrire. Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! Puissent les lecteurs de notre ouvrage ne pas parodier cet axiome en disant : « Ennuyeux les « romans dont le dénoûment est heureux ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

